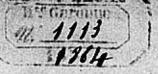
Année 1864. — N° 1. Prix du Numéro 15 centimes. Jeudi 15 Décembre.



ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.

Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE

A TOULOUSE

Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34
et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.

Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.

DÉPOT

Chez les principaux Libraires de Toulouse.



AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Directeur en chef : F. MAURICE.

Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.

Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 15 décembre 1864.

Le journal que nous entreprenons de fonder, sous le titre de *Médium évangélique,* a pour but d'entrer dans les voies nouvelles dont se préoccupe aujourd'hui le monde, je veux dire dans les voies du spiritisme.

Ce journal nous a paru nécessaire à Toulouse, à l'heure où les spirites ne se comptent déjà plus parmi nous, à l'heure où leurs groupes nombreux grossissent davantage chaque jour.

La publicité sera un moyen, en effet, de faire mieux connaître le résultat des travaux de ces groupes divers et de les rendre plus utiles à la grande cause du progrès moral auquel toutes nos destinées nous convient.

Nous l'avouerons toutefois, longtemps les manifestations d'outre-tombe nous ont paru suspectes..... Longtemps nous n'avons pu croire à leur réalité.

Mais considérant enfin l'homme devenu chair, et le voyant marcher dans je ne sais quelles voies détournées et véritablement mauvaises, en dépit de toutes les malheureuses thèses de progrès, et malgré l'éloquence des nombreux apôtres de la foi chrétienne, nous n'avons plus été surpris que des voix viennent d'outre-tombe pour ramener l'humanité dans les vrais sentiers...

Nous n'avons plus été surpris, qu'émus à l'aspect de toutes nos déchéances morales, les bons génies aient eu mission de nous rappeler à nos destinées immortelles.

Dès-lors, sachant d'ailleurs ce que peut l'Éternel et ne doutant pas de ses desseins de miséricorde sur l'humanité, nous avons prêté une oreille attentive à la voix des esprits révélateurs.

Et maintenant, loin de douter encore, nous nous écrions, avec une foi pleine et entière : *digitus Dei hic est,* le doigt de Dieu est là.

Néanmoins, afin de ne pas flotter à tout vent de doctrine, dans ces sentiers encore difficiles, nous avons cru devoir arborer un étendard, sous les auspices duquel nous voulons sincèrement et résolûment marcher, certains que le grand principe de la rénovation morale est là où il n'y a plus de Grecs ni de Romains, c'est-à-dire de juifs, de protestants, de catholiques, mais une grande famille unie par les liens de la fraternité, et tendant vers un but commun dans sa course haletante à travers les solitudes mystérieuses de la vie.

Cet étendard, vous le connaissez.

Ce n'est pas la croix d'or, fille de l'orgueil et des vaines pensées des hommes, mais la croix de bois, fille du dévouement et du sacrifice, disons-le, fille de la véritable charité.

Nous vous l'avouerons sans détour : nous ne sommes pas de ceux qui prennent pour des rêves, pour des utopies, les principes évangéliques.

Ce qui est écrit doit s'accomplir jusqu'au dernier iota, avant que le ciel et la terre passent.

Voilà pourquoi nous sommes de ceux qui espèrent les jours meilleurs promis aux vrais croyants, et dont les révélations nouvelles ne permettent plus de douter.

Je sais bien que plusieurs, ayant intérêt au règne des ténèbres, se rient de semblables espérances, et jettent encore un solennel défi aux révélateurs nouveaux.

Mais si la voix de ces hommes était autre chose qu'un airain sonnant, qu'une cymbale retentissante, dites-le-nous?

Mais si leurs accents étaient autre chose qu'un écho perdu dans les profondeurs des bois, dites-le-nous?

En vérité, c'est parce que leurs accents sont frappés d'impuissance, que l'Éternel en a suscité de nouveaux pour dématérialiser la société, en lui rappelant ses hautes, ses sublimes destinés.

Et voyez maintenant si, malgré ses préoccupations de toutes sortes, le monde entier ne prête pas l'oreille à la voix de l'esprit, et s'il ne se sent pas travaillé du besoin de croire et d'espérer?

Oui, frères, écoutez les voix d'outre-tombe.

Écoutez-les ces voix amies qui vous sont envoyées

FEUILLETON

VISION

I.

De sombres nuages montent de l'horizon.

Le souffle des tempêtes les pousse auec véhémence, et la foudre gronde avec fracas dans leur sein ténébreux.

Malheur, si Dieu ne les protége, malheur à ceux qui, loin du rivage et sur un faible esquif, seront surpris voguant-sur les mers profondes!

Malheur surtout, malheur maintenant au vaisseau de l'Eglise romaine accueilli par la plus formidable tempête qui ait tourmenté les ondes où voguent ses destins.

II.

Pie IX est sur la barque aux flancs battus par les flots courroucés.

Il est seul, à l'heure où les abimes semblent irrévocablement ouverts pour la sépulture de la barque de Pierre et de son vieux pilote.

A cet aspect d'une perte certaine, il jette un cri vers les siens qu'il aperçoit au rivage... mais, loin de venir à son aide, les siens s'enfuient dispersés, en proie à l'épouvante.

Et seulement, dans leur fuite désespérée, ils murmurent ces mots qui parviennent jusqu'aux oreilles du Pontife, à travers la tempête : Notre règne est passé...

Et le règne de la vérité reprend force et vigueur, ajoute une voix puissante comme la voix de Dieu.

Et le Pontife voit apparaître un homme au costume antique des habitants de Nazareth.

Sans nul souci des ondes écumeuses et menaçantes, le Nazaréen s'avance sur la croupe des flots vers la nacelle en péril.

Il aborde l'esquif... mais le vieux pilote alors : Seigneur, s'écrie-t-il, Seigneur...

Et tombant à genoux, il embrasse les pieds de l'auguste étranger.

Vous avez cru parce que vous avez vu, lui dit le divin Maître, mais si je suis votre Seigneur, qui êtes-vous vous-même?

LE ROI-PONTIFE.

Je suis le serviteur des serviteurs de Jésus-Christ. Je suis celui qui n'est pas digne de délier les cordons de sa chaussure.

LE DIVIN MAÎTRE.

Qui se douterait, en vérité, que ce soit moi le maître en ces lieux, et que vous soyez le dernier de mes serviteurs, vous que je vois entouré de toutes les marques distinctives qui sont l'apanage des maîtres de la terre?

Il est vrai qu'il m'était facile un jour d'être semblable à vous.

N'avez-vous point lu, en effet, comment le prince de ce monde, étalant à mes yeux les royaumes et les gloires de l'univers, voulut me mettre en possession des biens qui s'offraient à ma vue, si, tombant à ses pieds, je l'adorais?

LE ROI-PONTIFE.

N'entrez point en jugement avec moi, Seigneur, et considérez du moins que, si je suis l'héritier des abus introduits dans l'Eglise, je n'en suis pas l'auteur.

LE DIVIN MAÎTRE.

Il est vrai... mais considérez vous-même que vous résistez, depuis longtemps déjà, aux volontés célestes, et que c'est ainsi la cause des périls qui environnent l'Eglise.

LE ROI-PONTIFE.

Seigneur, que votre volonté soit faite...

Et seulement, afin que les choses qui doivent s'accomplir, s'accomplissent dans l'unité des cœurs et sans danger pour la foi, réunissez le troupeau dispersé par l'orage, réunissez tous mes frères errants, en proie à la tempête.

LE DIVIN MAÎTRE.

Le troupeau a été frappé, et les coupables ont subi leur sort.

Il ne reste plus qu'une victime.

LE ROI-PONTIFE.

Seigneur, Seigneur, quelle est cette victime?

LE DIVIN MAÎTRE.

Regardez et voyez...

III.

Et le Pontife vit alors clairement dans le sein des nuages, comme dans un transparent miroir.

Il vit le denier de saint Pierre et toutes les simonies de l'Eglise pousser la tempête contre Rome.

Il vit toutes les profanations du sanctuaire exciter contre elle toutes les fureurs de l'orage qui gronde sur sa tête.

Et il vit toutes les vanités dont elle est entourée seconder les souffles ennemis.

Et il vit à la tête des nuées le Seigneur, lui-même, tenant le glaive du sacrificateur dans ses mains.

Et le Seigneur disait : Voilà l'holocauste...

Et maintenant, voilà le glaive...

Frappez, frappez sans miséricorde... c'est-à-dire donnez aux pauvres le prix de toutes les vanités qui vous environnent, et vous empêchent d'aller à bien...

Délivrez les captifs de l'Eglise, brisez les chaînes des esclaves du sanctuaire, enlevez, enlevez le sacrilége....

Et puis, rendez le sceptre à ceux que Dieu a faits pour la souveraine puissance en ce monde...

Et ayant fait ainsi, mettez votre confiance dans Celui qui vous a fait des promesses éternelles, et qui ne saurait faillir à sa parole.

pour votre régénération, au jour des doutes et des perplexités qui tourmentent le monde.

Plus d'incertitude... l'humanité est appelée à mieux.

C'est dans ces pensées que nous venons payer notre faible tribut à l'espérance de la régénération morale, en fondant une feuille hebdomadaire qui vous transmettra fidèlement le résultat de nos travaux spirites, avec celui des groupes nombreux qui, sur tous les points du globe, pour ainsi dire, sont voués au progrès moral de l'humanité.

Permettez-nous de compter sur vous, frères, pour l'établissement de l'œuvre à laquelle tous nos dévouements sont acquis, et qui ne saurait manquer de réussir à l'aide de votre concours et de notre foi.

Le nouveau-né ayant ainsi bégayé sa profession de foi, nous présenterons nos humbles et cordiales salutations à celle qui habite sous le même toit que nous, à la presse toulousaine.

La bannière sous laquelle nous voulons marcher nous en fait un devoir.

Que nos aînés veuillent bien agréer nos civilités et nos cordialités empressées, et nous permettre de compter de leur part sur un baptême fraternel.

F. Maurice.

PRÉJUGÉS VULGAIRES

Les préjugés étant une source d'hostilités contre le spiritisme, nous croyons devoir commencer notre tâche en disant quelques mots au sujet de deux principaux préjugés généralement répandus parmi les catholiques :

Le premier, consistant à croire qu'il n'est pas permis d'évoquer ceux qui ne sont plus de ce monde,

Et le second, que la doctrine spirite émane du prince des ténèbres

Quant au premier, nous aurons lieu de montrer largement, plus tard, que la défense de communiquer avec les esprits ne s'appuie que sur une loi dès longtemps abrogée ; tandis que la doctrine chrétienne, la seule vivante pour les catholiques, n'a rien de relatif à cette pratique mystérieuse, rien de semblable à cette loi tombée, et que l'Église romaine elle-même n'a jamais craint de laisser croire aux manifestations d'outre-tombe.

En attendant, nous en appellerons, du préjugé qui nous est contraire, au bon sens du lecteur.

Sans doute, si, comme les juifs d'autrefois, et particulièrement comme un roi d'Israël, nous évoquions les âmes des morts par esprit de curiosité et de non confiance en Dieu, cette conduite serait blâmable.

Mais si nous sommes confiants dans le Seigneur et pieux envers les âmes parties de l'exil avant nous, comment serait-il mal de communiquer avec les habitants de l'autre monde ?

Comment ces relations, si bien faites pour nous rendre meilleurs et plus dignes de notre vocation, seraient-elles dignes de blâme ?

Comment enfin serions-nous coupables dans l'exercice d'une pratique pieuse toute remplie de consolations pour nous..... et non-seulement, mais pour ces âmes dont la plupart nous crient au milieu de nos oublis, je dirais de nos ingratitudes : Vous du moins qui êtes nos amis, souvenez-vous de ceux qui vous ont précédés dans la tombe et qui cheminent encore à travers l'épreuve vers le terme de leurs destinées ?

Il est vrai, direz-vous, nos relations avec les âmes de ceux qui ne sont plus seraient douces et bienfaisantes, si nous avions la certitude d'avoir affaire à des esprits amis. Mais qui peut garantir que l'esprit de ténèbres ne se change en esprit de lumière pour nous abuser et nous séduire ?

A cette objection qui a sa raison d'être, puisque nous croyons aux mauvais esprits, je répondrai qu'on peut juger de l'arbre par ses fruits, et que Dieu ne permet pas aux ténèbres d'éclipser sans retour la lumière dans l'âme des croyants.

Il existe d'ailleurs dans l'Evangile une réponse invincible à l'objection.

Nous lisons, en effet, dans le saint livre, que tout royaume divisé contre lui-même ne saurait subsister longtemps.

Si donc l'esprit ténébreux s'avisait de ramener les hommes à bien, de leur prêcher la morale chrétienne, ainsi que le font les bons esprits, ne faudrait-il pas conclure que l'esprit du mal ne sait plus ce qu'il fait, et que son règne est bien près de la fin ?

Dans cette pensée, que devrions-nous faire, sinon de redoubler d'efforts pour faire du spiritisme, afin de hâter ainsi la ruine de l'imposteur ?

Sans doute, il faut de la prudence dans l'exercice des pratiques spirites ; mais si vous êtes animé de vrais sentiments de respect et de foi, ne craignez rien des communications dont le but vous est représenté comme diabolique, mais qui est à jamais éminemment et essentiellement chrétien. Telle est ma conviction.

F. Maurice.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Qu'est-ce que le spiritisme?

R. C'est l'enseignement des esprits, ayant pour but le perfectionnement moral de l'homme dans le monde, par la pratique de toutes les vertus, et son bonheur à venir, après toute satisfaction donnée aux éternelles lois de la divine justice.

D. Le spiritisme est-il une religion ?

R. Le spiritisme n'est pas une religion, puisqu'il n'a ni temples, ni autels, ni sacrifices, ni sacrificateurs...

C'est une doctrine qui a pour fondement le Christ; et, pour mieux dire, c'est la consécration sensible de la religion universelle dont le Christ a posé les bases, et dont il vient aujourd'hui couronner l'édifice.

D. Pourquoi dites-vous que c'est la consécration sensible de la doctrine chrétienne ?

R. Parce qu'il donne des preuves matérielles de sa mission chrétienne au milieu des peuples, tandis que les Docteurs de la loi ne présentent les vérités au monde qu'avec des raisonnements abstraits, et échappant la plupart aux intelligences vulgaires, en même temps qu'ils souffrent contradiction, bien des fois.

D. Puisque le spiritisme est chrétien, d'où vient qu'il est considéré comme l'antagoniste de l'Église romaine, qui, vous ne l'ignorez point, a le Christ pour base immuable ?

R. Il y a du malentendu parmi les hommes, à cause des intérêts divers dont ils sont esclaves. Mais sachez que les jours viennent, et ne sont pas très éloignés, quand le spiritisme, mieux compris, sera jugé comme un bienfait d'en haut, le plus précieux que, dans ces temps de doute, le ciel ait pu faire aux hommes et à l'Église de son Christ.

D. Pensez-vous véritablement qu'il y ait accord un jour entre les hommes opposés d'intérêts et de foi ?

R. Comme le semeur jette le blé dans le sillon, afin qu'il y germe et produise un fruit de vie matérielle en son temps, ainsi Dieu a semé les vérités dans l'univers, afin qu'elles s'y développent et produisent un fruit de vie intellectuelle et morale, au jour marqué dans les desseins éternels.

Voilà pourquoi le monde est en travail sans cesse de quelque vérité qui cherche à naître..... et, je vous le dis, elle est en travail, aujourd'hui, de la charité universelle qui a été semée par le Christ.

Alors que le sol intellectuel qui la recèle l'a mûrie, on aurait beau la refouler dans les entrailles fécondes de ce sol mystérieux, elle germe, en dépit de tout, elle grandit, et comme les oiseaux du ciel viennent s'abriter à l'ombre du grand chêne, l'orgueil de la plaine ou de la montagne, les mortels un jour s'abriteront, unis par les liens de la charité, à l'ombre du signe auguste de la croix.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, le 12 décembre 1864.

Vous qui connaissez peut-être à fond tous les sentiers de Paris, connaissez-vous le Parisien ?

A son allure emportée par le double tourbillon des plaisirs dévorants et des affaires enfiévrées, vous avez cru, sans doute, que dans sa tête ainsi tourmentée, il n'y avait plus de place que pour les pensées matérielles.

Qui pourrait croire, en effet, que Paris soit accessible aux idées abstraites, à l'aspect de ses folies de toute sorte, de ses précipitations et de ses turbulences effarantes ?

Et cependant, au milieu de ces agitations aux vagues tumultueuses comme les flots d'une mer profonde sous les coups de la tempête, Paris ne laisse pas que d'avoir le temps de réfléchir et de s'arrêter à toutes les idées nouvelles, à toutes les idées de progrès.

C'est là même..... c'est dans ce sol labouré par le flux et reflux des éléments les plus hétérogènes, que germe toute semence intellectuelle et vivifiante.

Paris a toutes les démences, mais il a aussi toutes les sagesses; s'il a des bravos pour Thérésa et des faveurs pour Rigolboche, il ouvre également son âme à toutes les inspirations généreuses.

Voilà pourquoi Paris s'est emparé du spiritisme.

Voilà pourquoi, plutôt, le spiritisme s'est emparé de Paris.

Cette admirable doctrine, qui s'étend avec la progression et

Et les flots cesseront de mugir; et la foudre cessera de gronder; et l'Eglise sera sauvée, au prix du sacrifice que le ciel et la terre réclament aujourd'hui.

IV.

Ayant vu et ayant entendu, le Pontife tomba à genoux, comme le Christ au jardin des Oliviers, à l'heure d'accepter son sacrifice, pour le monde, et de vider la coupe amère.

Il pria longtemps, afin de ne point boire, à cause de sa faiblesse; mais n'envisageant plus enfin que le salut de l'Église, comme son Maître n'avait envisagé que le salut du monde, il se soumit comme lui aux desseins éternels...

V.

Et le ciel et la terre tressaillirent d'allégresse.

Et le Pontife vit une multitude immense.

Du sein de cette multitude, un vieillard au front chauve et pâle, aux membres amaigris, un homme tout couvert de pauvres haillons, s'avance respectueux vers le chef suprême de l'Eglise.

Je suis, lui dit-il, le délégué de l'humanité souffrante.

Nous avons appris que vous étiez un autre Christ, un autre frère de tous les malheureux qui sont au monde.

Et j'ai quitté mon grabat pour venir déposer à vos pieds les respects, la reconnaissance et l'amour de tous les infortunés qui m'ont envoyé vers vous.

Sachant les desseins du Seigneur, le Pontife remit à l'infortuné, pour lui et pour tous les siens, le prix de toutes les vanités de l'Eglise dont il avait accepté le sacrifice.

Puis il le bénit et lui donna le baiser de paix, en lui disant: Mon frère!...

Et des millions de voix, jusqu'alors plaintives, retentirent pleines d'allégresse, louant, bénissant le Seigneur, son Christ et son Eglise.

Et un homme revêtu d'une longue robe de laine blanche, comme d'un suaire, parut.

Il s'avança vers le père commun des fidèles, et prenant la parole : Je suis, lui dit-il, le délégué de ceux qui sont enchaînés, contrairement à toutes les aspirations du cœur de l'homme.

Nous avons ouï dire que, conformément à votre mission divine de rompre tous les liens de l'humanité captive, vous respecteriez désormais la liberté des ministres des autels...

Et je viens déposer à vos pieds les expressions de notre reconnaissance, de notre dévouement et de notre amour.

Le Pontife le bénit, le délia de ses liens, et lui donna le baiser fraternel, pour lui et pour tous les captifs qu'il rendait libres.

Et des millions de voix qui se brisaient pour jamais à travers l'angoisse, entonnèrent le cantique de la délivrance, et elles exaltaient le Seigneur, son Christ et son Eglise.

Et un homme de guerre advint.

Je suis le délégué de l'Italie, dit-il au Pontife, il est parvenu jusqu'à nous que, fidèle à l'esprit de ces paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » vous vous étiez démis du pouvoir temporel, vous n'étiez plus roi, mais seulement notre père.

Recevez les expressions de la sympathie la plus pure et la plus vive de tous les enfants de l'Italie, pour le meilleur et le plus glorieux des Pontifes romains.

Pie IX tressaillit et regarda le ciel... Puis, remettant le sceptre au délégué du peuple : Que ce sceptre devenu trop pesant pour nous, lui dit-il, vous soit léger...

Et que l'Italie soit heureuse.

Ayant dit ainsi, il bénit le héros et lui donna le baiser de paix.

Et des millions de voix qui murmuraient et blasphémaient, depuis déjà longtemps, exaltaient sous le soleil, partout, les embrassements de la paix et de la justice.

Et elles louaient le Seigneur, son Christ et son Eglise.

VI.

Et l'étranger alors, l'homme au costume antique des Nazaréens, sortit de la foule.

Il tenait dans ses mains une croix de bois, une houlette et une couronne pénitente et humiliée.

S'étant avancé vers le Pontife : Je suis, lui dit-il, le délégué du Père.

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envois.

Et il lui remit la croix de bois, symbole du dévouement et du sacrifice.

Et il lui remit la houlette, symbole de la charité et de la mansuétude.

Et il lui remit la couronne d'épines, symbole du détachement des vanités du monde.

Prenant ensuite le Pontife par la main, et élevant la voix au milieu du peuple : Voilà, dit-il à la multitude empressée, voilà mon disciple, et voilà votre Père !..

Tout le peuple s'inclina respectueux devant la nouvelle majesté du chef suprême de la foi.

Les vents et les flots cessèrent de mugir devant le restaurateur de l'Eglise.

Et des anges descendirent du ciel, et ils se prosternèrent devant le saint Pontife, de la même manière qu'ils s'étaient prosternés un jour devant le Christ, lorsqu'il venait de remporter une victoire signalée sur Satan.

VII.

Et ces paroles se firent entendre de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Septentrion : Soyez fidèles au sublime ministère dont vous êtes chargés, et les temps sont proches, quand les peuples n'auront plus qu'une voix pour vous bénir ; quand le monde qui échappait à votre croix d'or, à vos prêtres captifs et à votre sceptre, sera rangé sous les étendards nouveaux de Rome régénérée.

Et des millions de voix retentirent, disant :

Amen ! Amen !

(Extrait du *Christ à Rome.*)

l'ampleur des grandes vérités, y prend déjà place dans tous les esprits, et le jour n'est pas loin où la capitale, et à son exemple le reste du monde, auront subi son joug.

Je me réjouis donc d'avoir été appelé, par le directeur du *Médium évangélique*, à écrire la Correspondance parisienne ; d'autant que j'ai beaucoup d'amis parmi les adeptes spirites, qui m'ont initié à plusieurs de leurs réunions, dont je reproduirai, pour vous, chers lecteurs, les séances pleines d'intérêt et de curiosité.

Bien entendu que je n'élaguerai pas de mes comptes-rendus ces histoires banales, si pleines de charme, que fait surgir tous les jours le tohu-bohu de la vie parisienne.

Et puis, une bonne fortune !... Je vous présenterai un mien camarade, un vieillard du journalisme dont la tête a blanchi sous le harnais de la petite presse, — mon ami Ariste, — qui, après avoir traîné ses paradoxes dans toutes les feuilles littéraires de Paris, est devenu un fervent spirite...

Vous le connaîtrez. C'est un être étrange que les déceptions d'une vie impossible avaient fait un Giboyer écrasant, mais dont la nature, passée à l'étamine de toutes les épreuves, est devenue la plus belle des expressions de bonté et de saine expérience.

Je vous raconterai de temps à autre, et pour nous reposer des questions absorbantes, les hyperboliques théories qu'il émettait dans ses jours de pluie et de soleil.

Léon G.

Nous avons reçu de M. Paul Thomas la lettre suivante, que nous sommes heureux d'insérer :

Monsieur le Rédacteur,

Le *Médium évangélique,* journal spirite et hebdomadaire, m'a paru une idée noble et courageuse, comme toute idée de progrès.

Ce journal, ainsi que vous le dites fort bien dans votre prospectus, remplit une lacune qui était regrettable dans notre ville de Toulouse.

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations et mes encouragements particuliers ; je suis sûr d'avance que bien d'autres ne sauraient vous faire défaut.

Il est constant aujourd'hui que les manifestations spiritualistes sont appelées à un assentiment général.

Pour moi, s'il m'était permis de vous parler de ma personne, je vous dirais, Monsieur le Rédacteur, que je lui dois mon heureux retour à l'espérance.

Je me suis trouvé si heureux depuis mon nouvel état de croyant, après avoir été matérialiste plus de quarante années, que je plains sincèrement tous ceux dont les jours sont rivés, pour ainsi dire, à l'erreur dont j'ai été moi-même la victime.

C'est ce qui peut vous expliquer, Monsieur, pourquoi je viens vous complimenter d'un projet que je crois véritablement destiné à bien.

Que vous dirai-je aussi du vénérable étendard que vous arborez en tête de votre journal, sinon que le contraste qui existe entre la croix d'or et la croix de bois est entièrement selon l'esprit de la doctrine nouvelle, toute d'amour, toute de charité pour nos semblables.

Ce contraste rappelle encore à ma mémoire quelques excellentes paroles que le bon La Fontaine met dans la bouche d'un pieux païen, lorsque celui-ci reçut la visite de deux messagers célestes, déguisés en simples voyageurs.

Leur présentant ses dieux Lares, au seuil de sa cabane :

> Saluez (leur dit-il) ces pénates d'argile.
> Jamais le ciel ne fut aux humains plus facile,
> Que quand Jupiter même était de simple bois.
> Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

Je termine, Monsieur le Rédacteur, en vous offrant tous les faibles services de ma plume, dans les voies où vous entrez, et en disant à vos lecteurs : Au revoir, — si vous voulez bien leur faire part de ma lettre et de mes intentions.

Agréez, etc.

Paul Thomas.

Lettre d'un Campagnard spirite

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec un vif intérêt le prospectus que vous m'avez adressé, et je prends la liberté de vous offrir quelques réflexions au sujet de votre entreprise.

Nous touchons à la plus grande des époques religieuses. Tout homme est tenu d'apporter selon ses forces une pierre à l'édifice auguste dont les plans sont visiblement arrêtés.

C'est ce que vous avez compris.

Courage dans la voie où vous entreprenez de marcher! Les obstacles ne manqueront pas à votre tâche ; mais considérez que le spiritisme s'échappe comme par enchantement à toutes les étreintes ennemies, et que, parti d'hier, il a déjà parcouru des distances incommensurables, en dépit de tout.

Oui, hier encore on creusait sa tombe à deux pas, pour ainsi dire, de son berceau, et voilà qu'il prend place aujourd'hui au grand soleil, et s'y dilate, plein d'espérance et de foi dans un avenir plus propice.

L'incrédulité, en effet, ne lui sourit plus d'un sourire contempteur; elle compte avec lui déjà dans l'univers, partout... et elle se demande enfin où nous allons, malgré nous-mêmes, sous l'empire d'une voix qui ne permet plus le doute.

Où allez-vous, frères!

Conformément à ces paroles : L'homme s'agite et Dieu le mène, vous allez selon les éternels desseins du maître.

Vous étiez sourds à la voix de la vérité; vous n'entendiez plus les accents de la voix divine devenue la proie de mille intérêts divers.

Et peu soucieux de ce que vous deviez craindre ou espérer, vous prêtiez seulement l'oreille au bruit qui monte de la terre avec des promesses de volupté,... puis avec des promesses de néant pour prix de vos journées dissipées comme l'eau se dissipe dans un vase entr'ouvert.

Or, voici ce que le Seigneur a fait... L'heure étant venue au milieu des siècles, de déchirer le voile qui recouvrait le plus profond mystère, il l'a déchiré à la face du soleil, disant : Regardez, ô hommes, et voyez comment ceux que vous croyez morts sont vivants, et comment ceux qui croyaient mourir sans partage, ne doivent plus compter sur la nuit éternelle, ni sur la vanité de leurs œuvres.

Et, maintenant, où allez-vous ? Vous allez à la foi, vous allez à l'espérance, vous allez à la charité!

Il fallait qu'il en fût ainsi; il fallait que l'humanité fût rappelée à elle-même, à l'heure où l'*inconnu* le plus imposant, le plus solennel l'appelle.

Non, elle n'eut point pu accomplir sa mission sublime, sans croyances immortelles.

Les peuples de tous les temps et de tous les lieux, n'ont grandi que jusqu'à l'heure du doute.

Dès l'instant où leur intelligence n'a plus su voir que des atomes ou du vide, ils sont tous descendus des hautes régions auxquelles une foi divine les avait élevés.

Courage donc, vous dirai-je encore, dans les sentiers nouveaux où vous entrez pour les plus chers intérêts de la foi et de nos destinées.

Quand un seul de vos frères vous devrait de croire, vous auriez fait un travail utile.... Mais espérons que vos efforts seront couronnés de succès, car c'est Dieu qui se révèle à son peuple aujourd'hui dans le but de le conduire à ses nobles fins.

Veuillez compter, Monsieur le Rédacteur, sur les vœux et le plus entier dévouement de votre serviteur très humble.

Un Campagnard spirite.

FAITS DIVERS

Un maire et son curé, ou (si vous l'aimez mieux) un curé et son maire conféraient entr'eux, naguère, comme il suit :

LE CURÉ.

Je suis étonné, monsieur le maire, que vous n'ayez pas égard, comme toujours, à une demande qui a pour but la gloire de la religion et l'honneur de notre paroisse.

LE MAIRE.

J'ai toujours été heureux, en effet, monsieur le curé, de me rendre à vos vœux, toutes les fois qu'il m'a été possible ; mais je suis dans la nécessité, aujourd'hui, de ne pas acquiescer à vos désirs.

LE CURÉ.

Ainsi votre zèle pour l'orgueil de notre temple se dément dans les circonstances les plus solennelles...

LE MAIRE.

Ce n'est pas mon zèle qui est en défaut, je vous prie de le croire ; c'est notre caisse qui a des ressources insuffisantes.

Et puis, d'ailleurs, laissez-moi vous le dire, ne remarquez-vous pas comme moi que plus vous nous faites faire des sacrifices pour l'embellissement du temple, et plus il y a des défections et de l'isolement...

LE CURÉ.

Il est vrai que mes efforts ne sont pas couronnés de succès... mais que faire ?

LE MAIRE.

Nous donner l'exemple d'un adorateur en esprit et en vérité, et tel que le Christ est venu les former pour la gloire de son Père.

Faisant ainsi, vous ramèneriez les brebis perdues, bien mieux que par le luxe d'un temple, plein de vide, le plus souvent, si Dieu ne le remplissait de sa majesté.

LE CURÉ.

C'est bien... mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le premier pasteur du diocèse vient nous visiter et nous bénir pour la première fois.

Pensez-vous que Sa Grandeur ne soit pas digne des sacrifices qu'il est en notre pouvoir de faire en son honneur?

LE MAIRE.

A merveille. Mais veuillez bien croire que nous sommes dans l'impossibilité de suffire aux sacrifices que vous nous demandez, parce que le fléau qui a frappé nos campagnes cette année nous a donné, d'ailleurs, beaucoup de pauvres à nourrir.

LE CURÉ.

O tristesse! quelle réception nous allons faire à Sa Grandeur! Pas un autel nouveau, pas une dorure nouvelle, pas un ornement au drap et aux franges d'or.....

LE MAIRE.

Mais le Dieu de notre sanctuaire s'est contenté jusqu'à ce jour de ce que nous avons fait pour la gloire de son temple. Comment son serviteur très humble ne s'en contenterait-il pas en passant ?

LE CURÉ.

Sa Grandeur ne paraîtrait pas s'en fâcher, sans doute ; mais je sais bien qu'elle ne serait pas satisfaite, en réalité... et qu'elle aurait raison...

LE MAIRE.

Sa Grandeur devrait croire que ce qui suffit à Dieu devrait lui suffire, et que, pour nous, nous n'avons pu mieux faire pour Elle...

LE CURÉ.

Elle pensera que c'est ma faute. Accordez-moi, de grâce, ce que je vous demande...

LE MAIRE.

C'est-à-dire ce qui est destiné au vêtement et à la nourriture des pauvres pendant l'hiver qui frappe à nos portes déjà.

LE CURÉ.

Nous aurons toujours des pauvres parmi nous...

LE MAIRE.

Jésus a dit ces paroles fatales, il est vrai, mais c'était pour confondre les Scribes et les Pharisiens, jaloux du culte que lui rendait Magdeleine, au prix de ses parfums précieux. Tandis que si le plus petit des enfants des hommes avait dû souffrir du sacrifice qui lui était fait

dans cette circonstance mémorable, croyez bien que l'Ami et le Père des pauvres n'aurait pas autorisé la générosité de la pécheresse pénitente.

LE CURÉ.

Vous pourriez avoir raison. Mais aussi nous ne devons pas nous attendre aux éloges flatteurs qui ne nous auraient point fait défaut, si nous n'avions point failli à notre tâche...

LE MAIRE.

Puisque Sa Grandeur vient pour nous bénir, Elle ne nous maudira pas, sans doute.

Et puis, enfin, à son aise. Si les pauvres nous bénissent pendant tout l'hiver, qui sait si leur bénédiction ne vaudra pas la sienne en passant, quelque respect que je professe pour Elle?

∴

Tout ce qu'il faut à l'homme sur la terre pour être heureux, le comte Robert de X... le possédait : santé, jeunesse, fortune, et un beau nom, il avait tout.

Et cependant naguère, lassé de vivre, en plein bonheur apparent, il allait résolûment se jeter dans la Seine.

C'est que sa belle, son adorable maîtresse l'avait indignement trompé, et que, dans son malheureux désespoir, il avait presque consommé sa ruine au jeu.

Il n'avait plus qu'à mourir, et il serait mort indubitablement si un inconnu ne se fut présenté à lui, à l'instant même où il allait, près du pont d'Iéna, se donner les flots pour sépulture.

— Monsieur, dit-il à l'inconnu, comme celui-ci passait à le toucher, voulez-vous me rendre un service?

— Parlez, Monsieur, répondit le passant; que puis-je faire pour vous?

— Il s'agit d'aller demain à la morgue reconnaitre mon cadavre et le faire transporter à l'adresse que vous lirez sur cette carte!!!

— Il est en mon pouvoir, Monsieur, de vous rendre le service que vous me demandez, mais je puis mieux faire encore; je sens bien, en effet, que je suis venu ici ce soir, dirigé par le bon esprit de votre mère et par le vôtre, afin de sauver une âme en péril.

Robert tressaillit de la tête aux pieds, comme au choc d'une commotion violente.

— Une mère! soupira-t-il, une âme! et, pressant son front pâle dans ses deux mains brûlantes : Je n'ai plus rien, l'heure est passée, laissez-moi, laissez-moi mourir...

Et, rappelant à l'étranger le dernier service qu'il attendait de lui, il allait s'éloigner pour accomplir son suicide.

Mais celui-ci, alors :

— Je vous sauverai, lui dit-il d'une voix puissante et solennelle!...

— Ne me demandez pas un autre service que celui de sauver votre âme au nom de Dieu, au nom de votre mère!

Disant ainsi, il retenait violemment le bras de l'infortuné, qui s'efforçait d'échapper à l'étreinte.

Mais Robert : Ne me laissez pas regretter, s'écria-t-il, de vous avoir demandé un dernier devoir pour ma misérable dépouille...

— Ne me laissez pas regretter de n'avoir pu sauver l'âme d'un frère, répondit l'inconnu.

— Êtes-vous prêtre, reprit Robert?

— Je suis un apôtre de la charité chrétienne, un spirite! un croyant!!!

— Eh bien, qu'attendez-vous de moi?

— Que vous viviez et me suiviez dans ma demeure.

Peu de temps après, les portes d'un monastère de Trappistes s'ouvraient pour laisser passer un converti : Robert de X...

Son sauveur était A. C...

∴

AUX MATÉRIALISTES.

Diogène, sentant approcher la mort, s'écria : « Les deux frères vont s'embrasser. » Ce qu'il entendait du génie qui, selon la doctrine de plusieurs philosophes, accompagne chaque homme en particulier.

∴

Cyrus, au lit de mort, disait à ses enfants : « Je n'ai jamais pu me persuader que notre âme, qui vit dans un corps mortel, meure lorsqu'elle est délivrée. »

∴

Le sage Caton avait une bien haute idée de la pureté des mœurs, lorsqu'il disait que s'il n'y avait point de femmes au monde, les hommes converseraient immédiatement avec les dieux et s'élèveraient aux plus hautes contemplations de la divinité.

L'ENFANT ET LA VISION

Poésie spirite. — Médium, M. S. de B.

Petite mère, il est nuit close,
Et je sens le sommeil venir;
Vite, mets-moi dans mon lit rose,
Où sur tes bras je vais dormir.

Enfant, à Dieu fais ta prière.
Allons, ma fille, à deux genoux
Prions ensemble pour ton père...
Il est au ciel! .. bien loin de nous.

Il est là-haut, n'est-ce pas, mère?
Tout près de lui Dieu l'a voulu;
Les méchants seuls ont sa colère,
Mais petit père est son élu!

Que Dieu t'entende! ô fille chère!
Que ton désir soit écouté!
Demandons-lui pour ton bon père
Parfait repos, félicité!

Je prie aussi pour toi, ma mère;
Je dis à Dieu : « Dieu tout-puissant,
» Vous m'avez pris déjà mon père,
» Laissez la mère à son enfant. »

Merci!... merci!... ma Gabrielle.
Si jeune encor ton cœur est bon!
Sur toi d'en haut ton père veille;
Je vois son âme sur ton front.

Je voudrais bien, mère chérie,
Puisque mon père nous entend,
Qu'il vînt ici de l'autre vie,
Pour embrasser sa chère enfant.

Demande à Dieu qu'un tel prodige
Ait lieu pour nous qui souffrons tant!
L'âme d'un mort parfois voltige
Autour du lit de son enfant.

Petite mère, il est nuit close,
Et je sens le sommeil venir...
Vite, mets-moi dans mon lit rose!
Bonsoir, maman; je vais dormir.

Mais non!... je vois!... c'est bien mon père!
Il est ici... près de mon lit!
Approche-toi, petite mère!
Il nous regarde et nous sourit...

Oui, c'est lui penché sur ma couche;
Sa main caresse mes cheveux!
Comme toi-même il clot ma bouche,
Et je le vois monter aux cieux!

Petite mère, il est nuit close,
Et ton enfant ne peut dormir...
C'est que mon père, à ce lit rose,
A bien promis de revenir!

VARIÉTÉS

AU COIN DU FEU.

L'hiver est de retour; déjà la terre est nue, désolée; les arbres sont dépouillés de leurs fruits et de leur feuillage; dans les bois, plus d'ombre, plus de mystère, plus de chanteurs ailés dans le bocage en deuil.

Et nous quittons la campagne, à nos cœurs si chère, aux jours de sa splendeur; nous regagnons la cité comme si les frimats et la désolation allaient rester aux champs après nous!

La jeunesse aux rêves dorés trouvera, sans doute, des sentiers semés de fleurs et de riante verdure, en tout temps, en tous lieux; mais, hélas!... les sentiers désolés sont, partout et toujours, le partage de la vieillesse.

L'hiver, qu'est-ce en effet, sinon l'image trop réelle des jours de l'homme au terme de sa course?

Que la vie est pourtant éphémère!... Rêves heureux de mes jeunes ans, qu'êtes-vous devenus?

Comme le bois sec se consume avec rapidité, dans l'âtre où, à cette heure, je réchauffe mes pieds glacés, ainsi mes jours se sont consumés rapides.

Comme la flamme qui pétille dans le foyer ne brille qu'un instant, ainsi mes illusions n'ont duré qu'un jour, et sont passées pour ne plus revenir.

Les beaux jours passent aussi dans la nature, mais ils reviennent, et la terre, aujourd'hui nue, reprendra demain sa parure de fête.

Le vieillard ne rajeunira plus et ne retrouvera plus les rêves enchantés d'un autre âge.

Adieu, beaux jours, adieu pour jamais!...

UNE VOIX MYSTÉRIEUSE.

Il est vrai, n'attendez plus rien de la vie; mais comme le phénix renait de ses cendres, de même l'homme renait du tombeau... Espérez dans l'avenir.

LE VIEILLARD.

Mystère!... mystère!...

LA VOIX.

Plus de mystère, car les temps sont venus, et l'Eternel a dit à ses ministres, comme autrefois à son prophète : Allez réveiller les morts... et que les milliers d'ossements blanchis et desséchés dans la plaine reprennent vie et immortalité!...

L'esprit a obéi au Seigneur et sa voix a retenti puissante, sur la terre, partout.

Heureux ceux qui prêteront l'oreille à la voix du réveil spirituel du monde!...

A la voix disant à l'humanite déchue : Levez-vous et marchez du côté des célestes montagnes... Là où vous retrouverez vos amis et vos frères arrivés avant vous... Là où vous recouvrerez une éternelle jeunesse, inaccessible à l'œuvre de celui qui emporte tout dans son cours, inaccessible aux ravages du temps.

F. SABLIER.

CHARADE

Certain jour, mon premier reçut une leçon
D'un maître en artifice,
Qui lui prouva, bien net, que par occasion,
Il avait moins d'esprit que de barbe au menton...
Ceci dit sans malice.
Mon second, si Dieu veut, peut être un bon chrétien,
Aux vertus sans pareilles :
Mais il ne fut jamais un académicien...
Est-ce bien étonnant pour un pauvre gardien
De nos porteurs d'oreilles?
Mon entier n'est pas même un pauvre bachelier,
Mais il a du courage...
Dans le désert profond, au plus affreux sentier,
C'est lui qui fait sans trêve (et c'est là son métier)
La guerre au bœuf sauvage.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1864. — N° 2. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 24 Décembre.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.
Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.
Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34
et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 24 décembre 1864.

A NOS LECTEURS

Le bienveillant accueil dont le *Médium évangélique* a été l'objet, nous fait un devoir d'adresser au public toulousain nos remerciments les plus sincères.

Merci tout spécialement encore aux signataires d'un nombre considérable de lettres qui sont déjà venues nous prodiguer des encouragements et des sympathies.

A ceux qui nous ont manifesté le désir d'assister à nos séances, — à ceux qui veulent faire comme saint Thomas, — nous dirons qu'il ne nous serait point permis encore de donner satisfaction à tout le monde à la fois, nos groupes n'étant pas légalement constitués.

Nous espérons être plus heureux dans un temps donné.

Pour le moment, nous aurons un groupe spécial présidé par un fervent adepte du Spiritisme, un vrai croyant, que plusieurs prêtres de notre ville ont vu à l'œuvre à Paris, et dont ils ont été émerveillés.

Nous pourrons bientôt donner accès dans ce groupe à ceux qui le désireront, mais seulement dans les mesures légales.

Nous croyons devoir aussi prévenir nos lecteurs que nous entrerons, à notre prochain numéro, dans le développement de la doctrine spirite, et que nous exposerons les principes de la médiumnimité.

La religion n'est pas une élucubration de l'esprit humain; elle tient aux entrailles même de l'humanité.

Voilà pourquoi l'orateur romain ne craint pas de dire qu'il serait plus facile de bâtir une ville sans fondements, que d'édifier une société sans religion.

C'est donc en vain que les esprits superbes de tous les siècles ont dressé contre la foi des montagnes de doute et d'incrédulité.

Mieux encore que les pyramides du désert dont les bases se consolident, cependant que les tempêtes semblent menacer leur faîte orgueilleux, elle a bravé tous les assauts dirigés contre elle.

Nous croyons, en effet, qu'il y a plus de puissance dans un grain de foi que dans les plus formidables cimes élevées contre elle, par l'impiété de tous les temps et de tous les lieux.

Telle est notre invincible croyance.

Et cependant on nous accuse de vouloir, à l'aide du Spiritisme, saper les fondements de la plus sublime religion qui soit au monde, de la religion chrétienne.

Quelle idée vous faites-vous donc du Spiritisme, vous qui lui prêtez cet étrange dessein, de perdre ce qu'il vient sauver de l'incrédulité?

Ne vous a-t-on pas dit à satiété que vous vous trompiez dans vos jugements? que le Spiritisme n'avait d'autre but que celui de s'élever contre le matérialisme, c'est-à-dire contre ce qui n'est pas esprit et vie évangéliques?

Dites-nous, si vous voulez, qu'il y a si peu de cet esprit et de cette vie, aujourd'hui, partout, que le Spiritisme doit se trouver en face de nombreux et puissants obstacles.

Il en est ainsi, sans doute; mais que faire? De deux choses l'une : ou le matérialisme doit envahir l'humanité, ou le Spiritisme doit s'emparer d'elle.

Les deux adversaires sont en présence; les deux doctrines sont aux prises. Sous quel drapeau désirez-vous que se range la victoire? Choisissez.

Vous êtes dans cette alternative, en effet, de sauver la société de l'incrédulité qui la dévore, en marchant les premiers sous l'étendard de la foi dans l'avenir, ou de la voir s'abîmer de plus en plus, chaque jour, dans les profondeurs du scepticisme et de la mort.

F. MAURICE.

FEUILLETON

LE RÉVEIL

I.

La vision durait encore, et Pie IX contemplait maintenant les beautés de la régénération catholique.

Les siens, qui l'entouraient et qui le croyaient inanimé, jetaient déjà les yeux sur un trône vacant.

Mais lui alors, comme s'il connaissait leur pensée, et semblable à un prophète pénétré de l'esprit du Seigneur :

« Les desseins éternels sont accomplis, disait-il d'une voix solennelle, l'Église est rentrée dans ses voies, et il n'y a de vide que la chaire de Pierre, et non pas un trône, au jour où je ne serai plus.

» Soyez béni, Seigneur, qui, malgré mes craintes et ma faiblesse, avez voulu me faire l'instrument de vos desseins sur l'Église catholique, apostolique et romaine.

» Et vous qui étiez dans la tristesse à l'aspect des mauvais jours qui nous étaient départis, ne soyez plus tristes, mais réjouissez-vous dans le Seigneur tout-puissant.

» C'est lui qui est notre force et notre victoire...

» C'est lui qui nous a sauvés et exaltés, à l'heure où les abimes s'entr'ouvraient sous nos pas, à l'heure où nos ennemis, de plus en plus nombreux, nous environnaient de toutes parts...

II.

» Je n'espérais plus te voir dans ta pureté native, ô Église de Rome, poursuivait le Pontife.

» Et maintenant je mourrai en paix, parce que mes yeux ont vu.

» Que tu es belle aujourd'hui, que tu es belle, ainsi régénérée, Église du Seigneur!

» Tu n'as plus, il est vrai, ta couronne de reine, mais tu as la couronne des vertus, la couronne des saints, celle qui convient seule à ton front céleste...

» Celle que les anges de Dieu entourent de leurs hommages, de leurs bénédictions et de leurs cantiques, en même temps que les peuples la respectent et la vénèrent, en tous lieux.

» Ton sceptre est tombé, lui aussi, il est tombé de tes mains défaillantes, il est tombé dans ce grand jour de tempête et d'orage.

» Mais il te reste une houlette, la houlette du pasteur, le sceptre aimé et béni du ciel et de la terre.

» Tu n'as plus une croix d'or, mais tu as une croix de bois, celle devant laquelle se taisent les passions et germent les vertus.

» Celle qui porte des fruits de salut et de vie, sous le soleil, partout.

» Celle qui a sauvé le monde, celle qui fait ton salut, aujourd'hui.

» Et maintenant aussi, plus de territoire soumis à ton empire, mais tu as pour toi le monde entier.

» Tu n'iras pas sur un rivage qui ne te soit ami, et tu ne frapperas pas à un seuil qui ne s'ouvre devant toi et qui ne te soit hospitalier.

» Tu n'as plus des trésors prélevés sur les nations, et tes prières ne sont plus mises à prix, mais tes soins et tes sacrifices sont bénis de tous, et tu vis des dons offerts sur tes autels avec abondance par la gratitude des croyants.

» Tu n'as plus des millions de captifs pour servir les intérêts de la foi chrétienne, des millions d'esclaves qui, incapables du joug, ne faisaient que nuire à tes intérêts les plus chers, mais tu as des hommes libres, des hommes qui te chérissent et qui te font aimer en tous lieux, comme ils aiment, comme ils chérissent la meilleure des mères.

» Déjà, en effet, n'entends-tu pas les frémissements sympathiques de l'humanité...

» Et ne vois-tu pas les enfants des hommes accourir et venir se ranger sous tes tentes plus belles, mille fois, que les tentes d'Israël... et sous tes pavillons, mille fois plus beaux que les pavillons de Jacob? »

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Vous nous avez dit, dans notre dernière séance, que le Spiritisme n'était pas une religion.

Cette question, que nous nous étions empressés de poser afin de rassurer l'esprit public, nous conduit à une autre demande que nous allons vous faire dans le même but.

Le Spiritisme est-il une secte, comme l'appelle la *Semaine catholique?*

R. La *Semaine catholique* l'appellera bien autre chose; mais pardonnez-lui, parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle dit.

Une secte, en effet, est une société séparée d'une commuuion principale.

Le Spiritisme n'est séparé d'aucune communion, son but étant au contraire de les concilier toutes sous l'étendard de la charité chrétienne, hors de laquelle, selon le Maître et ses disciples, il n'y a point de salut.

D. N'enseigne-t-il pas cependant des voies inconnues et point d'accord avec les principes catholiques?

R. Tous les siècles, dans leur marche progressive, ont révélé au monde des vérités qu'il ne connaissait point encore et qui étaient en opposition souvent avec les idées reçues.

Mais que faire si Dieu inspire à Galilée que la terre tourne...

A Christophe Colomb, qu'il existe un autre monde...

Et aux géologues, que la terre est plus vieille qu'on n'avait cru jusqu'alors?

Les partisans de ces idées, à l'état de problème un jour, pouvaient-ils être considérés comme des sectaires, bien que l'Église les eût mis à l'index?

Il suffirait donc ainsi d'être dans le progrès, pour être jugé digne d'excommunication?

Dites sur les toits que ceux qui vous condamnent aujourd'hui s'exposent au démenti le plus formel dans un temps peu éloigné, lorsque sorti, pour ainsi dire, des langes qui l'enveloppent encore, le Spiritisme aura acquis aux yeux du monde entier, partout, l'autorité et la majesté d'un fait rénovateur.

D. Il est vrai; mais l'Eglise n'a-t-elle pas raison d'avoir pour suspectes les nouveautés qui semblent l'accuser d'erreur?

R. Sans doute; mais si au lieu de jeter l'anathème, tout à coup, elle étudiait les questions qu'elle résout par ses foudres, elle ne s'exposerait pas à un démenti.

D. Peut-on être spirite et se trouver en sûreté de conscience?

R. Pourquoi pas? Le Spiritisme ne prétend détruire la foi de personne. Son but est d'agrandir le domaine de nos connaissances naturelles; voilà tout. Semblable au voyageur qui, dans ses pérégrinations lointaines, cherche à découvrir des traces ignorées, il fait, lui aussi, des pérégrinations vers l'inconnu...

Et maintenant, s'il a trouvé des sentiers nouveaux et incontestables, au moyen de ses actives recherches, pourrait-il n'être pas permis d'interroger ces sentiers et d'en reconnaitre la justice?

La doctrine du grand apôtre était, certes, bien nouvelle et bien étrange elle-même, lorsqu'il entra dans l'aréopage prêcher le Dieu inconnu... et le Christ ressuscité...

Et cependant ceux qui l'avaient repoussé d'abord l'écoutèrent ensuite, et le nouvel enseignement faisait un jour le tour du monde.

Pourquoi ce succès, le plus étrange et le plus merveilleux qui ait paru sous le soleil, jusqu'à nous?

Parce que le Dieu inconnu et le Christ ressuscité étaient là dans le monde, à l'heure marquée par les éternelles lois, afin de renouveler l'humanité déchue et la faire marcher vers ses destinées...

Le Spiritisme a, lui aussi, une mission à l'heure de vos défaillances morales...

Tandis qu'il frappe à la porte du monde aujourd'hui, vous pouvez le repousser, comme l'aréopage repoussa les enseignements du grand apôtre...

Mais sachez bien déjà que, si son aspect trouble encore quelques consciences timorées, le monde écoutera bientôt, et sans crainte, les voix amies qui lui sont envoyées pour le régénérer, et que les adversaires de la doctrine spirite confesseront leur erreur tardive, disant : *Ergo erravimus!*

Un groupe de notre ville nous ayant adressé quelques dissertations morales, nous extrayons de l'une d'elles le passage suivant :

« N'ayez qu'un peu de pain, mais ayez la joie d'une bonne conscience, et vous serez plus heureux que ceux qui nagent dans l'abondance, et dont les jours sont troublés par le remords.

» Le moyen d'arriver au bonheur, c'est d'être honnête et content de peu.

» Et le moyen de se corriger de ses défauts, c'est de s'étudier afin de se connaître.

» Comment se corrigera-t-il de ses imperfections et de ses vices, celui qui passe sa vie à s'ignorer lui-même?

» Un autre moyen de se corriger, c'est de ne pas mépriser et fouler aux pieds la correction.

» Cependant il y a une grande misère sous le soleil, et qui n'est pas la moindre de toutes celles qui font le mal de la société.

» Il y a des hommes, en effet, qui, étant chargés de prêcher d'exemple aux autres, ne leur prêchent qu'en paroles, et ne se mettent nullement en peine de redresser leurs voies.

» On dira à ces hommes : Médecins, guérissez-vous vous-mêmes; et on ne prêtera plus l'oreille à leurs discours, à moins qu'ils n'entrent dans les sentiers du renouvellement et de la perfection.

» Celui qui a planté un arbuste défectueux s'efforce de le redresser jusqu'à ce qu'il soit parvenu à lui donner la forme la plus parfaite possible.

» Comment l'homme qui est défectueux comme l'arbrisseau dont la cime penche toute vers la terre au lieu de s'élever vers le ciel, ne songe-t-il pas à son redressement et ne met-il pas la main à l'œuvre, afin de se rendre digne de ses destinées?

» Régénérez-vous, ô enfants des hommes; car, lorsque vous serez régénérés, le monde entrera dans une joie suprême... et ce sera le jour que le Seigneur a fait lever pour sa gloire et pour le bonheur de son peuple.

» En attendant, voici ce que le Seigneur révèle à l'esprit :

» Profondes sont les ténèbres qui couvrent la terre.

» Mais comme la lumière du jour dissipe les voiles sombres de la nuit, ainsi la lumière nouvelle dissipera les obscurités qui ont accueilli l'humanité dans sa route.

» Cependant, comme il y a lutte entre les éléments hétérogènes, il y aura lutte et grande lutte entre la nuit qui passe et le jour qui vient.

» Mais où est maintenant le Seigneur? Il est à la droite de ceux qui cherchent la vérité et combattent pour elle.

» Voilà pourquoi ils arriveront au terme proposé. »

Nous recevons la lettre suivante, que nous sommes heureux d'insérer :

Carcassonne, le 20 décembre 1864.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je ne suis qu'un modeste cultivateur; je n'ai aucune valeur personnelle, et je ne vous dirais même pas que je suis né à Lagrasse, petite ville de l'Aude, si remarquable par ses perdreaux et son monastère, si je n'y avais appris un peu de latin sous la direction de M. Etienne Bénézet, actuellement si connu à Toulouse, et dont le nom suffira sans doute pour me recommander auprès de vous.

Il y a dix ans environ, j'eus l'occasion de lire une petite brochure sur l'apparition des Esprits. On y racontait des faits incroyables. C'était un guéridon qui marchait seul, des dragées qui tombaient, jetées par des mains invisibles. D'abord, je ne fis qu'en rire. Mais le petit livre portait la signature de mon maître. M. Bénézet est un homme grave, froid, clairvoyant. Je le savais incapable de mensonge, et je me dis : Il y a peut-être quelque chose là-dessous.

A cette même époque, on parla de tables tournantes. Quelques amis et moi, formant la chaîne, plaçâmes nos mains sur le plateau d'un guéridon. D'abord, rien. Mais après bon nombre de tentations, et grâce à notre persistance, l'instrument craqua, tourna, bondit, frappa des coups, répondit à nos questions mentales, par *oui*, et par *non*, dicta des phrases, et nous fûmes tous forcés de convenir que ces phrases étaient le produit, non pas de notre intelligence, mais d'autres intelligences qui disaient être les Esprits des morts.

C'est ainsi que je devins, pour me servir des expressions de vos savants, médium typtologue, et, bien plus tard, médium écrivain.

J'arrive à une époque de ma vie dont je ne perdrai jamais le souvenir. J'eus le malheur de perdre ma fille; et, quand la douleur me le permit, je l'évoquai.

Ah! monsieur, que de tristes et douces consolations! Que de baume versé sur ma plaie toujours saignante! Ma fille m'encourageait à lui survivre, et sans elle, peut-être, j'aurais cherché l'oubli dans le suicide.

Vous le dirai-je? Un jour que j'étais bien calme, bien éveillé, elle m'apparut elle-même. Son doux regard pénétra mon âme; elle me parla, m'encouragea; je la vis enfin telle qu'elle avait vécu sur la terre. Je ne pus conserver mes émotions pour moi seul; et j'en fis part à un de mes bons amis, curé d'un village voisin, digne homme que je vénère autant que j'aime.

— « Mathurin, me répondit-il, ces Esprits qui t'ont » parlé par coups frappés, qui ont dirigé ta plume, ce » fantôme de ta fille, ne sont autre chose que le démon » se produisant sous diverses formes. »

— Mais, lui répliquai-je, les paroles de ma fille sont bien celles qu'elle me disait pendant sa vie; j'y ai reconnu son style et surtout son cœur. Elle ne m'entretient que de charité, d'amour, d'abnégation, de bonnes œuvres, d'oubli des injures, de prière, d'âme immortelle, d'éternité! Je ne croyais pas, et je crois; je ne priais pas, et je prie; je n'espérais pas, et j'espère.

— « Mathurin, Mathurin, sottise et prestige! C'est le » démon, te dis-je; il te moralise pour mieux te cor» rompre; il est si rusé, le démon! De grâce, renonce » à ces pratiques abominables : l'Église les défend. »

Ces mots furent pour moi un coup de foudre. Je courbai la tête; mais pour la seconde fois j'avais perdu mon enfant, et je finis par douter même de Dieu.

Cette nuit profonde a duré des années.

L'autre jour, un journal, à la date du 1[er] décembre 1864, me tomba sous la main. Il a pour titre : le *Libérateur*, revue mensuelle de bonnes œuvres de l'Eglise militante, et des moyens de soulager l'Eglise souffrante. Il a pour directeur-gérant M. l'abbé Cloquet, missionnaire à Sancerre (Cher). Il porte en tête l'approbation de Sa Grandeur Mgr le prince Charles-Amable de La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges. J'ai lu dans ce journal, aux faits divers, l'article suivant (je copie) :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« L'année dernière, en lisant le *Mois libérateur des âmes du* » *Purgatoire*, je vis l'annonce de votre journal le *Libérateur*. » Je fus très fortement inspirée de m'y abonner; d'autant plus » que j'étais tout impressionnée d'une apparition qui venait » d'avoir lieu à la Visitation de Saint-Céré. Une religieuse, que » j'avais parfaitement connue lorsque j'étais en pension, ap» parut à une autre sœur du même ordre, et lui révéla qu'elle » avait passé sept ans dans ce lieu de souffrances pour des fau» tes très légères. Elle obtint même, de la religieuse à qui elle » apparaissait, la faveur de voir sa mère, en purgatoire depuis » dix-sept ans. »

Ah! monsieur, cette lecture m'a transporté, rappelé à la vie et à mes si chères croyances! Assurément, le démon n'était pour rien dans l'apparition de Saint-Céré; assurément, mon ami le curé s'est trompé en attribuant au prince des ténèbres l'apparition de ma fille. Mon ami a de l'instruction, mais il m'est permis de préférer à son opinion celle de M. l'abbé Cloquet, missionnaire à Sancerre, corroborée par l'opinion de Sa Grandeur Mgr le prince Charles-Amable de La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges.

Et maintenant, ma conscience est tranquille; et, je le jure sur la tombe de mon enfant, je redeviens spirite et heureux.

Et je me dis, dans la simplicité de mon âme : Dieu existe, donc il est juste. Il ne peut avoir deux poids et deux mesures. Ah! sans doute, il était pur le cœur de cette religieuse qui a revu sur la terre l'esprit d'une morte; mais le cœur d'un père n'a-t-il pas aussi sa pureté devant Dieu?....

C'est dans ces sentiments, monsieur le Directeur, que je vous prie de recevoir mon abonnement à votre nouveau journal, et de me croire votre très humble et très dévoué serviteur.

MATHURIN.

P.-S. Le journal le *Libérateur* précité contient le calendrier des indulgences. On y lit : « Jeudi, premier jeudi du mois, trois » cents jours d'indulgence pour le troisième jour de la neu» vaine préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception, » pourvu qu'on fasse usage du recueil de neuvaines, par Fal» cone ou de Racolta. »

Je tiens à accomplir la condition indispensable. Seriez-vous assez bon, Monsieur le Directeur, pour m'indiquer où l'on vend le recueil de neuvaines, par Falcone ou de Racolta?

M.

III.

Et le Pontife, alors : « Réjouis-toi, Église du Seigneur, entre dans une joie suprême!

» Tu étais semblable à une vigne improductive, et te voilà féconde, et remplissant si abondamment de tes jus divins tous les celliers du maître, qu'il est déjà question d'agrandir ces celliers et les vaisseaux devenus trop petits.

» Réjouis-toi, Église du Seigneur... entre dans une joie suprême!

» Tu étais semblable à un champ qui ne donne plus de moissons, et te voilà remplissant l'aire de gerbes innombrables, et comblant d'un froment le plus pur tous les greniers du père de famille. Encore un peu de temps, et il sera déjà besoin aussi d'agrandir ces greniers qui ne peuvent contenir tes produits merveilleux.

» Réjouis-toi, Église du Seigneur... entre dans une joie suprême!

» Tu étais encore semblable à une femme stérile, et te voilà entourée d'une famille nombreuse, comme les étoiles du ciel, comme les grains de sable des rivages.

» Et ceux qui allaient, et ne voulaient plus revenir, reviennent des extrémités du monde, parce qu'ils ont entendu dire de toi les grandes choses accomplies maintenant.

» Tes ennemis eux-mêmes, à l'aspect des merveilles de ce jour, se demandent s'ils ne viendront pas déjà s'asseoir à ton ombre des cieux.

» Réjouis-toi, ô Église de Rome régénérée, entre dans une joie suprême!

» Les nations avaient frémi, les peuples avaient médité des complots, et le Seigneur semblait s'être retiré de toi, à cause de tant d'abus funestes à la foi chrétienne...

» Et maintenant, tout ce que contient l'univers n'a qu'une voix pour bénir le Seigneur et exalter l'Église de son Christ. »

IV.

Un rayon céleste éclairait le front du Pontife, et les siens étaient saisis d'étonnement, ne sachant que penser de ses discours étranges et du bonheur dont il paraissait inondé.

Et étant alors revenu à lui, et ayant ouvert les yeux à la lumière, il promena sur les siens un regard de douceur ineffable, et il les bénit avec une incommensurable effusion de cœur, disant :

J'ai vu le Seigneur...

Préparez-vous, car les temps sont proches!.......

(Extrait du *Christ à Rome*.)

Nous commencerons prochainement la publication d'un nouveau feuilleton, intitulé :

LE SQUELETTE DE DOUBLEMARD,

Par M. Francis de SAINT-LARY.

CHARADE

A votre plus belle monture,
A vos ânes, moutons et bœufs,
Mon premier fournit la chaussure...
Et leurs souliers sont toujours neufs.
On sait que de plus d'une bête
Il pare, il orne aussi le chef;
Et l'on dit même qu'à leur tête
Certaines gens ont ce relief.
Mon second habite au Parnasse;
Des immortelles c'est la sœur.
Heureux qui possède une place
Parmi tous ses amants de cœur.
Quant à mon tout, du pauvre pâtre
Il adoucit tous les chagrins;
Et souvent bergère folâtre
Au bruit de ses joyeux refrains.

Le mot de la dernière charade est : BOUCANIER.

FAITS DIVERS

Un journal de Bordeaux, la *Voix d'outre-tombe*, après avoir mis notre programme sous les yeux de ses lecteurs, ajoute :

Certes, nous ne nous dissimulons pas les obstacles nombreux qui viendront se poser sur la route du nouveau champion de la doctrine spirite. Nous connaissons les difficultés, aussi grandes que nombreuses, contre lesquelles il aura à lutter dans une ville où tant de puissants adversaires ont déjà déclaré la guerre aux Esprits et à leurs révélations.

Mais nous sommes convaincu que si le *Médium évangélique* entre franchement dans la voie que lui ont tracée ses amis, s'il ne s'écarte en rien des principes posés par Allan Kardec, et universellement reconnus par les champions qui sont descendus après lui dans la lice; nous sommes convaincu, dis-je, qu'il renversera tous les obstacles, triomphera de toutes les difficultés, car le temps est venu où la lumière doit chasser les ténèbres, où le vrai et le juste doivent briller aux yeux des masses.

C'est pour cela que nous croyons de notre devoir d'envoyer le baiser fraternel à notre frère, et d'élever notre faible voix pour lui dire : Courage, frère, courage, laissons de côté les préjugés du monde et les soucis matériels, et joignons nos efforts pour avancer l'avènement glorieux de la fraternité et de la paix par la charité.

∴

Le *Sauveur des Peuples*, dans son numéro du 18 décembre, s'exprime ainsi :

Au moment de mettre sous-presse, nous recevons le premier numéro d'un journal que la doctrine spirite vient de faire éclore à Toulouse.

Son titre, le *Médium évangélique*, est bien approprié au Spiritisme, et sa profession de foi nous indique qu'il veut entrer franchement dans la voie de la vérité, qui ne craint pas de démasquer les erreurs où qu'elles se trouvent.

Nous sommes heureux de voir surgir dans la presse un nouvel organe venant seconder nos efforts dans la voie où nous sommes entré.

Aussi nous nous empressons de souhaiter, à la hâte, à notre nouveau confrère, une fraternelle bienvenue.

Nous en reparlerons ultérieurement.

∴

Histoire ancienne.

Deux Arcadiens, qui voyageaient ensemble, arrivèrent à Mégare, ville de la Grèce, située entre Athènes et Corinthe; l'un, qui avait droit d'hospitalité dans la ville, logea chez son ami, et l'autre dans une hôtellerie. Après le souper, celui qui était chez son ami se retira pour se coucher; dans le sommeil, il lui sembla que celui qui était à l'hôtellerie lui apparaissait et le priait de le secourir, parce que l'hôtelier voulait le tuer. Sur-le-champ il se lève effrayé par le songe; mais s'étant rassuré et rendormi, l'autre lui apparut de nouveau, et lui dit que, puisqu'il n'avait pas eu la bonté de le secourir, du moins il ne laissât pas sa mort impunie; que l'hôtelier, après l'avoir tué, avait caché son corps dans un chariot et l'avait couvert de fumier, et qu'il ne manquât pas de se trouver le lendemain matin à l'ouverture de la porte de la ville avant que le chariot sortît. Frappé de ce nouveau songe, il se rend de grand matin à la porte de la ville, voit le chariot, et demande à celui qui le menait ce qu'il avait sous ce fumier. Le charretier prit aussitôt la fuite, l'on tira le corps du chariot, et l'hôtelier fut arrêté et puni. (*Cicero*, *De divinatione*.)

∴

Histoire nouvelle.

Deux campagnards s'étant arrêtés, un de ces jours, devant une affiche du *Médium évangélique*, l'un d'eux dit à son compagnon :

— Que signifie cette croix?

LE COMPAGNON.

Il s'agit, sans doute, de quelque marchand de rosaires et de médailles, qui réclame des acheteurs.

L'AUTRE.

Ça me va, car ma femme m'a fait promettre de lui acheter des affaires de dévotion.

LE COMPAGNON.

Ta femme est, en effet, pour ces sortes de choses.

L'AUTRE.

Si elle n'avait que ce défaut....

LE COMPAGNON.

Ah!

L'AUTRE.

J'aime bien ma religion, vois-tu; mais la dévotion (quand on ne l'a pas dans le cœur) ne se trouve guère, à mon avis, ni dans les chapelets, ni dans les médailles.

LE COMPAGNON.

C'est juste. Mais alors, pourquoi veux-tu acheter des objets religieux à ta femme, si, comme tu sembles le dire, ces objets ne...

L'AUTRE.

Non, ça ne lui fait rien du tout. Elle est d'une langue... d'une malice... mais passons...

Et allons acheter ce que je lui ai promis, pour lui plaire; sans cela, je serais loin d'avoir un bon accueil.

Les deux amis se rendirent rue de la Pomme, 34, au bureau du journal, pour y faire l'emplette au profit de la sainte femme.

Il va sans dire qu'ils n'y trouvèrent point ce qu'ils y cherchaient, et, en revanche, ils y achetèrent un *Médium* chacun, avec promesse de s'abonner *aux Esprits*.

L'un d'eux a tenu hier sa parole; mais l'autre, ayant été menacé de séparation de corps par sa femme, s'il faisait pacte avec le diable, c'est-à-dire avec le *Médium évangélique*, n'a pas osé tenir encore sa promesse.

VARIÉTÉS

VISION DE MISS HARRIS.

Le *Constitutionnel* et la *Patrie* ont rapporté, dans le temps, le fait qu'on va lire, d'après les journaux des Etats-Unis :

« La petite ville de Lichtfield, dans le Kentucky, compte de nombreux adeptes aux doctrines du spiritualisme magnétique. Un fait incroyable qui vient de s'y passer, ne contribuera pas peu, sans doute, à augmenter le nombre des partisans de la doctrine nouvelle.

» La famille Parck, composée du père, de la mère et de trois enfants qui ont déjà l'âge de raison, était fortement imbue des croyances spiritualistes. Par contre, une sœur de Mme Parck, miss Harris, n'ajoutait aucune foi aux prodiges surnaturels dont on l'entretenait sans cesse. C'était pour la famille tout entière un véritable sujet de chagrin, et plus d'une fois la bonne harmonie des deux sœurs en fut troublée.

» Il y a quelques jours, Mme Parck fut atteinte tout à coup d'un mal subit que les médecins déclarèrent, dès l'abord, ne pas pouvoir conjurer. La patiente était en proie à des hallucinations, et une fièvre affreuse la tourmentait constamment. Miss Harris passait toutes les nuits à la veiller. Le quatrième jour de sa maladie, Mme Parck se leva subitement sur son séant, demanda à boire, et commença à causer avec sa sœur. Circonstance singulière, la fièvre l'avait quittée tout à coup, son pouls était régulier, elle s'exprimait avec la plus grande facilité, et miss Harris, toute heureuse, crut que sa sœur était désormais hors de danger.

» Après avoir parlé de son mari et de ses enfants, Mme Parck se rapprocha encore plus près de sa sœur et lui dit :

« Pauvre sœur, je vais te quitter, je sens que la mort
» s'approche ; mais au moins mon départ de ce monde
» servira à te convertir. Je mourrai dans une heure et
» l'on m'enterrera demain. Aie le plus grand soin de ne
» pas suivre mon corps au cimetière, car mon Esprit,
» revêtu de ma dépouille mortelle, t'apparaîtra encore
» une fois avant que mon cercueil soit recouvert de
» terre ; alors tu croiras enfin au spiritualisme. »

» Après avoir achevé ces paroles, la malade se recoucha tranquillement. Mais une heure après, comme elle l'avait annoncé, miss Harris s'apercevait avec douleur que le cœur avait cessé de battre.

» Vivement émue par la coïncidence étonnante qui existait entre cet évènement et les paroles prophétiques de la défunte, elle se décida à suivre l'ordre qui lui avait été donné, et le lendemain elle resta seule à la maison pendant que tout le monde prenait le chemin du cimetière. Après avoir fermé la porte de la chambre mortuaire, elle s'établit sur un fauteuil placé près du lit que venait de quitter le corps de sa sœur.

» Cinq minutes étaient à peine écoulées — raconta plus tard miss Harris — lorsque je vis comme un nuage blanc se détacher au fond de l'appartement. Peu à peu cette forme se dessina mieux, c'était celle d'une femme à demi-voilée ; elle s'approchait lentement de moi ; je discernais le bruit de ses pas légers sur le plancher ; enfin mes yeux étonnés se trouvèrent en présence de ma sœur....

» Sa figure, loin d'avoir cette pâleur mate qui frappe si péniblement chez les morts, était radieuse ; ses mains, dont je sentis bientôt la pression sur les miennes, avaient conservé toute la chaleur de la vie. Je fus comme transportée dans une sphère nouvelle par cette merveilleuse apparition. Croyant faire partie déjà du monde des Esprits, je me tâtai la poitrine et la tête pour m'assurer de mon existence ; mais il n'y avait rien de pénible dans cette extase.

» Après être ainsi demeurée devant moi, souriante mais muette, l'espace de quelques minutes, ma sœur, semblant faire un violent effort, me dit d'une voix douce :

« Il est temps que je parte : mon ange conducteur
» m'attend. Adieu ! j'ai rempli ma promesse. Crois et
» prie ! »

» Le journal, ajoute la *Patrie*, auquel nous empruntons cet étonnant récit, ne dit pas que miss Harris se soit convertie aux doctrines du spiritualisme ; supposons-le, cependant, car beaucoup de gens se laisseraient convaincre à moins. »

Voilà un récit tout entier spirite et qui s'explique complètement par la constatation de notre jeune et déjà grande science.

La tâche de Mme Parck étant finie sur la terre, Dieu a permis à ses prières, et peut-être aussi à celles de toute la famille, que sa mort servît à convaincre et à convertir un de ses membres, incrédule jusque-là. Tout est vraisemblable dans ce récit, la possibilité en ressort de la simple comparaison avec une multitude de traits analogues.

Qu'on se rappelle des anecdotes identiques, d'une vision de Marsile Ficin, de cet ami qui avait fait promettre à l'autre de lui apparaître s'il mourait le premier, s'engageant au même rôle en cas de prédécès.

Tout est moral dans l'apparition :

Son but qui est de toucher l'incrédulité d'une sœur ;

Les paroles qui sont prononcées ;

La promesse solennelle et prophétique qui la précède.

Nous recommandons cette histoire à la méditation de tous les douteurs.

X.

DANIELLA

Pure comme du lis la plus pure corolle,
Et bien faite déjà pour l'auguste auréolo,
Vers le ciel elle a pris l'essor...
Mais tandis qu'au bonheur Daniella s'envole,
Une pauvre captive... une mère... une folle...
D'un doux espoir se berce encor.

Non, non, Daniella, dit-elle, n'est pas morte...
Le ciel n'est pas cruel envers moi de la sorte...
Je n'ai pas perdu mon trésor.
On m'appelle, il est vrai, la folle... mais qu'importe ?
Ma fille vit... Sa voix qu'ici le vent m'apporte
Proteste contre un cri de mort.

Elle-même, ô mon Dieu, la sainte Providence,
Me donne à chaque instant cette douce espérance...
Combien je me plais à l'ouïr
Murmurer ces doux mots, dans mon âme, en silence :
Elle ne mourra pas... ô mère, confiance...
Elle est trop jeune pour mourir !

Oui, trop jeune, en effet... C'est la quinzième année,
Depuis le jour heureux qu'elle me fut donnée.
Pas plus, Seigneur... elle a quinze ans.
Quinze ans !... Ah ! c'est d'hier qu'elle me semble née !
Ainsi, vous le voyez, ma fille est destinée
A vivre encore bien longtemps.

Du moins, je dois mourir, c'est certain, avant elle.
Eh bien ! je veux la voir encore toute belle,
A genoux, près d'un saint autel,
Se donner un époux, le plus tendre, et fidèle...
Et je veux même voir un ange à sa mamelle,
Avant d'aller l'attendre au ciel.

Ne croyez point du tout que je sois insensée ;
Que le deuil ait tué ma raison, ma pensée ;
Que je caresse un fol espoir.
J'entends la voix qui dit : Toute crainte est passée...
Et moi, je vous le dis : Ma fille m'est laissée.
Elle vit, et je veux la voir.

Je veux voir, ô mon Dieu, son suave sourire.
En est-il un plus doux, Seigneur, dans votre empire,
Dans tout l'univers à la fois ?
Je veux, je veux surtout l'entendre me redire
Qu'elle m'aime toujours... Oh ! j'en ai le délire,
De son sourire et de sa voix !

A mon âme, il est vrai, tout parle de ma fille...
Tout : l'oiseau que j'entends dans la verte charmille,
Le blanc nuage au firmament,
Le flot par qui murmure et fuit derrière la grille,
Oui, tout dit qu'elle m'aime... et que la plus gentille,
La plus belle, c'est mon enfant.

Oh ! combien, toutefois, ma pauvre âme est en peine
Depuis que je suis loin de toi, ma belle reine,
Et seule, ici, dans ce séjour !
Vous qui passez, du moins, rompez, rompez ma chaîne.
Qu'ai-je donc fait, Seigneur, afin qu'on me retienne
Loin de l'objet de mon amour ?

En vérité, c'est trop, me laisser isolée ?
Ah ! sans doute, une femme, hier, bien désolée,
Au saint lieu suivait un cercueil.
Je la vois haletante et pâle, échevelée...
Mais, croyez moi, son âme au ciel s'est envolée,
Avec l'objet de tant de deuil...

Si j'eusse été, du moins, la pauvre infortunée,
Certes, c'eut bien été ma dernière journée,
Quand ma fille eut fermé les yeux.
Mais non, Dieu ne m'a pas encore abandonnée ;
Et, j'en suis bien certaine, il m'aura destinée
A précéder ma fille aux cieux.

Loin de moi ce tableau d'une affreuse tristesse :
Une folle... un cercueil... la foule qui s'empresse...
Noirs pensers, que me voulez-vous ?
Pourquoi dans mon esprit revenez-vous sans cesse ?
Pourquoi de mon espoir et de ma folle ivresse,
Semblez-vous être aussi jaloux ?

Je sens bien, toutefois, que plus je vous redoute,
Et plus vous me livrez au supplice du doute,
Aux horreurs du plus sombre ennui.
Eh bien ! affreux pensers, dites... je vous écoute...
Quel ange, hier, montait à la céleste voûte ?
Quelle mère pleurait sur lui ?

Vous me trompez ! Mais toi, toi ma fille adorée,
Pourquoi n'es-tu pas là de mes bras entourée,
Protestant déjà contre ceux
Qui disent : Sa raison s'égare, est égarée...
Son ange a pris son vol vers la voûte azurée...
Sa mère est seule en ces bas lieux ?

Il n'est pas vrai, non, non, que, toi morte, je vive...
On te cache aux regards de la pauvre captive.
Oh ! les cruels ! Mais toi, dis-moi :
Fuirais-tu, sans ta mère, à l'éternelle rive ?
Si je suis seule, hélas ! parle... que je te suive...
Ma place est là-haut, près de toi.

Je veux la vérité, je la veux tout entière...
Et n'importe où tu sois, au ciel ou sur la terre,
Rien, rien ne saurait m'empêcher,
Ni des flots en courroux l'éternelle barrière,
Ni la nuit des tombeaux, ni les coups de tonnerre,
D'aller déjà te retrouver.

On dit que, tout à coup, une ombre lumineuse,
Aux yeux de la captive, apparut radieuse,
Comme un ange, et puis s'envola
Légère vers les cieux... et toute bienheureuse,
Une âme accompagnait l'ombre mystérieuse,
En murmurant : Daniella !

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. Caillol et Bourbon, rue de la Pomme, 34.

Année 1864. — N° 3. **Prix du Numéro : 15 centimes.** Samedi 31 Décembre.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.
Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.
Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.
DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.



AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 31 décembre 1864.

Toutes voiles dehors, le *Médium* double le cap de l'an de grâce mil huit cent soixante-cinq.

Et comme tout navire voguant sous le pavillon français, il salue — à cet instant solennel — d'une triple salve de tribord et de bâbord tous ses amis connus et inconnus.

Les flots sont calmes, le ciel pur et un bon vent d'arrière le pousse, sans heurt, vers cette terre promise qu'on appelle le succès.

Sa coque est solide, ses agrès bien disposés, ses matelots rompus aux longues courses et sa cale renferme des provisions suffisantes pour un voyage à travers tous les océans.

Mille acclamations ont annoncé son départ, mille encouragements lui sont venus à sa sortie du port, et le voilà maintenant lancé dans la haute mer, plein de foi et d'espérance dans l'avenir.

Au moment de commencer hardiment sa course, il remercie le public de ses sympathies et souhaite à ceux dont les vœux l'accompagnent la prospérité la plus parfaite et l'accomplissement de tous leurs désirs.

F. Sablier.

Plusieurs nous ayant demandé ce que nous voulions faire de la croix en tête de notre *Médium évangélique*, nous allons nous expliquer en peu de mots.

Nous n'essaierons point, en effet, à l'aide d'une vaine éloquence, de descendre dans la profondeur des mystères de la croix de bois, ni de nous élever à la hauteur sublime de ces mystères.

Pour nous, cette croix auguste du divin Martyr résume tous les dévouements, tous les sacrifices et toutes les vertus... voilà tout.

Et nous vous dirons : Trouvez-nous un symbole mieux fait que celui-là pour rendre les hommes justes et parfaits, et nous le mettrons à sa place.

Cherchez, et vous ne trouverez point sous le soleil. Voilà pourquoi nous avons résolûment arboré l'étendard qui nous a paru le plus capable de nous conduire aux fins que le Spiritisme se propose, savoir : le perfectionnement moral de l'humanité par la pratique des vertus dont cet étendard est le principe.

Sans doute, il semblerait, au premier aspect, que ce signe auguste, placé en tête d'une feuille qui s'appelle un journal, ne soit pas en son lieu, par le temps qui court.

Sachez, au contraire, que c'est le temps présent qui, non moins que l'esprit de la doctrine nouvelle, nous a dicté notre conduite.

Plus que jamais, peut-être, il y a, en effet, aujourd'hui, deux versants qui entraînent le monde :

L'un voulant que le monde s'achemine sur les ruines de la croix, l'autre voulant qu'il marche avec elle.

Eh bien ! ces deux versants, qui se combattent avec une force et une résolution inouïes, nous ont paru manquer le but qu'ils se proposent tous les deux, parce qu'il y a dans l'étendard mystérieux la plus profonde des vérités philosophiques et morales....., vérité ignorée d'une part, tandis qu'elle est étrangement comprise de l'autre.

Nous vous le demandons : Est-ce l'amour de leurs semblables qui dirige les deux partis, celui qui blasphème, celui qui nie, celui qui appelle des ruines et la mort, et celui qui jette l'affirmation aux peuples, en la niant par ses actes ?

Trève d'un zèle profondément hypocrite, qui dit avec l'accent d'une trompette sonore : Salut et vie à l'univers ! bonheur et gloire à l'humanité ! tandis qu'il n'a qu'un but, celui de chercher ou de conserver pour lui-même la plus grande somme de bonheur possible, au prix des plus étranges paradoxes.

Nous vous le disons : Il est écrit de vous, en carac-

FEUILLETON

L'AME DE SUZANNE

Paris, 24 octobre 1864.

Aujourd'hui, il faisait très beau ; il y avait du soleil, je suis sorti pour voir encore une fois des arbres avant de mourir ; les feuilles, roussies et colorées par l'automne, remuaient au souffle d'une brise tiède comme dans une journée de printemps. J'allai aux Tuileries, je m'assis sous les marronniers et je regardai des enfants qui jouaient devant moi. Ils tournaient en rond en se tenant par la main et chantaient...

Ces rondes, que je contemplais avec tristesse, me rappelaient Mézières, où je revoyais la blonde Apollonie qui était si jolie avec sa robe noire. Je considérais tous ces pauvres petits qui sautaient en cadence...

Une petite fille de deux ans environ jouait à côté de la chaise où j'étais assis, presqu'à mes pieds ; elle mettait avec un grand sang-froid du sable dans un panier, puis en faisait de petits tas sur lesquels elle plantait des branchettes tombées. Une femme se tenait à distance et la surveillait avec sollicitude. Ce jeu dura quelques minutes, puis l'enfant s'assit par terre, dirigea ses yeux vers moi et m'aperçut.

Elle attacha avec une fixité singulière son regard sur le mien et, sans sourire, me contempla longtemps. Tout à coup elle se leva ; laissant là sa pelle et son panier, elle vint à moi, se plaça entre mes genoux et me dit sérieusement, dans son langage à peine ébauché :

— Bonjour, monsieur ?

Je me penchai vers elle et je l'embrassai. Elle devint toute rouge, et dans ses yeux je lus un sentiment si triste que j'en fus ému malgré moi. Je lui parlai en adoucissant ma voix et je lui demandai son nom.

— Je m'appelle la petite Marie, répondit-elle.

— Eh bien ! mademoiselle Marie, êtes-vous sage ordinairement.

Elle sembla ne pas comprendre ma question et ne répliqua pas. Elle avait pris ma canne et jouait avec son cordon. Elle ne cessait pas de me regarder.

— Oh ! monsieur, je t'aime bien, me dit-elle.

Puis elle escalada mes genoux, s'assit sur moi, prit ma main dans la sienne et ne bougea plus. Je la laissai faire.

Sa bonne s'approcha alors, et la tirant pas son mantelet, elle lui dit :

— Voyons, mademoiselle Marie, vous fatiguez monsieur, descendez.

La petite fille, jetant ses bras autour de mon cou, se mit à pleurer en criant :

— Non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas !

— Laissez-la, dis-je à la servante, elle ne me gêne pas.

L'enfant s'était pressée sur mes genoux, elle m'embrassait avec ses lèvres fraîches ; aucun sourire n'avait déridé son visage ; elle me disait :

— Je veux que tu sois mon papa !

Je pris sa tête dans mes mains et je la considérai attentivement. Ses traits étaient arrondis et indécis comme généralement ceux des enfants ; une pâleur mate donnait un ton uniforme à sa figure qu'encadraient des cheveux très noirs. En voyant ses yeux, je ne sais quelle réminiscence confuse passa dans ma mémoire. Ils étaient d'un bleu foncé et presque violet ; de longs cils recourbés en allanguissaient encore l'expression, profondément navrée, désolée et comme mourante. Je me sentais troublé d'une émotion vague sous la persistance de leur regard. Où donc avais-je vu des yeux semblables ? Tout à coup le visage de Suzanne apparut à mon souvenir, et je reconnus ces deux yeux si tristes qui m'avaient contemplé si souvent. O Suzanne ! est-ce toi ! Un frisson de terreur m'agita tout entier, mon cœur battit avec violence, et, comme le Christ au Jardin des Oliviers, je sentis une sueur d'épouvante qui coulait jusqu'à terre. Seigneur ! Seigneur ! est-ce donc une de vos révélations ?

Je restai anéanti, frappé de stupeur, éperdu, immobile, à cette idée que l'âme de Suzanne habitait le corps de cette enfant

tères ineffaçables, que vous travaillez la vanité avec vos paroles et vos systèmes vains.

Jamais, en effet, vous ne romprez le nœud gordien, devenu de plus en plus inextricable chaque jour, si ce n'est avec le glaive de la charité pratique.

Jamais, jamais vous ne résoudrez le grand problème social qu'au prix du dévouement et du sacrifice, c'est-à-dire en marchant sur les ruines du moi humain.

Sans doute, nous ne voulons point nous élever ici jusqu'à l'utopie; mais commencez par aimer vos semblables, et on vous pardonnera quelque chose, on vous pardonnera même beaucoup, si vous avez beaucoup aimé.

Jusque-là, que ferez-vous? Vous ne ferez rien pour le bonheur de la grande famille humaine, parce que rien n'est possible pour elle sans la charité, dont la croix est le seul vrai symbole, comme le sublime Martyr en est le seul modèle véritable.

Comprenez-vous notre croix, maintenant?

Oui, elle est là debout contre ceux qui voudraient aller plus avant sur ses ruines...

Et elle est là aussi contre ceux qui voudraient marcher avec elle, mais sans amour, et seulement parce qu'elle est pour eux une source de bonheur passager, selon qu'ils ont le droit de se la rendre, à leur gré, légère.

C'est parce qu'on n'aime plus, que nous arborons l'étendard de la charité.

C'est parce qu'on n'est plus dévoué, que nous arborons l'étendard du dévouement.

C'est parce qu'on n'a plus rien dans le cœur pour ses semblables, que nous arborons l'étendard de l'amour et du sacrifice.

Et désormais, quelle que soit la destinée de la lutte intellectuelle et morale dont nous sommes les spectateurs aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, qu'avons-nous à craindre?

Sachant, d'un cœur invincible, que notre signe auguste est le signe de la fraternité jusqu'au dévouement le plus extrême, nous le vénèrerons à jamais, en dépit de tout, et nous dirons encore, certain de notre foi, que si les hommes avaient su comprendre et apprécier le don de Dieu fait à la terre, ils verraient déjà les jours où cette parole serait accomplie : *Regnum Dei intra vos est :* Le royaume du ciel est au milieu de vous et en votre pouvoir.

Voilà pourquoi aussi nous restons assuré que si le versant qui ne veut laisser après lui que des ruines parvenait à son but fatal, le monde ne pourrait recouvrer le salut et la vie qu'en redressant la croix de bois et en tombant à ses pieds.

F. MAURICE.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Le Spiritisme n'est ni une religion, ni une secte, nous avez-vous dit. N'a-t-il pas cependant une foi?

R. Il a une foi, sans doute; mais il serait mieux de dire qu'il a une mission.

D. Quelle est cette foi et quelle est cette mission?

R. Il croit aux desseins providentiels, d'ouvrir une voie nouvelle au progrès intellectuel et moral des peuples.

Et il croit avoir mission de faire connaître par des faits constants cette voie de progrès.

D. Il peut se faire, en vérité, que la Providence ait des desseins sur le monde. Mais comment pourrions-nous croire, sans preuves, que le Spiritisme est aussi l'instrument des vues du Seigneur sur l'humanité?

R. Nous entendons la voix de Celui qui commande à la nature entière, et nous partons exécuter ses ordres.

Mais cela ne vous suffit point : il vous faut des garanties sensibles, il vous faut des miracles pour croire.

D. N'est-ce pas naturel qu'un envoyé, qu'un mandataire fournisse les titres de son mandat?

R. Sans doute. Mais ne remarquez-vous pas que les manifestations et les révélations nouvelles seraient des miracles à vos yeux, si on voulait les exploiter comme telles?

D. Comment donc, en effet, prétendez-vous agir en vertu de lois toutes naturelles et seulement inconnues jusqu'à nous?

R. Il en est ainsi. Le Spiritisme, qui semble sortir des lois ordinaires de la nature et avoir tous les caractères du merveilleux, n'a rien de ce qu'on appelle le surnaturel.

Bien plus..... en montrant par des faits l'action du monde spirituel sur le monde matériel et son influence sur les destinées de l'humanité, que fait-il, sinon de retrécir le domaine du merveilleux?

Comment demanderiez-vous donc des prodiges à celui qui vient, au contraire, reculer en quelque sorte leurs limites, en révélant à l'esprit humain la connaissance de nouvelles lois, jusqu'à ce jour cachées sous les voiles du mystère?

Demandez des faits et non pas des miracles. Voilà ce que le Spiritisme peut vous offrir, parce qu'il a sa source dans les faits de la nature même, dans des faits positifs qui se passent à chaque instant sous les yeux de ceux qui cherchent la vérité.

MÉDIUMNITÉ

Il est certain que les manifestations et les révélations d'outre-tombe ne datent pas de quelques années, ni de quelques siècles.

La tradition est là, en effet, témoignant de son antique origine. Nul n'en riait, nul ne s'en étonnait dans le passé des âges, et les plus grands hommes ont été vus respectant les premiers le mystère.

D'où vient qu'aujourd'hui, lorsque ces manifestations et ces révélations prennent si bien des proportions nouvelles, avec un caractère tout providentiel, plusieurs s'en étonnent, au point même de mettre des entraves au succès d'une doctrine essentiellement progressive, prétendant que c'est folie de prêter l'oreille à la voix des Esprits révélateurs?

Ceci vient du mal qu'a notre siècle de ne pas aimer les choses sérieuses, et de vouloir progresser en suivant les sentiers d'un fou rire.

Quoi qu'il en soit, nous poursuivrons notre tâche austère avec d'autant plus de courage que nous avons plus d'invincible foi dans l'avenir.

Voilà pourquoi, malgré l'aridité du sujet, nous allons, ainsi que nous l'avons promis, vous faire l'exposé des principes médianimiques.

Avant de commencer, permettez-nous de recommander, aux incrédules surtout, la lecture du *Livre des Esprits* et du *Livre des Médiums*, par Allan Kardec. Son *Imitation des Evangiles*, dont nous parlerons bientôt plus au long, doit être lue aussi.

C'est en apprenant à connaître le Spiritisme que ceux qui en rient encore aujourd'hui n'en riront plus demain, et ne seront plus rebutés de ses graves allures.

Cela posé, et les communications d'outre-tombe étant un fait, la question que nous avons à nous faire d'abord est celle-ci : Comment ces communications arrivent-elles jusqu'à nous?

Il est certain qu'elles nous arrivent intérieurement et invisiblement, en agissant sur nos pensées et en exerçant sur elles une influence quelconque. La conscience humaine est là en témoignage. Mais il est certain aussi qu'elles nous viennent d'une manière extérieure et sensible, au moyen d'un médium et parfois même sans médium.

Nous ne nous occuperons, pour le moment, que des communications médianimiques, en faisant observer ce qui suit :

1° Que les Esprits ne sont pas soumis au caprice du scepticisme, qui leur demanderait des phénomènes patents, les soumettant de cette sorte à des épreuves, comme s'ils étaient nos serviteurs très humbles et non plus des mandataires du Seigneur.

---

qui, sans sollicitations, était venue vers moi, naturellement, sans efforts, et qui ne voulait pas me quitter. Il y a aujourd'hui trois ans que Suzanne est morte. Au milieu de mes préoccupations sinistres, je n'y avais plus songé; cet incident étrange me rappelait violemment cet anniversaire.

La petite fille me caressait toujours; sa bonne la regardait avec surprise.

— Faites excuse, monsieur, me dit-elle, jamais elle n'est comme cela; ordinairement elle ne parle à personne; elle est très douce, mais elle ne rit jamais; elle a toujours l'air si triste qu'elle donnerait presque envie de pleurer.

— Quel âge a-t-elle? demandai-je, en me sentant défaillir.

Cette femme sembla faire un calcul mental et me répondit, sans remarquer le tremblement qui agitait mes mains :

— Tiens! c'est drôle; elle a eu ce matin deux ans et trois mois. Ah! je m'en souviens bien, allez, car je l'ai vu naître, cette petite-là; ça été une rude matinée. Madame avait souffert toute la nuit; vers quatre heures, comme le jour allait paraître, l'enfant vint au monde, mais si chétive, si débile, si maigrelette, monsieur, que c'était une pitié. Le médecin crut d'abord qu'elle était morte; enfin elle cria; mais elle est presque toujours malade, et nous avons eu bien du mal à l'élever.

Cette enfant était donc née neuf mois, presque heure pour heure, après la mort de Suzanne; je jetai un grand cri et je la pressai contre mon cœur. Alors un sourire que je n'ose raconter illumina d'une allégresse infinie son visage tout à l'heure si pensif; elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et pleura, sans cris ni sanglots.

Cela est certain, l'âme de Suzanne est dans cette enfant.

Un instant, j'ai eu la pensée de la voler, de me sauver à toutes jambes, de m'enfuir avec elle et de la garder toujours pour recommencer à vivre à ses côtés, car cette rencontre est providentielle. Il doit y avoir en Bretagne, auprès de la mer, dans les environs du Fouesnant et de Colcarneau, quelque coin perdu où je pourrais peut-être vivre encore paisible et heureux auprès de cette petite fille, auprès de cette Suzanne nouvelle. Rêve de folie que tout cela! cette domestique m'aurait dénoncé, et puis je n'ai plus de courage pour rien.

Pendant deux heures, je suis resté avec l'enfant, absorbé, ne voyant personne autour de moi, sentant une foi profonde descendre dans mon cœur et remerciant Dieu de toutes mes forces. J'ai été bien sot de croire, une minute seulement, à cet enfer impie dont on cherche à nous épouvanter.

Quand le soleil, déjà voilé des nuages du soir, fut sur le point de disparaître, la bonne voulut emmener Marie. L'enfant s'était accrochée à mes vêtements, refusait de s'en aller et disait en pleurant :

— Je ne veux pas! je ne veux pas! C'est mon bon ami à moi.

Ce fut une scène presque terrible; la bonne ne savait plus que faire; Marie criait et sanglottait; quant à moi, j'étais faible comme un mourant. Quelques personnes s'arrêtaient devant nous et commençaient à regarder curieusement de notre côté; je pris Marie dans mes bras et je lui dis :

— Sois bien sage, chère enfant, obéis à ta bonne; je reviendrai te voir; si tu n'es pas raisonnable, si tu ne veux pas rentrer, tu ne me reverras plus.

La pauvre enfant comprima ses sanglots, et tournant vers la domestique sont pauvre petit visage décomposé, elle lui dit d'une voix suffoquée :

— Viens-t'en, ma bonne.

Puis elle m'embrassa; sa bonne la prit dans ses bras et partit avec elle. Aussi longtemps qu'elle put me voir, elle regarda vers moi en m'envoyant des baisers avec ses mains.

Lorsqu'elle eut disparu derrière les grilles, je me réveillai de ma torpeur et je me sauvai en pleurant.

Cela est ma conviction enracinée, inébranlable, immuable, que Suzanne existe et que je l'ai vue.

(L'*Avenir*. — Extrait du *Livre posthume* de MAXIME DU CAMP.)

Nous commencerons prochainement la publication d'un nouveau feuilleton, intitulé :

LE SQUELETTE DE DOUBLEMARD,

Par M. Francis de SAINT-LARY.

C'est se tromper que de juger les êtres immatériels, au point de vue de l'être matériel.

Nous pensons, néanmoins, que s'il est utile que les Esprits se révèlent, dans des cas donnés, en dehors des principes généraux, ils se révèlent, en effet. Mais on est bien plus sûr d'obtenir de bons résultats en venant à eux avec foi, avec déférence et humilité.

2° Nous ferons observer aussi que le domaine spirituel étant composé, comme notre univers, d'Esprits bons et mauvais, savants et ignorants, supérieurs et inférieurs, il ne faut pas toujours s'attendre à des dissertations parfaites et telles qu'on pourrait les désirer; ce que nous croyons devoir dire, à cause de ceux qui seraient assez exigeants pour vouloir la perfection en tout ceci.

Un enseignement capital ressort, cependant, toujours des manifestations. D'où qu'elles émanent, elles frappent au cœur l'incrédulité. Voilà le fait.

Et maintenant, qu'entend-on par médium?

Un médium, dit le vocabulaire spirite, c'est une personne accessible à l'influence des Esprits, et plus ou moins douée de la faculté de recevoir et de transmettre leurs communications.

Pour les Esprits, c'est un intermédiaire, un agent, ou instrument, plus ou moins parfait, selon la nature ou la faculté médiatrice.

Cette faculté tient à une disposition organique, spéciale, susceptible de développement.

Voilà pourquoi on distingue plusieurs variétés de médiums, selon leur aptitude particulière pour tel ou tel mode de transmission, ou tel ou tel genre de communication.

Disons, toutefois, que la faculté médianimique est inhérente à l'homme et n'est point un privilége exclusif. Seulement, comme elle ne se révèle pas chez tous de la même manière, nous avons à nous occuper des différentes sortes de médiumnité : ce que nous ferons à notre prochain numéro.

RÉPONSE

A UNE BLAGUE INTITULÉE : *GUERRE AU SPIRITISME*,

Par M. SAINT-AVIT, étudiant en médecine.

On annonçait, depuis déjà plus de deux semaines, dans la ville de Toulouse, l'apparition prochaine d'une formidable brochure contre le Spiritisme, nous devons dire et contre le *Médium*.

Elle allait être enfin terminée, disaient les uns; elle était sous-presse, disaient les autres; certains allaient jusqu'à dire qu'impatiente d'arriver à ses fins, c'est-à-dire à la ruine et à la mort de la gent spirite, elle partait s'installer chez tous les libraires.

Ces clameurs étranges qui finissaient par retentir, non plus seulement dans la ville entière, mais dans tous les lieux circonvoisins, devaient aboutir, comme les cris de la montagne, à un résultat bien peu en rapport avec le bruit étourdissant de la réclame.

C'est aujourd'hui, en effet, que vient de se montrer au monde une brochure d'environ douze pages, qui occuperaient à peine une seule colonne de notre *Médium*.

Ne voulant point nous occuper de M. Saint-Avit comme insulteur, mais seulement de sa profession de foi contre le Spiritisme, nous commencerons par déclarer et affirmer ici que l'auteur du petit avorton n'a pas le sens commun, et se trouve en contradiction complète avec lui-même, dans le produit qu'il offre au public aujourd'hui.

Je le prouve en quelques mots, n'ayant pas le temps de m'étendre au long, notre journal étant sous-presse.

Si vous lisez l'opuscule, après les mots grossiers qui sont à l'adresse du Spiritisme en général, et du *Médium* en particulier, vous rencontrez l'homme, c'est-à-dire l'auteur, se posant en ardent champion « de la foi du Christ, du Galiléen, beau comme ses maximes, comme ses paraboles. »

Cependant, si vous voulez le voir à l'œuvre, quittez un moment la ville, et, malgré les sentiers d'hiver, suivez-le par monts et par vaux, car « ce sont les paysans qu'il veut sauver, les paysans aimés de son cœur. »

Oui, si le Spiritisme « avec ses apanages de démon » veut s'introduire dans les hameaux, sous les toits de chaume, soudain notre héros se lève... et appelant au combat tous les paysans « cuirassés par lui et enflammés par son exemple, » il pourfend l'ennemi de la chaumière, l'ennemi des vrais croyants.

Voilà son premier rôle. Ce n'est pas nous qui le lui donnons, c'est bien lui, lui seul qui se le donne; c'est son affaire, sans doute; mais ce qui nous regarde peut-être un peu, c'est de savoir à qui nous avons à faire nous-même.

Suivons donc ce pourfendeur du Spiritisme à quelques pas seulement.

Et nous verrons bientôt sa foi chrétienne, qui vient d'éclater en transports vengeurs contre nous, se traduire en négation formelle de tout principe de foi.

C'est étrange, mais c'est ainsi.

Écoutez-le, en effet, s'adresser au *Médium* avec l'aplomb que nous lui connaissons déjà. « Non, s'écrie-t-il, non, vous n'enseignez pas une chose qui existe. Peut-on voir les Esprits, les toucher, les entendre, les sentir? (J'en passe, et des plus belles!) peut-on les soumettre à l'analyse? »

Et il conclut : « Les Esprits n'existent pas; donc (Comme dirait merveilleusement M. de La Palisse.) toute chose qui n'existe pas, ne peut pas comporter d'enseignement. »

N'est-ce pas, lecteur, que ce M. Saint-Avit est logique?

Vous ne le croiriez certainement pas, si vous ne lisiez l'aveu qu'il nous fait lui-même.

Et voilà cependant celui qui veut se faire tuer pour sauver ce qui n'existe point, les âmes des paysans menacées du fléau spiritiste.

Mais ce qui n'existe pas, je vous le demande, M. Saint-Avit, peut-il être sauvé, peut-il être perdu?

Comment ne voyez-vous pas, jeune homme, que dès l'instant où vous faites litière de tout ce qui ne peut être soumis au scalpel, vous n'avez plus le droit de mourir pour les âmes de vos bien-aimés paysans?

Quittez donc, quittez la cuirasse, et le casque, et la durandal (le tout étincelant de foi) dont vous vous êtes affublé contre nous, contrairement à vos principes avoués.

Car la vérité sort de la bouche des enfants.

Et alors, conséquent avec vous-même, combattez-nous avec l'armure de l'incrédulité et du matérialisme, non plus avec celle de la foi chrétienne, que vous reniez en reniant l'existence des Esprits.

Je suis fâché de vous le dire, mais votre brochure est un *four* complet. Ce qui ne nous empêche pas de vous souhaiter une bonne et heureuse année, et, en même temps, une place de rédacteur-adjoint de la *Semaine catholique*, si vous continuez à vous en rendre digne.

F. MAURICE.

On nous adresse la lettre suivante, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs :

Toulouse, le 26 décembre 1864.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Le titre de votre feuille et la gravure qui couronne vos affiches vous imposent une bien lourde responsabilité.

En effet, quoi de plus hardi et de plus téméraire que de vouloir prêcher la vérité dénuée des langes qui l'enveloppent la plupart du temps et la rendent incompréhensible aux masses? Vous me répondrez, peut-être, que le nom seul de votre journal aurait dû m'apprendre suffisamment que vos articles ne seront puisés que dans la science *spirite*, dont Allan Kardec est comme le grand-prêtre, et qu'ils ne seront que la reproduction exacte des révélations faites par les *Esprits*.

Prenez-y garde, Monsieur le Rédacteur, dans le monde aérien comme dans le monde terrestre, il y a des Esprits malins et méchants qui se plaisent à nous tromper et à nous induire à erreur, sous prétexte de se jouer de ce bon public, qui croit en eux et accepte leur dire comme des articles de foi.

Si votre feuille est appelée à faire quelque bien en éclairant ceux qui veulent voir, elle ferait plus de mal encore, si elle venait semer le doute et la superstition au milieu d'un siècle qui doit voir le progrès se révéler dans toutes les institutions et dans toutes les classes de la grande famille humaine.

Que le signe de la Rédemption que vous avez pris pour emblème vous guide dans toutes vos pensées : hors de lui, rien de vrai.

Ouvrez vos colonnes aux défenseurs des vérités religieuses et progressives, afin que l'hydre du matérialisme soit combattue et terrassée par les hommes de cœur, qui ne veulent pas que notre époque fasse un pas en arrière et soit appelée le siècle des matérialistes.

Ne vous préoccupez point, vous dirai-je aussi, des sarcasmes que certains folliculaires et pamphlétaires ne manqueront pas de jeter dans le public, à votre adresse. Leur but est moins de vous attaquer que de faire de la réclame à leur profit.

Indépendamment, d'ailleurs, que leurs attaques ne sauraient vous atteindre, souvenez-vous du divin Maître priant pour ses ennemis et disant à son Père : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.

Dans l'espoir que vous accueillerez favorablement ces quelques lignes, qui ne sont que le prélude des articles que je vous adresserai de temps à autre, veuillez agréer mes hommages respectueux.

SCHACH.

FAITS DIVERS

Deux bonnes et pieuses dames devisaient, ces jours derniers, comme il suit, sur la porte d'une église, au moment d'entrer faire leur prière au saint lieu :

L'UNE.

As-tu entendu parler du *Médium?*

L'AUTRE.

On ne parle que de cela, ma chère.

L'UNE.

Nous sommes à la fin des temps, c'est bien certain.

L'AUTRE.

On dit que ce *Médium*, en effet, est quelque chose de diabolique.

L'UNE.

Oui, il parle aux morts et à tous les diables.

L'AUTRE.

C'est affreux!...

L'UNE.

Affreux, c'est le mot, affreux... affreux...

L'AUTRE.

On dit cependant qu'il a une croix...

L'UNE.

Il a une croix, c'est vrai, mais qui est diamétralement opposée à celle des Evêques et de Notre Saint-Père.

L'AUTRE.

C'est désolant...

L'UNE.

Et d'autant plus que ces sortes de gens se multiplient, au point qu'il y en a, dit-on, aujourd'hui, partout... sur les places publiques, dans toutes les rues, jusque dans les églises.

L'AUTRE.

Qu'allons-nous devenir, Seigneur?

L'UNE.

Tu as raison, ma pauvre amie; je crois, moi, en effet, qu'il ne fait pas bon dans ce monde ni dans l'autre, avec cette sorte de gens.

L'AUTRE.

Que faire, hélas! en présence de calamités pareilles? Si, du moins, ces malheureux avaient une marque distinctive, afin qu'il fût possible de les éviter, de les fuir comme la peste...

L'UNE.

Oui, une marque, comme les employés du chemin de fer, par exemple.

L'AUTRE.

Ceux-là, à la bonne heure, je ne les crains pas, d'autant que j'ai un petit-neveu placé dans cette administration.

Ce sont les autres qui m'occupent...

L'UNE.

Ah! si j'étais gouvernement..... ou quelque chose, enfin, comme je suis femme..... ils en auraient une marque!...

N'importe... il faut qu'ils soient distingués, à tout prix, des autres hommes, à cause de leur commerce avec la gent diabolique. J'ai peur, vois-tu, j'ai peur de ces gens-là.

L'AUTRE.

Plus que toi, j'en ai peur moi-même. Mais comment se mettre à l'abri de ces victimes de Satan?

L'UNE.

Béni soit Dieu!... j'ai trouvé... j'ai trouvé...

L'AUTRE.

Hâte-toi... je suis pressée de savoir ton idée...

L'UNE.

Oui, je vais faire un cadeau au directeur du *Médium*, à celui qui est le plus à craindre.

L'AUTRE.

Un cadeau, dis-tu; lequel?

L'UNE.

Je vais lui envoyer une visière de casquette à ma façon... une visière rouge... et d'une dimension... Voilà l'affaire!

Je te promets que s'il la porte, comme je l'espère, je le verrai de loin.

L'AUTRE.

Oh! la bonne idée! Si ça pouvait, du moins, tourner à la mode, de manière à ce que tous les autres médiums en porteraient aussi... Quel bonheur!

L'UNE.

Qui sait si ces malheureux sont, comme nous, esclaves de la mode?

L'AUTRE.

Ils doivent l'être, puisqu'ils sont sous l'empire du prince des ténèbres...

L'UNE.

Ce jour même, je vais donner suite à mon projet.

L'AUTRE.

Et moi je vais prier Dieu afin qu'il arrive à bonne fin.

C'est hier que la visière à la marque distinctive a été remise au bureau du journal, à l'adresse de M. le directeur du *Médium*.

Ça lui va... Mais nous prierons les bonnes dames qui nous ont fait cette belle étrenne de vouloir bien ne pas laisser leur œuvre inachevée, et d'y joindre une casquette assortie.

Sans cela, comme elles peuvent le penser, que ferions-nous de la visière?

Au moment de mettre sous-presse, nous recevons une lettre de M. Bénézet, directeur de la *Chronique religieuse*, protestant contre celle de M. Mathurin, que nous avons insérée dans notre dernier numéro. Nous regrettons vivement de ne pouvoir la reproduire qu'à notre prochain.

VARIÉTÉS

ALEXANDRE DUMAS EST-IL SPIRITE?

Nous posons cette question pour appeler l'attention de ceux qui connaissent particulièrement le célèbre écrivain; eux seuls peuvent y répondre; nous avouons, pour notre compte, que nous n'en savons rien. Toujours est-il bien avéré que si l'auteur de *Monte-Cristo* ne s'est pas, jusqu'ici, prononcé lui-même sur cette question, nous sommes en mesure de constater qu'il admet la réalité des phénomènes attribués au Spiritisme, et de plus qu'il a été, s'il ne l'est pas encore, un médium auditif et à pressentiments. C'est un fait incontestable, car c'est lui-même qui nous le dit dans l'un de ses romans, intitulé les *Frères corses*.

La scène se passe, en 1841, dans un voyage que fit en Corse l'inépuisable romancier. A cette époque, il n'était aucunement question de Spiritisme ni en Europe ni en Amérique, ce qui exclut toute intention qui pourrait lui être attribuée de faire allusion à la science nouvelle.

Alexandre Dumas fait assister le lecteur à un dialogue entre lui, un jeune Corse, Lucien de Franchi, dont le frère jumeau habite Paris, et madame de Franchi, mère des deux jumeaux. Lucien annonce qu'il éprouve un sentiment de tristesse et de douleur, lui présageant que son frère Louis est en butte à quelque malheur. Le narrateur demande à son interlocuteur l'explication du phénomène étrange de cette transmission de sensations à une distance si éloignée; cette explication fait le sujet du dialogue suivant :

« — Lorsque Mme de Franchi, à propos de ce sentiment de tristesse que vous avez éprouvé, et qui vous fait croire à quelque évènement fâcheux arrivé à votre frère, dit Alexandre Dumas, vous a demandé si vous étiez sûr qu'il n'était pas mort, vous avez répondu : — Non, s'il était mort, je l'aurais revu.

— Oui, c'est vrai, dit Lucien, j'ai répondu cela.

— Eh bien! si l'explication de ces paroles peut entrer dans une oreille profane, expliquez-les-moi, je vous prie.

La figure du jeune homme avait pris, à mesure que je parlais, une teinte si grave, que je prononçai les derniers mots en hésitant. Il se fit même, après que j'eus cessé de parler, un moment de silence entre nous deux.

— Tenez, lui dis-je, je vois bien que j'ai été indiscret; prenons que je n'ai rien dit.

— Non, me dit-il, seulement vous êtes un homme du monde, et par conséquent vous avez l'esprit quelque peu incrédule. Eh bien! je crains de vous voir traiter de superstition une ancienne tradition de famille qui subsiste chez nous depuis quatre cents ans.

— Écoutez, lui dis-je, je vous jure une chose, c'est que personne, sous le rapport des légendes et des traditions, n'est plus crédule que moi, et il y a même des choses auxquelles je crois tout particulièrement : c'est aux choses impossibles (*).

— Ainsi vous croiriez aux apparitions?

— Voulez-vous que je vous dise ce qui m'est arrivé à moi-même? dit Dumas.

— Oui, cela m'encouragera, répond Lucien.

— Mon père est mort en 1807, par conséquent je n'avais pas encore trois ans et demi; comme le médecin avait annoncé la fin prochaine du malade, on m'avait transporté chez une vieille cousine qui habitait une maison entre cour et jardin.

Elle m'avait dressé un lit en face du sien, m'y avait couché à mon heure ordinaire, et, malgré le malheur qui me menaçait et duquel je n'avais d'ailleurs pas la conscience, je m'étais endormi; tout à coup, on frappe trois coups violents à la porte de notre chambre; je me réveille, je descends de mon lit et je m'achemine vers la porte.

— Où vas-tu? demanda ma cousine.

Réveillée comme moi par ces trois coups, elle ne pouvait maîtriser une certaine terreur, sachant bien que puisque la première porte de la rue était fermée, personne ne pouvait frapper à la porte de la chambre où nous étions.

— Je vais ouvrir à papa qui vient me dire adieu, répondis-je.

Ce fut elle alors qui sauta à bas du lit et qui me recoucha malgré moi; car je pleurais fort, criant toujours : — Papa est à la porte et je veux voir papa avant qu'il ne s'en aille pour toujours.

(*) Singulière manière d'expliquer les choses que l'on ne comprend pas! C'est du reste l'unique argument des personnes qui n'ont pas étudié la chose qu'elles déclarent *impossible*.

— Et depuis, cette apparition s'est-elle renouvelée? demanda Lucien.

— Non, quoique bien souvent je l'ai appelée; mais, peut-être aussi, Dieu accorde-t-il à la pureté de l'enfant des priviléges qu'il refuse à la corruption de l'homme.

— Eh bien! me dit en souriant Lucien, dans notre famille nous sommes plus heureux que vous.

— Vous revoyez vos parents morts?

— Toutes les fois qu'un grand évènement va s'accomplir ou s'est accompli.

— A quoi attribuez-vous ce privilége accordé à votre famille?

— Voici ce qui s'est conservé chez nous comme tradition : Je vous ai dit que Savilia mourut laissant deux fils. Ces deux fils grandirent, s'aimant de tout l'amour qu'ils eussent reporté sur leurs parents, si leurs autres parents eussent vécu.

Ils se jurèrent donc que rien ne pourrait les séparer, pas même la mort; et à la suite de je ne sais quelle puissante conjuration, ils écrivirent, avec leur sang, sur un morceau de parchemin qu'ils échangèrent, le serment réciproque que le premier mort apparaîtrait à l'autre, d'abord au moment de sa propre mort, puis ensuite dans tous les moments suprêmes de sa vie.

Trois mois après, l'un des deux frères fut tué dans une embuscade, au moment même où l'autre cachetait une lettre qui lui était déstinée; mais comme il venait d'appuyer sa bague sur la cire encore brûlante, il entendit un soupir derrière lui, et, se retournant, il vit son frère debout et la main appuyée sur son épaule, quoiqu'il ne sentît pas cette main. Alors, par un mouvement machinal, il lui tendit la lettre qui lui était destinée; l'autre prit la lettre et disparut (*).

La veille de sa mort, il le revit.

Sans doute les deux frères s'étaient engagés pour eux, mais encore pour leurs descendants; car, depuis cette époque, les apparitions se sont renouvelées, non-seulement au moment de la mort de ceux qui trépassaient, mais encore à la veille de tous les grands évènements.

— Et avez-vous jamais eu quelque apparition?

— Non; mais comme mon père, pendant la nuit qui a précédé sa mort, a été prévenu par son père qu'il allait mourir, je présume que nous jouirons, mon frère et moi, du privilége de nos ancêtres, n'ayant rien fait pour démériter cette faveur...

Je regardais ce jeune homme qui me disait, froid, grave et calme, une chose regardée comme impossible. A Paris, j'eusse pris ce jeune homme pour un mystificateur; mais au fond de la Corse, dans un petit vilage ignoré, il fallait tout bonnement le considérer comme un fou qui se trompait de bonne foi ou comme un être privilégié plus heureux ou plus malheureux que les autres hommes. »

Comme on le voit, Alexandre Dumas n'est pas bien fixé sur la réalité des faits qui lui sont affirmés par son interlocuteur; mais en lui appliquant l'épithète de fou, il oublie que des faits identiques se sont produits par lui-même. — A. L. (*Sauveur des Peuples.*)

(*La fin au prochain numéro.*)

(*) Ces faits son analogues à ceux rapportés par M. Home, dans son livre : *Révélations sur ma vie surnaturelle*.

CHARADE

Quand l'heure vient aux champs,
Où mon premier se dore :
Fuyons, dit l'alouette aux petits qu'elle adore.
Fuyons, fuyons, il en est temps.
Souvent, de mon second,
Jeune fille s'enivre.....
Et bien des fois on vit sans lui ne pouvoir vivre
Ce qu'on nomme un lion.
Bien d'autres à mon tout
Donnent la préférence.
C'est qu'il existe aussi beaucoup de différence
Entr'eux dans l'odeur et le goût.

Le mot de la dernière charade est : CORNEMUSE.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 4. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 7 Janvier.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an	9 fr.
Six mois	5 fr.

ÉTRANGER.

Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE

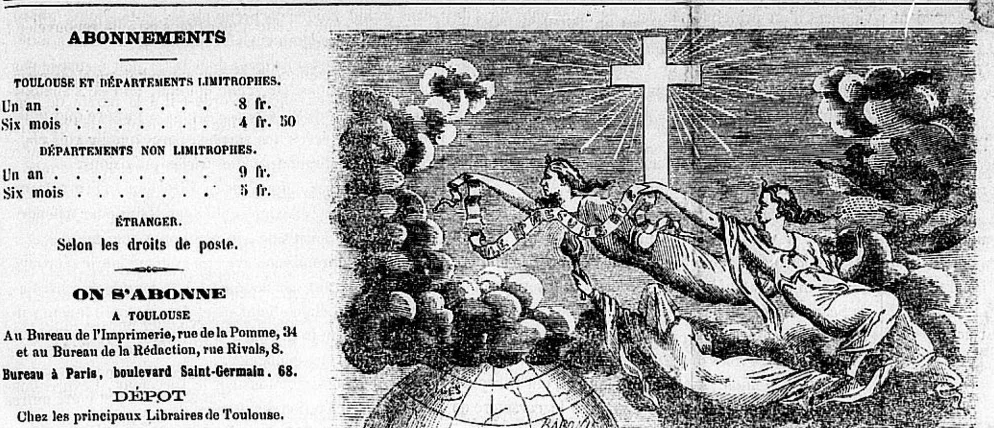
A TOULOUSE

Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.

Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.

DÉPOT

Chez les principaux Libraires de Toulouse.



AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.

Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.

Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 7 Janvier 1865.

Nous remercions bien cordialement la presse spirite de tout le bon accueil qu'elle a voulu nous faire, regrettant que l'espace nous manque pour enregistrer tous les baptêmes fraternels que nous avons reçus, sans avoir su les demander, et qui nous sont d'autant plus agréables qu'ils nous paraissent venir du cœur.

Moins généreuse, la presse toulousaine, que nous nous avions cru nécessaire de saluer, ne nous a pas rendu le salut.

Seul, un journal qui devait mourir le lendemain, le *Journal du Midi*, nous a donné son baptême avant de quitter ce monde.

Nous avons à déposer un regret sur sa tombe.

Il y en a qui disent : A quoi bon le Spiritisme? Écoutez :

A quelle heure le Seigneur envoya-t-il son Christ dans le monde, c'est-à-dire son esprit rénovateur?

A l'heure où, ayant perdu de vue ses immortelles destinées, l'humanité s'en allait, déraillée, dans des sentiers de ruine et de mort, c'est alors que le Seigneur envoya son Christ, celui qui devait remettre l'humanité dans ses voies.

Et maintenant, après dix-neuf siècles qui nous séparent des jours nouveaux dont les bienfaits ont vivifié longtemps la terre, où en sommes-nous, sinon à la même situation déplorable dans laquelle nous nous trouvions d'abord?

Voilà pourquoi, sans doute, à l'aspect de notre décadence morale, plusieurs se sont dits : Sauvons la société défaillante et croulant sur ses bases.

Plusieurs, en effet, se sont mis à l'œuvre, comme pour étayer l'édifice social, et aider l'humanité à poursuivre sa route à travers les âges.

Honneur à eux, honneur à leur noble et généreux dévouement à la cause publique.

Cependant, si nous considérons les efforts de l'esprit humain pour sauver ce qui semblait devoir périr, que voyons-nous?

Pas un mot de Spiritualisme dans les plus belles thèses de salut et de vie.

Tout est consacré à la matière.

C'est ainsi, disent les uns, que vous devez labourer vos champs, fumer vos terres, les ensemencer, et récolter les fruits qu'elles produisent.

Un autre, enseigne à doubler, tripler, et plus, un capital.

Un autre, expose un plan de conduite de la plus merveilleuse adresse, pour traiter les divers intérêts matériels qui s'agittent dans le monde.

Un autre, enseigne le raffinement pour tout ce qui a trait au confortable, c'est-à-dire au bien-être matériel de la vie, et c'est tout.

Il y en a cependant qui s'évertuent à nous montrer le ciel, mais c'est afin de s'emparer de plus en plus de la terre, et d'avoir une part plus abondante à la manipulation de la matière, et aux jouissances de ce monde.

Et ainsi rien qui dénote une aspiration généreuse au dessus des questions purement terrestres.

Et bien, je vous le dis, certain de ma foi dans l'immortalité, être homme, ce n'est pas boire et manger, et passer une vie au sein des plaisirs et des vanités de ce monde; cette vie là, c'est la vie de la brute.

Voilà pourquoi, voyant l'homme en proie à cette vie descendue, sacrifiant à l'inanité tout ce qu'il a mis en lui de nobles et sublimes aspirations;

Et n'entendant pas une voix qui le rappelât à lui-même, le Seigneur a envoyé de nouveau son esprit, afin de régénérer son œuvre.

C'est ainsi, d'ailleurs, que l'heure étant venue, comme autrefois, où, jetant les yeux sur la terre, l'Éternel ne trouve plus personne au monde qui n'ait détourné ses

---

FEUILLETON

A CATHERINETTE ET AUTRES

MARGUERITE.

(A sa bonne qui entre dans le boudoir.) Et bien, ma bonne, as-tu remis ma lettre à Catherinette?

LA BONNE.

Parfaitement, mam'zelle, je ne l'ai point trouvée chez elle, il est vrai.... mais c'est tout de même, on aura soin de la lui remettre. Que lui dites-vous donc, à cette belle chérie, car, j'ai oublié de me faire instruire plus tôt du contenu de la missive rose?

MARGUERITE.

Vois-tu, curieuse, c'est une réponse au sujet du *Médium*.

LA BONNE.

C'est bien, mam'zelle, mais cela ne me dit point encore ce que vous lui contez, et c'est ce que j'ai hâte de savoir.

MARGUERITE.

Fais-moi passer une cigarrette, et je vais te le dire, à l'instant. Là, vrai, quoique je fume, et que ce soit vanité de fumer, et peut-être la plus grande de toutes les vanités qui existent sous le soleil, je dois au *Médium* des idées sérieuses, et je n'aime pas qu'on lui dise des choses.

LA BONNE.

Mais qu'avez-vous dit, enfin, à Catherinette?

MARGUERITE.

Et bien, je lui ai dit..... qu'elle avait tort de se servir de sa griffe trop facile, pour égratigner le *Médium*.

LA BONNE.

C'est tout?....

MARGUERITE.

Et d'aboyer après lui comme un roquet.

LA BONNE.

Ah!... et après?

MARGUERITE.

Et que si elle continuait je lui dirais qu'elle veuille bien faire son examen, parce qu'elle ne trouverait peut-être pas en elle toutes les perfections qu'elle exige des autres.

LA BONNE.

Ça, je ne dis pas, mam'zelle. Mais pourquoi tout cet intérêt que vous portez au *Médium?*

MARGUERITE.

Tu vas me prendre pour une bégueule, mais, vois-tu, une âme m'est revenue en pensée, et j'aime à croire que nous avons une âme. Et je dois cela au *Médium évangélique*.

LA BONNE.

Vous ne savez donc pas qu'un concile n'était pas trop de cet avis.....

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cela me fait ton concile...

LA BONNE.

Et même certains hommes que vous connaissez, et que je connais...

MARGUERITE.

Et bien! oui, mais je les méprise aujourd'hui, ces hommes qui sont ce que je ne veux pas dire, et qui ne voient en nous que ce que je ne veux pas dire non plus, par respect pour tes oreilles.

LA BONNE.

Vous pouvez dire, tout de même, mam'zelle...

MARGUERITE.

Crois-tu qu'il ne vaille pas mieux croire à l'existence de nos âmes, et à leur éternelle union, quelque part, que de vivre....

LA BONNE.

Ah! mon Dieu, mam'zelle!

MARGUERITE.

Dans la pensée que les femmes sont des brutes, et les hommes idem?

LA BONNE.

Je le vois bien, les idées de l'enfance vont vous revenir comme elles me reviennent à moi, rien qu'à vous entendre. Mais alors, faut être sage, quand on a une âme, n'est-ce pas, mam'zelle?

MARGUERITE.

Voilà la question, sans doute.

LA BONNE.

Ça me paraît bien difficile... à moins que ça ne tourne à la mode....

MARGUERITE.

Ce qui est impossible à la brute, est possible à l'homme et à la femme.

LA BONNE.

Si d'aucuns nous entendaient raisonner de la sorte...

regards des éternels horizons, des thèses ne pouvaient plus suffire.

Il fallait, du moins, autre chose qu'un système pour l'accroissement de la fortune publique.

Il fallait des manifestations d'en haut.

Et l'Esprit est venu, vous ne pouvez pas le nier; et vous ne le niez point, en effet, mais, parce que votre œil n'est pas bon, vous ne voulez pas encore sortir des ténèbres.

Ah! plutôt, sortez de votre apathie, aujourd'hui, parce que demain peut-être, vous serez emportés dans des régions qu'il vous importe de ne pas ignorer plus longtemps.

F. Maurice.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Nous avons essayé de démontrer à la *Semaine catholique* que le Spiritisme n'était pas une religion ni une secte.

Comme nous avions oublié de lui exposer que nous n'étions pas des fous, à lier, elle a gagné du terrain, et elle a pu consacrer une page et demie de son numéro de dimanche à nous traiter d'insensés.

Que pensez-vous de cela?

R. Cette conduite, de la part de la *Semaine catholique*, est très peu charitable; elle est même essentiellement contraire à la parole sainte qui défend de traiter personne de fou, sous peine d'être chatié par la colère du feu.

Mais ne vous avais-je pas avertis qu'elle en dirait bien d'autres? Soyez prêts; car ce sont les prêtres qui ont traité d'insensé le Sauveur lui-même, et qui l'ont fait condamner à mort.

Je vous le dis : si le Sauveur revenait dans le monde, c'est eux qui le maltraiteraient, encore, les premiers.

D. Nous sommes fixés. Et maintenant, que devons-nous penser de la missive de M. Benezet, directeur de la *Chronique religieuse*, nous accordant la réalité des manifestations, mais en nous accusant d'avoir le mal pour principe et pour base?

R. M. Benezet est absolument semblable à ces juifs d'autrefois qui, tout en confessant la réalité des merveilles opérées par le Christ, en attribuaient la cause au prince des ténèbres.

D. N'y a-t-il que cela à lui répondre?

R. M. Benezet ne prouvant pas ses allégations, que pourriez-vous lui dire?... Qu'il essaie de prouver sa thèse : savoir que les manifestations d'outre-tombe viennent d'un principe mauvais, et faites-vous forts de lui démontrer son erreur.

Jusques à quand, afin de donner le change, prendront-ils le Spiritisme pour un ennemi de l'Église, et le présenteront-ils au monde comme l'allié de satan contre le Seigneur et son Christ?

C'est Dieu qui l'a fait sortir aujourd'hui des entrailles de sa miséricorde, et qui lui a dit : Vas...

Et il est venu. Et si vous lui dites : *Tu qui es?* qui es-tu?... Il vous dira, non moins par ses œuvres que par sa doctrine : Le jour est-il fils de l'ombre? la lumière est-elle fille des ténèbres? et les desseins miséricordieux du Seigneur seront-ils jamais un fléau pour la terre?

Le Spiritisme leur a paru un moyen pour les faire rentrer dans les voies divines, un fouet pour chasser les vendeurs du temple, voilà pourquoi ils l'ont conspué, et signalé comme portant sur son front le caractère de la bête.

Qu'ils nous y forcent, et nous leur prouverons que ceux qui ont ce caractère ne sont pas ceux qu'on pense.

LETTRE DE M. BENEZET

Toulouse, le 29 décembre 1864.

Monsieur le Directeur du *Médium évangélique*,

Vous avez inséré dans votre dernier numéro la lettre d'un de mes anciens élèves, qui se déclare adepte fervent du Spiritisme. Je ne puis être que très flatté des termes dans lesquels il parle de moi, et très reconnaissant du bon souvenir qu'il a gardé de son maître; mais, comme il semble invoquer mon autorité en faveur de sa croyance, il a pu laisser croire à vos lecteurs que je suis engagé, moi aussi, dans les doctrines spirites, et il m'importe de ne pas les laisser dans cette erreur.

Il y a dans le Spiritisme deux questions qu'il ne faut pas confondre : la réalité de certaines manifestations super-naturelles et l'appréciation de leurs causes et de leur valeur doctrinale. Si l'on invoque l'autorité de la brochure que j'ai publiée sur les tables tournantes, pour prouver qu'il y a des manifestations de ce genre, non-seulement je ne m'en plaindrai pas, mais je suis prêt à renouveler le témoignage que j'ai rendu à la vérité, car je n'ai rien affirmé dont je ne fusse et dont je ne sois encore pleinement convaincu.

Quant au jugement que je porte sur les causes de ces phénomènes et sur leurs conséquences, il est diamétralement opposé au vôtre et à celui de votre correspondant. Si celui-ci avait eu la patience de lire ma brochure jusqu'au bout, il aurait vu que j'étais de l'avis de son curé, que, dans mon opinion, les manifestations dont il s'agit étaient diaboliques et que j'avais publié ma brochure dans le but unique de prémunir les catholiques, qui se livraient imprudemment aux pratiques des tables tournantes, contre les dangers dont la foi était menacée par ces manifestations. Or, cette opinion, loin de s'affaiblir en moi, s'y fortifie de plus en plus à mesure que je lis les nouveaux écrits des spirites, parce que j'y vois clairement la réalisation de mes tristes prévisions.

Vous pourrez, Monsieur le Directeur, faire sur ma lettre toutes les réflexions qu'il vous plaira pour défendre la cause du Spiritisme, je n'ai voulu que me dégager de toute compromission avec un système que je réprouve comme contraire au dogme et à la morale du christianisme. Ce but étant atteint — et j'espère qu'il le sera suffisamment par la publication de cette lettre — je n'ai plus rien à vous demander.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération distinguée.

E. Benezet.

RÉPONSE DE M. MATHURIN

Carcassonne, le 2 janvier 1865.

Monsieur le Directeur,

Je reçois, en communication, la lettre de M. Benezet; je vous la renvois avec ma réponse.

Le nom de M. Etienne Benezet signifie, pour moi, probité, conviction profonde, et surtout courage.

Le premier, en France, M. Benezet a publié un livre sur le phénomène connu dès l'origine sous la dénomination de tables tournantes.

Il a écrit quand il était ridicule de parler.

Il a livré sa poitrine toute nue aux frelons de toute espèce.

Et moi, son élève, je l'admirais dans cette lutte de la force qui se respecte, contre la faiblesse insolente.

Le fort ne change pas. Et aujourd'hui, comme par le passé, M. Benezet confesse la réalité de certaines manifestations super-naturelles, mais dans lesquelles je ne vois, pour mon compte, qu'une loi toute naturelle, vieille comme le monde, et jetée par Dieu pour guider l'homme dans la voie difficile, mais toujours progréssive de son avenir.

D'accord tous deux sur la *réalité*, pourquoi faut-il que nous soyons divisés sur la *cause* : Dieu ou le démon.

Avec tout le respect que je dois à l'autorité de sa parole, que M. Benezet me permette de chercher dans mes souvenirs.

J'y retrouve, indépendamment de l'apparition de ma fille et de celle de la religieuse de Saint-Céré :

Samuel apparaissant à Saül;

Dimocrate apparaissant à sa sœur Perpétue;

MARGUERITE.

Et bien! moi, je veux dire sur les toits que j'aime le retour de ma croyance comme on aime le retour d'un ami.

LA BONNE.

Je ne dis pas, mais qui sait?

MARGUERITE.

Ce qui n'est pas vivant, ne parle ni dans ce monde nj dans l'autre.

LA BONNE.

Et le *Médium* fait parler les morts?

MARGUERITE.

Il faut dire ceux qui ne sont plus de ce monde, et qui vivent ailleurs à l'état d'esprit.

Comment se manifesteraient-ils, en effet, s'ils n'étaient pas vivants?

Aussi, combien j'aime à penser que mon père et ma mère, que j'ai perdus, depuis longtemps déjà...

LA BONNE.

C'est moi qui suis orpheline, mam'zelle!

MARGUERITE.

Et bien! ce n'est que pour un peu de temps : car nous retrouverons un jour ceux que nous aurons laissés...

LA BONNE.

Il n'y a pas de mal à dire contre cela, mam'zelle.

MARGUERITE.

Pourquoi donc Catherinette s'est elle permise de traiter le *Médium* avec sa légèreté accoutumée? Pourquoi semble-t-elle vouloir prêter la main à ses ennemis?

LA BONNE.

Faut espérer, mam'zelle, quelle n'y reviendra plus à présent que vous lui avez dit des choses...

MARGUERITE.

J'ai dit des choses à Catherinette, mais j'ai quelque chose à faire à quelqu'un... Et puisque nous sommes sur ce sujet, écoute-moi.

LA BONNE.

J'écoute, mam'zelle..

MARGUERITE.

Tu sais ce qu'ont fait au *Médium* deux dignes et saintes femmes du bon Dieu? Tu sais qu'elles lui ont envoyé une visière rouge, et d'une dimension...

LA BONNE.

Mais c'est un canard, que je crois, mam'zelle?

MARGUERITE.

Point du tout, ma bonne, car j'ai vu, de mes propres yeux vu, ce qu'on appelle vu, la visière en question.

LA BONNE.

Oh! mais qué pouvez-vous faire à cela?

MARGUERITE.

Puisque les dévots sont méchants, sauf le respect que je leur dois, ne serait-il pas juste qu'ils fussent distingués aussi, eux qui veulent distinguer les autres?

LA BONNE.

Que dites-vous, mam'zelle?

MARGUERITE.

Je dis ce que je dis, et je ferai ce que je veux faire, pour venger le *Médium*.

LA BONNE.

Expliquez-vous, mam'zelle, vos desseins que j'ignore me font une peur déjà...

MARGUERITE.

Rassure-toi ma bonne. Je ne veux pas commettre un crime.

LA BONNE.

Mais encore...

MARGUERITE.

Voici le fait. (Elle sort d'un tiroir de commode, une visière de casquette recouverte d'un papier doré.) Cet objet que tu vois est, pour les dimensions et la forme, taillé sur la visière du *Médium*. La seule différence qui existe, c'est que la visière spirite est en bois, tandis que la visière catholique est en or. Je sais pourquoi.

Sais-tu pour qui je la destine, et à qui tu devras la remettre quand je te le commanderai?

LA BONNE.

Je frémis, mam'zelle, je frémis...

MARGUERITE.

Écoute, et rassure-toi. Dieu ne laisse rien d'impuni, et c'est la seule justice que j'aime.

De même qu'une femme abonnée à la *Semaine Catholique* (je le sais) a envoyé la visière de bois au Directeur du *Médium*, de même une abonnée du *Médium* envoie la visière d'or au Directeur de la *Semaine Catholique*, et puissent tous les méchants prendre modèle sur celle-là, afin qu'il soit possible de les connaître et de les éviter.

F. Maurice.

Nous commencerons au prochain numéro la publication d'un nouveau feuilleton, intitulé :

LE SQUELETTE DE DOUBLEMARD,

Par M. Francis de Saint-Lary.

Saint Pierre apparaissant à Attila;

Louis de Gonzague apparaissant à sainte Catherine;

Sainte Germaine apparaissant à la dame de Beauregard :

Un nommé Pierre apparaissant à l'évêque Stanislas, son évocateur;

Sainte Thérèse entendant un esprit qui lui disait : « Je » ne veux plus que vous ayez aucune familiarité avec » les créatures, mais que votre entretien soit avec les » anges. » Et puis, écrivant, sans ratures, un beau livre sous l'inspiration des Esprits;

Marie Alacoque, née en 1647, encore novice dans l'ordre de la Visitation, à Paray-le-Moniel, et conversant familièrement avec un esprit qui l'aidait à garder dans le jardin du couvent une ânesse et son ânon, dont l'indocilité faisait son désespoir;

Et de nos jours, M. Vianney, le vénérable curé d'Ars, entendant la voix des Esprits, et guérissant les malades qui s'abandonnaient à sa foi et à ses vertus.

Qu'il me soit permis de répéter après M. l'abbé Alfred Monnier, missionnaire : « Ces faits n'étonneront que » ceux qui sont restés systématiquement étrangers à » l'histoire de la sainteté du monde. Les légendes du » bréviaire en sont pleines. Il est peu de monuments » hagiographiques qui n'en offrent les traces. La tradi» tion de ces faits n'a jamais cessé dans le monde. Plus » nombreux et plus éclatants aux temps privilégiés où » la foi était plus vive et la piété plus tendre, ils devien» nent plus rares et plus obscurs en nos jours de défail» lance et d'affadissement. A aucun moment, ils ne dis» paraissent tout-à-fait. Quelques-uns nous accuseront » d'avoir bravé, en les rapportant, les règles du simple » bon sens. Nier, serait ici, comme ailleurs, un pro» cédé par trop puéril et anti-philosophique. C'en serait » fait alors de toute vérité; nous ne pourrions plus croire » à notre propre témoignage. »

Finirai-je mon énumération sans accorder une mention toute particulière à un journal ayant pour titre : *Regnum Galliæ*, *Regnum Mariæ*, et pour sous-titre, le *Rosier de Marie*.

Le *Rosier de Marie*, dans son numéro du samedi 24 décembre 1864, contient le fait suivant : « Une dame » de la noblesse napolitaine, menacée de perdre son fils » qu'elle aimait tendrement, recourut à la bienheureuse » Françoise des *Cinq-plaies* de Jésus. Emu des instan» ces de la pauvre mère, un religieux alcantarin, du » couvent de Sainte-Lucie, Al-Monte, appliqua une » relique de la tertiaire sur la poitrine du malade, pen» dant que toute la famille était en prières. Le jour » même, les médecins constatèrent, avec une sorte de » stupéfaction, que le jeune homme, dont ils avaient » désespéré jusqu'alors, était hors de danger. Ils furent » proclamer cette guérison miraculeuse; et toute la » ville de Naples en a été grandement édifiée. »

Tous ces faits sont vrais, n'est-ce pas? Mais, prenez garde! ce sont là nos phénomènes. Nous, spirites, nous croyons que les morts ne sont pas morts; nous affirmons l'existence des Esprits, leurs manifestations, leurs communications avec les hommes,

Et leur assistance, leur protection, nous les obtenons par la prière. Est-ce que par hazard elle vaudrait mieux que la mienne, la prière du religieux alcantarin? Sa relique, je la remplace par mon cœur.

Et pourquoi donc le démon serait-il notre apanage et Dieu le vôtre?

A moins qu'on ne prétende qu'il suffit de changer le pavillon du navire pour changer la nature de sa marchandise.

Et, si tant il le faut, laissez-nous le démon; il nous rend meilleurs.

Ah! je comprends, Monsieur le Directeur, cette croix de bois que vous donnez pour symbole à vos croyances!

La croix de bois, c'est la croix de celui qui, né dans une étable, meurt sur le Calvaire en priant pour les méchants qui le couronnent d'épines, et qui l'abreuvent de fiel et de vinaigre.

C'est la croix du Fils de Dieu apprenant aux grands de la terre que leur royaume n'est pas de ce monde, et qui, loin de régner dans des palais somptueux, n'avait pas même, comme les oiseaux du ciel, un lieu où il put reposer sa tête.

La croix de bois, c'est le signe de la rédemption, de l'amour, de la mansuétude, du pardon, de la sainte alliance du riche et du pauvre, de la véritable fraternité.

La croix de bois, ce n'est pas la foudre et l'anathème, mais l'humble houlette de l'humble pasteur bénissant dans un seul troupeau l'humanité toute entière.

Votre dévoué serviteur.

Mathurin.

FAITS DIVERS

AVIS AUX LIBRAIRES.

Ayant entendu parler du *Médium*, et voulant savoir ce que c'était, un brave soldat de la ligne voulut se le procurer, ces jours-ci.

C'est dans ce but qu'il passa et repassa devant les vitrines de plusieurs libraires de la ville, mais sans voir le moindre plus petit *Médium* nulle part.

— Cré non! gromela-t-il, les morts l'ont-ils donc mangé celui-là, que je n'en vois ni poil ni os...

Un passant qui l'entendit, lui ayant demandé ce qu'il avait à s'exclamer de la sorte...

— Je cherche ce que je ne trouve pas, répondit le troupier, et que je voudrais bien trouver afin de voir si je puis parler à mon défunt père...

Est-ce que nos pères, que nous croyons fricassés jusqu'à présent, ne vivent pas, depuis qu'il y a un *Médium?*

J'aime ça, moi, que nous ne soyons point pire que les brutes, et si je puis parler à mon père, c'est tout ce que je demande au bon Dieu, pour envoyer de ses nouvelles au pays.

UN MIRACLE EN ESPAGNE.

Un singulier procès a beaucoup occupé, depuis peu, les journaux espagnols. Il s'agissait d'un soldat accusé d'avoir volé une coupe de vermeil, dans une église, sur l'autel de la Vierge, où cette coupe était exposée en *ex-voto*.

Or, le soldat se défendait en disant qu'il n'avait pas pris la coupe, que c'était, au contraire, la sainte Vierge elle-même qui la lui avait donnée. — « Il faut vous dire, mes bons seigneurs, expliquait-il à ses juges, que j'aj quelque part une femme et un enfant qui ne mangent guère depuis que je suis au service. J'étais allé conter mes chagrins et leur misère à la bonne sainte Vierge. Je me tenais agenouillé devant sa statue, et j'admirais la belle robe de brocart dont on l'a habillée, et sur laquelle il y a pour plus de quatre millions de réaux de pierreries, à ce que disent les camarades, quand tout à coup elle a allongé le bras et m'a donné ce beau vase d'or pour me tirer de peine. Je ne pouvais pas refuser la bonne Vierge; aussi, après l'avoir bien remerciée, ai-je mis la coupe dans ma poche. »

Ce récit terminé, les juges s'étaient regardés un instant, mais sans rire; et, après avoir délibéré, ils avaient décidé que, du moment qu'il y avait un miracle dans l'affaire, cela ne les regardait plus. Le soldat fut renvoyé devant le tribunal ecclésiastique.

Le tribunal ecclésiastique trouva d'abord ce miracle, où la Vierge donnait au lieu de recevoir, contraire à toutes les règles. Puis il pesa mûrement la chose : si, d'un côté, la perte du vase d'or lui tenait au cœur, et s'il était à craindre que ce prodige d'un nouveau genre ne devint d'un exemple dangereux, d'un autre côté, démentir même un seul miracle devenait plus grave encore : ce serait entamer la foi dans ses racines. D'autant que le miracle bien pris pouvait certainement rendre dix coupes neuves pour une de perdue.

Donc, tout bien compté et calculé, il fut résolu qu'on relâcherait le soldat, mais non sans lui avoir auparavant donné une admonition paternelle afin de l'engager à n'y plus revenir.

« La très sainte Vierge vous favorise, lui fut-il dit, rendez lui grâces, et témoignez-lui surtout votre reconnaissance par une sage discrétion. Ne vous vantez à personne du bien qu'elle vous a fait. C'est un grand péché que l'orgueil!... N'essayez point non plus, mon fils, de tenter de nouveau la bonté de votre céleste bienfaitrice. Elle pourrait une autre fois encore répéter le même prodige pour vous éprouver; et vous punir ensuite sévèrement de votre avidité, si vous aviez l'indiscrétion d'accepter. » Cela dit, on le mit à la porte avec sa coupe.

∴

Nous lisons dans la *Correspondencia* de Madrid, du mois de juin 1864, le pathétique morceau que voici et que nous livrons sans commentaires à nos lecteurs, afin qu'ils puissent apprécier l'esprit d'humilité et de charité dont il est imprégné.

Un pauvre maître d'école avait commis le crime énorme de déplaire à M. le curé de Villemayor-de-Ladre. Voici le pardon tout-à-fait évangélique que le représentant de Dieu, à l'exemple du Maître, s'est empressé de lui donner :

« Maudit soit Auguste Vincent; maudits soient les vêtements dont il se couvre, la terre sur laquelle il marche, le lit où il dort et la table où il mange; maudits soient le pain, et de plus tous les autres aliments dont il se nourrit; la fontaine où il boit, et de plus tous les liquides qu'il prend.

» Que la terre s'ouvre et qu'il soit enterré en ce moment; qu'il ait Lucifer à son côté droit. Personne ne peut parler avec lui, sous peine d'être tous excommuniés, seulement en lui disant adieu; maudits soient aussi ses champs sur lesquels il ne tombera plus d'eau, afin que rien ne lui produise; maudites soient la jument qu'il monte, la maison où il habite et les propriétés qu'il possède.

» Maudits soient aussi ses père, enfants qu'il a et qu'il aura, qui seront en petit nombre et méchants; ils iront mendier, et il n'y aura personne qui leur donnera l'aumône, et si on la leur donne, qu'ils ne puissent la manger. En plus, que sa femme en cet instant reste veuve, ses enfants orphelins et sans père. »

M. le curé de Villemayor-de-Ladre ne craint-il pas que la malédiction de Dieu le frappe lorsqu'il prononce tous les jours, la rage et la haine dans le cœur, ces paroles sublimes du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés? » Ou bien a-t-il reçu une dispense pour supprimer ce passage de la suave prière que Jésus lui-même nous a enseignée?

VARIÉTÉS

Nouvelle cure d'une jeune obsédée de Marmande.

Ces détails ont été fournis à M. Allan Kardec par M. Dombre, de Marmande, et rapportés dans la *Revue spirite* du mois de janvier de la presente année.

Dès les premiers jours de septembre 1864, il n'était question, dans certain quartier de la ville, que des crises convulsives éprouvées par une jeune fille, Valentine Laurent, âgée de treize ans. Ces crises, qui se renouvelaient plusieurs fois dans la journée, étaient d'une violence telle que cinq hommes la tenant par la tête, les bras et les jambes, avaient peine à la maintenir sur son lit. Elle trouvait assez de force pour les agiter, et quelquefois même se dégager de leurs étreintes. Alors ses mains s'accrochaient à tout; les chemises, les habits, les couvertures du lit étaient promptement déchirés; ses dents jouaient aussi un rôle très actif dans ses fureurs, dont s'effrayaient avec raison les personnes qui l'entouraient. Si on ne l'eût maintenue, elle se serait brisée la tête contre les murs, et malgré tous les efforts et les précautions, elle n'a pas été exempte de déchirures et de contusions.

Les secours de l'art ne lui ont pas manqué; quatre médecins l'ont vue successivement; potions d'éther, pilules, médicaments de toute nature, elle prenait tout sans répugnance; les sangsues derrière les oreilles, les vésicatoires aux cuisses ne lui ont pas non plus été épargnés, mais sans succès. Pen-

dant les crises, le pouls était parfaitement régulier; après les crises, pas le moindre souvenir de ses souffrances, de ses convulsions, mais beaucoup d'étonnement de voir la maison pleine de monde, et son lit entouré d'hommes tout essoufflés, dont quelques-uns avaient à regretter une chemise ou un gilet déchiré.

Le curé de X....., paroisse située à deux ou trois kilomètres de Marmande, jouissant dans le pays d'une célébrité naissante, parmi un certain monde, comme guérisseur de toutes espèces de maux, fut consulté par le père de la jeune fille. Le curé, sans s'expliquer sur la nature du mal, lui donna *gratuitement* un peu de poudre blanche pour faire prendre à la malade; il lui offrit ensuite de dire une messe. Mais, hélas! ni la poudre ni la messe ne préservèrent la jeune Valentine de quatorze crises qu'elle eut le lendemain, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Tant d'insuccès dans les soins de toutes sortes durent nécessairement faire naître dans l'esprit du vulgaire des idées superstitieuses. Les commères, en effet, parlèrent hautement de maléfice, de sortilége jeté sur l'enfant.

Pendant ce temps nous consultions dans le silence de l'intimité nos guides spirituels sur la nature de cette maladie, et voici ce qu'ils nous répondirent :

« C'est une obsession des plus graves, dont le caractère » changera souvent de physionomie. Agissez froidement, avec » calme; observez, étudiez et appelez Germaine. »

A cette première évocation, cet Esprit prodigua les injures et montra une grande répugnance à répondre à nos interpellations. Aucun de nous n'était encore entré dans la maison de la malade, et avant d'intervenir nous voulions laisser la famille épuiser tous les moyens dont pouvait s'inspirer sa sollicitude. Ce ne fut que lorsque l'impuissance de la science et de l'Eglise eut été constatée, que nous engageâmes le père désespéré à venir assister à notre réunion, pour apprendre la véritable cause du mal de son enfant, et le remède moral à y apporter. Cette première séance eut lieu le 16 septembre 1864. Avant l'évocation de Germaine, nos guides nous donnèrent l'instruction suivante :

« Apportez beaucoup de soin, beaucoup d'observation et beaucoup de zèle. Vous aurez affaire à un Esprit mystificateur qui joint la ruse, l'habileté hypocrite à un caractère très méchant. Ne cessez pas d'étudier, de travailler à la moralisation de cet Esprit et de prier à cet effet. Recommandez aux parents d'éviter, en présence de l'enfant, la manifestation de toute crainte sur son état; ils doivent au contraire la faire vaquer à ses occupations ordinaires, et surtout éviter à son égard la brusquerie. Qu'on lui dise bien surtout qu'il n'y a pas de sorciers: ceci est très important. Le cerveau jeune et flexible reçoit les impressions avec trop de facilité, et son moral pourrait en souffrir; qu'on ne la laisse pas s'entretenir avec les personnes susceptibles de lui raconter des histoires absurdes qui donnent aux enfants des idées fausses et souvent pernicieuses. Que les parents eux-mêmes se rassurent : la prière sincère est le seul remède qui doit délivrer l'enfant.

» Nous vous l'avons dit, Spirites, l'Esprit de Germaine a de l'habileté; il s'arrangera toujours des croyances ridicules, des bruits qui circulent autour de la jeune fille; il cherchera à vous donner le change. Tirez parti de ce cas: l'obsession se présentera sous des phases nouvelles. Tenez-vous pour avertis; songez que vous devez travailler avec persévérance, et suivre avec intelligence les moindres détails qui vous mettront sur la trace des manœuvres de l'Esprit. Ne vous fiez pas au calme. Si les crises sont les effets les plus frappants dans les obsessions, il est des suites bien autrement dangereuses. Méfiez-vous de l'idiotisme et de l'enfantillage d'un obsédé qui, comme dans ce cas, ne souffre pas physiquement. Les obsessions sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus cachées; elles sont souvent purement morales. Tel déraisonne, tel autre perd le souvenir de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait. Il ne faut cependant pas juger trop précipitamment et tout attribuer à l'obsession. Je le repète, étudiez, discernez, travaillez sérieusement; n'attendez pas tout de nous; nous vous aiderons, puisque nous travaillons de concert, mais ne vous reposez pas en croyant que tout vous sera révélé. »

Evocation de Germaine. — R. Me voici.

D. Avez-vous quelque chose à nous dire, comme suite à notre dernier entretien?

R. Non, rien, messieurs.

D. Savez-vous que vous nous avez bien brusqués?

R. Vous me parlez aussi assez mal.

D. Nous vous avons donné des conseils; y aves-vous réfléchi?

R Oui, beaucoup, je vous le jure; mes réflexions ont été sages; j'étais folle, j'en conviens; c'était du délire, mais me voici calme.

D. Eh bien! voulez-vous nous dire pourquoi vous torturez cette enfant?

R. Inutile de revenir sur ce sujet, ce serait trop long à raconter. J'imagine que ce n'est point ici un tribunal; que je ne serai point priée avec autorité de m'asseoir sur la sellette, et de répondre au questionnaire.

D. Non, du tout; vous êtes complètement libre; c'est l'intérêt que nous vous portons, ainsi qu'à l'enfant, qui nous fait vous demander pour quel motif sérieux ou par quel caprice vous vous livrez à ces attaques?

R. Caprice, dites-vous? Ah! vous devriez le désirer que ce ne fût qu'un caprice; car, vous le savez, le caprice est changeant et finit.

D. Êtes-vous réellement calme?

R. Vous le voyez.

D. Oui, en apparence; mais ne déguisez-vous pas vos sentiments?

R. Je ne viens point vous tendre des piéges; je n'en ai pas besoin.

D. Voulez-vous nous affirmer devant les Esprits qui nous entourent....?

R. Ne mettons point d'autres gens entre nous. Si nous avons à causer ou à traiter, que ce soit de vous à moi; je n'aime pas l'intervention des tiers.

D. Eh bien! nous vous croyons de bonne foi, et...

R. C'est pour cela que vous devriez vous contenter de cette garantie. Au reste, je vous obligerai à me croire si vous y mettez de la résistance; les preuves ne me manqueront pas pour vous convaincre de ma sincérité.

GERMAINE.

Au nom de *Germaine*, le père de l'obsédée s'écria, stupéfait : *Oh! c'est drôle!* et en se retirant, il répéta souvent : *C'est drôle!*

(Ceci sera expliqué plus tard.)

Le lendemain 17 septembre, je me rendis pour la première fois dans cette famille, avec le désir d'être témoin d'une attaque de l'Esprit; je fus servi à souhait. Valentine était en crise; j'entrai avec les gens du quartier, qui se précipitaient dans la maison.

Je vis étendue sur un lit une jeune fille magnifique, robuste pour son âge, et tenue par huit ou dix bras vigoureux, ainsi que je l'ai décrit plus haut. La tête seule était dégagée, s'agitant, et fouettant en tous sens l'air de sa chevelure déroulée. La bouche entr'ouverte laissait voir deux rangées de dents blanches et surtout menaçantes. Le regard était complétement perdu, et les deux prunelles, dont on ne voyait que le bord, étaient logées dans l'angle du côté du nez. Ajoutez à cela une espèce de cri sauvage, et jugez du tableau.

J'observai un instant la force des secouses, et me penchant vers la figure de l'enfant, je posai ma main gauche sur son front et ma main droite sur sa poitrine; instantanément les mouvements et les efforts convulsifs cessèrent, et la tête se posa calme sur le traversin. Je dirigeai les doigts de la main droite sur la bouche qui en fut effleurée, et aussitôt le sourire revint sur ses lèvres; ses deux grandes prunelles noires reprirent leur place au milieu de l'œil; à cette figure satanique succéda le visage le plus gracieux. L'enfant manifesta son étonnement de voir tant de monde autour d'elle, en disant qu'elle n'était pas malade; c'était toujours ses premières paroles après les crises. J'élevai mon âme à Dieu, et je sentis sous mes paupières deux larmes d'enthousiasme et de reconnaissance.

(La suite au prochain numéro.)

LA PETITE MENDIANTE

« Pitié, j'ai faim!... j'ai froid et je suis presque nue.
Murmurait une enfant aux passants, dans la rue;
Ne m'abandonnez pas; je tends vers vous la main!
Donnez-moi quelques sous pour acheter du pain!.....
J'étais bien jeune encore quand je perdis mon père,
Et l'autre jour, hélas! j'ai vu mourir ma mère!...
Ayez pitié de moi!...Ce soir, à deux genoux,
Sur mon triste grabat je prierai Dieu pour vous!... »

Et la voix de l'enfant se perdait dans l'espace,
Comme se perd le flot qui mugit et s'efface......
Les passants attardés, dans leurs manteaux soyeux,
Passaient près de l'enfant sans détourner les yeux!
Le vent soufflait glacé! la nuit était obscure!
Et là, sur le pavé, de faim et de froidure
Une enfant se mourait, et sa petite main
Au riche qui passait s'était tendue en vain!...
La neige, à gros flocons, jonchait déjà la terre,
La rue, à chaque instant, était plus solitaire.
Défaillante de faim, de misère et de froid,
L'enfant veut se lever pour regagner son toit;
Mais, soudain, sur le sol son pauvre corps s'affaisse!
Elle pousse un long cri!... dernier cri de détresse!
Et nul en ce moment ne peut la secourir,
Car la rue est déserte, et l'enfant va mourir.....

Le lendemain, au jour, l'enfant abandonnée
Dans un lit bien moëlleux s'éveillait étonnée;
Près d'elle, à deux genoux, un ange au noble cœur,
Veillait avec amour, priait avec ardeur......
— « Où suis-je? dit l'enfant, quelle élégante couche! »
Mais un doigt, à ces mots, se posa sur sa bouche...
— « Chut! Chut! dit une voix d'un accent triomphant,
On ne doit pas parler; le docteur le défend!
Soyez béni, mon Dieu, vous m'avez écoutée!
Ma prière, à vos pieds, par les anges portée,
A trouvé bon accueil! O Dieu puissant et fort,
Vous seul pouviez sauver cette enfant de la mort! »
— « De la mort?... En effet, ma raison revenue
Me rappelle à présent la scène de la rue!...
Mon Dieu! que j'ai souffert!... Dans mon délire affreux.
Alors que la faiblesse avait fermé mes yeux.
Mon âme apercevait, comme une ombre légère,
Voltiger près de moi l'image de ma mère!!...
Puis, tout à coup, plus rien!... l'obscurité se fit!...
Dites-moi d'où je viens? Qui m'a mise en ce lit?... »
— « Minuit allait sonner... j'avais fait ma prière,
Et déjà je sentais s'alourdir ma paupière,
Quand, tout à coup, un bruit se fit auprès de moi.
Un Esprit m'apparut et me dit: « Lève-toi!
» C'est ton Dieu qui le veut! Sur le seuil de ta porte
» Tu verras, déjà froide, une enfant presque morte.
» Cette enfant, c'est la mienne!... et l'égoïsme humain
» La condamne à mourir de misère et de faim!
» Hâte-toi, hâte-toi! la mort vient! le temps presse!!..»
C'est alors, pauvre enfant! que ton cri de détresse,
Comme un suprême appel arriva jusqu'à moi.
A ce cri de douleur, j'accourus près de toi;
Je te pris dans mes bras et te mis dans ma couche,
Cherchant à t'insuffler la chaleur de ma bouche;
Mais rien, pauvre âme, hélas, ne put te ranimer!...
J'appelai du secours! je me sentais t'aimer!!...
Le docteur arriva, conçut quelque espérance,
Mais j'espérais en Dieu, bien plus qu'en sa science;
Et, pendant qu'il t'offrait un breuvage sauveur;
Moi je priais tout bas, j'invoquais le Seigneur!..
Il exauça mes vœux, car te voilà sauvée!
Mais il te faut, enfant, être bien réservée,
Ne point parler encore, oublier tes malheurs!
Je serai près de toi pour essuyer tes pleurs.
Tu ne quitteras plus cet abri tutélaire;
Tu seras mon enfant, et je serai ta mère! »

— « Oh! je veux vous chérir, ange de pureté!
» Mais qui donc êtes-vous? » — « Je suis.... La Charité! »

(La Voix d'outre-tombe.)

Nous croyons devoir recommander une brochure intitulée : *Nature et destination des Astres*, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *La Vérité*.

Cette brochure se recommande elle-même parfaitement par ses appréciations scientifiques et philosophiques de l'œuvre du Créateur, et sa foi se marie très bien à la doctrine spirite.

Cette brochure, de 50 pages in-8°, se vend chez M. Gimet. — Prix : 60 cent.

Autre brochure intitulée : *Le Spiritisme pratique, ou appel des vivants aux esprits des morts*, par M. Edoux, médium. Se vend chez le même. — Prix : 1 fr.

Cette brochure peut être très utile aux personnes qui pratiquent la médiumnité. Elle est un excellent guide pour elles.

M. Gimet tient également un *Almanach spirite*, plein d'intérêt pour ceux qui s'occupent de Spiritisme.

Cet almanach, du prix de 50 cent., se vend aussi, à Bordeaux, chez les principaux libraires, et rue Palais-de-l'Ombrière, au bureau de la *Voix d'outre-tombe*.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 5. **Prix du Numéro : 15 centimes.** Samedi 14 Janvier.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.

Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE

A TOULOUSE

Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.

Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain. 68.

DÉPOT

Chez les principaux Libraires de Toulouse.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.

Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.

Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 14 Janvier 1865.

Dans les sentiers solitaires où il s'en allait rêveur, un philosophe, nous devrions dire un sage, rencontra sur ses pas un pauvre ver de terre se traînant dans la fange.

L'ayant foulé avec dégoût et d'un pied dédaigneux, il poursuivit sa route.

Cependant, comme il méditait en lui-même les grands problèmes philosophiques : Pourquoi, se disait-il, pourquoi Dieu n'est-il point sans voiles à nos yeux? Combien qui ne croient pas et qui croiraient, s'il nous était donné de le contempler sans mystère!

Et bientôt, embarrassé de son objection, il allait conclure qu'il n'y avait pas de Dieu, puisqu'il ne s'offrait pas sans ombres aux regards des mortels.

Insensé! lui dit une voix de la solitude, tu viens de fouler aux pieds avec dédain ce qui était sans voiles, ce qui était nu, et tu voudrais que l'Eternel s'offrit à tes yeux sans mystère!

Ne sais-tu pas que le propre de toute grandeur et de toute gloire véritables, c'est l'ombre mystérieuse qui les environne?

Un Dieu dévoilé à ta vue étroite et bornée, serait-ce bien le Dieu que le ciel et la terre ne peuvent contenir, malgré leurs limites sans bornes?

Adore le Seigneur dans ses profondeurs incommensurables, car le mystère est éternellement l'essence de sa majesté, de son indépendance et de sa gloire.

La voix se tut, et le rêveur continua sa route solitaire. Une onde vive et pure coulait dans la vallée où il portait ses pas errants; elle coulait à l'ombre des chênes séculaires, l'ornement du vallon, et dans un lit tout bordé d'une fraîche verdure.

Tandis qu'il suivait à pas lents le cours du flot limpide : Ce flot, se disait-il en lui-même, a quelque part sa source, et je pourrais me convaincre au besoin de cette vérité, en remontant le cours de l'onde.

Mais le principe de tout ce qui s'offre à nos yeux dans la nature, où est-il? qui nous le dira?

Et il s'en allait doutant du principe des choses; mais la voix de la solitude se faisant entendre de nouveau :

Insensé! lui dit-elle, si le ruisseau a une source, comment ne veux-tu pas que tout ce qui s'offre à tes regards, au ciel et sur la terre, ait aussi son principe?

Lorsque la création n'aura pas une cause première, eh bien! ni le ruisseau n'aura point de source, et alors aussi les montagnes combleront les vallées, et les astres suspendus à la voûte céleste rouleront confondus dans l'espace.

Et le philosophe poursuivait toujours sa route.

Il était déjà loin maintenant de l'ombre des grands chênes, loin de la fraîcheur du ruisseau.

Et c'était un jour de soleil sans nuages, un jour de soleil ardent et lumineux.

Dans ses pensées, il eut bien souhaité qu'une ombre interceptât les rayons dont ses yeux ne pouvaient soutenir l'éclat.

Le nuage ne venait pas.

Cependant, comme il méditait toujours : Pourquoi, dit-il, Dieu ne ferait-il pas comme le soleil, et ne se montrerait-il pas à nous dans toute sa lumière?

Et la voix encore : Comment, lui disait-elle, toi qui n'as pas seulement un regard d'aigle pour contempler la lumière du soleil, pourrais-tu contempler les splendeurs divines dont les rayons de l'astre du jour ne sont que l'ombre?

Or, il arrivait, et ne s'en doutant pas, à la source du ruisseau limpide.

S'étant désaltéré dans le flot pur, il s'assit, et méditant : Qui sait, disait-il, où va le flot qui jaillit en ces lieux, du sein de la roche féconde?

Dans l'Océan, et puis...

C'est comme nous : où allons-nous, après avoir suivi le cours des sentiers de la vie?

Dans la tombe, et puis...

FEUILLETON

LE

SQUELETTE DE DOUBLEMARD

I.

Il y a dix ans à peine, l'hôtel du Périgord servait de demeure à une vraie tribu d'étudiants; tous étudiaient la médecine. La nationalité s'effaçait sous une fraternité admirable : l'Alsacien s'entendait avec l'Aquitain, le Breton trinquait avec le Bourguignon, le Limousin faisait sa partie avec le Marseillais; cependant l'élément gascon dominait.

Tous étaient charmants, cela va sans dire; ce n'est pas à cet âge béni que l'intérêt et la méfiance ont prise sur nous, et ce n'est pas un des moindres avantages de la jeunesse.

Parmi ce monde turbulent, on citait, en première ligne, Mithridate Doublemard.

Doublemard étudiait, disait-il, en pharmacie; mais, si on l'avait poussé à bout, il eût été capable de subir victorieusement un examen de droit, de coller au tableau un mathématicien, de mettre sans parole un architecte et de prouver au Doyen lui-même de la Faculté qu'il était d'une ignorance absolue. Organisation extraordinaire, Doublemard avait pris naissance sur les bords enchantés de la Garonne; de plus, il professait une haine invétérée de l'autorité, du lieu-commun, du bourgeois, du militaire, et surtout du gendarme et de l'agent de police, qu'il attaquait sans cesse (voir son dossier à la Préfecture).

Ne s'avisa-t-il pas un jour de mordre le commissaire de son quartier!!

Doublemard était essentiellement fantaisiste; chacun de ses amis avait un compagnon de l'espèce animale : qui un chien, qui un chat, un autre des serins ou un couple de tourterelles, doux présent de quelque fine et agaçante maîtresse; lui avait un canard. Rien n'était curieux comme ce canard suivant son maître, en barbottant à droite et à gauche dans les ruisseaux, où il prenait philosophiquement sa pâture.

Ce canard était admirable de sérénité et de gravité. Était-ce lui qui s'était grimé sur son maître, était-ce le maître qui subissait l'influence du canard? Buffon lui-même, qui écrivait avec des manchettes (ce qui, par parenthèse, me paraît considérablement incommode), Buffon lui-même, accompagné de Daubenton, n'eut pas résolu le problème; le fait est que Doublemard et son palmipède avaient un air de famille étrange, voilà ce que je puis constater.

Cependant Doublemard avait poussé si loin l'étude des poisons qu'il avait mérité de ses amis plusieurs surnoms empruntés aux annales de la toxicologie; le seul qui lui resta fut celui de Mithridate, et certes il le portait dignement. Il s'était volontairement empoisonné une quinzaine de fois. Acide arsénieux, belladone, strychnine, digitaline, acétate de morphine, tout avait été essayé par lui. Robuste nature réfractaire par excellence, à peine avait-il ressenti dès la première fois un malaise.

Au moment où il fleurissait et charmait par sa présence l'hôtel du Périgord, tous ces poisons réunis n'eussent pas produit chez lui un hoquet.

Quel âge avait Doublemard? Grave question, mais on lui donnait de trente à quarante, surtout à voir le dégoût amer qu'il manifestait pour l'existence. Il n'avait que des amis, il aidait de ses conseils les jeunes adeptes d'Esculape, soignait les voisins et les concierges; aussi il pouvait impunément entrer dans n'importe quel estaminet, sans argent, ou rentrer chez lui à une heure indue, il ne trouvait que des visages riants et des consommations gratuites à discrétion, souvent même à indiscrétion. L'homme n'est pas parfait!!!

Un jour, date néfaste pour les amis de la gaieté française, date heureuse pour les sergents de ville du quartier des Écoles, un bruit étrange se répandit au sortir des cours : on s'abordait avec curiosité, on causait à voix basse; Doublemard Mithridate, le Dupuytren des portiers, le dompteur de canards, s'était, disait-on, suicidé.

Cet homme si gai, si original, était las de la vie. Le poison étant sans effet sur sa nature vigoureuse, il avait choisi la corde, et tous ses préparatifs avaient été faits avec tant d'art, qu'il s'était bien et dûment pendu!

On le regretta beaucoup, on but beaucoup de bière à sa mémoire honorée; puis, quinze jours après, son souvenir s'était presque éteint; son histoire seulement surnagea à l'état légendaire, et on la racontait aux apprentis carabins, qui l'écoutaient avec admiration; car Doublemard, pour frapper plus particulièrement leur mémoire, avait expressément recommandé dans son testament que l'on portât son corps à l'École pratique, pour être disséqué!!

II.

Deux ans plus tard, j'occupais une petite chambre, rue Larrey. Je m'étais livré à l'étude de la médecine; il semblait

Mais alors, s'élevant solennelle : Le flot revient au flot d'où il est sorti, disait la voix solitaire, et l'homme retourne à celui qui est son principe et sa fin.

F. Sablier.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

Cette question : « Que pensez-vous de l'Evangile et du progrès ? » ayant été adressée au médium par un nouveau-venu dans notre groupe, le médium a répondu comme il suit :

« L'Evangile n'est pas seulement l'ami du progrès, c'est-à-dire l'ami, par conséquent, du bonheur de l'homme, mais il en est encore le principe et la fin, en dépit de tout ce qu'on pourrait dire de contraire.

» Non, il n'y a jamais eu de livre et il n'y en aura jamais de semblable, sous le soleil... pas une vertu, pas une vérité qui ait été oubliée dans ce divin recueil.

» Non-seulement tout y divinise l'âme, mais tout y pose, de la manière la plus solide, les bases constitutives de l'édifice de la grande famille humaine, appelée à ne faire qu'un cœur et qu'une âme, par la pratique des vertus dont les caractères sont si parfaitement tracés dans les pages sublimes, et par l'amour des vérités qui y sont contenues.

» Cependant, il y en a qui doutent, disant : Qui sait d'où nous vient l'Evangile ?

» Comme vous jetez la semence dans la terre, ainsi Dieu avait jeté les éléments évangéliques dans le monde. Plusieurs ont admirablement retrouvé dans leurs cœurs et dans leurs pensées la divine semence, et ils l'ont recueillie avec fruit pour eux et pour le reste des hommes. Et c'est ainsi que, malgré les ténèbres qui couvrent la terre, l'humanité a pu diriger ses voies à travers les âges, à la faveur des divines clartés.

» Mais il n'était donné qu'au Fils de Dieu, qu'à Jésus, de venir au monde pour les manifester dans tout leur éclat aux yeux de l'humanité tout entière.

» Voilà d'où vient l'Evangile...

» Jésus l'ayant prêché par ses exemples et par sa parole, les hommes qui l'avaient vu et l'avaient entendu l'ont écrit dans les premiers temps.

» Les hommes n'ont donc pas, comme certains le prétendent, inventé l'Evangile. Une seule réponse, d'ailleurs, suffit à cette objection : ainsi qu'on l'a déjà dit, en effet, n'est-il pas vrai que l'inventeur de l'Evangile serait encore plus étonnant que le héros, et qu'il aurait laissé des traces quelque part ?

» Quant au progrès, on peut dire et faire tant qu'on voudra de grandes et belles choses ; mais, si on ne part du principe moral évangélique, soyez certains que tout le reste ne saurait atteindre le but d'une amélioration sérieuse.

» Sans doute, il importe à l'homme de perfectionner tous les éléments de bonheur qui lui sont départis. C'est même son devoir, comme c'est son droit légitime.

» Mais comment l'homme sera-t-il jamais plus heureux sur la terre, en dépit de tous ses efforts et de tous ses succès, s'il ne devient meilleur et plus parfait ?

» Faites du progrès par la morale chrétienne. Voilà la base du vrai bonheur des peuples et des individus.

» De deux hommes dont l'un est devenu beaucoup plus riche que l'autre, tandis que l'autre est devenu beaucoup plus parfait, lequel voudriez-vous être lorsque le moment sera venu de rendre compte au Souverain-Juge ?

» En tout, considérez la fin, parce que la fin approche chaque jour et à chaque instant. »

Marguerite à Catherinette

Je t'avais pourtant un peu grondée, dans ma dernière lettre, au sujet de ta petite guerre au *Médium*, et voilà que je suis obligée de te gronder encore un peu, parce que tes lettres m'y obligent.

Faut point se brouiller, sans doute, parce que je tiens à tes allures spirituelles et franches.

Je te dirai cependant que tu prends, vis-à-vis du *Médium*, des airs..... comme qui douterait de tout, excepté des perdreaux de Lagrasse.

Toujours la même, Catherinette ! Cela, ce n'est pas bien.

Que le *Médium* soit comme toi et moi, qu'il ne soit point parfait, parce qu'il n'y a de parfait que Dieu, cela se comprend. Là, vrai, ne pourrait-on pas, en effet (si on le voulait bien) te reprocher à toi-même des choses ?

Si je cherchais, je trouverais... et je ne serais pas seule de mon avis... savoir que tu es une paresseuse, aimant mieux, malgré ton esprit, faire la causette et prendre un bock, que de remplir les colonnes du *Réveil*. Il est permis d'aimer le blanc comme on aime le bleu, sans doute ; mais tu tombes dans l'excès... et puis tu blagues...

Voilà pourquoi d'aucuns regrettaient ton amie l'*Etincelle*, qui revient... ce qui prouve admirablement que les morts ressuscitent.

Incrédule... tu ne peux plus l'être après cela... à moins que tu ne doutes jusqu'à dimanche, jusqu'au jour de la résurrection, voulant être témoin du fait, comme saint Thomas, d'illustre mémoire.

J'ose espérer qu'une fois convaincue, tu ne t'efforceras plus de contrecarrer mes idées, qui sont toutes à la résurrection des morts... et aussi à l'espérance de nous retrouver heureuses, plus heureuses du moins qu'ici-bas, sur n'importe quelle planète plus rapprochée du soleil que la nôtre. C'est tout ce que j'ai le temps de te dire.

Adieu, ma chère amie.

Marguerite.

M. F. Maurice, rédacteur en chef du *Médium*, à Catherinette.

N° 8, rue Rivals, anciens bureaux de M. de Crozant-Bridier, directeur de la *Confiance*, compagnie d'assurances contre les *incendies*, et membre de la Société archéologique du midi de la France,, vous trouverez toutes les adresses que vous désirez. Même, si vous êtes sage, une place dans le groupe, présidé par un vrai croyant, vous sera réservée.

Agréez mes respectueux hommages.

F. Maurice.

Nota. Je vous verrai munie d'un *h*... jusqu'à ce que votre humeur ne soit plus belliqueuse contre nous.

FAITS DIVERS

Un incrédule étalait son impiété dans un cercle composé de belles et nobles dames.

Voyant que pas un sourire approbateur, pas une parole élogieuse n'accueillait ses paroles impies :

— Je m'attendais, dit-il, à trouver plus de sympathie en faveur de ma thèse, et n'être point seul à ne pas croire en Dieu, dans une société où l'esprit le dispute aux grâces.

— En vérité, Monsieur, répliqua la maîtresse de la maison, vous n'êtes point seul, en effet : mon chien et mon chat pensent comme vous, seulement ils ont le bon esprit de ne pas s'en vanter.

∴

Par une soirée pluvieuse, trois jeunes gens entrèrent dans une bibliothèque, rue B..., à Paris.

Ils y trouvèrent une centaine de lecteurs attentifs, ce qui ne les empêcha pas de faire grand bruit, à peu près comme s'ils étaient entrés dans un café.

Cependant l'un des lecteurs surtout ne paraissait faire nulle attention à la présence bruyante des trois jeunes hommes.

Cette attitude indifférente ne plut pas à l'un deux, qui se mit bientôt à invectiver le lecteur dans son recueillement.

Après l'avoir pressé de questions inconvenantes, il en vint jusqu'à le pousser brutalement, comme pour le renverser de son siége.

Un encrier qui se trouvait sur la table ayant été renversé par hasard, l'encre dont il était rempli jaillit sur les vêtements de l'insulteur.

C'en était assez, c'en était trop même, et il proposa un duel.

— Pardonnez-moi, Monsieur, lui répondit l'insulté, comme je vous pardonne...

Et ayant dit ainsi, il s'éloigna de la salle de lecture ; mais, en s'éloignant, il put entendre ce mot retentir à ses oreilles : le lâche !

Cependant, à l'aspect de tant de calme et de dignité, le jeune étourdi parut réfléchir un instant et rentrer en lui-même ; si bien, qu'il eût voulu déjà faire des excuses à celui envers lequel il avait des torts si graves.

Mais celui-ci venait de s'éloigner. N'importe... pressé par un juste remords, il crut devoir suivre ses pas... et il s'engagea, en effet, à sa suite dans un quartier sombre et désert.

La Providence ayant permis qu'il fût attaqué par des malfaiteurs, il allait périr certainement, lorsque tout-à-coup un homme s'élance à son secours et le délivre, au péril de sa vie.

Notre jeune homme reconnut dans son sauveur celui-là même qu'il avait insulté. Ce n'était donc pas un lâche.

Soudain, étant tombé à genoux devant lui, il s'humiliait de son égarement.

Mais le comte de X., le libérateur du pauvre étourdi, le relevant bientôt, le pressait dans ses bras avec effusion de cœur.

Et lui : Qui donc, s'écria-t-il avec l'accent d'une âme la plus touchée d'admiration et de regret, qui donc vous a donné tant de courage et de vertu ?

Le comte de X. offrit à ses regards, pour toute réponse, une croix de bois qu'il portait sur sa poitrine, près de son noble cœur.

∴

M. Charles de Sainte-Foi, traducteur de Gorres (t. III), garantit la vérité d'un fait qui s'est passé autrefois chez son père.

Un soir, vers dix heures, les gens furent éveillés par un bruit inaccoutumé ; ils crurent entendre les pots et les plats, les casseroles et autres ustensiles de ménage, s'entrechoquer dans la cuisine ; l'ayant visitée avec une lumière, tout pourtant y était en ordre. Son père se recoucha sans éteindre toutefois la bougie. A peine couché, un tapage bien plus considérable se fit entendre. On visita les autres pièces depuis la cave jusqu'au grenier ; le vacarme continuait et on ne voyait rien.

Les valets furent éveillés dans un logis séparé ; on visita de nouveau la maison avec eux. Le bruit changea de place alors et de nature ; il passa dans la salle à manger, où il sembla que des cailloux de vingt à trente livres tombassent de huit à dix pieds sur un meuble. Après huit ou dix coups, un dernier coup beaucoup plus fort que les autres annonça une pause, puis aussitôt après il sembla qu'une main vigoureuse remuait une barre de fer entre des pavés. Les voisins, réveillés par le bruit, coururent pour en savoir la cause ; ils aident le maître du logis à poursuivre ses recherches ; celui-ci croyait si peu aux revenants, qu'il s'épuisait en conjectures. — Sont-ce des voleurs, serait-ce des rats ?

Tout cela était inadmissible ; ces derniers n'auraient pu faire tant de vacarme, et les premiers avaient intérêt à se cacher.

Vers trois heures du matin, il congédia ses voisins et ses domestiques, et à quatre heures le bruit cessa.

Vers sept heures du matin, un exprès venait annoncer qu'un parent de la maison était mort entre dix et onze heures, en exprimant de nouveau le désir que le père de M. de Sainte-Foi se chargeât de la tutelle de ses enfants.

UN TESTAMENT QUI N'EST PAS DE CE MONDE.

Eudamidas, de Corinthe, touchait à sa dernière heure et laissait sa mère et sa fille exposées à la plus cruelle indigence.

Se confiant à l'amitié d'Aréthus et de Carigène, il n'en fut pas troublé. Croyant leur faire le même plaisir qu'il aurait ressenti lui-même en pareille circonstance, il fit ce testament mémorable : « Je lègue à Aréthus le soin de nourrir ma mère et de l'entretenir dans sa vieillesse ; à Carigène, de marier ma fille et de lui donner la plus grande dot qu'il pourra ; au cas que l'un des deux vienne à mourir, je substitue la charge que je lui confie au survivant. »

Ces deux citoyens généreux, considérant cette déposition testamentaire comme un acte de bienfaisance, se montrèrent dignes du testateur.

∴

Je crains Dieu, disait un homme de beaucoup d'esprit, et après Dieu, je ne crains que ceux qui ne le craignent pas.

LA NONNE SANGLANTE

LÉGENDE

Un revenant fréquentait le château de Lindemberg, de manière à le rendre inhabitable. Apaisé ensuite par un saint homme, il se réduisit à n'occuper qu'une chambre, qui était constamment fermée. Mais tous les cinq ans, le 5 de mai, à une heure précise du matin, le fantôme sortait de son asile. C'était une religieuse couverte d'un voile et vêtue d'une robe souillée de sang. Elle tenait d'une main un poignard et de l'autre une lampe allumée, descendait ainsi le grand escalier, traversait les cours, sortait par la grande porte, qu'on avait soin de tenir ouverte, et disparaissait. Le retour de cette mystérieuse époque était près d'arriver, lorsque l'amoureux Raymond reçut l'ordre de renoncer à la main de la jeune Agnès qu'il aimait éperdûment.

Il lui demanda un rendez-vous, l'obtint et lui proposa un enlèvement. Agnès connaissait trop la pureté du cœur de son amant, pour hésiter à le suivre : « C'est dans cinq jours, lui dit-elle, que la Nonne sanglante doit faire sa promenade ; les portes lui seront ouvertes et personne n'osera se trouver sur son passage. Je saurai me procurer des vêtements convenables et sortir sans être reconnue ; soyez prêt à quelque distance... » Quelqu'un entra alors qui les força de se séparer.

Le 5 mai, à minuit, Raymond était aux portes du château ; une voiture et deux chevaux l'attendaient dans une caverne voisine. Les lumières s'éteignent, le bruit cesse, une heure sonne : le portier, suivant l'antique usage, ouvre la porte principale. Une lumière se montre dans la tour de l'est, parcourt une partie du château, descend. Raymond aperçoit Agnès, reconnaît le vêtement, la lampe, le sang et le poignard. Il s'approche, elle se jette dans ses bras. Il la porte presque évanouie dans la voiture ; il part avec elle, au galop des chevaux. Agnès ne proférait aucune parole. Les chevaux couraient à perte d'haleine ; deux postillons, qui essayèrent vainement de les retenir, furent renversés. En ce moment, un orage affreux s'élève ; les vents sifflent déchaînés ; le tonnerre gronde au milieu de mille éclairs ; la voiture emportée se brise... Raymond tombe sans connaissance.

Le lendemain matin, il se voit entouré de paysans qui le rappellent à la vie. Il leur parle d'Agnès, de la voiture, de l'orage ; ils n'ont rien vu, ne savent rien, et il est à dix lieues du château de Lindemberg. On le transporte à Ratisbonne ; un médecin panse ses blessures et lui recommande le repos. Le jeune amant ordonne mille recherches inutiles, et fait cent questions auxquelles on ne peut répondre. Chacun croit qu'il a perdu la raison.

Cependant la journée s'écoule ; la fatigue et l'épuisement lui procurent le sommeil. Il dormait assez paisiblement, lorsque l'horloge d'un couvent voisin le réveille en sonnant une heure. Une secrète horreur le saisit, ses cheveux se hérissent, son sang se glace, sa porte s'ouvre avec violence, et, à la lueur d'une lampe posée sur la cheminée, il voit quelqu'un s'avancer : c'est la Nonne sanglante. Le spectre s'approche, le regarde fixément, assis sur son lit pendant une heure entière ; l'horloge sonne deux heures, le fantôme alors se lève, saisit la main de Raymond : Je suis à toi, tu es à moi pour la vie.... Elle sortit aussitôt et la porte se referme sur elle.

Libre alors, il crie, il appelle ; on se persuade de plus en plus qu'il est insensé, son mal s'augmente et les secours de la médecine sont vains.

La nuit suivante, la Nonne revint encore, et ses visites se renouvelèrent ainsi pendant plusieurs semaines. Le spectre, visible pour lui seul, n'était aperçu par aucun de ceux qu'il faisait coucher dans sa chambre.

Cependant Raymond apprit qu'Agnès, sortie trop tard, l'avait inutilement cherché dans les environs du château, d'où il conclut qu'il avait enlevé la Nonne sanglante. Les parents d'Agnès, qui n'approuvaient point son amour, profitèrent de l'impression que fit cette aventure sur son esprit, pour la déterminer à prendre le voile.

Enfin, Raymond fut délivré de son effrayante compagne. On lui amena un personnage mystérieux qui passait par Ratisbonne ; on l'introduisit dans sa chambre, à l'heure où devait paraître la Nonne sanglante ; elle le vit et trembla. A son ordre, elle explique le motif de ses importunités. Religieuse espagnole, elle avait quitté le couvent pour vivre dans le désordre avec le seigneur du château de Lindemberg. Infidèle à son amant comme à son Dieu, elle l'avait poignardé ; et, assassinée elle-même par son complice qu'elle voulait épouser, son corps était resté sans sépulture ; son âme sans asile errait depuis un siècle. Elle demandait un peu de terre pour l'un, des prières pour l'autre. Raymond les lui promit et ne la vit plus. (Extrait de *le Moine*, par Lewis.)

UNE MÈRE.

Le soir, lorsque mon ange au sourire si doux,
Après bien des baisers et de vives caresses,
Joue avec mes cheveux et passe dans mes tresses
Ses jolis petits doigts, et que, sur mes genoux,
Le sommeil doucement vient clore sa paupière,
Je fais au Ciel, pour elle, une ardente prière,
Et dépose sans bruit ce fardeau précieux
Sur son lit de repos. Là, mon cœur soucieux
Cherche dans un regard ou bien dans un sourire
Un avenir heureux que je voudrais y lire ;
En voyant ce beau front et ces yeux veloutés,
Je chasse loin de moi les dangers redoutés.
Un rayon d'espérance illumine mon âme,
Baume consolateur que Dieu donne à la femme ;
J'abandonne d'un pas léger, furtif et lent
Cette couche bénie, où dort ma chère enfant,
Pour caresser dans l'ombre et dans la solitude
Les beaux rêves dorés que ma sollicitude
Aime à créer pour elle. Oh ! quand je vois au Ciel
Les étoiles briller, je sens de l'Éternel
L'infini, la puissance et la bonté suprême
Se répandre sur nous, ingrats enfants qu'il aime ;
Je regrette d'avoir offensé son amour
Par la crainte et l'effroi qui m'assaillent le jour ;
Je pleure mon erreur : l'âme contemplative
N'écoute pas en vain la voix qui, dans la nuit,
Se mêle harmonieuse à la brise plaintive,
Pour rappeler en nous l'espérance qui fuit.
En vibrant dans mon cœur, cette voix a des charmes,
Qui raniment ma foi, dissipent mes alarmes.
Pressentant des élus la sainte volupté,
Palpitante d'amour, d'ivresse et d'espérance,
Je désire ici-bas m'abreuver de souffrance,
Pour acquérir comme eux l'heureuse Éternité.
Vous pouvez me frapper, mon Dieu, je veux combattre ;
Pour expier, je sais que nous devons souffrir ;
Les Esprits sont venus dévoiler l'avenir ;
Désormais les chagrins ne pourront plus m'abattre ;
Je connais le creuset qui conduit au bonheur ;
La lumière à grands flots illumine mon cœur ;
Le Spiritisme parle !... O pure et douce flamme,
Sous tes rayons divins nous abritons notre âme :
Ma fille et moi voulons la palme du vainqueur.

Mme M...

à ma soif de connaître que cette partie devait me dévoiler une foule de mystères ; je travaillais alors l'ostéologie avec ardeur.

Un matin, en passant par hasard rue de l'École-de-Médecine, je m'arrêtai devant la boutique du célèbre Charançon, le naturaliste ; sa vitrine a toujours offert une piquante variété à l'œil du savant comme à celui du curieux : tantôt c'est la tête moulée du criminel à la mode, tantôt un squelette de gorille ou de Chimpanzé ; plus loin, des oiseaux exotiques et émaillés avec art, des poissons hybrides et inconnus aux riverains de nos fleuves, des monstres mal venus, des coquillages, des minéraux, des stalactites, des herbiers, etc., etc., des têtes à casiers pour l'étude de la phrénologie. Je plongeai un regard de curieux inassouvi dans la boutique ; une rangée de squelettes humains parfaitement dressés et debout en tapissait le fond.

Je cédai à un désir qui me traversa la pensée : mon traité de Sapey, œuvre la plus complète qui soit sortie de la main des hommes, ne me suffisait pas, il me vint soudain à l'esprit de marchander un squelette complet.

J'entrai, et je me mis à examiner attentivement ces restes hideux de notre faible nature ; tous étaient montés avec des charnières de cuivre d'une façon parfaitement artistique. J'étais jeune et, avec l'insouciance de la jeunesse, je promenais de l'un à l'autre un regard scrutateur, je les touchais même en connaisseur. Les prix devaient être élevés. J'hésitais à faire mon choix, et mes yeux indécis couraient de l'un à l'autre ; le marchand prit la parole :

— Monsieur désire un squelette ?

Je fis un signe qui pouvait dire : Oui.

— A louer ou pour acheter ?

— Mais, lui dis-je, voyons d'abord vos prix.

— Monsieur, me dit-il en me regardant gravement, le squelette a augmenté depuis dix ans de cinquante pour cent.

— Tant que cela ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, nous ne pouvons nous approvisionner qu'avec beaucoup de difficultés.

— Vraiment, et la raison ?

— Des préjugés, dit-il ; les parents les font tous enterrer. Nous n'avons que les suicidés, et encore...

— C'est fâcheux pour vous !

— A qui le dites-vous ? Autrefois, j'aurais eu cinquante squelettes à vous montrer ; aujourd'hui, je n'ai que ces sept ou huit.

— Et combien vaut celui-ci ?

— Lequel ?

— Le plus petit.

— Cent francs, au plus juste.

— C'est vraiment trop d'argent pour un étudiant.

— Alors louez-en un, j'aime autant cela que de les vendre, car je vois le moment où j'en manquerai.

— Je préfèrerais l'avoir en toute propriété ; si je le casse, je n'aurai pas de difficulté.

— Oh ! je suis accomodant.

— Et puis, si je veux l'emporter en province ?

— Alors c'est différent. Eh bien ! tenez, ajouta-t-il, je vous propose une affaire.

— Voyons.

— Voyez-vous ce grand qui pend là-bas, dans le coin, derrière les autres ?

— Parfaitement.

— Vous conviendrait-il ?

— S'il est complet...

— Je vous le garantis. D'ailleurs, s'il manque quelque chose, je m'engage à vous le compléter ; pour celui-là, on pourrait s'arranger.

— Et pourquoi celui-là de préférence ?

— Oh ! c'est tout simple, je l'ai vendu tant de fois que je puis vous le donner à bas prix, relativement.

— Mais encore ?

— Vous me donnerez soixante francs.

— Soit, ce prix est dans mes moyens.

— Voyez-vous, me dit-il, il est de ces objets dont on a peine à se défaire ; dans la nouveauté, on appelle cela des rossignols ; chez nous, cela s'appelle loups. Ce squelette a été vendu dix fois, dix fois il est rentré ; sa vue m'ennuie ; à vous parler franchement, voilà la raison de mon rabais.

— Alors c'est convenu, voilà trois louis.

Le soir, M. Charançon me porta le squelette susdit, me le plaça dans mon cabinet, tout cela avec une gaieté qui m'inspira quelques réflexions.

Oh ! me disais-je, comme on se blase sur tout ! Voilà un mortel qui respire toute sa vie les parfums âcres de la mort, et qui vit, rit et chante dans ce milieu de détritus humains... Et qui sait ? cet homme a peut-être une famille, il est peut-être heureux.

Je fus interrompu par la fin d'une phrase commencée pendant l'opération de la pendaison du squelette... plus de bruit, disait M. Charançon.

— Que dites-vous donc là ?

— Rien, rien, me dit-il en riant, je leur parle quelquefois.

— Monsieur Charançon, lui dis-je, êtes-vous marié ?

— Oui, Monsieur, et père de quatre charmants enfants, pour lesquels je travaille ; du reste, à votre service. Naturaliste de père en fils, minéralogie, ostéologie, taxidermie, mon père eut l'honneur insigne d'embaumer M. de Lacépède, etc., etc...

Il sortit en chantant. C'était l'heure de mon dîner, je ne tardai pas à l'imiter.

Francis de SAINT-LARY.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS

Nouvelle cure d'une jeune obsédée de Marmande (*).

Ceci venait de se passer dans la matinée du 17. Les crises les plus multipliées ayant lieu le soir vers cinq heures, je m'y rendis, mais la crise avait devancé l'heure habituelle, et elle était terminée. A sept heures je rentrai chez moi pour dîner; mais à peine de retour on vint m'avertir que l'enfant avait une crise terrible. Je m'y rendis aussitôt. Après avoir pris, d'une main, près des poignets, les deux bras réunis de la jeune fille, je dis aux hommes qui la tenaient: Lâchez-là; puis, sous mon autre main posée sur sa poitrine, on la vit s'apaiser tout à coup; ma main, portée ensuite sur le visage, y ramena le sourire, et ses yeux reprirent leur état normal. Le même effet du matin avait été produit. Je restai près de l'enfant une partie de la nuit; elle n'eut point de crises, mais dormait d'un sommeil agité; sa physionomie avait quelque chose de convulsif; on lui voyait le blanc des yeux, et elle paraissait souffrir moralement. Elle gesticulait, parlait distinctement et s'écriait d'un accent énergique et émue: *Va-t'en! va-t'en!... oh! la vilaine!... Et l'enfant... et l'enfant... dans les rochers... dans les rochers.* A cette agitation succédait une sorte d'extase; elle pleurait et reprenait d'un accent plaintif: *Ah! tu souffres des tourments de l'enfer!... et moi, tu veux me faire toujours souffrir!... toujours! toujours donc!* Et tendant ses deux bras en l'air et cherchant à se soulever: *Eh bien! emmène, emmène-moi!*

Le père poussait à chaque instant son exclamation : *Oh! c'est drôle!* Et la mère ajoutait : *Il y a là du mystère!* A partir d'une heure de la nuit, l'enfant dormit paisiblement jusqu'au jour.

Ces agitations, ces reproches, ces extases, ces pleurs se renouvelèrent chaque jour après les attaques violentes de l'Esprit, et durèrent bien avant dans la nuit des 18, 19 et 20 septembre. Chaque jour je me rendais auprès de la malade et m'installai pour ainsi dire dans la maison. Pendant ma présence, rien ne se manifestait; mais à peine parti, une nouvelle crise se produisait. Je revenais et la calmais aussitôt comme on l'a vu. Ceci dura plusieurs jours. C'était certes un phénomène bien digne d'attention que ces crises apaisées subitement par la seule imposition des mains; il en était bruit dans toute la ville, et il y avait là matière à étude sérieuse; cependant, j'eus le regret de ne voir aucun des quatre médecins qui avaient soigné l'enfant venir l'observer.

Je remarquai pendant tout ce temps, chez l'enfant, tantôt une gaieté un peu outrée, tantôt une sorte de niaiserie; le père et la mère ne trouvaient pas ces airs naturels, ce qui justifiait la prévision de nos guides.

Le 21 septembre, le père et l'enfant se rendirent avec moi à la séance. Au début, nos guides nous dirent : Appelez Germaine; priez-là de rester auprès de vous, et dites-lui ceci :

« Germaine, vous êtes notre sœur; cette jeune fille est aussi notre sœur et la vôtre. Si autrefois quelque funeste action vous a liées, et a fait peser sur vous deux la justice divine, vous pouvez fléchir le Juge suprême. Faites un appel à sa miséricorde infinie; demandez-lui votre grâce, comme nous la demandons pour vous; touchez le Seigneur par votre prière fervente et votre repentir. C'est en vain que vous chercherez du calme à vos remords et un refuge dans la vengeance; c'est en vain que vous chercherez votre justification en l'accablant du poids de votre accusation. Revenez donc à notre voix; pardonnez, et il vous sera pardonné; ne cherchez pas à ruser avec nous; ne croyez pas que la seule apparence de franchise puisse nous séduire; quels que soient les moyens employés par vous, nous les connaîtrons, et nous vous opposerons notre force et notre volonté. Que votre cœur, aveuglé par la souffrance et la haine, s'ouvre à la pitié et au pardon. Nous ne cesserons de prier l'Éternel et les bons Esprits, ses messagers fidèles, de répandre sur vous la consolation et le bienfait. Ce que nous voulons, Germaine, c'est vous délivrer de vos souffrances. Vous serez toujours accueillie par nous comme une sœur; vous serez secourue. Ne nous regardez donc pas comme des ennemis; nous voulons votre bonheur; ne soyez pas sourde à nos paroles; écoutez nos conseils, et avant peu vous connaîtrez la paix de la conscience. Le remords aura fui loin de vous, le repentir aura pris sa place. Les bons Esprits vous accueilleront comme une brebis perdue qu'ils auront retrouvée; les méchants imiteront votre exemple. Dans cette famille où vous provoquez la malédiction, il ne sera parlé de vous qu'en bien; il y aura de la reconnaissance; cette enfant priera aussi pour vous, et si la haine vous désunit, l'amour un jour vous rassemblera.

» On est toujours malheureux quand on est altéré de vengeance, plus de repos pour celui qui hait. Celui qui pardonne est près d'aimer; le bonheur et la tranquillité remplacent la souffrance et l'inquiétude. Venez, Germaine, venez vous unir à nous par vos prières. Nous voulons qu'à l'exemple de Jules et d'autres Esprits qui, comme vous, vivaient dans le mal, vous soyez près de nous sous l'heureuse protection de nos guides. Vous êtes seule; soyez la fille adoptive de cette famille qui prie l'Éternel pour ceux qui souffrent, et apprend à tous à l'aimer pour être heureux. Si vous vous obstinez à rester cruelle à l'égard de cette enfant, vous prolongerez et aggraverez vos souffrances, et vous entendrez l'enfant et ceux qui l'entourent vous maudire.

» Méritez donc de vos frères l'amitié qu'ils vous offrent de grand cœur; cessez ces tortures, d'où vous vous retirez toute meurtrie. Croyez-en notre parole; croyez surtout aux conseils des bons Esprits qui nous guident, et particulièrement à ceux de *Petite Carita*. Vous ne serez pas sourde à cette prière. Donnez-nous pour preuve que vous accueillez notre offre, la paix et le sommeil sans trouble de l'enfant pendant quelques jours. Nous allons prier pour vous, et ne cesserons de demander la fin de tous vos maux. »

Nous appelons Germaine, et lui lisons ce qui vient de nous être dicté.

D. Avez-vous bien entendu et compris les vœux que nous venons de vous exprimer?

R. Oui; je suis même étonnée de toutes ces promesses; je ne mérite pas tant. Mais je suis un esprit méfiant, et je n'ose y croire. Nous verrons si vos prières me donneront ce calme dont je suis privée depuis si longtemps. C'est vrai, je suis seule, et je ne connais que *celle qui cherche à me déchirer* (*). Nous verrons.

D. Ne voyez-vous pas près de vous de bons Esprits?

R. Si, mais je n'attends rien que de vous.

D. Eh bien! en échange du bien que nous voulons vous faire, ne pourriez-vous cesser de faire le mal, de tourmenter?

R. Et suis-je moi seule la cause de ce mal? Elle y contribue autant que moi. Tourmenter, dites-vous? Nous luttons, nous nous étreignons; la culpabilité est partagée. Elle a été ma complice; je ne vois pas pourquoi vous feriez peser sur moi seule la responsabilité de ces actes violents dont je suis aussi victime, moi.

D. Cependant l'enfant ne va pas vous chercher, et si vous la tourmentez, c'est que vous le voulez bien; vous avez votre libre arbitre?

R. Qui vous l'a dit? vous êtes dans l'erreur; une fatalité nous lie.

D. Eh bien! racontez-nous tout.

R. Je ne puis; on ne jouit pas ici de toute sa liberté... Je suis franche.

D. Allons! Germaine, nous allons prier pour vous. A une autre fois!

En terminant, nos guides nous dirent :

« Pendant ces jours-ci, réunissez-vous aussi nombreux que possible; occupez-vous plus particulièrement d'elle. Votre franchise et votre zèle à son égard la toucheront, et les résultats que nous demandons seront, nous l'espérons, prompts, grâce à cette mesure.

La journée du 22 se passa sans crise, et le soir nous nous réunîmes comme d'habitude.

Évocation de Germaine. — D. Eh bien! Germaine, croyez-vous à notre attachement pour vous?

R. Il m'est bien permis de douter; le paria croit difficilement au baiser fraternel qu'on lui donne en passant. Je suis habituée à voir le dédain et le mépris me poursuivre.

D. Dieu veut que nous ayons de l'amour les uns pour les autres.

R. Je ne connais pas cela. Ici, celui que le remords poursuit ou étreint est un ennemi, un serpent que l'on fuit en lui jetant la pierre. Croyez-vous que cela n'est pas révoltant pour le maudit? Il devient l'ennemi de tous par instinct; la passion et la haine l'aveuglent; malheur à celui qui tombe sous la griffe de ce vautour.

D. Nous, Germaine, nous voulons vous aimer, et nous vous tendons la main.

R. Pourquoi ne m'a-t-on pas parlé ainsi plus tôt? Il y a cependant des cœurs généreux dans le monde que j'habite; je leur faisais donc peur? Pourquoi ne m'a-t-on jamais dit : Tu es notre sœur et tu peux partager notre sort? J'ai encore le poison dans l'âme, lorsque surtout je pense au passé. Le crime mérite une peine, mais la punition a été trop grande : il semblait que tout tombait sur moi pour m'écraser. Dans ces moments on méconnaît Dieu, on le blasphème, on le nie, on se révolte contre lui et les siens, lorsqu'on est dans l'abandon.

Remarque. Ce dernier raisonnement de l'Esprit est le résultat de la surexcitation où il se trouve, mais il vient de poser une question qui a son importance. « Pourquoi, dit-il, dans le monde où je suis, ne m'a-t-on pas parlé comme vous le faites? » Par la raison que l'ignorance de l'avenir fait momentanément partie du châtiment de certains coupables; ce n'est que lorsque leur endurcissement est vaincu par la lassitude qu'on leur fait entrevoir un rayon d'espérance comme allégement à leurs peines; il faut que ce soit volontairement qu'ils tournent leurs regards vers Dieu. Mais les bons Esprits ne les abandonnent pas; il s'efforcent de leur inspirer de bonnes pensées; ils épient les moindres signes de progrès, et, dès qu'ils voient poindre en eux le germe du repentir, ils provoquent les instructions qui, en les éclairant, peuvent les ramener au bien. Ces instructions leur sont données par les Esprits en temps opportun; elles peuvent aussi l'être par les incarnés, afin de montrer la solidarité qui existe entre le monde visible et le monde invisible. Dans le cas dont il s'agit, il était utile à la réhabilitation de Germaine que le pardon lui vînt de la part de ceux qui avaient à se plaindre d'elle, ce qui était en même temps un mérite pour ces derniers. Telle est la raison pour laquelle l'intervention des hommes est souvent requise pour l'amélioration et le soulagement des Esprits souffrants, surtout dans les cas d'obsession. Celle des bons Esprits pourrait assurément suffire, mais la charité des hommes envers leurs frères de l'erraticité est pour eux-mêmes un moyen d'avancement que Dieu leur a réservé.

D. L'Esprit de Jules, que vous voyez près de nous, était aussi un criminel, souffrant et malheureux...

R. Ma position a été pire à moi. Citez tout ce qui peut navrer l'âme; dites combien le poison brûle les entrailles : j'ai tout éprouvé; et le plus cruel pour moi était d'être seule, abandonnée, maudite; je n'ai inspiré de pitié à personne. Comprenez-vous la rage qui déborde de mon cœur? J'ai bien souffert! *je ne pouvais mourir; le suicide ne m'était pas possible;* et toujours devant moi l'avenir le plus sombre! Je n'ai jamais vu poindre une lueur; pas une voix ne m'a dit : Espère! Alors, j'ai crié : « Rage, vengeance! A moi des victimes! j'aurai au moins des compagnes de souffrances. Ce n'est pas la première fois que l'enfant sent mes étreintes (*). »

Remarque. — Si l'on demandait pourquoi Dieu permet à de mauvais Esprits d'assouvir leur rage sur des innocents, nous dirions qu'il n'est pas de souffrance imméritée, et que celui qui est innocent aujourd'hui et qui souffre a sans doute encore quelque dette à payer; ces mauvais Esprits servent, dans ce cas, d'instrument à l'expiation. Leur malveillance est en outre une épreuve pour la patience, la résignation et la charité.

D. Remerciez Dieu de vous avoir tant fait souffrir; ces souffrances sont l'expiation qui vous a purifiée.

R. Remercier Dieu! vous m'en demandez trop; j'ai trop souffert! L'enfer était préférable à ce que j'endurais. Les damnés, comme on me l'a appris, souffrent, pleurent et crient ensemble: ils peuvent se débattre et lutter entre eux; moi, j'étais seule. Oh! c'est horrible! Je me sens, en vous faisant ces description, prête à blasphémer et à fondre sur ma proie. Ne croyez pas m'entraver en mettant entre elle et moi un ange souriant. Je lutterai avec tous, qui que ce soit.

D. Quel que soit le sentiment qui vous agite, nous ne vous opposerons que le calme, la prière et l'amour.

R. Ce qui me plaît le plus, c'est que vous me parlez sans m'injurier, sans me repousser; et que vous voulez me faire espérer. Oh! n'attendez pas que je me livre tout de suite; j'ai peur de la déception. Si, après m'avoir fait de si belles promesses, si belles que je ne puis y croire, vous alliez m'abandonner! Oh! alors, que deviendrais-je? Et, j'y réfléchis; pourquoi ces consolations si tard? et pourquoi vous? serait-ce un piége caché? Tenez! je ne sais que croire, que faire; vrai, cela me paraît étrange, surprenant!

Remarque. — L'expérience prouve en effet que les paroles dures et malveillantes sont un très mauvais moyen pour se débarrasser des mauvais Esprits; elles les irritent, ce qui les porte à s'acharner davantage.

(La fin au prochain numéro.)

(*) Voir le numéro 4.

(*) La suite du récit fera comprendre ces dernières paroles.

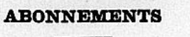
(*) Les parents nous ont dit qu'en effet leur enfant avait, à l'age de six ans, éprouvé des crises dont on ne pouvait se rendre compte.

Nous publierons prochainement une charmante poésie de M. Léopold de CHABAL.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 6. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 21 Janvier.



ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr. 50

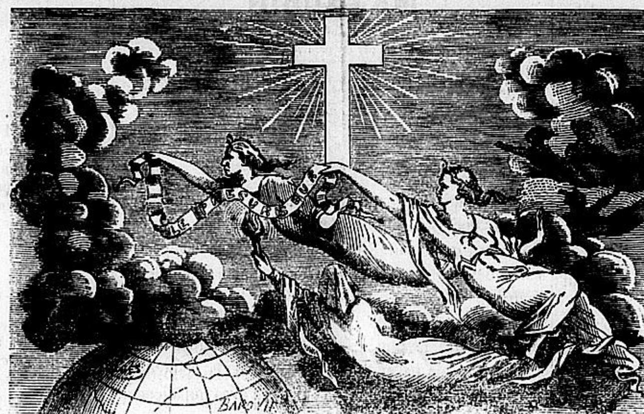
DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an	9 fr.
Six mois	5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.
On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, où l'on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.



AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 21 Janvier 1865.

Échapper à tous les maux, jouir de tous les biens, voilà l'idée fixe de tout homme venant en ce monde.

Considérée, dans l'individu, comme dans les peuples, la vie humaine n'est autre chose qu'une aspiration invincible vers le bonheur parfait.

Otez ce puissant modèle, a dit quelqu'un, et le genre humain déserte la vie en masse, l'homme ne voulant exister qu'à la condition d'être heureux.

Donnez-donc du bonheur à cet être dont le cœur ambitieux pousse un cri plaintif, nuit et jour, sous le soleil, partout, disant : Qui me donnera des biens?...

Donnez toujours, car un homme à qui tous les honneurs, toutes les gloires et toutes les richesses avaient été départies, un homme que toutes les jouissances de la vie environnaient en foule, penchant, sur sa poitrine oppressée, sa tête languissante, murmurait ces paroles de désolation, répétées par tous les échos du cœur humain : Ce n'est pas assez... l'objet de mon ambition n'est pas venu encore... et ma vie se consume en désirs superflus.

Non, non, pas un cœur d'homme au monde qui ait été pleinement satisfait, en dépit de toutes les faveurs de la fortune, et qui ne se soit écrié, avec un accent plein d'angoisse : Vanité des vanités, tout n'est que vanité!

Cette soif de bonheur qui nous tourmente serait-elle donc vianes, elle-même, comme son objet, comme le fantôme qui nous fait d'une fuite éternelle?

Pensée insatiable et de dévorement, ne serais-tu qu'un mensonge nous entraînant, d'une course insensée, comme un mirage, à travers les solitudes incommensurables du désert? Si tu n'es que cela, à quoi sert de vivre, de devancer les premiers rayons du soleil, de se refuser tout repos pour atteindre du vide, avec la plus fatale inanité?

Eh bien, oui, la vie de l'homme est un mystère, le mystère de la volupté et de la douleur, ensemble pétries, et jetant ainsi le cœur de l'homme en proie à des desirs sans cesse renaissants.

Mais écoutez, aujourd'hui, vous tous qui avez des oreilles pour entendre, écoutez ce que l'esprit révèle : Votre bonheur est loin de vous, plus loin que les dernières limites de cette terre, voilà pourquoi la terre n'est point votre lieu de repos.

Comment pourriez-vous espérer de vous trouver à l'aise, avant d'avoir atteint le terme de vos destinées?

Ce n'est pas au milieu de sa course que le voyageur se repose, c'est au terme de son voyage.

F. MAURICE.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Quel est le premier devoir de l'homme?

R. C'est comme si vous disiez : Quel est le devoir d'un voyageur? N'est-ce pas de connaître le point d'où il est parti, le but de son voyage et de marcher à la hauteur de sa mission?

D. Sans doute; mais n'y a-t-il pas des ombres sur notre route, et telles qu'il ne nous est pas permis de distinguer parfaitement nos voies?

R. Il est vrai; mais laissez douter ceux qui ne recherchent point la vérité de bonne foi, ou qui restent indifférents à sa manifestation..... L'homme vient de Dieu, voilà son principe généralement reconnu, et il revient à Dieu, voilà sa fin, en dépit de toutes les ténèbres dont plusieurs encore s'efforcent de tenir la terre couverte.

Cela posé, que doit faire l'homme pour marcher à la hauteur de ses destinées?

Il est écrit : Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait.

C'est donc à dire que l'homme doit marcher vers son

FEUILLETON

LE SQUELETTE DE DOUBLEMARD

(Suite.)

III.

Minuit venait de sonner, lorsque je rentrai dans mon petit logement, j'étais encore sous le charme de mon acquisition du jour et je voulus jetter sur le squelette un dernier coup d'œil.

Ravi de mon achat, je me mis au lit. Au bout de quelques minutes j'entendis un léger bruit; je frappai le bois de ma couche croyant aux ébats nocturnes de quelque souris, mais le bruit, loin de se calmer, sembla prendre de plus grandes proportions.

C'était comme un cliquetis, on eut dit des dominos se heurtant sur une table de marbre, j'allumai précipitamment ma bougie et je me livrai à une gymnastique capricieuse dans la chambre, espérant mettre la main sur l'insecte ou l'animal qui s'ingéniait à troubler mon repos.

Ma course fut stérile... je me recouchai.

Alors le bruit devint de plus en plus fort.... c'était intolérable, il était impossible de fermer l'œil, j'eus alors l'idée que ce bruit pouvait venir du cabinet.... je rallumai ma bougie bien persuadé que quelque matou ou quelque rongeur s'y trouvait renfermé, j'ouvris... une sueur froide me saisit, le squelette s'agitait....

Sans me poser en brave, je ne voudrais pas cependant passer pour poltron, mais je l'avoue, une peur d'enfant, une peur sans nom s'empara de moi, le flambeau tomba à terre avec fracas, tellement était grande mon émotion.

Ce bruit me rappela à moi, je repris mon assurance, et, persuadé qu'il ne pouvait y avoir là rien de surnaturel, je cherchai la cause directe de cette danse macabre.

Je regardai attentivement, méticuleusement le squelette; il était toujours en proie à des mouvements convulsifs et désordonnés, les deux jambes surtout; alors une idée bizarre me vint à l'esprit, je vais, me dis-je, le prier de se taire.

Comme on le voit, je n'avais plus peur!

Qui que tu sois, m'écriai-je, respecte mon sommeil, et, si tu as quelque prière posthume à m'adresser, je suis prêt à t'écouter.

Le squelette devint immobile; alors je me pris à rire de ma frayeur première. Que voulez-vous, l'homme est ainsi bâti, notre raison blessée reprend toujours le dessus. En voyant le squelette revenu à son état de calme habituel, je repris mon aplomb et je m'en voulus de mon premier mouvement.

Je trouvai même une explication plausible à son agitation. Qui sait, me dis-je, si quelqu'un n'a pas marché ou dansé au-dessus du cabinet, peut-être même une voiture, en passant dans la rue, a-t-elle ébranlé la maison. En effet, c'était une ancienne masure moitié plâtre et moitié bois, une de ces bâtisses sans âge et sans style que Paris fait disparaître chaque jour de ses rues, mais que malgré leur incommodité on voit disparaître avec regret.

Que de belles heures de jeunesse et d'espoir! quels rêves! quelles sommes de force et de sentiment ont été dépensées dans ces vieux taudis tremblants. Chambrettes de l'étudiant et de l'artiste où l'on se rechauffait, faute de bois, à la sainte flamme de l'amour et du travail, qu'êtes-vous devenues!!!

Je dois le confesser aujourd'hui, ma raison raffermie par une démi tendance au matérialisme, me prouva que tout ce qui venait de se passer n'avait rien que de très explicable; je me recouchai donc avec la conscience parfaitement tranquillisée.

Je ne puis faire part des autres impressions du moment, mais je me souviens que je tombais d'un sommeil lourd, c'était presque de la léthargie.... J'essayai de lutter, mais en vain, je retombai la tête sur l'oreiller, sans force, dans un état d'atonie indescriptible, ma volonté était comme paralysée, je crus que c'était la mort qui m'envahissait peu à peu!

Soudain, une lueur extraordinaire frappa mes yeux : j'aperçus alors dans l'espace un point noir qui s'avançait en grossissant vers moi avec la rapidité d'une flèche. Puis, tout-à-coup, ce point prit la forme d'un être vivant....

Alors je reconnus mon ancien camarade, ma bouche ne me refusa plus le son, et je m'écriai, en lui tendant la main.... Doublemard!!

C'était lui en effet tel que je l'avais connu à l'hôtel du Périgord, seulement il était pâle et profondément triste; je lui tendis de nouveau la main, il se contenta de diré d'une voix cassée et tremblotante. — C'est inutile, les morts ne peuvent toucher les vivants; écoute-moi sérieusement, je ne suis plus le fou, le gai Doublemard, je suis tout simplement l'âme qui animait jadis, dirigeait et faisait mouvoir le squelette que tu viens d'acheter aujourd'hui!

Ce début m'intrigua, je me mis sur mon séant et j'écoutais avidement ce que mon vieil ami allait me dire.

IV.

— Mon ami, me dit-il, tu as dû être étonné du tapage que j'ai fait ce soir dans ton cabinet!

— Comment! c'était par un effet de ta volonté que ton squelette s'agitait ainsi!

— Mais oui.

— Mais alors, qu'est-ce que la mort?

— La mort, enfant! ce serait long à t'expliquer, lis les deux mille auteurs qui ont traité cette matière, sans oublier Bichat, le plus audacieux, et tu n'en sauras rien!

— Jusqu'à présent! lui dis-je, je l'ai considérée comme la sépation brutale du mouvement et de la matière?

perfectionnement intellectuel et moral, étant intelligence et amour, comme celui qui lui est proposé pour modèle.

D. Comment voulez-vous que l'homme devienne semblable à Dieu? cela ne lui est-il pas défendu, autant que c'est d'ailleurs de toute impossibilité pour lui?

R. L'homme ne doit certainement pas avoir la prétention d'arriver à l'impossible, mais ne lui est-il pas possible de se perfectionner, de devenir plus parfait et meilleur, au moyen d'une bonne volonté, soutenue par de constants et généreux efforts?

D. Que faire contre une nature rebelle, et pour ainsi dire invincible?

R. Tout est possible à celui qui veut, et qui ne craint pas la peine.

Représentez-vous une fortune à acquérir, au prix de surmonter toute sorte d'obstacles, eh bien! l'homme l'acquiert au péril de sa vie.

Représentez-vous une citadelle imprenable, eh bien! il l'emportera d'assaut, si vous jetez un défi à sa valeur.

Quels sont les biens et les honneurs que vous offrez à son ambition?

Dites... et il en fera la conquête.

Et vous voudriez qu'il ne puisse arriver, s'il le veut bien, à triompher des vices qui l'éloignent de ses destinées, et à conquérir les vertus qui l'en rendent digne?

D. Sans doute; mais d'où vient que l'homme n'avance pas vers son perfectionnement, et qu'au contraire il s'en éloigne?

R. C'est qu'il ne cherche pas à connaître ses défauts, et se dispense ainsi de travailler contre eux pour les réduire en servitude.

C'est qu'il se croit parfait, sans avoir rien fait pour le devenir, sans avoir mis la main à la charrue pour creuser le sillon, et faire fructifier le champ qui lui a été confié.

Ce n'est pas que l'homme reste sans rien faire, car il devient plus riche et plus élevé en honneur, au prix de ses sollicitudes.

Mais devant Dieu, qu'est-ce que cet homme tout chargé d'un bagage qui n'accuse pas peut-être une seule vertu?

Cet homme a un nom, et on dit qu'il est vivant; mais voici la vérité évangélique : Cet homme est mort, cet homme n'est pas digne de ses destinées immortelles, et seulement, lorsque l'heure sera venue, ce ne sera pas trop tôt que le fossoyeur se hâte d'enlever sa dépouille, cependant que son âme subira déjà le jugement qui est réservé aux insensés, en présence des éternelles lois de la justice.

MATHURIN

Modeste cultivateur, Spirite et heureux, né à Lagrasse, petite ville de l'Aude, remarquable par ses perdreaux et son monastère,

A MADEMOISELLE CATERINETTE

DU *RÉVEIL*.

Carcassonne, le 15 janvier 1865.

MADEMOISELLE,

Je soignais ce matin, dans mon jardin, quelques pauvres petites plantes sorties à peine de leur manteau de neige, quand un Esprit de mes amis m'a apporté, sur une goutte de rosée, votre bienveillante et délicieuse épître.

J'ai quitté à l'instant la bêche, si légère à ma main, pour prendre la plume, qui lui est si lourde; et je m'empresse de payer à votre bon cœur la dette dont vous attendez, dites-vous, le paiement avec impatience.

J'ai un grand défaut : la franchise. Aussi vous dirai-je, sans détour, que jeune, ardente et belle, vous sacrifiez trop à la pureté des lignes, à la forme, pour croire aux Esprits.

Je ne vous en veux pas, mais je tiens à vous convaincre de la réalité de mes manifestations spirites.

Pauvre de nom, je m'empare du nom des autres; je me présente à vous paré des plumes du paon. Je ne viens pas, vous le voyez, vous tromper pour mieux vous séduire.

A coup sûr, vous avez de la poésie dans l'âme. Ecoutez :

« Il y a dans le monde deux mondes : le monde qu'on voit, » et le monde invisible. L'un est aussi certain que l'autre, » quoiqu'il ne tombe pas sous les sens, parce qu'il tombe sous » le sens des sens, qui est l'intelligence. »

LAMARTINE.

« La table tournante et parlante a été fort raillée. Parlons » net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par » la moquerie, c'est commode mais peu scientifique. Quant à » nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est » de sonder tous les phénomènes. La science est ignorante et » n'a pas le droit de rire. Un savant qui rit du possible est bien » près d'être un idiot..... Eluder un phénomène, lui refuser » le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le » mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire » banqueroute à la vérité; c'est laisser protester la signature » de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table » moderne a droit comme un autre à l'observation.

» Du reste, on le voit, le phénomène, toujours rejeté et » toujours reparaissant, n'est pas d'hier. »

VICTOR HUGO.

« Quant à l'existence des Esprits, je n'en doute pas; je n'ai » jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des » êtres s'arrête à l'homme. Je suis persuadé que nous avons » autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois » fermement aux Esprits. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail. Pourquoi ne pourraient-ils » pas communiquer avec les hommes par un moyen quelcon» que, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table? »

VACQUERIE.

Préférez-vous, chère belle, l'astronome au jésuite? Choisissez :

« En dehors des mathématiques pures, quiconque prononce » le mot impossible est un imprudent. »

ARAGO.

« Les diverses théories qui ont été émises par MM. Littré, » Chevreul, Faraday, Babinet, Rogers, Figuier, Agenor de » Gasparin, pour expliquer les phénomènes spirites contem» porains, sont donc évidemment insuffisantes. Y a-t-il appa» rence que quelqu'autre système, encore à naître, puisse en » rendre compte sans recourir à l'intervention des Esprits? » Je ne crains pas de dire que non. »

Le P. A. MATIGNON,
De la Compagnie de Jésus.

Vous faut-il encore un théologien?

« En France, comme en Allemagne et en Amérique, c'est » une table, un guéridon, un chapeau, une corbeille qui » s'anime, tressaille, s'agite comme un être intelligent; ils » donnent des réponses au moyen de signes convenus; il y a » échange de pensées, de sentiments; c'est une véritable cor» respondance. Les faits sont tels ou ils ne sont rien.

» Ces objets-médium comprennent donc les questions énon» cées et les langues humaines; ils pensent aussi, puisqu'ils » répondent aux questions et transmettent une pensée par un » signe matériel.

» Il y a donc en eux des faits d'intelligence et de raison.

» J'y vois aussi des actes de volonté et de liberté, puisqu'ils » consentent ou refusent de parler selon les sujets proposés et » selon la manière dont on les interroge.

» Je trouve encore des apparences de sensibilité, puisqu'ils » se jettent violemment en arrière et se renversent lorsqu'on » veut les forcer à dire ce qui ne leur convient point.

» Ces faits ne peuvent appartenir qu'à un Esprit : les êtres » inorganiques n'ont d'autres phénomènes que ceux d'étendue, » de pesanteur, de forme, d'inertie; les êtres organiques ont » des phénomènes de mouvement, de sensibilité.

» Quant aux faits de pensées, de volonté, de sentiment, ils » caractérisent uniquement ce qu'on appelle *Esprit, âme,* » *intelligence.* »

L'abbé F.-G. de PREIGNAN,
Docteur en théologie.

Gloire au philosophe! gloire au chrétien! Inclinez-vous, Mademoiselle, et lisez encore :

« Si ceux qui ont vécu ne sont pas la proie du néant, n'avons» nous avec eux nul rapport? et le plus grand, le plus vivant » des hommes peut-il, après sa mort glorieuse et triomphante, » demeurer sans rapport réel avec le monde des âmes? Est-ce » que tous les êtres humains présents sur terre ou recueillis » en Dieu, n'ont pas entre eux quelques rapports vivants? Si » tout atome créé a certainement des rapports réels avec tout » autre atome, de bonne foi, est-ce que tout Esprit libre et » intelligent n'a pas nécessairement quelque rapport réel avec » tout autre Esprit libre et intelligent? Et n'est-il pas temps de » comprendre scientifiquement que, par l'amour, les Esprits » se pénètrent les uns les autres. »

A. GRATRY, de l'Oratoire,
Ancien élève de l'Ecole polytechnique, professeur de morale évangélique à la Sorbonne.

Que de questions soulève le Spiritisme! La matière inorganique s'agite et les Esprits parlent.

Les fluides disséminés dans l'espace sont-ils connus? Chaleur, lumière, électricité, sont-ce des forces distinctes ou des modes de l'unité?

Le corps humain ne dégage-t-il pas aussi ses fluides?

Les Esprits n'ont-ils pas un corps comme nous avons un corps?

Les fluides physiques, humains et spirituels sont-ils susceptibles de combinaison?

L'aimant attire le fer, la plante attire la plante, le globe attire le globe, l'homme attire l'homme, les Esprits seuls seraient-ils déshérités de la loi d'amour?

Quelle est la nature de la volonté de l'homme?

La volonté est-elle autre chose que la résultante des forces intellectuelles?

Les forces intellectuelles n'ont-elles pas le droit et le devoir de déplacer les fluides, d'agir sur eux et de produire tant de phénomènes incompris?

L'homme connaît-il l'étendue de sa puissance?

D'où vient que la foi, c'est-à-dire la volonté appliquée, soulève les montagnes?

L'électricité physique triomphe de l'espace, l'électricité spirituelle a-t-elle moins de valeur?

Pourquoi la prière? La prière implique non-seulement Dieu, mais encore la communication des vivants avec les morts; l'air a ses vibrations, la prière doit avoir les siennes.

Quelle est la cause des diversités infinies dans les aptitudes? La conformation des organes? Mais pourquoi les organes sont-ils diversement conformés?

Cette diversité dans l'unité peut-elle trouver sa cause ailleurs que dans la justice de Dieu?

Pour que Dieu soit juste, n'est-il pas nécessaire que l'être humain soit le produit de ses antécédents et de ses œuvres?

Les œuvres de l'enfant qui vient au monde ne sont-elles pas antérieures à sa vie actuelle? L'enfant n'a-t-il pas déjà vécu, mérité et démérité?

Le péché d'origine, puisque j'en suis responsable, vient de moi, de moi seul, et non pas d'un autre; voilà la justice.

N'est-ce pas que ces problèmes sont dignes d'étude?

Et des hommes passent, nous jetant à la face le dédain, l'outrage et la calomnie!

Ne faites pas comme eux, Caterinette. Donnez pour base à vos croyances un Dieu créateur et des créatures immortelles. Arrivez, par l'étude, moins à la science qu'à la pratique des vertus modestes. Demandez aux épreuves d'ici-bas les gloires d'une vie meilleure. Loin des basses atmosphères, montez, montez jusqu'au Spiritisme! Là, vous trouverez un air pur..... la paix de l'âme, que vous chercheriez vainement dans un monde ingrat et frivole.

MATHURIN.

— Qu'entends-tu par mouvement?

— Ce qu'on appelle âme!

— Alors tu as raison, l'âme est immortelle, du moins peu de personnes en doutent, mais la matière l'est aussi, si l'âme remonte aux régions éthérées, patrie de sa noble origine, la matière reste ici-bas; n'étant qu'une partie de la terre elle revient a elle; mais ce que tu ignores c'est que l'âme est obligée de rester surveillante de la matière jusqu'à l'entière transformation de cette dernière.

— Mais alors pourquoi la cessation de l'action, la fin de la vie, en un mot?

— Eh bien, une fois mort on n'agit plus, mais on existe encore; ainsi, chez moi comme chez les autres, mon âme doit rester avec ma dépouille terrestre jusqu'à l'heure où ellesera tout à fait annihilée et fondue avec la terre.

— Tu m'épouvantes!

— Oh! me dit-il avec un sourire de commisération, il est bien d'autres mystères auxquels se refuserait de croire ta raison.

— Mais encore, lui dis-je?

— Par exemple ce que je vais te dire : nous sommes donc malgré la mort. Ainsi tu frappes un cadavre, un squelette même, il souffre; ce n'est pas une souffrance aiguë, mais c'en est une. Tu insultes un mort, il ressent l'insulte; la privation du mouvement, qui a fui par la mort, lui interdit de se venger, mais il est très contrarié. Juge, me dit-il, ce que les orgueilleux et les monarques morts doivent souffrir journellement lorsqu'ils s'entendent insulter ou maudire.

— Assez, tu vas jetter la terreur dans mon esprit!

— Je ne suis pas venu te voir dans ce but.

— Mais lorsque la matière est fondue, annihilée avec sa vieille mère originelle, que devient-elle?

— Elle se transforme, en se recomposant et se rajeunissant.

— Et l'âme?

— L'âme opère sa transformation aussi. Puis, comme elle est une part de la création elle va tout simplement réanimer de la matière rajeunie, c'est-à-dire lui redonner la vie active par le mouvement.

— Alors, lui dis-je, tu es pour le moment une âme en disponibilité?

— Ne ris pas, ce mot peint assez ma position; mais en attendant que notre heure de transformation ait sonné au clepsydre de l'éternité, le grand *Tout* ne nous défend pas de protéger nos faibles restes, aussi je suis venu te prier de me soigner puisque le sort te fait mon maître.

— Avec plaisir.

— Puis, j'ai quelque chose à te demander?

— Que faut-il faire?

— Jure-moi de faire ce que je vais te demander!

— Je te le jure! au nom de notre vieille amitié.

— C'est peut-être à ton point de vue un enfantillage, mais je souffre d'une manière horrible, insondable, pour rien, pour une bagatelle : figure-toi que le tibia gauche de mon squelette n'est pas à moi, c'est un tibia d'occasion que l'on m'attacha jadis chez ce misérable Charançon.

— Et que puis-je y faire?

— Me rendre le mien!

— Et où le trouver?

— Chez ce malheureux empailleur; du moins, il était encore dans son laboratoire ces jours derniers.

— Je te le promets, mais une dernière question.

— J'écoute.

— Pourquoi en veux-tu à ce tibia étranger?

— Pourquoi? Te souvient-il de la haine que j'avais jadis vouée à la police?

-- Hélas! que de nuits passées au poste!!!

— Oui, je m'en souviens; ce qui ne fit qu'augmenter ma haine pour tout ce qui était sergent-de-ville, appariteur ou même soldat. Juge un peu si je dois souffrir, si je suis continuellement torturé, si je me mets en rébellion permanente avec ce tibia, cet intrus qui semble me narguer, ce tibia a appartenu...

— A qui enfin, à un de tes ennemis?

— Oui. Ce tibia maudit appartenait à un gendarme mort du choléra en 1848!!!

Le pauvre Doublemard me dit cela d'un air si lugubre, mais si comique à la fois, que je partis d'un immense éclat de rire... Ce qui me réveilla. Il était midi. Le soleil etait radieux... Je sautai à bas du lit, j'allai droit au squelette...

— Mon pauvre ami, lui dis-je en lui prenant les doigts, je te jure de te rendre ton tibia et ta tranquillité.

Il me sembla ressentir une légère pression... C'était Doublemard qui me remerciait d'avance!!!

FRANCIS DE SAINT-LARY.

(*La fin au prochain numéro.*)

On nous prie d'insérer la lettre suivante :

Toulouse, le 16 janvier 1865.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Avant la lettre, voici mon préambule : Je ne consents pas à ce que vous fardiez mes phrases; le fard affadit.

Dans ma lettre insérée dans votre premier numéro, il n'y a que le canevas et la dernière citation qui m'appartiennent.

Je vous ai dit que je ne me posais pas en écrivain élégant, que pour cela l'instruction me manquait. Je me présente simplement en apôtre du Spiritualisme évangélique et non du Spiritisme, quoique parmi ces derniers je compte de nombreux amis dont je m'honore.

Les apôtres ont eu, dans tous les temps, un langage agreste; laissons à chacun sa robe. Signant de mon vrai nom, j'assume la responsabilité de mes incorrections. Je laisse seulement au prote le soin de mon orthographe.

Voici ma lettre :

« Dans votre numéro du 7 de ce mois, vous nous rendez spectateurs d'une passe d'armes, où deux habiles champions, quoique avec des armes courtoises, ne s'en portent pas moins des coups sensibles.

» Avant que les juges du camp (le public) ne décernent le prix, je viens, moi, très humble champion, entrer en lice, et, sans avoir la prétention de le disputer, essayer si de ma main sénile je pourrai rompre une lance.

» M. Mathurin, de Carcassonne, avec sa haute raison et son esprit fin, soutient l'utilité des manifestations et leur bonne nature; il ajoute qu'il ne suffit pas de changer le pavillon d'un navire pour changer la nature de la marchandise, et conclut que si c'est le démon qui est l'auteur des manifestations, qu'on nous le laisse, puisqu'il nous rend meilleurs.

» M. Etienne Benezet convient de la réalité des manifestations, mais affirme leur nature diabolique, contraire au dogme et à la morale chrétienne.

» Pour s'exprimer ainsi, il faut que M. Benezet ait de bonnes raisons, et il les a, si j'ai bien lu sa brochure du panthéisme et des tables tournantes.

» Cependant, ne se serait-il pas trop hâté de conclure? Devait-il se borner aux faits qui se sont produits dans une maison de l'un des membres de sa famille? Est-il bien assuré qu'il n'y ait pas eu imprudence de la part des opérateurs?

» Se trouvant en présence d'un démon, d'un mauvais Esprit, selon moi, devait-on aussi honteusement battre en retraite et prendre la fuite?

» Ne sait-il pas que le rituel donne la formule pour écarter les mauvais anges?

» Il est vrai que quoique l'exorcisme ait toujours sa même vertu, il ne réussit pas à la volonté de l'exorciseur. Témoins jadis les exorcistes de Loudun et ceux de nos jours à Morzines (Savoie annexée), dont les possédés font peut-être encore aujourd'hui le désespoir des prêtres, qui ne peuvent les calmer.

» Est-ce à dire que l'exorcisme faillit? Non, puisque le divin Maître a dit qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles. C'est la foi des exorciseurs. Il ne suffit pas d'invoquer le Saint-Esprit pour qu'il descende en nous en langues de feu. Il lui faut un temple approprié.

» Si M. Benezet, ou tel autre membre de sa famille, après avoir chassé l'Esprit impur, eût, après une fervente prière, fait une évocation, peut-être que dans sa lettre il eût pu nous dire que si les mauvais se présentent, les bons peuvent se présenter également.

» Le major hollandais Revius raconte que chez lui, à La Haye, dans une séance où les évocateurs étaient gens sérieux, les Esprits qui se produisirent ne laissèrent d'abord rien à désirer, quant à leur moralité; le milieu s'étant modifié par la retraite des personnes sensées, les Esprits changèrent, et leurs allures furent tellement impudiques, que, pour les caractériser, les opérateurs ne trouvèrent d'autres noms que ceux d'incubes et succubes.

» M. Benezet, simple laïque, a tort, selon moi, de proscrire toutes les manifestations, sans, au préalable, s'assurer si de bons Esprits ne peuvent répondre à la prière de l'homme. Cette proscription en masse n'est logique que pour certains prêtres, qui, semblables aux courtisans d'un monarque, voient avec peine que l'affligé porte sa requête aux pieds du souverain Maître, sans passer par leur filière.

» Le Spiritualisme, ou Spiritisme, a des inconvénients, mais il a de plus grands avantages. S'il fallait le proscrire parce que l'on peut en abuser, par la même raison il faudrait proscrire le soc de la charrue, que l'on peut tourner en arme meurtrière.

» La manifestation des Esprits fait croire en Dieu et à la vie future les plus matérialistes. N'est-ce pas déjà quelque chose, je vous le demande, par le temps qui court?

» Vous savez, monsieur Benezet, que Bayle et Voltaire ont dit : « Faites-nous croire à Satan, nous croirons à vos dogmes. » Eh bien! le Spiritualisme fait croire aux mauvais Esprits. Vous et tant d'autres, au lieu de le honnir, vous devriez l'en remercier.

» Cependant, laissez-moi répondre à vos prétentions que les manœuvres du Spiritisme sont diaboliques et contraires au dogme; en temps et lieu, je répondrai à l'objection qui les prétend contraires à la morale chrétienne.

» Pour cela, je ne ferai point un vain étalage d'érudition, que je ne possède pas, ni d'hypothèses qui peuvent être combattues par d'autres plus spécieuses. Je me bornerai à des faits; c'est concluant et à la portée de toutes les intelligences.

» Je commence par son objection diabolique.

» Le divin Maître dit dans l'Evangile : Au fruit appréciez l'arbre!

» N'étant pas autorisé à mettre en scène des personnages étrangers, je suis forcé de me produire moi-même.

» Pendant ma longue carrière, j'ai croupi dans le matérialisme le plus absurde; j'en étais descendu jusqu'aux théories de Gall.

» Les tables tournantes et les intelligences qui se manifestèrent me firent réfléchir. J'observai; et, d'induction en induction, j'arrivai à la certitude que les Esprits qui se manifestaient avaient déjà vécu sur terre. Certains me donnèrent sur leur identité des preuves que je ne pouvais récuser. *Je crus*... et me dis : Puisque les trépassés ne sont pas morts, comme eux *tu ne mourras!*

» Demandant ensuite à m'instruire, il me fut dit de m'humilier. Et c'est, sans doute, pour abaisser mon orgueil d'esprit fort, qu'un Esprit protecteur me dit de faire, pendant neuf jours, le Chemin de la Croix. Concevez-vous un voltairien faisant le Chemin de la Croix? J'obéis. « Celui qui s'humilie sera élevé, a dit le Christ. » Après, après..... je fus me jeter aux pieds d'un moine.

» Cette confession publique, que je suis heureux de faire, je le sais, sera diversement interprétée.

» C'était cependant la confession des chrétiens primitifs, elle est devenue auriculaire à la suite d'un incident que l'histoire a mentionné.

» Les mêmes Esprits ou démons, au choix de M. Benezet, en expiation d'avoir affirmé pendant tant d'années des croyances matérialistes, me poussent aujourd'hui au prosélytisme et à l'apostolat. Saul allant à Damas en persécuteur des chrétiens, en revint apôtre et baptisé par l'Esprit saint, du nom de Paul.

» Passons maintenant à la deuxième objection : *Les dictées des Esprits sont contraires au dogme.*

» C'est le docteur Grand-Boulogne, fervent catholique, ancien agent consulaire aux Antilles, choisi directement par l'Empereur, en juillet 1862, pour aller soigner la fièvre jaune à la Vera-Cruz, qui va se charger de cette réfutation.

» Les faits suivants, je les extrais d'une lettre qu'il a adressée de Paris, le 11 décembre 1861, au rédacteur de la *Revue spiritualiste*.

» Il commence par une argumentation sérieuse contre les ecclésiastiques qui ne voient dans les manifestations que l'œuvre du démon; il les traite de possédés et d'endiablés (textuel); il ajoute qu'il reconnait bien là la ruse et l'habileté du malin.

» Le soir d'une journée où la belle-mère du docteur, presque paralytique, avait reçu la sainte communion, ils s'étaient disposés pour une séance. Une feuille de papier blanc était déposée sur la table, en face du docteur qui récitait une prière, lorsque tout-à-coup apparait sur le papier une magnifique immortelle rouge; et près de l'immortelle se trouvèrent soudainement écrits, en très grosses lettres, ces deux noms : Jésus, Marie.

» Après, l'on reçut par coups frappés de magnifiques dictées dont j'extrais les deux suivantes :

« Ce matin nous étions réunis pour recevoir et adorer notre » divin Maître. Le Christ a visité votre demeure. Et la présence » du Roi des cieux a permis la manifestation admirable de ce » soir. »

» Ensuite :

« Écoutez cette pensée de Pascal et méditez-la : D'abord » qu'on est témoin d'un miracle, on doit se soumettre, mais » il faut voir si celui qui le fait nie ou Dieu, ou Jésus-Christ, » ou son Église. »

« Dans une autre soirée, un prêtre, qui avait des appréhensions démoniaques, reçut une admonition latine, écrite par une jeune dame qui tenait le crayon écrivant avec une rapidité inouie pendant que des coups ne cessaient de retentir dans la table et au plafond. Une circonstance intéressante, c'est que le médium, au-dessous de chaque mot latin, écrivait le mot français et, sans y penser, donnait à la fois le texte et la traduction interlinéaire. Le docteur ajoute que le médium est incapable de lire correctement une phrase latine.

» La lettre du docteur se termine par une citation d'un Esprit qui signe Reine; elle est courte :

« Croyez-moi, chers amis, la morale n'est que vanité sans » une règle; et cette règle, c'est votre sainte religion. »

» Ici je m'arrête. Si ces faits patents ne portent pas la conviction, tout ce que je pourrais ajouter serait en pure perte.

» Je termine : m'adressant aux prêtres, je leur répèterai ces bonnes paroles de M. Mathurin : Si c'est le démon qui nous convertit à Dieu, laissez-nous-le.

» Agréez, etc.

PAUL THOMAS,
20, rue de la Providence.

NOTA. — Je tiens à la disposition des personnes qui voudront en prendre connaissance la très remarquable lettre de M. le docteur Grand.

FAITS DIVERS

Le *Réveil* s'est endormi et l'*Etincelle* s'est réveillée. Le tout s'étant passé sans bruit, nous croyons devoir porter cette nouvelle à la France et à l'étranger, dans l'espoir que Catherinette ne suspectera plus nos bonnes intentions.

*
* *

Plusieurs nous certifient qu'ils ne croyaient à rien avant le Spiritisme, si ce n'est au système Gall, cependant qu'ils croient fermement aujourd'hui dans la justice divine et dans la nécessité d'être en règle, autant que possible, pour obtenir un jugement favorable.

⁂

Les églises de Toulouse sont pleines de Spirites, ce dont ne se doute pas M. le curé de..., qui, prêchant contre eux dimanche dernier, recommandait fort à son auditoire de fuir cette horde barbare. Au lieu de se mettre à fuir, l'assemblée se mit à rire. Sur ce, nous devons dire que les Spirites ne vont pas seulement à la messe, mais encore à confesse; ce qui prouve qu'ils ne viennent point détruire la loi, mais l'accomplir.

C'est ce que vous ne feriez point croire à la *Semaine catholique*, qui, elle, ne croit qu'au principal.

⁂

Nous sommes en mesure de garantir les faits suivants :

Dans une communauté de Toulouse, une demoiselle de qualité (sœur Rosine) était trépassée depuis deux jours. On avait exposé sa dépouille mortelle dans un lieu réservé à cet effet. Deux religieuses gardaient la défunte.

A l'heure où la bière allait enfin être enlevée, les deux religieuses présentes virent une ombre surgir du sépulcre et se diriger vers la fenêtre entr'ouverte, où elle disparut.

Un même cri s'échappa de la bouche des deux religieuses : « L'âme de sœur Rosine s'en va! »

L'une d'elles nous a raconté le fait, il y a huit jours.

⁂

Dans une communauté de la même ville, une religieuse, jeune encore, voit sa mère défunte; elle la voit de temps à autre, depuis l'âge de trois ans. Ce fait n'est douteux pour aucune des saintes filles de la communauté.

⁂

Cependant, dans une autre maison de saintes filles fondée par un prêtre de paroisse, on disait que l'ancien curé, dont le presbytère était devenu un couvent, « revenait, en bonnet de coton et en caleçon, dans le presbytère même, la nuit. »

Il reste malheureusement prouvé que le revenant n'était autre que le fondateur, auquel nous nous proposons d'envoyer un numéro du présent.

LE DERNIER REGRET

I.

Salut, vallon sacré! je n'ai plus d'espérance!
Je fus heureux ici; j'y pleure maintenant.
Mon bonheur s'est enfui comme un rêve d'enfance.
Comme un chant dans la nuit emporté par le vent.

Salut, ô noirs sapins! salut, bois solitaire!
Tout est muet au loin, et la terre est sans bruit;
Et moi je vais pleurer dans l'ombre et le mystère,
Et troubler ton silence, ô belle et douce nuit!

II.

Que me font ce ciel pur, cette riche nature,
Et ces étoiles d'or, si je n'ai plus d'amours?
Bois sombre! doux zéphirs! votre plaintif murmure
Assez dans ce vallon m'a bercé d'heureux jours!

Pourquoi, riants bosquets si chers à ma mémoire,
Dans vos étroits sentiers n'est-elle plus, le soir?
J'ai vu, le front baissé, dans une robe noire,
Une mère aujourd'hui sur un tombeau s'asseoir;

J'ai vu ses yeux au ciel se lever pleins de larmes...
Et le front dans mes mains, comme elle j'ai pleuré.
Ah! qui pourra jamais dissiper mes alarmes,
Et les regrets mortels de mon cœur déchiré?

O Dieu! qu'avais-je fait, pour perdre Juliette?
Elle était douce et belle, et n'avait que seize ans.
Elle dort maintenant dans sa tombe muette,
Au pied d'un noir cyprès balancé par les vents.

Rien d'impur ne faisait battre son sein candide;
Sa jeune âme n'était qu'innocence et qu'amour;
Et les anges, au ciel voyant sa place vide,
Brûlaient de la ravir au céleste séjour.

Elle est morte!... Jamais, dans les fêtes joyeuses,
Ses pieds n'avaient foulé des roses sous leurs pas;
Et quand ses sœurs passaient, folâtres et rieuses,
Elle restait pensive et se disait tout bas :

« Que m'importent ces fleurs dont se parent leurs têtes,
» Ces flambeaux, ce vain luxe, et ces bruyants accords?
« Les larmes, les remords suivent toujours leurs fêtes :
« Et moi, je goûte au moins des plaisirs sans remords. »

Et mon nom expirait sur ses lèvres timides,
Et son cœur tressaillait à mon doux souvenir,
Et d'ivresse et d'amour brillaient ses yeux limpides,
Et son esprit rêvait un heureux avenir!

Oh! qui me la rendra, cette fleur virginale,
Avec son pur regard, son ingénuité,
Et son divin sourire, et son teint rose et pâle,
Et ce charme céleste empreint sur sa beauté?

III.

Vallon, ancien témoin de notre courte ivresse!
Frais bocage, ciel pur, noirs sapins de ces bois!
Mon âme enfin succombe au poids de sa tristesse :
Je viens vous dire adieu pour la dernière fois!

Salut! je viens mourir sous votre vert feuillage,
Où tout est plein encor de nos rêves dorés;
Ici, près de la source où se peignait l'image
Vivante dans mon cœur de ses traits adorés!

Si jamais une vierge, amante infortunée,
Sous vos rameaux sacrés, dans l'ombre, vient gémir,
Contez-lui mes regrets, ma triste destinée,
Et dites-lui pourquoi j'y suis venu mourir!

IV.

Et toi, ma mère, adieu!... C'est mon heure dernière.
Oh! ne condamne pas le trépas où je cours!
Je ne saurais traîner plus longtemps ma misère :
Pour avoir trop aimé, je suis las de mes jours!

Il fallait me plonger dans la nuit éternelle,
Il fallait m'étouffer sous mes rideaux de lin,
Pendant que tes chansons berçaient ma couche frêle,
Et que ton lait en moi ruisselait de ton sein!

Adieu!... l'on te dira : « Ce fut sous ces étoiles
« Dont les sombres lueurs éclairaient leurs amours! »
Oui, je meurs en ces lieux, par une nuit sans voiles!
Où nous avions juré de nous aimer toujours.

V.

Il dit. Au même instant un acier luit dans l'ombre
Cherchant déjà le cœur du malheureux amant,
Lorsqu'un éclair d'en haut brilla dans la nuit sombre,
Et soudain le vallon frémit d'un cri puissant.

« Arrête, arrête, ami, » disait la voix d'un ange!
Et l'amant, déjà prêt à se percer le cœur,
Laissa tomber le fer à ce spectacle étrange.
Il vécut... mais pour être un captif du Seigneur.

Léopold CHABAL.

VARIÉTÉS

Nouvelle cure d'une jeune obsédée de Marmande (*).

D. Germaine, écoutez-moi; je vais vous expliquer ce qui vous surprend. Depuis peu d'années, l'immortalité, l'individualité et le rapport des âmes avec ceux qui sont encore sur la terre nous ont été démontrés d'une manière qui ne peut laisser aucun doute. Le Spiritisme, c'est le nom de cette nouvelle doctrine, fait à ses adeptes un devoir d'aimer et de secourir ses frères. Nous sommes Spirites, et, par amour pour deux sœurs qui souffrent, vous et l'enfant votre victime, nous sommes venus à vous pour vous offrir notre cœur et le secours de nos prières. Comprenez-vous, maintenant?

R. Pas trop. Vous raisonnez comme je n'ai jamais entendu. Vous avez donc à vous occuper de ceux qui vivent comme vous et au milieu de vous, et des Esprits qui souffrent comme moi? C'est un travail qui ne doit pas être sans mérite.

D. Si vous avez lieu de nous croire sincères, voulez-vous nous promettre que vos dispositions à l'égard de l'enfant seront bonnes?

R. Bonnes *en raison de ce que vous aurez été bons pour moi*. Je vous crois tous sincères; votre langage tend à me le faire croire; mais je doute encore. Enlevez-moi ce doute, et je suis à vous. Je vais m'efforcer de faire ce que je vais vous promettre : à mesure que le doute s'effacera, le mal faiblira, et le doute parti, le mal chez l'enfant aura cessé. Si vous me jouez, malheur! elle mourra étranglée. Une victime attend, ou sa grâce qui dépend de vous, ou le coup que je tiens sur sa tête. Ce n'est pas une menace pour vous intimider, mais un avertissement que la haine et la rage m'aveugleraient. Vous êtes arrivés à temps; elle serait peut-être morte déjà. Puisque nous ne pouvons pas toujours causer ensemble, dites à vos amis qui vivent où je vis, de continuer l'entretien; qu'ils ne me repoussent pas, quoique je n'ai point peut-être cessé mes méchancetés; car je ne me suis pas absolument engagée; vous ne pouvez exiger plus que je n'ai promis.

(*) Voir les numéros 4 et 5.

Nous prions nos guides de faire bon accueil à Germaine. Ils répondent :

« Elle est d'avance notre sœur bien-aimée, d'autant plus qu'elle a plus souffert. Venez, Germaine; si jamais aucune main amie n'a pressé votre main, approchez : nous vous tendons les nôtres. Votre bonheur seul nous occupe. Vous trouverez toujours en nous des frères, malgré la faiblesse dont vous vous sentez encore capable. Nous vous plaindrons et ne vous condamnerons pas. Entrez dans notre famille, le bonheur nous sourit. Chez nous les larmes amères ne coulent pas, la joie remplace la douleur, et l'amour, la haine. Sœur, vos mains! »

« VOS GUIDES. »

La journée du 23 se passa sans crise, comme celle de le veille. Le soir la jeune fille se rendit avec son père à la séanca pour entendre Germaine à qui elle portait déjà beaucoup d'intérêt.

Nos guides nous dirent :

« Commencez vos travaux par l'évocation de Germaine; elle le désire beaucoup; vous devez lui prouver qu'elle vous occupe spécialement. Evitez tout ce qui pourrait avoir l'apparence de l'oubli et de l'indifférence, afin de lever tous ses doutes. Songez que ses attaques ne sont que suspendues. Soyez prudents; soyez heureux sans amour-propre et sans orgueil; soyez surtout fervents dans vos prières. Si elle manifestait le désir de causer longuement, dût-elle vous prendre toute la soirée, ne marchandez pas le temps. »

« VOS GUIDES. »

Evocation de Germaine. — R. Me voici, beaucoup plus calme; je veux être juste, je crois vous le devoir. Vous voyez aussi que j'ai agi selon que je l'avais dit; les bons rapports font les bons amis. Parlez-moi donc, puisque vous êtes des voix amies; c'est si étrange et si nouveau pour moi, que vous me permettrez bien de savourer un entretien où la haine sera remplacée par.... j'allais dire l'amour, et je ne le connais pas! Dites-moi ce qu'il faut faire pour aimer et être aimée, moi, la pauvre misérable Germaine, vieille par le malheur, l'opprobre et le crime!.... Baptise-t-on chez vous? Voici une néophyte. »

— Le baptême que vous demandez, Jeanne, vous l'avez déjà reçu, lui répondis-je; il est dans votre repentir, dans votre résolution de marcher dans une nouvelle voie.

La journée du 24 septembre fut aussi calme que la précédente.

A la réunion du soir, nous appelons Germaine.

D. Germaine nous vous remercions... — R. « Ne me parlez pas de cela, car vous me rendez toute honteuse. C'est à moi à m'incliner et à demander grâce. Je te dois une grande réparation, pauvre enfant! La vie dont jouissent les Esprits est éternelle. Dieu a mis devant moi les moyens et le temps de réparer les ravages causés par l'aveuglement de la passion. Sois rassurée; prie quelquefois pour la malheureuse Germaine, la criminelle qui, aujourd'hui repentante, te demande son pardon. Oublie, pauvre enfant, tes douleurs et celle qui les a causées; ne te souviens que de celle qui désire maintenant être ton amie. Ce n'est plus la même Germaine : la prière que l'on a versée sur moi m'a rendu l'âme plus nette; ma soif de vengeance s'est éteinte. Le souvenir de mon infâme passé sera mon expiation. Ma prière, jointe à la vôtre, adoucira le remords qui me torture. Merci à vous tous, qui m'avez rappelée dans le sentier du vrai et du bien, alors que j'étais égarée dans les profondeurs du vice et de l'impénitence.

» Je vous crois maintenant; le doute a disparu. Je vous aime et vous remercie de m'avoir sauvée et guérie; je vous remercie aussi pour cette pauvre enfant à qui vous avez rendu la santé et la vie.

» Je puis me dire heureuse, car je suis au milieu de bons Espris qui me consolent et me fortifient par leur douce et persuavive morale. Je ne suis plus seule; malgré toute la noirceur de mon âme, ils m'ont admise dans leur bienheureuse famille. Je suis la malade, ils sont mes gardiens. Les expressions me manquent pour vous dire tout ce que je sens.

» Dites-moi tous, toi surtout, pauvre fille, que vous me pardonnez. J'ai besoin d'entendre ce mot sortir de ton cœur. Donnez-moi, s'il vous plaît, cette consolation. »

La jeune Valentine lui dit : « Oui, Germaine, je vous pardonne; bien plus, je vous aime! »

— « Et nous aussi, repris-je aussitôt, nous vous aimons comme une sœur. »

(La fin au prochain numéro.)

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 7. **Prix du Numéro : 15 centimes.** Samedi 28 Janvier.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr. 50

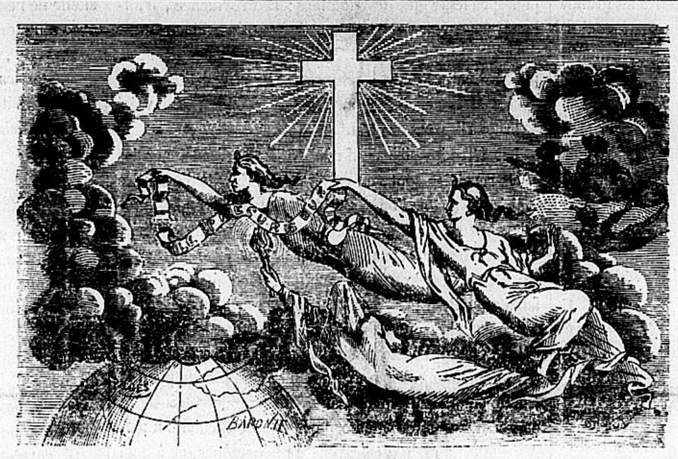
DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an	9 fr.
Six mois	5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.
On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, où on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.



AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 28 Janvier 1865.

L'article bibliographique (signé Frank), que le lecteur pourra lire plus bas, nous fournit les réflexions suivantes, à l'encontre de celles de l'article.

Nous sommes de ceux qui ne veulent point marcher en aveugles, mais nous pensons et nous croyons fermement que la raison humaine est à jamais impuissante pour nous conduire à nos fins, si elle ne part d'un principe de foi, disons si elle ne s'humilie devant Dieu, pour le reconnaître et lui demander la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Cette raison, en effet, ne rencontre-t-elle pas des horizons bornés de toutes parts, en dépit de tous ses efforts pour agrandir, pour reculer les bornes de son domaine?

Comme la vaste mer s'arrête à jamais contre le grain de sable des rivages, malgré ses formidables tentatives d'envahissement, ainsi s'arrête l'intelligence humaine devant les abîmes insondables d'un atome....

Comment donc cette intelligence pourrait-elle résoudre, seule, le grand problème des destinées humaines dont les horizons s'étendent sans limites partout?

Voyageurs infatigables, autant qu'ambitieux, marchez vers les régions qui sont offertes à votre ambition sublime, comme une autre terre promise. Mais avant de vous jeter sans prudence vers ces régions profondes qui font la raison toute frémissante d'incertitude et d'effroi, commencez par croire qu'elles cachent un Dieu, sans quoi vous ne trouverez que des ténèbres et du vide, parce que le Seigneur, qui se révèle aux humbles, résiste aux orgueilleux et les remplit de confusion à jamais, pour l'instruction du reste des hommes.

Il est certain, en vérité, que Dieu a assez appris au monde, jusqu'à ce jour, qu'il ne pouvait se passer de sa divine lumière, en jetant des milliers de raisons déchues en spectacle à l'univers, partout, comme des épaves naufragées.

Donnez un point d'appui à Archimède, et il soulèvera le monde.

Donnez à la raison sa base, et elle pourra sonder les secrets de la vie soumis à ses investigations.

Voilà notre pensée touchant l'intelligence humaine livrée à ses seules forces.

Nous pensons, en outre, que nous devons marcher vers l'inconnu, non point comme le prétend M. Franck, sans autre but que celui d'une vaine curiosité, mais bien parce qu'il nous importe de connaître, à moins que nous ne comptions pour rien, tout ce qui nous échappe, jusqu'à l'heure présente, des grandes lois qui régissent le monde et le sort de l'humanité.

Où serait d'ailleurs, le stimulant capable d'exciter le zèle de l'homme après la recherche de l'inconnu, s'il n'avait que l'intérêt d'un passe-temps à la solution du grand problème de ses destinées?

Sans doute, nous allons voir danser les marionnettes dans le but de nous distraire; mais pensez-vous que nous devions mettre les marionnettes et nos destinées dans la balance, afin de savoir si elles ont un égal intérêt pour nous?

Permettez-moi de vous le dire, M. Frank, si nos destinées nous importent si peu, d'où vient que tant de penseurs célèbres se recueillent en présence de l'inconnu, et travaillent dans ce champ du mystère plus péniblement encore que le laboureur appliqué à creuser son sillon?

N'est-ce pas l'importance du sujet, et non point une vaine curiosité, qui leur fait livrer des combats de géant contre la nature, afin de déchirer le voile qui leur dérobe ses secrets?

Si nous allions partager votre idée, qu'en résulterait-il, aussi bien, sinon que le livre recommandé par vos soins, n'est plus digne d'un intérêt sérieux, dès là qu'il ne nous importe guère d'arriver (sinon comme distraction) à la connaissance des matières qu'il traite?

F. MAURICE.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Dites-nous ce que vous pensez de l'homme?

R. L'homme est semblable à un champ. Si vous ne cultivez pas ce champ, vous ne recueillerez que des ronces et des épines. Si vous le cultivez vous en recueillerez du grain en abondance.

Celui qui ne cherche pas à détruire les vices de sa nature est nécessairement comme une terre inféconde.

Celui, au contraire, qui, ayant mis la main à l'œuvre pour son perfectionnement, s'efforce de triompher de ses défauts, est comme une terre fertile qui porte des fruits en son temps.

Mais il existe sous le soleil une grande misère qui est la source de bien d'autres misères.

L'homme a-t-il, en effet, d'autre sollicitude que celle d'amasser de l'or, et de se faire des richesses plutôt que des vertus?

Il en est encore qui sont tourmentés par le désir de connaître, et qui ne dorment point pour arriver plus avant dans la connaissance des mystères de l'univers.

Mais c'est tout; et il ne leur vient pas seulement en pensée de se connaître eux mêmes, et de redresser leurs sentiers.

Voilà pourquoi les uns, malgré leur science, et les autres malgré leur fortune, ressemblent à un sol désolé par la désolation.

Ecoutez la voix de l'Esprit disant : Cessez de faire consister la vie dans la possession d'immenses richesses qui vous échapperont demain, et pratiquez les vertus qui sont à jamais le patrimoine inséparable de l'homme et son plus glorieux apanage.

Il est temps aussi que le désir de tout connaître hors de vous ne vous détourne pas de vous considérer vous-même et de vous étudier pour faire fructifier dans votre âme tout le bien spirituel qui vous a été départi, en rapport avec vos destinées immortelles.

Pourquoi toujours travailler pour ce qui passe?

Et pourquoi toujours regarder hors de soi, lorsque au dedans de nous, il y a tant à voir et à connaître?

Ecoutez, écoutez la voix qui descend du ciel et vous invite au souvenir de votre immortalité, cependant que sur la terre vous ne pouvez ouïr que des accents de ruine et de mort.

MÉDIUMNITÉ

DES DIFFÉRENTES SORTES DE MÉDIUMNITÉS

(Extrait du livre des *Esprits*, par Allan KARDEC.)

Les principales sont : les médiums à effets physiques; les médiums sensitifs ou impressibles, auditifs, parlants, voyants, somnambules, guérisseurs, pneumatographes, écrivains ou psychographes.

Médiums à effets physiques. — Les médiums à effets physiques sont plus spécialement aptes à produire des phénomènes matériels, tels que les mouvements des corps inertes, les bruits, etc. On peut les diviser en médiums facultatifs et médiums involontaires.

Les médiums facultatifs sont ceux qui ont la conscience de leur pouvoir et qui produisent des phénomènes spirites par l'acte de leur volonté. Cette faculté, bien qu'inhérente à l'espèce humaine, comme nous l'avons déjà dit, est loin d'exister chez tous au même degré; mais s'il est peu de personnes chez lesquelles elle soit abso-

lument nulle, celles qui sont aptes à produire les grands effets, tels que la suspension des corps graves dans l'espace, la translation aérienne et surtout les apparitions, sont plus rares encore.

Les effets les plus simples sont ceux de la rotation d'un objet, des coups frappés par le soulèvement de cet objet ou dans sa substance même. Sans attacher une importance capitale à ces phénomènes, nous engageons à ne pas les négliger; ils peuvent donner lieu à des observations intéressantes et aider à la conviction. Mais il est à remarquer que la faculté de produire des effets matériels existe rarement chez ceux qui ont des moyens plus parfaits de communication, comme l'écriture ou la parole. Généralement, elle diminue dans un sens, à mesure qu'elle se développe dans un autre.

Les médiums involontaires ou naturels sont ceux dont l'influence s'exerce à leur insu. Ils n'ont aucune conscience de leur pouvoir, et souvent ce qui se passe d'anormal autour d'eux ne leur semble nullement extraordinaire; cela fait partie d'eux-mêmes, absolument comme les personnes douées de la seconde vue et qui ne s'en doutent pas. Ces sujets sont très dignes d'observation et l'on ne doit pas négliger de recueillir et d'étudier les faits de ce genre qui peuvent venir à notre connaissance; ils se manifestent à tout âge, et souvent chez de très jeunes enfants.

Cette faculté n'est point, par elle-même, l'indice d'un état pathologique, car elle n'est pas incompatible avec une santé parfaite. Si celui qui la possède est souffrant, cela tient à une cause étrangère; aussi les moyens thérapeutiques sont-ils impuissants pour la faire cesser. Elle peut, dans certains cas, être consécutive d'une certaine faiblesse organique; mais elle n'est jamais cause efficiente. On ne saurait donc raisonnablement concevoir aucune inquiétude au point de vue hygiénique; elle ne pourrait avoir d'inconvénient que si le sujet, devenu médium facultatif, en faisait un usage abusif, parce qu'alors il y aurait chez lui émission trop abondante de fluide vital, et, par suite, affaiblissement des organes.

Il faut se garder surtout d'aucune expérimentation physique, toujours nuisible aux organisations sensitives, car là est le danger : il pourrait en résulter de graves désordres dans l'économie. La raison se révolte à l'idée des tortures morales et corporelles auxquelles on a quelquefois soumis des êtres faibles et délicats, en vue de s'assurer s'il n'y avait pas supercherie de leur part; faire de telles épreuves, c'est jouer avec la vie. L'observateur de bonne foi n'a pas besoin de l'emploi de ces moyens; celui qui est familiarisé avec ces sortes de phénomènes sait, d'ailleurs, qu'ils appartiennent plus à l'ordre moral qu'à l'ordre physique, et qu'on en chercherait vainement la solution dans nos sciences exactes.

Par cela même que ces phénomènes tiennent à l'ordre moral, on doit éviter avec un soin non moins scrupuleux tout ce qui peut surexciter l'imagination. On sait les accidents que peut occasionner la peur, et l'on serait moins imprudent si l'on connaissait tous les cas de folie et d'épilepsie qui ont leur source dans les contes de loups-garous et de Croquemitaine; que sera-ce donc si l'on persuade que c'est le diable? Ceux qui accréditent de telles idées ne savent pas la responsabilité qu'ils assument : ils peuvent tuer. Or, le danger n'est pas pour le sujet seul, il est aussi pour ceux qui l'entourent et qui peuvent être effrayés par la pensée que leur maison est un repaire de démons. C'est cette croyance funeste qui a causé tant d'actes d'atrocité dans les temps d'ignorance. Avec un peu plus de discernement cependant, on aurait dû songer qu'en brûlant le corps censément possédé du diable, on ne brûlait pas le diable. Puisqu'on voulait se défaire du diable, c'est lui qu'il fallait tuer; la doctrine spirite, en nous éclairant sur la véritable cause de tous ces phénomènes, lui donne le coup de grâce. Loin donc de faire naître cette pensée, on doit, et c'est un devoir de moralité et d'humanité, la combattre si elle existe.

Ce qu'il faut faire quand une faculté semblable se développe spontanément chez un individu, c'est de laisser le phénomène suivre son cours naturel : la nature est plus prudente que les hommes; la Providence, d'ailleurs, a ses vues, et le plus petit peut être l'instrument des plus grands desseins. Mais, il faut en convenir, ce phénomène acquiert quelquefois des proportions fatigantes et importunes pour tout le monde; or, voici dans tous les cas ce qu'il faut faire.

Les êtres invisibles qui révèlent leur présence par des effets sensibles sont, en général, des Esprits d'un ordre inférieur, et que l'on peut dominer par l'ascendant moral; c'est cet ascendant qu'il faut chercher à acquérir.

Pour obtenir cet ascendant, il faut faire passer le sujet de l'état de médium naturel à celui de médium facultatif; il se produit alors un effet analogue à ce qui a lieu dans le somnambulisme. On sait que le somnambulisme naturel cesse généralement quand il est remplacé par le somnambulisme magnétique. On n'arrête point la faculté émancipatrice de l'âme, on lui donne un autre cours. Il en est de même de la faculté médianimique. A cet effet, au lieu d'entraver les phénomènes, ce à quoi on réussit rarement et ce qui n'est pas toujours sans danger, il faut exciter le médium à les produire à sa volonté en s'imposant à l'Esprit; par ce moyen, il parvient à le maitriser, et d'un dominateur quelquefois tyrannique, il en fait un être subordonné et souvent très docile. Un fait digne de remarque, et justifié par l'expérience, c'est qu'en pareil cas, un enfant a autant et souvent plus d'autorité qu'un adulte; preuve nouvelle à l'appui de ce point capital de la doctrine, que l'Esprit n'est enfant que par le corps, et qu'il a par lui-même un développement nécessairement antérieur à son incarnation actuelle, développement qui peut lui donner de l'ascendant sur des Esprits qui lui sont inférieurs.

La moralisation de l'Esprit par les conseils d'une tierce personne, influente et expérimentée, si le médium n'est pas en état de le faire, est souvent un moyen très efficace; nous y reviendrons plus tard.

A Monsieur le Directeur du Médium évangélique.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Montrez-nous l'autorité, c'est-à-dire les bases indiscutables sur lesquelles le Spiritisme repose, et nous croirons en lui.

Je vous serai infiniment obligé si vous voulez bien répondre à ma demande.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Un Curé de campagne.

MONSIEUR LE CURÉ,

La question que vous nous adressez serait éminemment rationnelle, et nous serions dans l'obligation de vous montrer une autorité indiscutable, si nous disions : Hors du Spiritisme, point de salut.

Ce dire, en effet, impose la nécessité absolue d'une autorité qui échappe à toute discussion, s'il y a quelque chose au monde qui puisse n'être pas discuté, en dehors de la raison universelle, nous devrions dire de la raison de Dieu.

Cette autorité-là, gardez-la pour vous, puisque hors de vous et des vôtres, il n'y a point de salut.

Permettez-nous cependant de vous dire ici que le Spiritisme repose sur un sol qui n'est pas du sable mouvant.

Sans doute, au premier aspect, il repose sur l'inconnu, et comme sur le domaine de l'épreuve où tout semble incertain.

Que voulez-vous, c'est la destinée du progrès de rencontrer des obstacles jetés sur les pas de l'homme, en route, pour arriver à ses fins.

Mais ne pensez point que des objections venant de la part de ceux qui sont confondus déjà, puissent nous confondre.

Nos efforts, en effet, sont consacrés par des résultats sérieux; et nous pensons que la force morale, celle qui a ses points d'appui sur les intelligences, sera bientôt, si elle ne l'est déjà, une autorité difficile à combattre, avec n'importe quelles armes.

Du reste, nous entrerons sous peu de temps au cœur de toutes les questions vitales, dont votre lettre nous ouvre parfaitement les voies.

En attendant, j'ai l'honneur d'être, etc.

F. MAURICE.

Dans un article du numéro du 20 janvier, la *Fraternité*, sous la signature Antonio Piff, se fait du Spiritisme une idée étrange.

Nous tenons particulièrement à lui exposer, en quelques mots, l'esprit des pratiques nouvelles, afin de lui faire comprendre que son drapeau n'est que le frère du nôtre.

Que veut la *Fraternité?* Elle veut travailler au réveil de la lettre évangélique morte.

Si ce n'est point cela qu'elle veut, son titre serait illusoire.

Et maintenant, supposez que le Spiritisme serait le fait des hommes, lui qui a la prétention d'opérer chaque jour la résurrection de cette lettre morte, ne serait-il pas déjà digne de vos sympathies?

Il vient d'en haut. Est-ce donc parce qu'il ne viendrait pas seulement du cœur de ses apôtres, mais d'une autre source encore, mais des régions supérieures, il perdrait de son cachet sacré, et ne serait plus digne des respects de nos frères?

Savez-vous pourquoi le rappel à l'ordre vient aujourd'hui des hautes régions?

C'est que les hommes étaient devenus sourds à tous les accents partis de la terre.

Ce n'est pas trop que Dieu parle lui-même, à l'heure où nul ne voulait plus entendre.

Si les instruments qui servent aux desseins éternels sont imparfaits, c'est qu'il n'y a rien de parfait en ce monde; mais sachez que les enseignements du Spiritisme sont bons et que l'ombre de notre étendard est saine autant qu'elle est sacrée.

FAITS DIVERS

Certains Spirites, comme certains dévots, portant les choses à l'excès, sont victimes de leur zèle.

Voilà pourquoi nous croyons devoir leur rappeler ces paroles de l'Ecclésiaste :

Ne soyez point trop justes, et ne soyez pas plus sages qu'il n'est nécessaire, de peur que vous n'en deveniez stupides.

⁂

Le revenant-prêtre, ou le prêtre-revenant, auquel nous avons envoyé notre dernier numéro, s'est abonné.

Le Spiritisme progresse sur tous les points.

⁂

Un riche personnage du Midi avait passé sa vie, une longue vie, dans le plus profond matérialisme, et il n'était pas en voie de changer d'allures, lorsque le fait suivant s'est produit à son égard.

Étant allé à Paris, un de ses amis dut le presser très vivement pour le faire assister à une séance spirite.

L'esprit de la défunte mère du personnage ayant été évoqué, cet esprit annonça que son fils mourrait bientôt d'une mort imprévue, et l'exhorta fort à changer de vie.

Les paroles maternelles firent un tel effet sur le cœur du matérialiste, qu'il devint croyant et fit son testament le soir même de ce jour.

Il est constant que la prophétie relative à la mort du personnage s'est accomplie, c'est-à-dire qu'il est mort peu de temps après, et à l'improviste.

On raconte qu'il a fondé, par testament, une maison de saintes filles vouées au soulagement des pauvres.

⁂

Une nouvelle Marguerite P..... se met à gâter du papier pour nous demander des renseignements sur Pierre et sur Paul. La curieuse!

Si cependant elle veut bien nous dépêcher son groom, nous nous empresserons de lui fournir tous les renseignements désirables.

⁂

Si le Spiritisme n'était pas ce qu'il est, ce serait une bêtise, disait un homme de robe dans une réunion de charmantes dames.

Puisque vous nous dites ce qu'il n'est pas, lui objecta une dame spirite, veuillez nous dire ce qu'il est?

Je n'en sais rien, répliqua le diseur, et ne veux pas même le savoir.

N'a pas le savoir qui veut, poursuivit la dame, et dans tous les cas, si vous n'étiez pas vous-même ce que vous êtes, jugeant sans connaître, vous seriez autre chose qu'un homme d'esprit.

⁂

Le fait suivant m'est rapporté par le R. P. Palgrave, ancien officier de cipayes aux Grandes-Indes, jésuite, missionnaire dans l'Arabie-Heureuse et dans la Syrie, homme d'une vive intelligence, témoin de plusieurs faits merveilleux, et lui toucha barre à Paris, où je le rencontrai dans les premiers mois de l'an 1864. Il tient ce récit d'une famille amie qu'elle intéresse, gens aussi positifs que sensés, et qui lui en affirmèrent l'incontestable exactitude.

Un officier de l'armée anglaise ayant pris son congé dans l'intention de revenir des Grandes-Indes, en l'année 1830, tenait la mer depuis une quinzaine de jours, lorsque abordant le capitaine, il lui dit : « Vous avez donc à bord un inconnu que vous cachez? — Mais vous plaisantez? — Non, je l'ai vu, parfaitement vu; mais il ne reparaît plus. — Que voulez-vous dire? expliquez-vous. — Soit. J'étais sur le point de me coucher, lorsque je vis un étranger s'introduire dans le salon, y faire sa ronde, aller de cabine en cabine, les ouvrir et les quitter en faisant de la tête un signe négatif. Ayant écarté le rideau de la mienne, il y regarda, me vit, et je n'étais point celui qu'il cherchait; il s'éloigna doucement et disparut. — Bah! mais enfin quels étaient le costume, l'âge, le signalement de votre inconnu? — L'officier le décrivit avec une minutieuse exactitude. — Ah! Dieu me garde! s'écria le capitaine, si ce que vous me dites n'était absurde, ce serait mon père, ce ne pourrait être un autre!... » Et la traversée s'accomplit. Puis le capitaine revint en Angleterre, où il apprit que son père avait cessé de vivre, et que la date de sa mort se trouvait postérieure au jour de l'apparition; mais que ce jour même, et à l'heure de l'apparition, étant malade, il avait eu le délire. Or, les personnes de la famille qui l'avaient veillé dirent au R. P. Palgrave, mon narrateur : « Dans son transport, il s'écriait : — D'où pensez-vous que je revienne? Eh bien! j'ai traversé la mer; je viens de visiter le vaisseau de mon fils, j'ai fait le tour des cabines, je les ai toutes ouvertes, et je ne l'ai vu dans aucune. »

(Cité par Desmousseaux.)

⁂

Le *Médium évangélique* compte, à son premier mois d'existence, 557 abonnés, la plupart de la ville de Toulouse. Nous sommes fondés à croire qu'un nouveau mois doublera ces premiers résultats. (Le journal est établi.)

Les personnes qui nous écrivent pour participer à nos séances ne perdront rien pour attendre.

BIBLIOGRAPHIE

L'Immortalité, par Alf. DUMESNIL; 1 vol. in-12. — DENTU, à Paris. — Toulouse, chez F. GIMET; prix : 3 fr. 50 c.

Nous aimons l'effort de l'intelligence tendant vers l'inconnu, sans autre but que la satisfaction d'une curiosité sublime.

Nous aimons les vérités qui paraissent ne servir à rien, la recherche de l'inconnu, l'éclaircissement des mystères qui enveloppent l'homme, et la lutte contre toutes les obscurités de sa nature et de sa destinée.

Voilà pourquoi nous avons lu le livre de M. Dumesnil; il nous a semblé resoudre ce grand problème que se pose notre grand poète dans ses *Méditations :*

Imparfait ou *déchu*, l'homme est le grand mystère.

A son idée, on reconnait l'école à laquelle il appartient; c'est celle de MM. Henri Martin, Jean Reynaud, Edgard Quinet, Michelet. C'est le sentiment des mêmes problèmes, le même spiritualisme, les mêmes tentatives de régénération de la France et du monde, la même alliance du christianisme transformé et de la révolution française.

Nous engageons nos lecteurs à lire attentivement ces pages écrites par un philosophe qui marche sans autre guide que la raison.

FRANCK.

OUI

ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE

La question que nous avons posée dans notre numéro du 24 décembre dernier est aujourd'hui résolue de la manière la plus affirmative. Et c'est le célèbre romancier lui-même qui s'est chargé de la résoudre.

Nous ne voulons pas dire cependant, en annonçant qu'il est Spirite, qu'Alexandre Dumas soit un adepte déclaré de la doctrine du Spiritisme et qu'il la mette en pratique. Non, ce serait étendre notre affirmation au-delà de ce que nous savons. Nous nous expliquons en disant que les phénomènes, dont la science spirite nous démontre la réalité, sont parfaitement admis par l'illustre écrivain.

C'est lui-même qui nous en donne la preuve dans un grand nombre de ses œuvres littéraires, et notamment dans le *Testament de M. de Chauvelin*, où nous trouvons des médiums voyants et un fait d'écriture directe par l'Esprit de son héros.

M. de Chauvelin, ami intime et confident du roi Louis XV, se plaisait plus à la cour que sur sa terre de Grosbois, où vivait Mme de Chauvelin, sa femme, entourée de ses deux fils, qu'elle aimait tendrement et dont l'éducation était confiée à un jeune abbé. Mme de Chauvelin recevait peu de monde; sa compagnie la plus habituelle était celle du père Delar, son confesseur.

Au moment où se passait la scène que nous extrayons du livre d'Alexandre Dumas, Mme de Chauvelin se promenait dans le parc de son château, en compagnie de son confesseur, tandis que ses deux fils jouaient un peu plus loin avec leur précepteur.

Il y avait un immense calme mêlé à une splendeur infinie dans toute la nature.

Au milieu de ce calme, sept heures sonnèrent à l'horloge du château, et vibrèrent longtemps dans la brise du soir.

Tout à coup la marquise, qui faisait ses adieux au camaldule, poussa un grand cri.

— Qu'y a-t-il? demanda le révérend père en revenant sur ses pas, et qu'avez-vous, madame la marquise? — Moi, rien! rien! Oh! mon Dieu! ... Et la marquise pâlit visiblement. — Mais vous avez crié!... Mais vous avez éprouvé une souffrance quelconque! ... Mais dans ce moment même vous pâlissez. Qu'avez-vous? au nom du ciel! qu'avez-vous? — Impossible. Mes yeux me trompent. — Que voyez-vous? dites, dites, madame. — Non, rien.

Le camaldule insista.

— Rien, rien, vous dis-je, reprit madame de Chauvelin. Rien.

Et sa voix expira sur ses lèvres, et son regard resta fixe, tandis que sa main, blanche comme une main d'ivoire, se levait lentement pour indiquer un objet que le moine ne voyait pas.

— Par grâce, madame, insista le père Delar dites-moi ce que vous voyez. — Oh! je ne vois rien; non, non, c'est de la folie! s'écria madame de Chauvelin, et cependant... oh! mais regardez donc, regardez donc! — Où cela? — Là, là, voyez-vous? — Je ne vois rien. — Vous ne voyez rien, là, là?... — Absolument rien; mais vous, madame, vous, dites, que voyez-vous? — Oh! je vois, je vois... mais non, c'est impossible. — Dites. — Je vois monsieur de Chauvelin en habit de cour, mais pâle et marchant à pas lents; il a passé là, là. — Mon Dieu! — Sans me voir! comprenez-vous? et s'il m'a vue, sans me parler! ce qui est plus étrange encore. — Et dans ce moment-ci, le voyez-vous toujours? — Toujours.

Et le doigt et les yeux de la marquise indiquaient la direction que suivait le marquis, resté invisible aux regards du père Delar.

— Et où va-t-il? madame. — Du côté du château; il passe là, près du grand chêne, là... il effleure le banc. Tenez, tenez, le voilà qui s'approche des enfants; il tourne derrière le massif. Il disparaît. Oh! si les enfants sont toujours où ils étaient, il est impossible qu'ils ne le voient pas.

Au même instant, un cri retentit qui fit tressaillir madame de Chauvelin.

C'étaient les deux enfants qui venait de pousser ce cri.

Il avait résonné si triste et si lugubre dans l'espace et dans les ténèbres, que la marquise faillit tomber à la renverse.

Le père Delar la retint entre ses bras.

— Entendez-vous? murmura-t-elle, entendez-vous? — Oui, répondit le père Delar, un cri, en effet, a été poussé.

Presque aussitôt la marquise vit, ou plutôt sentit accourir ses deux enfants. Leur course rapide, haletante, sonnait sur le salpêtre des allées.

— Ma mère! ma mère! avez-vous vu? cria l'aîné. — Ma mère! ma mère! avez-vous vu? cria le plus jeune. — Oh! madame, ne les écoutez pas, disait l'abbé, courant derrière eux, s'essoufflant à les atteindre, tant leur course était rapide. — Eh bien! mes enfants, qu'y a-t-il? demanda madame de Chauvelin.

Mais les deux enfants ne répondirent pas, et seulement se pressèrent contre elle.

— Voyons, dit-elle en les caressant, que s'est-il passé? parlez.

Les deux enfants se regardèrent.

— Parle, toi, dit l'aîné au plus jeune, — Non, toi, parle. — Eh bien! maman, dit l'aîné, n'est-ce pas que vous l'avez vu comme nous? — Entendez-vous? s'écria la marquise dont les bras se levèrent au ciel; entendez-vous? mon père.

Et elle étreignit de ses mains glacées la main frissonnante du camaldule.

— Vu? qui vu? demanda celui-ci en frémissant. — Mais mon père, dit le plus jeune des deux enfants; ne l'avez-vous pas vu, ma mère? il venait de votre côté cependant, il a dû passer tout près de vous. — Oh! quel bonheur, dit l'aîné en frappant ses mains l'une contre l'autre, voilà papa qui revient.

Mme de Chauvelin se tourna vers l'abbé.

— Madame, dit celui-ci, qui comprit son regard interrogateur, je puis vous assurer que ces messieurs se trompent quand ils prétendent avoir vu monsieur le marquis. J'étais près d'eux, et j'affirme que personne... — Et moi, monsieur, dit l'aîné, je vous dis que je viens de voir papa comme je vous vois. — Fi! monsieur l'abbé, fi! que c'est laid de mentir! dit le plus jeune des deux enfants. — C'est étrange! fit le père Delar.

La marquise secoua la tête.

— Ils n'ont rien vu, madame, répéta le précepteur ; rien, absolument rien. — Attendez, fit la marquise.

Puis s'adressant à ses deux fils, avec ce doux accent maternel qui fait sourire Dieu :

— Mes enfants, dit-elle, vous dites que vous avez vu votre père ? — Oui, maman, répondirent ensemble les deux enfants. — Comment était-il habillé ? — Il avait son habit de cour rouge, son cordon bleu, une veste blanche brodée d'or, une culotte de velours pareille à l'habit, des bas de soie, des souliers à boucles, et son épée au côté.

Et tandis que l'aîné détaillait le costume de son père, le cadet faisait de la tête des signes d'approbation.

Et pendant que le cadet faisait des signes d'approbation, madame de Chauvelin, d'une main de plus en plus glacée, serrait la main du camaldule. C'était ainsi qu'elle avait vu passer son mari.

— Et n'avait-il rien de particulier, votre père ? dites. — Il était très pâle, dit l'aîné. — Oh ! oui, bien pâle, dit le plus jeune, on eût dit un mort.

Tout le monde tressaillit, mère, abbé, confesseur, tant était grande l'expression de terreur que l'on pouvait reconnaître dans les paroles de l'enfant.

— Où allait-il ? demanda enfin la marquise d'une voix qu'elle voulait en vain affermir. — Du côté du château, dit l'aîné. — Moi, dit le cadet, en courant je me suis retourné, et je l'ai vu montant le perron. — Entendez-vous ? entendez-vous ? murmura la mère à l'oreille du moine. — Oui, madame, j'entends, mais j'avoue que je ne comprends pas. Comment monsieur de Chauvelin aurait-il passé à pied la grille sans s'arrêter devant vous ? Comment aurait-il passé devant ses fils sans s'arrêter encore ? Comment enfin serait-il entré dans le château sans que personne du service l'ait aperçu, sans qu'il ait demandé personne ? — Vous avez raison, dit l'abbé, et tout cela est frappant de vérité. — D'ailleurs, continua le père Delar, la preuve peut se faire bien aisément. — Nous allons y voir, s'écrièrent les deux enfants en s'apprêtant à courir vers le château. — Et moi aussi, dit l'abbé. — Et moi aussi, murmura la marquise. — Madame, répondit le camaldule, vous voilà tout agitée, toute blanche d'épouvante, et quand ce serait monsieur de Chauvelin, j'admets que ce soit lui, y a-t-il donc de quoi s'effrayer ? — Mon père, dit la marquise en regardant le moine, s'il était venu ainsi, mystérieux et seul, ne trouvez-vous point que l'évènement serait bien étrange ? — Voilà pourquoi nous nous sommes tous trompés, madame. Voilà pourquoi il faut croire que sans doute quelque étranger se sera introduit, un malfaiteur peut-être. — Mais un malfaiteur, si malfaisant qu'il soit, dit l'abbé, a un corps, et ce corps, vous l'eussiez vu et moi aussi, mon père, tandis que voilà justement ce qu'il y a d'étrange : madame la marquise avec ces messieurs ont vu, et il n'y a que nous qui n'avons pas vu. — N'importe, reprit le moine, dans l'un ou l'autre cas, il serait peut-être mieux que madame la marquise et ses enfants se retirassent dans l'orangerie, tandis que nous, nous irons au château : nous appellerons les gens, et nous nous assurerons de ce qui est arrivé. Allez, madame, allez.

La marquise était sans force ; elle obéit machinalement, et se retira dans l'orangerie avec ses deux fils, sans avoir un seul instant perdu de vue les fenêtres du château.

Puis s'agenouillant :

— Prions toujours, mes fils, dit-elle, car il y a une âme qui me sollicite à prier en ce moment.

(*Sauveur des Peuples.*) (*La suite prochainement.*)

VARIÉTÉS

Nouvelle cure d'une jeune obsédée de Marmande (*).

(Suite et fin.)

Germaine continue :

« Et moi aussi, je commence à aimer. A qui dois-je cette transformation ? A ceux que j'ai injuriés, et qui, malgré toute l'horreur que je devais leur inspirer, ont eu pitié de moi et m'ont appelée leur sœur, et m'ont prouvé qu'ils ne me trompaient pas.

» Oui, vous m'ouvrez le chemin de l'avenir heureux. J'étais pauvre et abandonnée, et je vis maintenant au milieu de ceux qui possèdent beaucoup : je ne suis plus à plaindre. Les bons Esprits me disent qu'ils vont me préparer aux épreuves que je subirai infailliblement ; et, munie de cette force, je redescendrai au milieu des créatures terrestres. Ce ne sera plus pour semer la mort autour de moi, mais pour aimer et mériter d'elles leur bienveillance et leur amitié.

» J'aurais beaucoup à dire, mais je ne veux pas être importune. Prions ; il me semble que cela me fera du bien.

» Dieu tout-puissant, éternel, miséricordieux, entends ma prière. Pardonne mes blasphèmes, pardonne mes égarements. Je ne connaissais point la route qui mène au royaume du juste. Mes frères de la terre me l'ont fait connaître ; mes frères les Esprits m'y conduisent. Que la justice infinie suive son cours sur la pauvre Germaine ; elle souffrira maintenant sans se plaindre ; pas un murmure ne sortira de sa bouche. Je reconnais ta grandeur et ta bonté de père pour tes bienheureux serviteurs qui sont venus me tirer du chemin du vice. Que ma prière monte vers toi ; que les anges qui te servent et entourent ton trône puissent un jour m'accueillir au milieu d'eux, comme l'ont fait ces bons Esprits. Je le comprends aujourd'hui, la vertu seule mène au bonheur. Faites grâce, ô mon Dieu, à ceux qui, comme moi, souffrent encore. Accordez à l'enfant que j'ai torturée les douceurs et les vertus qui font le bonheur sur la terre.

« GERMAINE. »

« Aide-toi, le ciel t'aidera, vous a-t-on dit ; les Esprits qui vous guident ne feront pas le travail que le devoir vous impose ; mais, selon que vous serez travailleurs, ils abrégeront, autant qu'il sera en leur pouvoir, la tâche entreprise sous la bannière de l'immortelle charité. Agissez donc sans découragement et sans faiblesse ; que votre foi s'affermisse, et un jour, peut-être, vous vous demanderez d'où vous vient ce pouvoir. Travaillez à la moralisation de vos frères incarnés et à celle des Esprits arriérés ; ne vous contentez pas de prêcher les consolations du Spiritisme ; montrez-en la grandeur et le pouvoir par vos actes ; c'est la meilleure réfutation que vous puissiez opposer à vos adversaires. Les paroles s'envolent, et les actes fortifient et relèvent. Que le bonheur qui entrera dans la famille en compagnie de la jeune doctrine soit dû aux soins et à la charité des sincères adeptes. Soyez fiers, sans orgueil, de ce qui vous arrive, sans cela les fruits que vous devez en retirer seraient perdus pour vous.

« VOS GUIDES. »

Remarque. — Les Esprits, comme on le voit, ne sont ni inactifs ni indifférents à l'égard des Esprits souffrants qu'il faut amener au bien ; mais quand l'intervention des hommes peut être utile, ils leur en laissent l'initiative et le mérite, sauf à les seconder de leurs conseils et de leurs encouragements.

A partir du 25 septembre, d'après les conseils de nos guides, j'endormis tous les jours du sommeil magnétique la jeune Valentine pour la purger complétement de l'empreinte des mauvais fluides qui l'avaient enveloppée, et fortifier son organisme. Depuis sa délivrance, elle éprouvait des malaises, des langueurs d'estomac, de petits tiraillements nerveux, suite inévitable de l'obsession.

Remarque. — A quoi eût servi ce magnétisme, si la cause eût subsisté ? Il fallait d'abord détruire la cause avant de s'attaquer aux effets, ou tout au moins agir sur les deux simultanément.

L'enfant était un peu gâtée par les soins et les caresses qu'on lui avait prodigués pendant sa maladie ; elle était devenue quelque peu capricieuse et volontaire, et se prêtait avec répugnance à être endormie. Un jour même elle s'y refusa, et je m'en allai. Rentré chez moi, on vint m'avertir qu'elle avait une crise. « Bien, m'écriai-je, c'est une punition de Germaine. » J'y retournai immédiatement, je trouvai l'enfant s'agitant sur son lit. Cette crise n'était pas aussi violente que les précédentes, mais elle avait les mêmes caractères ; je la calmai comme les autres. Quelques heures après, elle en eut une seconde, que j'arrêtai de même.

Le soir nous nous réunîmes. Germaine vint sans être appelée ; elle dit qu'elle avait voulu donner une leçon à l'enfant, et l'avertit que lorsqu'elle ne serait pas raisonnable, elle lui ferait sentir sa présence. Elle lui donna, en outre, de très bons conseils, et fit sentir aux parents les inconvénients de céder aux caprices de leurs enfants.

A la phase de la guérison et de la conversion de l'Esprit, a succédé celle des révélations touchant le drame dont l'obsession violente de la jeune Valentine était le dénoûment. Quelque intéressante et émouvante que soit cette partie du récit, nous en supprimons les détails comme étrangers jusqu'à un certain point à notre sujet, et parce qu'elle a trait à des évènements contemporains dont le souvenir pénible est encore présent, et qui ont eu pour témoins intéressés des personnes encore vivantes. Nous la résumons pour les conclusions que nous aurons à en tirer. Par les mêmes motifs, nous avons dissimulé les noms propres, qui n'ajouteraient rien à l'instruction qui ressort de cette histoire.

De ces révélations faites dans l'intimité, en dehors du groupe, et par l'intermédiaire d'un autre médium, il résulte que Germaine est la grand'mère du sieur Laurent, le père de la jeune obsédée Valentine. Elle avait une fille qui eut deux enfants dont l'un est le sieur Laurent lui-même ; l'autre fut détruit par sa grand'mère qui le précipita dans un ravin en bas des rochers de... Pour ce meurtre, elle fut condamnée à dix ans de réclusion, qu'elle subit dans la prison de C... Elle donne sur tous ces faits les indications les plus minutieuses, précisant avec exactitude les noms, les lieux, les dates, de manière à ne laisser aucun doute sur son identité. Ces détails intimes, connus de Laurent seul et de sa femme ont été confirmés par eux. Pour se faire mieux encore reconnaître de son petit-fils, elle le désigna par son petit nom ignoré du médium, et ne lui parla que patois comme de son vivant.

Il n'y avait donc pas à s'y méprendre, Germaine était bien la grand'mère de Laurent, condamnée pour infanticide. Quant à celle dont on a détruit l'enfant, c'est aujourd'hui la fille de Laurent, la jeune Valentine, qu'elle vient encore de tourmenter par une cruelle obsession. Elle a expliqué la cause de la haine qu'elle lui avait vouée. Il y avait eu lutte entre elles deux comme Esprit, et cette lutte continua lorsque l'une d'elles fut réincarnée. Un fait vient confirmer cette assertion, ce sont les paroles que la jeune fille prononçait pendant son sommeil. Ses parents, comme on le conçoit, lui avaient toujours laissé ignorer ce qui se passait dans sa famille ; ces mots : *L'enfant ! l'enfant ! dans les rochers ! dans les rochers !* étaient évidemment le résultat du souvenir que son Esprit conservait à l'état de dégagement.

« Eh bien ! dis-je au père de Valentine, êtes-vous bien convaincu que c'est l'Esprit de votre grand'mère ? — Oh ! monsieur, répondit-il, j'en étais déjà convaincu avant cet entretien. Ce nom de Germaine, et les paroles de Valentine, dans ses crises, ne me laissaient aucun doute à cet égard ; je le dis de suite à ma femme. Bien plus, lorsque vous m'eûtes parlé du Spiritisme et des réincarnations, j'eus dans la pensée que ma mère s'était incarnée en Valentine. »

Ainsi s'expliquent les exclamations répétées de Laurent : « C'est drôle ! » et celles de sa femme : « Il y a là un mystère ! »

(*) Voir les numéros 4, 5 et 6.

AVIS.

L'abondance des matières nous oblige de renvoyer à notre prochain numéro la continuation de notre feuilleton.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 8. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 4 Février.

ABONNEMENTS

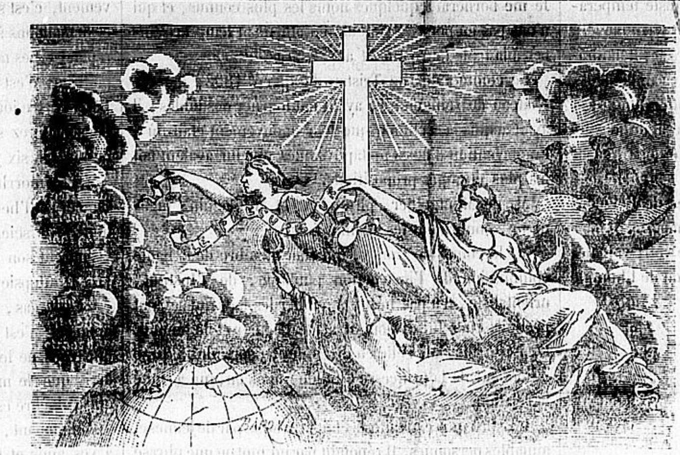
TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.
Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.
Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.
On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, où on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.



AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 4 Février 1865.

Les ennemis du *Médium* disaient : Il n'ira pas loin, parce qu'il n'a pas de quoi faire longue route.

Il est vrai, nous n'avions que notre confiance en Dieu, dès le début, et notre confiance n'a pas péri, car le *Médium* a vu venir à lui dix fois plus de ressources qu'il ne lui en faut pour faire son chemin.

Aussi, en bénissant la Providence, allons-nous vous citer, avec bonheur, un exemple de confiance et de foi que nous devrions prendre pour modèle dans toutes les circonstances difficiles de la vie, et qui ne pourrait manquer de nous servir, car ces paroles sont écrites : Celui qui espère dans le Seigneur ne périra pas.

Sans doute, nous allons vous rappeler à ce sujet le souvenir d'un personnage de l'ancienne loi, d'un des illustres serviteurs de Dieu dont notre siècle, tout en proie à mille sollicitudes diverses, et d'ailleurs justement épris de lui-même, ne se préoccupe guère.

Pourquoi cependant, pourquoi ne pas se souvenir de ceux qui ont été grands par leurs vertus et qui s'offrent à nous comme des exemples de la plus sublime sagesse, et comme les précurseurs de celui qui fut la sagesse même de Dieu sur la terre, il y a bientôt dix-neuf siècles ?

Est-ce que le génie des vertus, en effet, n'est pas à la hauteur du génie de l'intelligence, et n'est pas digne de tous nos souvenirs les plus respectueux ?

Vous en jugerez, vous qui ne jetez pas encore à tous les vents du ciel ces paroles de l'homme déchu : *Virtus post nummos* : De l'argent d'abord et des vertus ensuite.

L'histoire du héros de la loi ancienne revient parfaitement, d'ailleurs, à notre sujet. Ecoutez :

Or, il y avait en la terre de Hus un homme qui s'appelait Job. Cet homme était simple et droit ; il craignait Dieu et fuyait le mal.

Dieu l'avait béni et lui avait donné de grands biens et une progéniture nombreuse.

Mais les enfants de Dieu s'étant présentés un jour devant le Seigneur, l'Esprit des abîmes se trouva aussi parmi eux.

Et le Seigneur dit à l'Esprit du mal : D'où viens-tu ?

Celui-ci lui répondit : Je viens de faire le tour du monde, partout.

Le Seigneur ajouta : N'as-tu point rencontré et considéré mon serviteur Job, afin de le perdre, lui, qui n'a point d'égal sous le soleil, par la droiture et la simplicité de son cœur, par sa crainte de Dieu et son amour pour la justice ?

Et l'Esprit alors : Est-ce en vain que Job craint le Seigneur, dit-il, et ne l'avez-vous point placé sous la protection de vos ailes ?

Cependant, étendez un peu votre main sur lui, et sur tout ce qui est à lui, et vous verrez s'il ne vous maudit pas en face...

Et le Seigneur dit à l'Esprit : Va... Je te donne pouvoir sur ce qui est à lui et sur lui-même ; seulement, je te défends de le faire mourir.

A ces mots, l'Esprit des abîmes sortit soudain de devant le Seigneur, se hâtant d'aller ruiner de fond en comble tout le bonheur du serviteur de Dieu.

Vous savez s'il remplit bien sa tâche, et comment il n'y eut jamais au monde une infortune semblable à l'infortune de Job, si ce n'est un jour celle du Fils de l'Homme qui devait la surpasser de toute la hauteur de son caractère divin. Et cependant quelle résignation !

Privé de tous ses biens et de ses nombreux enfants : Je suis sorti nu du sein de ma mère, disait-il debout sur les ruines de son bonheur, et je retournerai nu dans le sein de la terre.

Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout repris (il n'est arrivé que ce qui lui a plu), que le Seigneur soit béni !

Mais comme après avoir été frappé dans ses biens et dans sa famille, il venait d'être frappé dans tout son corps d'une plaie hideuse, il s'assit sur un fumier, en proie à ses maux.

Sa femme étant venue à lui : Quoi, vous demeurez encore dans votre simplicité ? lui disait-elle. Maudissez donc plutôt le Seigneur, et mourez...

Vous parlez comme une femme qui n'a point de sens, lui répondit Job. Si nous avons reçu les biens de la part de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ?

Le saint homme ne fut pas mieux consolé par ses amis, qui, étant venus de loin pour le visiter dans sa douleur, ne firent qu'ajouter à ses humiliations en l'accusant de péché et lui faisant toute sorte de reproches, comme à un ennemi de toutes les lois divines et humaines.

C'est alors que se voyant ainsi abandonné de tous à cause de sa justice, Job s'éleva à toute la hauteur du sentiment de son innocence, et proféra les plaintes les plus sublimes d'espérance et de foi qu'une bouche humaine ait jamais prononcées.

Vous savez qu'elles firent violence au Seigneur, et que le Seigneur délivra l'illustre martyr de la puissance de l'Esprit, et non-seulement, mais lui rendit plus de bonheur et plus de gloire qu'il n'en avait eu jusqu'alors.

Mettez les philosophes à côté de ce modèle de patience et de foi, et vous mesurerez leur taille respective.

Ceci nous enseigne encore, et c'est le but de notre article, que l'Esprit exerce sa puissance sur le monde.

Sans doute, il s'agit ici de l'Esprit du mal ; mais nous trouverons bien d'autres exemples dans les Écritures saintes, et ce ne sera pas hors de propos, puisque cela prouve du moins l'antique origine de notre foi spiritiste.

F. MAURICE.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Vous nous avez dit que l'homme devait s'étudier, afin de se connaître et de se corriger de ses défauts. — Quels sont les défauts de l'homme ?

R. Les philosophes et les théologiens ont beaucoup discouru sur les défaillances de l'âme et du corps humain.

Mais l'Evangile, qui n'est pas un livre à longs discours, bien qu'il renferme tous les enseignements désirables, révèle toutes les imperfections de l'homme en ces deux mots : L'esprit est prompt, et la chair est faible.

Celui qui s'étudie reconnaît sans peine cette vérité, qu'en effet, l'esprit, essence fluidique, et ayant les propriétés des fluides, tend à se répandre avec la vertu de son élément constitutif ; d'où il conclut qu'il faut être vigilant et attentif à le réprimer lorsqu'il tend à mal.

Quant à la matière, sa faiblesse pourrait-elle nous échapper, si nous rentrons en nous-même, afin de considérer nos voies ?

D. Sans doute, il résulte du plus simple examen que l'Evangile a dit vrai en cela comme en tout le reste.

Mais pensez-vous que l'homme puisse jamais s'affranchir de ses défauts, selon l'esprit et la chair ?

R. Non. La vie n'est pas un affranchissement, mais plutôt une direction.

D. Que voulez-vous dire ?

R. Ceux qui disent que les passions sont mauvaises et doivent être annihilées, ne comprennent pas les desseins de Dieu, ni les destinées de l'humanité.

Pensez-vous que la promptitude et l'ardeur des coursiers qui entraînent le char dans le sentier soient mauvaises, et qu'il faille les réduire à néant ?

Non, certes ; mais il faut diriger les forces contraires

et ennemies, en quelque sorte, par un juste tempérament.

Le gouvernail dirige la barque à travers les flots orageux; le mors retient les coursiers les plus impétueux, que les rênes dirigent dans les droits sentiers.....

Ainsi les soins et les sollicitudes de l'homme gouvernent ses penchants et les font servir à bien, au lieu de les laisser aller à mal.

Cependant, écoutez, écoutez, car c'est le Seigneur qui m'inspire les paroles que je vous confie.....

Priez..... car c'est le Seigneur qui aide votre volonté, et la fait reine et maîtresse pour la direction de l'homme dans ses voies.

A Monsieur Saint-Avit

MONSIEUR,

Lors de l'apparition de votre brochure, *Guerre au Spiritisme,* dans laquelle vous vous dites mon ami particulier, tandis que je n'ai pas l'honneur de vous connaître, je suis allé aux informations.

Un étudiant en médecine, que je connais depuis plusieurs années, m'ayant donné sur votre compte les renseignements que je désirais, je me dis : C'est un jeune homme ardent, fougueux ; s'il s'enthousiasme ainsi pour l'erreur, que sera-ce lorsque la vérité poindra à ses yeux? Et la flamberge que j'étais sur le point de dégaîner pour vous répondre resta au fourreau, persuadé que de vous-même vous arriveriez à la croyance de ce que vous niez aujourd'hui.

Mais comme, d'après de nouvelles données, il paraîtrait que mon silence aurait été interprété de manière à faire croire que je manquais de bonnes raisons pour répondre, aujourd'hui donc je viens essayer une réponse.

Ne soyez pas fâché si je prends quelquefois le ton d'un régent. Vous êtes jeune, je suis vieux. Sachez que mon corps sert de trépied à quinze lustres qui pèsent sur ma tête chauve.

Vous ne croyez pas encore aux Esprits et à leurs manifestations, vous les niez même, moi j'y crois.

C'est donc à qui de nous donnera les meilleures raisons; mais sachez que négation n'est pas raison. Vous avez lu le *Médium évangélique* du 21 janvier. Vous aurez vu les citations que fait M. Mathurin de divers poètes et théologiens qui affirment ce que vous niez.

Si vous argumentez contre les poètes qui, comme l'homme de la fable, peuvent, selon l'occasion, souffler le froid et le chaud, nous les mettrons de côté, de même que les théologiens qui, de parti pris et par état, pourriez-vous me dire, sont obligés également de croire.

Il vous faut des hommes *sérieux* ou *positifs*. C'est aujourd'hui le mot que la mode a adopté. Je vais vous en donner :

Plusieurs journaux anglais, qui ont été reproduits par des journaux français, nous ont annoncé que la reine d'Angleterre, pendant qu'elle présidait un conseil privé, s'absenta quelques instants, et dit à sa rentrée que le prince son époux était contraire à la guerre.

Elle est médium, elle venait d'évoquer l'Esprit du prince Albert.

L'empereur de Russie, Alexandre II, a honoré la médiumnité en accordant à Home, médium, la main d'une demoiselle de haute condition, filleule de son père, l'empereur Nicolas.

Je vous le demande, monsieur, si Home n'était qu'un jongleur, aurait-il obtenu cette distinction? Robert Houdin, tout habile qu'il est, aurait-il pu y prétendre?

Je pourrais vous citer ici bon nombre d'autres faits actuels et bien dignes de foi, que le respect pour les hauts personnages qui sont en scène m'interdit de produire.

Si ce qui précède ne suffit ni à vous, ni à vos amis, arrivons aux savants, aux physiciens, aux chimistes, aux membres de l'Institut. La liste serait longue s'il allait les nommer tous, et ma lettre ne suffirait pas. Je me bornerai à quelques noms les plus connus, et qui n'ont pas eu peur du ridicule en affirmant leurs croyances à la table tournante et aux Esprits.

Le comte Jules de Tristan dit qu'en 1853, dans le château de son gendre, ayant fait tourner des tables, il avait acquis la certitude que leur mouvement était dû à l'intervention d'êtres métaphysiques qui lui avaient fait les plus étranges propositions.

M. de Montgolfier, physicien, et M. Seguin, ingénieur, confirment les mêmes faits.

M. le comte de Saulcy, qui était membre de la haute commission de l'instruction publique, de l'Institut, orientaliste, n'a pas hésité à publier les faits qui se sont produits chez lui et dont il a été l'acteur et le témoin. C'est son fils, M. Félicien de Saulcy, époux de la dame d'honneur de la princesse Clotilde Napoléon, qui a signé la relation.

L'Esprit qui se manifesta était provoqué par de jeunes et aimables personnes. Il répondit par un mot ou une phrase qui était hors du vocabulaire de ces dames, mais que M. le comte, lui, comprit. Ripostant vivement, le malin lui répondit en arabe, et, pour intriguer le savant orientaliste, écrivit en lettres renversées. Le comte ne pouvant lire, il lui fut répondu : Sot que tu es, retourne la phrase. Ce ne fut qu'alors qu'il en comprit la signification.

Si ces faits ne portent pas encore la conviction dans votre esprit, vous me mettrez dans l'obligation, pour vous faire croire, d'avoir recours à l'autorité paternelle.

Mais avant permettez-moi une courte digression.

Lorsque Napoléon Ier eut rétabli l'étiquette de cour, un jeune auditeur refusait à un ministre *du Monseigneur*. Plainte de celui-ci; il ne demandait rien moins que la révocation du jeune imprudent. Napoléon calma l'Excellence par ces simples mots : Je lui ferai parler par son père.

Eh bien! comme Napoléon, je vais avoir recours à l'autorité paternelle. En science, l'autorité paternelle est représentée par les professeurs.

Commençons par le docteur Georget, auteur de la *Physiologie du système nerveux*.

On lit dans son testament du 1er mars 1826 :

« En 1821, dans mon ouvrage sur la *Physiologie du système nerveux,* j'ai hautement professé le matérialisme. Mais à peine avais-je mis au jour cet ouvrage, que de nouvelles méditations sur un phénomène bien extraordinaire, le somnambulisme, ne me permirent plus de douter de l'existence en nous et hors de nous d'un *principe* intelligent, tout à fait différent des existences matérielles. Il y a chez moi, à cet égard, une *conviction profonde* fondée sur des faits incontestables. »

Si vous m'objectiez, cher Monsieur, que Georget est mort depuis plus de trente ans et qu'il eut pu, depuis lors, modifier son opinion, je vous en citerais un autre et des plus éminents, qui trône encore sur la chaire médicale de la Faculté de Paris. C'est le baron Rostan, chef d'école. Vous remarquerez que je ne vous cite pas de la petite *pègre*.

Le baron Rostan a écrit dans le grand Dictionnaire de médecine, 1re édition (article Magnétisme) :

« Lorsque j'entendis, pour la première fois, parler du magnétisme animal, les faits que l'on en racontait étaient si peu en rapport avec les phénomènes physiologiques que je connaissais, que j'eus pitié de gens que je croyais atteints de folie. (Avis à nos jeunes et suffisants incrédules.) Pendant dix ans, je parlai et écrivis dans ce sens. »

Le hasard voulut que, par curiosité, il exerçât le magnétisme. Les phénomènes qu'il produisit furent tels, qu'il n'osa en parler à qui que ce fût. Il avait peur du ridicule!

Il paralysait et déparalysait les membres à volonté. Avec le docteur Ferrus, il constate la transposition du sens de la vue à l'occiput.

A la Salpêtrière, en présence de plusieurs médecins, il fait entrer une malade en somnambulisme. Elle était calme; tout à coup elle s'agite. On lui en demande la cause : Je sens, dit-elle, Félicité qui approche. Effectivement, c'est son amie qui apparaît. Nous la renvoyons et demandons à la malade la cause de son trouble. Elle répond : Les médecins croient qu'elle est attaquée de la poitrine; c'est le cœur qui est malade. Elle continue : Dans quatre jours, elle aura une violente hémorrhagie; vous la ferez saigner, mais vous ne l'empêcherez pas de mourir six jours après.

« L'hémorrhagie eut lieu, messieurs, dit Rostan. Le samedi, à l'heure indiquée, on saigna, suivant l'indication de la science (d'alors), et six jours après, la prévision eut son complet accomplissement.

» L'autopsie vérifia le diagnostic de la somnambule. »

Si par cas, Monsieur, vous nous disiez que le magnétisme n'est pas le Spiritisme ou Spiritualisme, c'est que vous ne le connaîtriez pas. Alors je vous apprendrais que le magnétisme lucide est au Spiritisme ce que l'algèbre est aux mathématiques transcendantes.

Maintenant, je vous proposerai ce problème, à vous, à vos amis et même à de plus haut gradés :

Comment se fait-il qu'une pauvre incurable en sache plus, en diagnostic et en thérapeutique, que les professeurs de la Faculté de Paris?

Remarquez que ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est Rostan.

(*A continuer.*) PAUL THOMAS.

DISCOURS SPIRITE

Prononcé par Victor HUGO

Sur la tombe d'Emily de Putron, à Guernesey (*)

Le 19 de ce mois, une foule aussi émue que nombreuse accompagnait au cimetière des Indépendants, à Guernesey, une jeune fille dont la mort laissera de longs regrets. Mlle Emily de Putron était aimée de tous pour sa grâce souriante, estimée de tous pour son caractère élevé et pour son intelligence lettrée. Le père et la mère au désespoir avaient prié Victor Hugo de parler sur la tombe de leur fille. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner le noble et touchant adieu du grand poète à la jeune morte :

« En quelques semaines, nous nous sommes occupés des deux sœurs; nous avons marié l'une, et voici que nous ensevelissons l'autre. C'est là le perpétuel tremblement de la vie. Inclinons-nous, mes frères, devant la sévère destinée.

» Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais pour voir; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. Ne l'oublions pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de l'homme.

» Le cœur ne peut errer. La chair est un songe; elle se dissipe : cet évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction. Nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est la matière; il nous faut une certitude. Quiconque aime sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre : aimer, c'est vivre au delà de la vie; sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible, aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice; ce paradis serait l'enfer. Non! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle : le cœur a besoin de l'âme.

» Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. En ce moment, il écoute mes paroles.

» Emily de Putron était le doux orgueil d'une respectable et patriarcale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa grâce, et pour fête son sourire. Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses l'environnaient; elle avait grandi heureuse, et, recevant du bonheur, elle en donnait; aimée, elle aimait. Elle vient de s'en aller!

» Où s'en est-elle allée? Dans l'ombre? Non.

» C'est nous qui sommes dans l'ombre. Elle, elle est dans l'aurore.

» Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la réalité, dans la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse vers une mystérieuse couronne. Emily de Putron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité; beauté, vers l'idéal; espérance, vers la certitude; amour, vers l'infini; perle, vers l'océan; Esprit, vers Dieu.

(*) *Presse* du 25 janvier 1865.

» Va, âme.

» Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent pas. Ils sont dans un monde de clarté; mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près. Oh! qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées, souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage. Nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

» Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici, tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini; ici elle recouvre sa plénitude; ici elle rentre en possession de toute sa mystérieuse nature; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité.

» La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau; celui qui n'a été que beau devient sublime; celui qui n'a été que sublime devient bon.

» Et maintenant, moi qui parle, pourquoi suis-je ici? Qu'est-ce que j'apporte à cette fosse? De quel droit viens-je adresser la parole à la mort? Qui suis-je? Rien. Je me trompe, je suis quelque chose. Je suis un proscrit. Exilé de force hier, exilé volontaire aujourd'hui. Un proscrit est un vaincu, un calomnié, un persécuté, un blessé de la destinée, un déshérité de la patrie; un proscrit est un innocent sous le poids d'une malédiction. Sa bénédiction doit être bonne. Je bénis ce tombeau.

» Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Dans le désert, on rencontre des oasis, dans l'exil on rencontre des âmes. Emily de Putron a été une des charmantes âmes rencontrées. Je viens lui payer la dette de l'exil consolé. Je la bénis dans la profondeur sombre. Au nom des afflictions sur lesquelles elle a doucement rayonné; au nom des épreuves de la destinée, finies pour elle, continuées pour nous, au nom de tout ce qu'elle a espéré autrefois et de tout ce qu'elle obtient aujourd'hui, au nom de tout ce qu'elle aime, je bénis cette morte; je la bénis dans sa beauté, dans sa jeunesse, dans sa douceur, dans sa vie et dans sa mort; je la bénis dans sa blanche robe du sépulcre, dans sa maison qu'elle laisse désolée, dans son cercueil que sa mère a rempli de fleurs et que Dieu va remplir d'étoiles! »

FAITS DIVERS

UNE PETITE LEÇON.

Depuis qu'un illustre orateur l'a faite à peu près absoudre de son cas de conscience anti-clérical, l'*Etincelle* ne vise plus à ces sortes de cas, mais elle semblerait viser parfaitement à les passer aux autres, sous prétexte que nous dirions tout haut ce qu'elle croit devoir dire tout bas.

Nous la remercions de ses soins, qui ne seront pas perdus.

***

Alors que Mgr D..... vivait tristement et presque isolément à Bordeaux, une femme, dont il avait connu la famille à Alger, vint un jour lui exposer sa situation et réclamer de lui quelques secours. Elle était sans pain et sans asile.

— Ma pauvre enfant, lui dit l'infortuné prélat en essuyant une larme, je suis bien pauvre pour vous venir en aide; mais en attendant que de meilleurs jours luisent pour vous, acceptez cette chaîne d'or à laquelle est attachée ma croix épiscopale; une autre de chrysocale que je lui substituerai produira absolument le même effet.

***

UN ESPRIT ROND.

Les prédications d'un missionnaire bossu faisaient foule.

Comme il était verbeux et insolent : D'où peut-il sortir tant d'esprit, disait son auditoire?

Notre homme ayant appris ce dire : On se demande d'où je sors tant d'esprit, s'écria-t-il un jour devant l'assemblée attentive, de ma bosse, ajouta-t-il avec animation, de ma bosse!

Un Spirite, qui se trouvait présent : Je n'avais pas encore vu d'esprit rond, murmura-t-il tout bas...

***

EPISODE DE LA CHUTE DES FEUILLES.

Dans une maison de campagne habite un brave homme qui n'est pas riche, il s'en faut. Il vit là, entre sa femme qu'il adore, une petite fille qui grandit peu à peu, et une orpheline, la fille de son frère, qu'il a élevée avec un soin paternel.

Mais il ne suffit pas d'être aimé pour vivre. Les plus tendrement aimés sont quelquefois les premiers à partir. La jeune Berthe en est la preuve. Malgré la tendresse de son oncle, de sa tante et de sa cousine la petite Marie, elle porte en elle un germe de mort, et, il y a quelques jours, un des oracles de la science médicale a prononcé son arrêt. L'oncle l'interrogeait timidement, à voix basse, après avoir promené autour de lui un regard furtif pour s'assurer que personne ne pouvait entendre. Et le médecin a répondu :

— Quand les feuilles de cet arbre seront tombées, tout sera dit.

Une heure après, on appela la petite Marie : elle ne répondit pas; on la chercha, et on finit par la découvrir sur l'arbre indiqué par le docteur. Elle était armée d'une aiguille et travaillait avec un zèle inexplicable.

— Que fais-tu donc là? dit le père.

— Ne dis rien, papa, ma cousine entendrait peut-être. Le médecin a dit qu'elle mourrait quand ces feuilles seraient tombées : je me dépêche de les coudre, afin qu'elles demeurent sur l'arbre et que ma cousine ne meure pas!

***

Ce qui prouve qu'on s'occupe d'autre chose, en Amérique, que des Esprits.

On sait la passion des créoles pour les combats de coqs; on sait aussi que ces volailles sont assez stupides pour s'animer les unes contre les autres et se détruire par d'atroces blessures, le tout pour la plus grande joie des spectateurs ébaubis. Le gouverneur de Guadalajara, au Mexique, vient de donner une bataille de coqs digne des beaux temps des cirques romains. Six mille coqs, armés d'éperons, ont combattu les uns contre les autres dans un amphithéâtre construit à cet effet. Quatre mille huit cent quatre-vingt-dix-sept sont restés sur le carreau neuf cent trois ont été grièvement blessés, et on désespère de les sauver; cent quatre-vingt-dix-neuf sont plus ou moins légèrement atteints; un seul est sorti sans blessure aucune de la lutte. Il a été proclamé vainqueur, au milieu d'applaudissements frénétiques et a été presque étouffé par les baisers de la foule. Il s'appelle *Lindo*. Son maître, dont le nom mérite aussi de passer à la postérité, est le senor don Refael Lampurdos y Granadino y Ramirez y Cabrero y Herrara, qui jouit à Guadalajara, de l'estime et de la fierté convenables à un homme qui possède tant de noms. Il a dessein d'y ajouter celui de son coq. On est effrayé en songeant aux suites de la bataille de Guadalajara, car il ne s'y trouve plus de coqs. Lindo reste seul chef d'une immense famille.

***

Les visions et les révélations de Christine Poniatowa avaient pour objet l'état où se trouvaient les réformés au dix-septième siècle. Ces extases, prédictions, révélations, apparitions d'anges, furent examinées par les médecins qui les jugèrent surnaturelles.

Le 12 novembre 1627, Christine voit dans le ciel un faisceau de verges et en est très effrayée. Une autre fois, étant en extase, elle fait des gestes si extraordinaires, que son médecin déclare que « son art est à bout. » Revenue à la vie normale, elle raconte qu'elle a eu trois visions : dans la première, un bel enfant vêtu de blanc lui a dit, en lui montrant une couronne d'or : « Elle sera pour vous, si vous persistez dans la foi que vous avez promise. » Dans la seconde, elle voit dans un palais un homme très beau; il était assis et de son visage sortaient des rayons de lumière si éclatants, qu'elle n'en pouvait soutenir l'éclat. — C'était le fils de Dieu. — On omet beaucoup d'autres apparitions, et des révélations et des prédictions qui se sont réalisées. Le 1er janvier 1628, entre autres appparitions, elle vit un petit serpent qui grossissait à vue d'œil et la mordit... Rendue à elle-même, on vit à son doigt la morsure. Le 2 janvier 1629, une femme voilée et en deuil lui apparaît, en cachant son visage. Un ange lui prédit une attaque d'apoplexie, qui survint au terme fixé : le 14 janvier, elle entend frapper des coups sous son lit; ils continuent jusqu'au 27, en diminuant d'un coup chaque jour. Ledit jour 27, elle attend l'heure de cinq, c'était l'instant fatal. A trois heures, Jean Cyrille et Winceslas Cornu, chefs de l'église de Bohême, se rendent auprès de Catherine avec quelques pasteurs. A quatre heures, ses douleurs redoublent; on prie : puis, elle expire. On allait procéder à l'inhumation, quand la défunte se lève et demande ses vêtements. — Longue discussion sur cette résurrection. On tient un synode composé de cinquante pasteurs. Les uns veulent qu'il y ait illusion; d'autres qu'il y ait prestiges diaboliques; d'autres enfin attribuent ce prodige à Dieu. Ce fut le 16 mars que l'on s'assembla pour la première fois; le 20, on décida que le cas était difficile. Comme les avis étaient très différents, il fut décidé que l'on garderait le silence pour conserver la paix. Christine rentra ensuite dans la vie commune et se maria. (*Extrait de Jean Bizouard.*)

***

Comme le *Réveil* ne cessait, pendant un certain temps de nous demander une foule d'adresses (voir les lettres de Catherinette), ce qui faisait dire à certains plaisants que le *Réveil* manquait d'*adresse*, nous crûmes user d'un droit, autant qu'accomplir un devoir, en lui désignant notre quartier général, rue Rivals, n° 8, anciens bureaux de la *Confiance*, etc.

Il nous souvient que Catherinette se montra presque scandalisée; mais passons le vieux.

Honni soit, d'ailleurs, qui mal y pense! Pour ce qui est d'un article signé de Crozant-Bridier, et inséré dans l'*Aigle* de ce jour (2 février), c'est autre chose.

Comme M. de Crozant cherche à se rendre pur de tout contact avec nous, malgré le voisinage, nous nous sentons obligé, à regret, de l'aviser, au nom du *Médium*, que nous n'insérerons aucun de ses articles, à moins qu'il ne soit signé de son nom propre.

***

Deux médiums (ayant déjà écrit de belles pages qui sont sous-presse à Toulouse pour paraître prochainement) viennent à nous.

Les deux brochures, intitulées, l'une : la *Vie de sainte Germaine*, l'autre : l'*Etoile de France*, sont appelées à un succès certain.

Le concours de ces médiums, parfaitement dignes de leur mission, vont nous permettre de toucher aux questions religieuses qui s'agitent aujourd'hui partout.

Dieu nous est témoin d'avance que nous chercherons la véritable lumière.

OUI

ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE

Cependant, le moine et l'abbé avaient continué leur route vers le château : mais, arrivés en vue de la grande porte, ils s'étaient arrêtés et avaient ouvert un conseil pour savoir s'il ne fallait pas d'abord aller aux

communs et y prendre, afin de faire une perquisition dans les bâtiments, les gens qui, à cette heure, étaient réunis et en train de souper.

Cette proposition avait été émise par le prudent camaldule, et l'abbé était tout près de s'y rendre, quand ils virent une petite porte s'ouvrir, Bonbonne apparaître, et le vieil intendant acourir vers eux autant que son grand âge le permettait. Il était pâle, tremblant, faisait de grands gestes et parlait tout seul.

— Qu'y a-t-il? demanda l'abbé en faisant quelques pas au devant de lui. — Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Bonbonne. — Que vous est-il donc arrivé? continua le camaldule. — Il m'est arrivé que j'ai eu une vision terrible.

Le moine et l'abbé se regardèrent.

— Une vision! répéta le moine. — Allons donc! c'est impossible, dit l'abbé. — Cela est, vous dis-je, insista Bonbonne. — Et quelle est cette vision? dites. — Oui. Qu'avez-vous vu? — J'ai vu, je ne sais pas encore bien au juste quoi; mais enfin j'ai vu... — Expliquez-vous, alors. — Eh bien! j'étais dans ma chambre de travail ordinaire, au-dessous du grand cabinet de monsieur le marquis, et communiquant, vous le savez, à ce cabinet par un escalier dérobé. Je feuilletais encore les titres pour m'assurer que nous n'avions rien oublié dans la rédaction du testament, si nécessaire à l'avenir de toute la famille. Sept heures venaient de sonner; tout-à-coup j'entendis marcher dans cette pièce que j'avais fermée hier derrière monsieur le marquis, et dont j'avais la clef dans ma poche. J'écoute. C'étaient bien des pas. J'écoute encore; ces pas retentissaient au-dessus de ma tête. Il y avait quelqu'un en haut! Ce n'est pas le tout, j'entends ouvrir les tiroirs du bureau de monsieur de Chauvelin. J'entends remuer le fauteuil placé devant le bureau, et cela sans précaution, ce qui me semble de plus en plus extraordinaire. Ma première idée est que des voleurs ont pénétré dans le château. Mais ces voleurs sont bien imprudents ou bien sûrs de leur fait. Alors, que faire? appeler les domestiques? ils sont dans les communs à l'autre bout de la maison. Pendant que j'irai les chercher, les voleurs auront le temps de fuir. Je prends mon fusil à deux coups. Je monte par le petit escalier qui conduit de chez moi au cabinet de monsieur le marquis. J'arrive sur la pointe du pied. Au fur et à mesure que je gagne les dernières marches, je tends de plus en plus l'oreille. Non-seulement j'entends remuer toujours, mais encore gémir, râler, pousser enfin des sons inarticulés qui me pénétraient jusqu'au fond de l'âme; car, il faut bien vous l'avouer, plus j'approchais, plus il me semblait entendre et reconnaître la voix de monsieur le marquis. — Etrange! s'écria l'abbé. — Oui, oui, étrange! répondit le moine. — Continuez, Bonbonne, continuez. — Enfin, reprit l'intendant en se rapprochant de ses deux interlocuteurs, comme pour chercher un refuge près d'eux; enfin je regardai par le trou de la serrure, et je vis une grande lueur dans la chambre, quoiqu'il fît nuit close et que les volets fussent fermés et fermés par moi-même. — Après? Le bruit continuait. C'étaient des plaintes comme un râlement de mort. Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines. Pourtant, je voulus voir jusqu'au bout. Je fis un effort. Je remis mon œil à l'observatoire, et je distinguai des cierges allumés autour d'un cercueil. — Oh! vous êtes fou, mon cher monsieur Bonbonne, dit le moine en frissonnant malgré lui.

— J'ai vu, j'ai vu, mon père. — Mais vous aurez mal vu, dit l'abbé. —Je vous dis, monsieur l'abbé, que j'ai vu la chose comme je vous vois; je vous dis que je n'ai perdu ni ma présence d'esprit ni mon bon sens. — Et cependant vous vous êtes enfui épouvanté! — Pas du tout, au contraire; je suis resté en priant Dieu et mon patron de me donner la force. Mais, tout-à-coup, un grand fracas s'est fait entendre, les cierges se sont éteints et on est rentré dans les ténèbres. C'est alors seulement que je suis descendu, que je suis sorti, et que je vous ai aperçus. Maintenant nous sommes réunis. Voici la clef du cabinet. Vous êtes hommes d'église, et par conséquent exempts de terreurs superstitieuses. Voulez-vous venir avec moi? nous nous assurerons par nous-mêmes de l'état des choses. — Voyons, dit le camaldule. — Voyons, répéta l'abbé.

Et tous trois entrèrent au château, non pas par la petite porte qui avait donné sortie à Bonbonne, mais par la grande porte qui avait donné entrée au marquis.

En passant sous le vestibule, devant une grande horloge de famille surmontée des armes des Chauvelin, l'intendant leva la bougie qu'il venait d'allumer.

(*Sauveur des Peuples.*) (*La fin prochainement.*)

VARIÉTÉS

Bruxelles, 23 janvier 1865.

Monsieur A. Malibran,

Dans le n° du 22 courant du *Monde Musical*, je lis, à l'article Anvers (courrier), un fait spirite très curieux, dont vous avez constaté l'authenticité.

Ceci, Monsieur, est du domaine de tous : les adeptes de la doctrine pourraient vous citer des quantités innombrables de faits identiques. Mais, ce qui est frappant, pour qui s'occupe sérieusement de Spiritisme, c'est de trouver des rapprochements parmi des auteurs étrangers aux idées nouvelles et morts depuis longtemps.

Dernièrement, je relisais une traduction du poème de Milton, le *Paradis perdu*.

Milton vend son ouvrage, en 1667, au libraire Symons, ainsi que le reçu suivant conservé en fait foi :

« Milton's agreement with M. Symons for Paradise » lost dated 27th april 1667. »

Il y a donc plus de deux siècles que le poète inspiré écrivait :

Paradis perdu, chant V.

Dieu charge un de ses anges bien-aimés de descendre près d'Adam, pour le prévenir du complot tramé par l'Esprit du mal. Après un dialogue assez long, l'ange est invité à partager le repas d'Adam; et, sur la crainte de ce dernier d'offrir des mets hors de la nature éthérée de son visiteur, celui-ci répond :

. . . .

Adam, il est un Dieu, seul la toute-puissance,
Toute chose en procède, et puis retourne à lui
Si, dépravée alors, sa beauté n'a pas fui;
Mais en perfection tout est créé semblable,
D'une même matière, et pourtant altérable.
Cette matière unique en sa féconde main
Fut pétrie et subit son vouloir souverain :
Toute chose il doua, bien qu'avec différence,
A des degrés divers, de forme, de substance
Et de la vie enfin pour les êtres vivants.
Chaque substance fut, selon ses éléments,
D'un plus fin assemblage, et plus noble et plus pure
Et plus spirituelle, en un mot, à mesure
Qu'elle s'approcha plus de Dieu, qu'elle tendit
A s'en rapprocher plus, selon qu'il l'entendit,
Pour chaque sphère active en son lieu désignée;
Jusqu'à ce que le corps, dans la borne assignée
A chaque espèce, enfin s'élève au pur esprit.

Comme de la racine, à son heure surgit,
La tige plus légère et plus aérienne,
Puis la feuille et la fleur qui, plus parfaite et reine,
Exhale en doux parfums ses esprits odorants;
Ainsi la fleur, les fruits vos humbles aliments
S'évaporent, montant dans la sphère mortelle,
Par degrés successifs, leur invisible échelle,
Et, volatilisés, d'abord esprits vitaux,
Tendent à se muer en esprits animaux.
A ce but parvenus et devenus à peine
Purs, intellectuels, s'agrandit leur domaine;
Ils apportent la vie avec le sentiment,
L'imagination et, des biens le plus grand,
L'intelligence; l'âme a la raison par elle.
De l'âme la raison et l'essence immortelle;
Elle est le plus souvent discursive pour vous;
A des degrés divers restant pourtant la même.
Conçois donc que ces mets, par notre Auteur suprême
Trouvés bons pour vous deux, je puisse consentir
A m'en rassasier, devant les convertir
Comme chacun de vous en ma propre substance.
Dans les temps il se peut pour une autre existence
Que l'homme s'élevant en son être épuré
Participe de l'ange et qu'esprit éthéré,
Aux célestes festins convive de la terre,
Il n'ait plus à trouver là-haut de diète amère,
D'aliment trop léger. Il se pourrait qu'un jour,
Nourri de mets grossiers, votre corps à son tour,
Devenu tout esprit, dépouillât sa substance,
Et, sur des ailes d'or, dans l'étendue immense
S'élançât comme nous aux éternels palais;
Libres alors tous deux d'habiter à jamais
Le Paradis céleste ou celui de la terre;
Si vous êtes trouvé soumis, de cœur sincère;
Si vous gardez à Dieu, qui vous donna le jour,
Un fidèle tribut d'inébranlable amour.
Jusque-là jouissez, dans une paix profonde,
D'une félicité si douce, si féconde,
Incapable qu'elle est d'accroître ses trésors.

. . . .

Voulant m'assurer de l'exactitude de l'interprétation du traducteur, M. E. Aroux, ancien député, j'eus recours, comme contrôle, au plus grand écrivain de notre siècle, et j'ai trouvé dans Châteaubriand, même chapitre V :

. . . .

O Adam, il est un seul Tout-Puissant, de qui toutes choses procèdent et à qui elles retournent, si leur bonté n'a pas été dépravée. Toutes ont été créées semblables en perfection; toutes formées d'une seule matière première, douées de diverses formes, de différents degrés de substances et de vie dans les choses qui vivent. Mais ces substances sont plus raffinées, plus spiritualisées et plus pures, à mesure qu'elles sont plus rapprochées de Dieu, ou qu'elles tendent à s'en approcher plus, chacune dans leurs diverses sphères actives assignées jusqu'à ce que le corps s'élève à l'esprit dans les bornes proportionnées à chaque espèce.

Ainsi de la racine s'élance plus légère la verte tige; de celle-ci sortent les feuilles plus aériennes, enfin la fleur parfaite exhale ses esprits odorants. Les fleurs et leurs fruits, nourriture de l'homme, volatilisés dans une échelle graduelle, aspirent aux esprits vitaux, animaux, intellectuels; ils donnent à la fois la vie et le sentiment, l'imagination et l'entendement, d'où l'âme reçoit la raison.

La raison discursive ou intuitive est l'essence de l'âme : la raison discursive vous appartient le plus souvent, l'intuitive appartient surtout à nous; ne différant qu'en degrés, en espèce elles sont les mêmes. Ne vous étonnez donc pas que ce que Dieu a vu bon pour vous je ne le refuse pas, mais que je le convertisse, comme vous, en ma propre substance. Un temps peut venir où les hommes participeront à la nature des anges, où ils ne trouveront ni diète incommode, ni nourriture trop légère. Peut-être, nourris de ces aliments corporels, vos corps pourront à la longue devenir tout esprit, perfectionnés par le laps du temps, et sur des ailes s'envoler comme nous dans l'éther; ou bien ils pourront habiter, à leur choix, ici ou dans le Paradis céleste, si vous êtes trouvés obéissants, si vous gardez inaltérable un amour entier et constant à celui dont vous êtes la progéniture. En attendant, jouissez de toute la félicité que cet heureux état comporte, incapable qu'il est d'une plus grande.

. . . .

Je tenais, monsieur, à vous donner en entier les deux traductions; n'est ce pas la doctrine pure, et Milton ne peut-il être classé parmi les précurseurs du Spiritisme? Rien ne lui a manqué, afflictions (il était aveugle), misère et persécution.

Le *Paradis perdu*, pendant toute la vie du poète, demeure enseveli au fond de la boutique du libraire aventureux. En 1667, dans toute la gloire du règne de Louis XIV, John Milton était-il connu en France? Oui : peut-être de quelques gens de justice, comme un coquin d'écrivassier dont les diatribes avaient été dûment brûlées par la main du bourreau, à Paris et à Toulouse.

Que dire après ce qui précède? Rien! Je m'avoue Spirite de cœur et d'âme. Est-ce faiblesse ou courage? Tout me prouve les vérités de la doctrine; je me trouve bien humble devant Dieu, quand des interprètes aussi illustres que Milton et Châteaubriand ont chanté ses louanges impérissables.

Croyez, monsieur, aux sentiments distingués de votre dévoué,

(*Monde Musical.*) G. Roblin.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. Caillol et Bourbon, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 9. **Prix du Numéro : 15 centimes.** Samedi 11 Février.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.

Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE

A TOULOUSE

Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.

Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.

On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, où on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT

Chez les principaux Libraires de Toulouse.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.

Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.

Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 11 Février 1865.

Dans la *Revue spirite* de janvier 1865, Allan Kardec s'exprime ainsi au sujet du *Médium évangélique* :

« Le dernier mois de l'année qui vient de s'écouler a vu naître un nouvel organe du Spiritisme, ce qui vient corroborer nos réflexions contenues dans l'article ci-dessus sur l'état du Spiritisme en 1864. D'après son début et la lettre que son directeur a bien voulu nous écrire avant sa publication, nous devons compter sur un nouveau champion pour la défense des vrais principes de la doctrine, nous voulons parler de ceux qui sont aujourd'hui sanctionnés par le grand contrôle de la concordance. Qu'il soit donc le bienvenu.

» En attendant que nous ayons pu le juger à ses œuvres, nous dirons que si le dicton : *Noblesse oblige*, est vrai, on peut à plus forte raison dire que *titre oblige*. Celui de *Médium évangélique* est tout un programme et un beau programme, qui impose de grandes obligations, mais qui, toutefois, pourrait s'entendre de deux manières. Il pourrait signifier, ou que le journal s'occupera principalement de controverses religieuses au point de vue dogmatique, ou que, comprenant le but essentiel du Spiritisme qui est la moralisation, il sera rédigé selon l'esprit évangélique, qui est synonyme de charité, tolérance et modération. Dans le premier cas, nous ne le suivrions pas, parce que l'intérêt même de la doctrine exige une extrême réserve dans le développement de ses conséquences, et que souvent on recule en voulant aller trop vite : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point. » Dans le second, nous serons tout à lui. »

Cette appréciation du maître en Spiritisme nous avait tracé, pour ainsi dire, notre conduite, et nous étions resté jusqu'à ce jour éloigné de toute question dogmatique.

La mission du Spiritisme nous paraissait assez belle d'ailleurs, au seul point de vue de ses tendances à la dématérialisation de l'homme devenu chair et de la rénovation morale de la société.

Nous aimons la charité dans notre univers, et nous prêtons l'oreille avec bonheur aux voix qui nous parlent des mondes unis entr'eux.

Mais indépendamment que le Christ nous a révélé les espérances de l'avenir, n'a-t-il pas formé le premier, sous le soleil, partout, un peuple de frères, et ne disait-on pas des premiers chrétiens, qu'ils ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme?

Ne disait-on pas : Voyez comme ils s'aiment, selon que le Maître avait dit : On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres?

Sans doute, les enseignements du Christ n'existaient plus que dans l'Evangile aujourd'hui.

Sans doute, ceux qui prêchaient l'Evangile étaient aux antipodes de l'Evangile.

Voilà pourquoi notre âme s'est éprise du retour de la charité du Christ, et (comme une insensée, peut-être) elle appelle, au sein de la nuit sombre, le retour de la lumière.

Disons-le, voilà pourquoi nous avons arboré l'étendard de la croix de bois, que nous aimons comme la seule expression véritable de la charité sublime dont le Christ a donné l'exemple à l'univers, avant d'en jeter les principes à tous les vents du ciel.

Comment donc pourrions-nous suivre le versant qui foulerait la croix sur son passage, et lui dirait, avec je ne sais quel dédain : Tu n'es plus de notre époque?

Semblable à un arbre mort qui ne porte plus de fruits, tu dois être coupé et jeté au feu...

Ah! si la nature de cet arbre est divine (et c'est là notre foi), vous auriez beau vous élever contre lui... l'arbre restera debout, en dépit de tous les frémissements des peuples, en dépit de tous les vains projets des hommes.

Autant que vous, et plus que vous peut-être, nous croyons à la nécessité d'une rénovation religieuse. Autant que vous, et plus que vous peut-être, nous croyons, de toute notre foi dans le Seigneur et dans le Christ du Seigneur, à la nécessité d'un avenir nouveau.

Mais par qui et comment voulez-vous cette rénovation et cet avenir meilleur, si ce n'est par les principes dont le grand apôtre a dit, que quand bien même un ange du ciel viendrait visiblement lui prêcher un autre Evangile, il ne l'en croirait point?

Comment et par qui voulez-vous que ces choses arrivent, si ce n'est par le christianisme, qui, seul, a toutes les origines de l'homme nouveau, de l'homme régénéré?

Nous aimons ces paroles de la *Revue spirite* d'Anvers, citées par Allan Kardec (*Instruction des Esprits*), disant que le règne du Christ approche. (O le beau règne! *adveniat regnum tuum!*) Spirites, levez-vous! la guerre est grande, mais inclinez vos fronts devant la croix; c'est là votre sauvegarde et le gage de votre victoire.

Levez-vous, afin que s'accomplissent ces paroles du Christ : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contr'elle. »

Contre qui les portes de l'abîme ne prévaudront-elles pas? Contre la croix du Christ, puisque le règne du Christ approche, et que la croix, c'est son grand trône.

Sans doute, il en est ainsi. Mais comment vaincrons-nous par la croix, si la croix n'a pas une vertu d'en haut pour vaincre l'univers?

Et comment le règne du Christ arriverait-il, si nous le dépouillions de ses droits au trône du monde, si nous touchions à son caractère divin?

F. Maurice.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Lorsque l'homme connaît ses défauts, sait-il bien déjà tout ce qu'il doit connaître?

R. L'homme doit aussi connaître sa dignité, c'est-à-dire son principe et sa fin.

D. Comment peut-il arriver au résultat de ses recherches?

R. Par son intelligence. C'est ainsi que les philosophes de tous les temps et de tous les lieux sont parvenus à trouver le principe et le terme des choses, c'est-à-dire Dieu.

D. La raison humaine, entourée comme elle est de mystères, partout, ne peut-elle pas prendre le change et aboutir au néant, au lieu d'aboutir à l'être?

R. Oui, il y a des hommes qui, plus encore détournés de leurs voies, par l'orgueil et l'amour des plaisirs, que par les ombres mystérieuses qui cachent un Dieu dans l'univers, s'écrient avec le malheureux de l'Ecriture : Il n'y a pas de Dieu. Mais il est certain, malgré tout, que le cœur de l'homme ne cherche pas Dieu plus incessamment que ne le recherche la raison.

Qu'est-ce, en effet, ce souverain bien, objet de vos désirs sans retour, et qui ne vient point encore, mais qui doit venir, si ce n'est Dieu, le bien suprême, le bien par excellence?

Et ce principe merveilleux dont vous voyez partout les effets, et dont votre raison proclame invinciblement la nécessité, qu'est-ce autre chose encore, si ce n'est Dieu?

Otez Dieu de la création, et dites-nous les biens sur lesquels vous pouvez compter toujours?

Otez Dieu de l'univers, et dites-nous le principe, dites-nous la cause du monde et sa fin?

Oui, la raison humaine conduit l'homme à la raison divine.

Et cette raison humaine, unie à la raison divine, voilà la lumière qui éclaire tout le tableau de la création offert aux regards des mortels.

D. Sans doute, mais nous voilà dans le domaine de la foi...

R. Oui. Comme le cours du fleuve mène à l'Océan, ainsi la raison conduit à la foi, et c'est là son terme.

D. A votre aise. Mais n'est-ce pas là du surnaturel dont notre siècle ne veut plus aujourd'hui?

R. Sans doute, la grande question, la question suprême qui préoccupe le monde, c'est la question posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel.

Mais, je vous le dis : Il faut que la foi dans le surnaturel rentre dans le monde et dans l'âme humaine, pour le salut de la société.

D. Vous pensez ainsi; mais le Spiritisme ne vient-il pas restituer à la raison ce qui était du domaine de la foi jusqu'à ce jour?

R. Le Spiritisme constate l'existence d'un principe admis ou admissible au point de vue de la saine raison; il prouve admirablement ce que la raison ne peut que percevoir; il montre aux yeux des plus aveugles la lumière qui luit dans les ténèbres; mais cette lumière, bien que très apparente et sensible, ne laisse pas que de rester mystérieuse dans son essence; car, comment le fini pourrait-il comprendre l'infini qui le presse de toutes parts?

D. Ainsi vous restreignez le domaine du Spiritisme comme le domaine de la raison?

R. Seul le domaine de Dieu est sans limites. L'Océan lui-même, qui semble être une des plus grandes expressions de l'immensité de Dieu, se brise contre une borne qu'il ne peut franchir, contre le grain de sable du rivage.

Ce n'est pas que le Spiritisme ne soit appelé, par Dieu lui-même, à reculer les limites du domaine de votre intelligence; mais pensez-vous qu'il vous révèle tous ses secrets, et que vous puissiez dire (chantant victoire) que vous êtes assez heureux, enfin, pour connaître le principe des choses?

Qu'importe, puisque votre condition est de travailler de plus en plus à connaître?

Ecoutez les esprits révélateurs venant résoudre le grave problème que la raison nous propose, c'est-à-dire venant dissiper tout doute sur la cause première qui a fait le ciel et la terre, et inclinez-vous respectueux devant celui qui vous a formés et vers lequel toutes vos destinées vous appellent; car mourir, c'est vivre éternellement.

Ecoutez, écoutez aussi ces mêmes Esprits, disant que vous avez encore du chemin à faire avant d'être arrivés au terme de votre voyage, c'est-à-dire à la possession de la vérité sans ombre.

MATHURIN

A MADEMOISELLE CATERINETTE

DE *L'ÉTINCELLE*

Qu'un Spirite est heureux! Habile en toutes choses,
Au monde des Esprits il domine en vainqueur;
S'il descend, les mortels lui font un lit de roses :
Ainsi vous le pensez avec votre bon cœur.

MADEMOISELLE,

Oh! détrompez-vous, et n'accusez plus votre sort. « Votre monde est une petite chambre. » Si petit que soit votre monde, vous savez en élargir les horizons par les richesses de votre âme. « Dans le camélia, votre parterre, » vous lisez la munificence du Créateur. Vous avez au moins un ami « dans ce pauvre Loulou », qui lui, peut-être, a aussi une âme.

On ne brûle plus, dites-vous! Le mois des fleurs viendra bientôt. Prenez pour parure votre frais sourire, votre blanche robe et vos noirs cheveux. Montez au Capitole, pénétrez dans la salle des Illustres, applaudissez aux couronnes des poètes, bénissez le doux nom d'Isaure, mais n'évoquez pas les ombres des morts! Sous le buste de Guillaume de Catel, Vanini lirait, écrits en lettres d'or, et la cause de son martyre, et l'éloge de son brûleur.

On ne brûle pas les Spirites, mais on les tue, comme on peut le faire aujourd'hui, par la raillerie et l'insulte.

Ce reproche ne s'adresse pas à vous, Caterinette. Merci de votre bienveillance! Acceptez mon amitié, et causons.

« Vous prisez peu les autorités : *le maître l'a dit* n'est pas une raison pour vous, quand le maître est un homme. »

Si je ne tenais qu'à glisser dans vos mains, qu'à vous échapper par une équivoque, je prendrais mes cautions parmi les femmes. Je vous présenterais le Spiritisme monté sur le trône d'Angleterre avec la reine Victoria, qui vit encore, et sur le trône du génie, avec Mme de Girardin, qui n'est plus.

Mais votre raison!... l'indépendance de votre raison...

« La raison humaine est une certaine participation de la raison divine.

» L'usage de la raison doit toujours précéder la foi. (Pie IX, de 1855.) »

Et moi aussi je veux toute mon indépendance; *le maître l'a dit* n'est rien pour moi; comme le maître, j'examine sur pièces; comme lui, j'ai mes éléments de décision. Ma liberté fait ma force, mon jugement n'est qu'à moi; comme vous, je ne sais pas abdiquer.

Est-ce à dire que nous devions tenir en mépris les opinions des maîtres? Ecoutez-moi, mon amie :

Connaissez-vous M. X. Feyrnet? M. Feyrnet est un écrivain *splendide* (terme consacré). Il travaille dans l'*Illustration du Midi*. C'est lui qui explique délicieusement *L'pied qui r'mue, Ohé Lambert!* Puis, pour s'entretenir la main dans un certain genre, M. Feyrnet tombe sur le Spiritisme, et termine invariablement ses articles par ces trois exclamations bien senties : C'est trop bête! c'est trop bête! c'est trop bête!

Croyez-vous qu'à M. Feyrnet les autorités fussent inutiles? Je demande à ma plume une expression conciliante; mais enfin, je dois bien le dire : le péché de M. Feyrnet est un péché d'ignorance.

Et, si fouillant dans l'histoire théologique et philosophique de l'Inde, de la Grèce, du Moyen-Age, M. Feyrnet s'était donné la peine de consulter, sur la question qui nous occupe, Zoroastre, Boudha, Moïse, Socrate, Xénophon, Platon, Plotin, Appollonius de Thyane, saint Paul, Tertullien, Proclus, Jamblique, Philostrate, Merlin, Swedemborg, Cyrano de Bergerac et bien d'autres; si, dis-je, M. Feyrnet, le burin de l'*Illustration*, avait daigné descendre jusqu'à ces grands morts, tout au moins aurait-il gagné le doute, ce commencement de la science, comme la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

Soyons indulgents pour nos détracteurs, Caterinette, mais accordez-moi de les combattre. Laissez-moi, je vous en supplie, m'emparer d'un noble langage, et m'écrier avec M. Genty Magre, de l'*Étincelle* :

« L'idée, si grande qu'elle soit, ne fait pas toujours fortune ici-bas.

» Elle se traîne d'abord, grelotte, s'agite un peu, est mise à l'index ensuite, bafouée, conspuée, livrée en pâture aux médisants et aux sots.....

» Tous les maltraités du fanatisme, de l'erreur, quand donc les réunira-t-on dans une apothéose triomphante, pour montrer aux peuples qu'il faut payer bien cher une étincelle de gloire dans le royaume des mortels. »

Je suis pardonné, n'est-ce pas? Mais je vous entends me dire avec le coq du *malin* La Fontaine : « Chassez loin de moi toutes ces perles »,

Car le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

Vous êtes savante puisque vous êtes modeste; mais ce grain de mil, on vous l'a promis, et vous l'aurez.

Le Spiritisme n'est pas un sanctuaire impénétrable, il n'habite pas dans les nuages, et c'est là ce qui le distingue. Sa base repose sur des faits; dans les faits, il puise sa force. Les Spirites ont vu, froidement constaté, et voilà pourquoi leur conviction est inébranlable. Mais le Spiritisme ne se montre pas comme la lanterne magique. S'il en était ainsi, dans huit jours le globe serait spirite.

Avec l'eau et le feu, je suis certain d'obtenir la vapeur. L'eau et le feu sont mes esclaves.

Par l'évocation, je n'obtiendrai pas toujours des Esprits. Les Esprits sont libres.

J'élève mon âme à Dieu, et j'évoque un mort. Pour que la communication s'établisse, il faut que le mort m'entende, qu'il puisse, qu'il veuille répondre à mon appel, et qu'à l'aide de ces fluides dont je vous parlais dans ma précédente lettre, il trouve l'instrument nécessaire à ses manifestations.

Et ces manifestations elles-mêmes ne portent pas toutes un caractère d'évidence tel que le plus sceptique s'incline.

Sous l'action combinée d'un médium et d'un Esprit, avec ou sans contact, suivant les cas, un objet inorganique se déplace, frappe des coups, dicte des pensées, répond même à des questions mentales..... Oh! l'incrédule a des ressources; réputant *à priori* le fait impossible, il admet tout, sauf la vérité. L'hallucination, la bêtise humaine et le compérage n'ont-ils pas leur rôle à jouer?

Le Christ a opéré des prodiges, et les Juifs l'ont crucifié!

Voulez vous devenir Spirite? La tâche est plus facile que vous pourriez le penser. Dieu et les Esprits se mettent à la portée de ceux qui les cherchent avec amour. A vos heures perdues, méditez le *Livre des Esprits,* cette œuvre profonde dans laquelle notre maître à tous, Allan Kardec, a versé une douce et saine morale. Lisez encore le *Livre des Médiums*. Et puis, joignant la pratique à la théorie, vous et vos amies, formez-vous en groupe, en petit groupe de famille, et, sans parti-pris, sans découragement pour quelques tentatives infructueuses, expérimentez.

Faites de la typtologie. Rien sans travail. La médiumnité est, pour ainsi dire, un sixième sens; il se développe comme les autres.

Je viens de vous donner simplement le fruit de mon expérience. Si le problème de nos destinées vous intéresse, profitez-en.

« Mais vous êtes chrétienne, et cela vous suffit; et vous attendez avec confiance cette heure mystérieuse où vous rejoindrez pour toujours ceux que vous aimiez sur la terre. »

Mais les morts n'y sont plus pour vous sur la terre, et pour moi, ils y sont encore.

Vous êtes chrétienne!..... Nous aussi nous sommes chrétiens. « J'aurais bien des choses à vous apprendre, mais vous ne pourriez pas les porter, disait Jésus. »

Non, Caterinette, le progrès n'est pas la révolte. Elevons nos âmes. Bénissez les hommes qui nous ont ouvert les routes de l'infini. Quant à moi, songeant à eux si grands et à vous si bonne, j'admire leur génie et je vous aime.

MATHURIN.

Carcassonne, le 5 février 1865.

Usant de son droit, M. Saint-Avit nous presse d'insérer sa réponse à M. Paul Thomas.

Comme nous savons d'avance que M. Paul Thomas n'a point à craindre et ne craint point, en effet, les arguments de son adversaire, nous croyons devoir publier ladite réponse, ou plutôt une plate raillerie, confirmant à merveille ces paroles de M. Mathurin :

« On ne brûle pas les Spirites, mais on cherche à les tuer par la raillerie et l'insulte. »

Les faits auront raison de tout, et les temps sont proches où la foi des croyants règnera dans le monde, à la place du dieu de l'or, de ce dieu qui fait faire en un jour mille fois plus de folies aux hommes, que les excès du Spiritisme n'en ont fait faire depuis son commencement jusqu'à nous.

F. MAURICE.

A Monsieur Paul Thomas

Si quis atro dente me petiverit
Inultus an flebo puer?

MONSIEUR,

Je réponds à votre lettre; je vous le dirai encore : je vous connais; j'ai eu l'occasion de parler avec vous dans une maison de la rue de la Pomme, où vous avez l'habitude d'aller pour discuter avec feu, avec passion, avec un véritable enthousiasme, sur le Spiritisme.

Vous m'avez chassé, sans doute, de votre mémoire. Je n'étais pas de votre avis; vous m'avez aussi chassé de cette maison, par vos raisonnements obscurs et confus. Vous veniez chaque jour pour me parler d'Esprits menteurs, savants, malins. Vous me parliez du diable, moi j'aime à parler de Dieu; vous aimez la laideur, moi la beauté; vous aimez le vice, moi la vertu; car le diable est le mauvais génie, le vice.

Vous dites, monsieur Paul Thomas, que je suis ardent, fougueux. Oui, monsieur, je m'anime, je deviens fougueux, lorsque je vois des hommes poussés par je ne sais quel zèle-folie, qui veulent saper à grands coups d'erreurs les véritables bases du progrès et nous transporter dans une ère gigantesque, si vous le voulez bien, par la matière, mais petite, rabougrie, infime par l'intelligence. Loin de nous, monsieur, les erreurs, l'esclavage, les turpitudes du moyen-âge. Laissons-nous guider par l'aigle aux griffes d'or, comme jadis les Français se laissèrent guider par le panache blanc du bon roi Henri.

Nous devons, avant tout, monsieur, rechercher le bien de nos semblables, leur être agréables et utiles, et ne pas nous affubler, pour les trahir, du manteau noir de l'égoïsme et du mensonge.

Je suis jeune, dites-vous, j'espère que je deviendrai vieux comme vous.

Puis, je ne vous dirai pas le vers de Corneille dans le *Cid*. Vous devez le savoir.

Votre corps, continuez-vous, sert de trépied à quinze lustres qui pèsent sur votre tête chauve. Les prophétesses du vieux temps passé montaient sur un trépied pour entrer en hallucination. Vous avez leurs habitudes.

Un paysan se serait exprimé avec plus de simplicité et avec non moins de style; il aurait dit : J'ai soixante-quinze ans.

Vous dites plus bas, avec votre emphase habituelle, que je nie les Esprits. Oui, monsieur, je nie formellement les Esprits, même le vôtre.

Je crois seulement à une force invisible que vous appellerez *feu, électricité*. Cette force a présidé à la formation de toutes les planètes, de toutes les terres. Elle les anime, leur donne toutes propriétés. C'est elle qui les a lancées dans l'espace. C'est elle qui s'appelle Dieu.

Enfin, c'est le moi latent de l'univers patent de Victor Hugo.

Vous me racontez, monsieur Thomas, moult d'anecdotes.

Vous commencez par la reine d'Angleterre : Plusieurs journaux anglais, dites-vous, qui ont été reproduits par des journaux français, nous ont annoncé que la reine d'Angleterre, pendant qu'elle présidait un conseil privé, s'absenta quelques instants, et dit à la rentrée que le prince son époux était contraire à la guerre. »

J'admets que ce soit vrai. La reine d'Angleterre, de la perfide Albion, put agir ainsi par politique. Elle fit semblant d'avoir une entrevue avec son mari, parce qu'elle-même s'opposait à la guerre, ou bien, étant sous l'empire de l'extase, elle crut voir l'ombre de son mari, entendre sa voix. Robert Houdin, monsieur, était un habile prestidigitateur. C'était un homme d'une grande dextérité, je n'en doute pas. Mais il était trop intelligent pour croire aux Esprits; il croyait peut-être au magnétisme; moi aussi j'y crois. Vous confondez tout, monsieur Thomas, magnétisme et Spiritisme. Le magnétisme est une force qui existe dans la terre et dans tous les corps qui en dépendent. Le Spiritisme est une autre science. C'est la science des revenants. Ah! que nous serions heureux si nous pouvions parler avec les morts! quels services pour l'humanité, pour la science et la littérature!

Homère nous dirait bien s'il était l'auteur de ces sublimes poèmes qu'on appelle *Iliade* et *Odyssée*, ou bien s'ils étaient l'œuvre de ces rapsodes qui parcouraient en mendiant les bourgs désolés de la Grèce. Il nous dirait bien aussi s'il avait composé la *Batrachomyomachie*. Tacite, le plus grand peintre de l'antiquité, a dit Racine, nous restituerait ce qui nous manque de ses œuvres précieuses; mais vain espoir!

Vous me traînez ensuite sur le terrain de la médecine. J'ai voulu consulter les ouvrages de M. Georget; c'est un médecin inconnu, il n'a rien écrit. Son nom ne se trouve pas sur le *Dictionnaire des contemporains;* c'était, sans doute, quelque charlatan, quelque empirique. M. Rostan n'a rien écrit sur le magnétisme.

Vous terminez votre lettre en racontant des choses impossibles, dues au simple hasard. Je termine ma lettre, monsieur Thomas, mais je vous plains. Je ne désespère pas de vous voir un jour à Braqueville. C'est une pierre d'aimant qui vous attire. Prenez garde! prenez garde! *Cave ne cadas!* Vous avez déjà passé le faubourg Saint-Cyprien. Une fois qu'il ne restera rien de vous, pas même l'esprit, je veux écrire sur votre tombeau l'épitaphe que voici :

Sta, viator, Paulum Thoma calcas
Qui pro erroribus Spiritismi mortuus est,
Mortuus est ipse vel cum spiritu suo.

Vous m'avez donné votre définition sur le Spiritisme, je vous donne la mienne :

« Le Spiritisme est un long couloir : on entre par la porte de l'ignorance, et on sort par la porte de la folie. »

Agréez, Monsieur, etc.

Jacques-Lucien SAINT-AVIT,
Etudiant en médecine.

COMMUNICATION

PAR L'ESPRIT

AU SUJET DE LA BROCHURE QUI VA PARAITRE

Sous le titre de : Etoile de France

Prêtez-nous l'oreille, et apprenez, ô mortels! que nul Esprit n'a encore parlé comme ceux dont bientôt on vous livrera les enseignements, sous ce titre : *Etoile de France*.

L'intitulé de cet ouvrage dit assez sa mission, et ce n'est pas un vain titre, car il va inonder d'un jour pur et vermeil les immenses plaines que le doute et l'ignorance couvrent de leurs voiles sombres. Les profondeurs de l'horizon vont se dorer à l'approche de l'astre triomphant, et l'étoile, loin de pâlir, brillera d'un éclat toujours croissant, jusqu'à ce que sa douce chaleur ayant fondu la couche blanche répandue sur les hauteurs, l'humanité, depuis longtemps aveugle et égoïste, la salue comme sa bienfaitrice. Alors sa lumière, qui rivalisera avec celle du soleil le plus radieux, s'arrêtera, ne pouvant grandir davantage, et son souvenir, ainsi que le nom de celui qui aurait sauvé sa patrie à l'heure du danger, se transmettra aux générations à venir.

Les ouvrages humains tombent et périssent; le temps, en les touchant de son aile, leur enlève peu à peu leurs ornements et leur beauté; et un jour, le sol qui les soutenait se montre nu, aride aux regards du voyageur qui cherche avec anxiété un débris, une pierre pour lui rappeler une splendeur passée. Des hommes, par leur sciences, ont ébloui leurs frères; leur nom a volé aussi loin que le nom d'un mortel peut voler, et cependant un jour la terre se referma sur eux, et l'histoire, malgré sa fidélité à raconter les œuvres du passé, n'a pu empêcher l'oubli de passer par là et de balayer leurs restes.

Donc, tout passe et disparaît; l'homme meurt, ses monuments croulent, son nom s'efface et, comme lui, ce qu'il fait se ressent de l'arrêt porté dans l'Eden : Tu mourras. Mais si ce qui est sorti de la terre périt, ce qui vient de Dieu vit et ne craint pas la mort. Dès que la lumière envoyée du ciel sera comprise sur la terre, rien ne saurait l'éteindre. Les fausses doctrines touchent à leur dernière heure; la prière et la foi peuvent sauver le monde coupable; malheur à celui qui rejette ces vérités, il entendra bientôt la foudre gronder sur sa tête. La miséricorde divine est grande, mais la justice est aussi bien terrible. Ouvrez les yeux, écoutez et priez.

FAITS DIVERS

Le vin, la colère et le jeu nous montrent tels que nous sommes, dit un vieux proverbe.

De là cette parole d'un Spirite : « Je ne joue point, parce que je ne veux pas donner la clé de mon âme. »

∴

Mme D..., une sainte femme, avait un chat magnifique. M. C... prit plaisir un jour à le tuer d'un coup de fusil. Mme D... fait alors dresser dans sa maison, et dans celle de ses amis, toutes sortes de souricières. Quand elle a réuni trois ou quatre cents souris, elle les fait renfermer dans une caisse et l'adresse à Mme de C..., dans son château.

Mme de C... autre sainte femme, ouvre la caisse elle-même, comptant y trouver quelques modes nouvelles; les souris s'échappent, et tous laissent la maison. Au fond de la caisse était un billet adressé à Mme de C...

« Madame,

» Votre mari a tué mon chat. Je vous envoie mes souris. »

Nota. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots!

∴

Pauvre *Médium!* Comme on t'arrange, parce que tu ne fais pas des miracles, mais seulement ce que tu peux!

A votre aise, messieurs les Toulousains, et mesdames les Toulousaines. Neus savons cependant que le *Médium* est lu, et que plusieurs (dont on ne se douterait pas) nous demandent des signes extraordinaires.

Et cependant, nous leur en avons fait un, nous leur avons fait le signe de la croix, sachant que c'est un des meilleurs et qu'ils aiment le plus.

Si cela ne les contente point, nous les prierons de regarder le ciel, car il y a des signes partout, et dont M. Mathieu (de la Drôme) n'a point parlé, parce qu'il ne parle que de la pluie ou du soleil.

∴

A cette question qui nous a été faite par une lettre du 8 février courant, « pourquoi les Esprits qui ont brillé sur la terre par leur génie, ne donnent-ils pas à des médiums des communications qui soient à la hauteur de leurs productions terrestres, et même plus élevées, parce que le temps écoulé depuis leur mort a dû ajouter à leurs facultés, » un esprit protecteur répond dans la *Revue spirite*, d'Allan Kardec :

« Pour pouvoir se faire entendre, il faut que les Esprits agissent sur des instruments qui soient au niveau de leur résonnance fluidique. Que peut faire un bon musicien avec un instrument détestable? Rien. Hélas! beaucoup, sinon la plupart des médiums, sont pour nous des instruments bien imparfaits. Comprenez qu'en tout il faut similitude, aussi bien dans les fluides spirituels que dans les fluides matériels. Pour que les Esprits avancés puissent se manifester à vous, il leur faut des médiums capables de vibrer à leur unisson; de même, pour les manifestations physiques, il faut des incarnés possédant des fluides matériels de même nature que ceux des Esprits errants, ayant encore action sur la matière.

» Galilée ne pourra donc se manifester réellement qu'à un astronome capable de le comprendre et de transmettre sans erreur ses données astronomiques; Alfred de Musset et autres poètes, auront besoin d'un médium aimant et comprenant la poésie; Beethoven, Mozart, rechercheront des musiciens dignes de pouvoir transcrire leurs pensées musicales; les Esprits instructeurs qui vous dévoilent les secrets de la nature, secrets peu connus, ou encore ignorés, ont besoin de médiums comprenant déjà certains effets magnétiques et ayant bien étudié la médianimique.

» Comprenez cela, mes amis; réfléchissez que vous ne commandez pas un habit à votre chapelier, ni vos coiffures à votre tailleur. Vous devez comprendre que nous avons besoin de bons interprètes, et que certains de nous, faute de pouvoir rencontrer ces interprètes, se refusent à la communication. Mais alors la place est prise. N'oubliez pas que les Esprits légers sont en grand nombre, et qu'ils profitent de vos facultés avec d'autant plus de facilité que beaucoup d'entre vous, flattés des signatures remarquables, s'inquiètent peu de se renseigner à source vraie, et de confronter ce qu'ils obtiennent avec ce qu'ils auraient dû obtenir. Règle générale : lorsque vous voulez un calculateur, ne vous adressez pas à un danseur. »

∴

A Constance, en 1746, dans l'imprimerie de Labhart, les compositeurs entendirent d'abord des soupirs, dans un coin de la chambre, et ne firent qu'en rire. Mais dans les premiers jours de 1747, on entendit des coups très forts, et les ouvriers reçurent des soufflets; on leur jetait à terre leurs bonnets. Ayant fait venir des exorcistes, on fut trois jours sans rien entendre; mais bientôt le tapage augmente et les caractères d'imprimerie s'envolent par les fenêtres; un célèbre exorciste exorcisa pendant huit jours, sans résultats. On transporte les casses des lettres ailleurs, mais les ouvriers continuent d'être souffletés : on fait des bénédictions dans la pièce, les personnes présentes frappent à droite et à gauche avec leur épée; il leur semble alors que l'agent invisible s'est caché sous la table; mais il s'élève une poussière et une fumée si épaisse, que, ne se reconnaissant plus, tous prennent la fuite. Labhart fut grièvement blessé à la tête. Deux de ses ouvriers, couchés ensemble, furent retournés sans dessus dessous et jetés hors du lit sur la terre. On amena des gens passant pour habiles à chasser les Esprits; ils furent souffletés, reçurent une grêle de coups de pierre et s'enfuirent; tous ceux qui approchaient étaient battus et renversés. Le 8 février, la porte de l'imprimerie s'ouvrit toute seule, divers objets furent jetés pêle-mêle dans la pièce; la porte se referma, et tout fut fini.

(Vier, *Traité des Esprits,* liv. 2, chap. 8.)

OUI

ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE

(Suite et fin.)

— Ah! par exemple, dit-il, voilà qui est singulier; il faut qu'on ait touché à cette pendule et qu'on l'ait dérangée. — Pourquoi cela? — Parce que, depuis mon enfance, je la vois au château, et depuis mon enfance elle est invariable. — Eh bien! — Eh bien! ne voyez-vous pas quelle est arrêtée? — A sept heures! dit le moine. — A sept heures! répéta l'abbé.

Et tous deux se regardèrent encore une fois.

— Enfin! murmura l'abbé.

Le moine dit quelques mots qui ressemblaient à une prière.

Puis ils montèrent l'escalier d'honneur, traversèrent l'appartement du marquis, fermé et désert. Ces immenses pièces, éclairées par la lueur tremblante d'un seul flambeau que portait l'intendant, étaient solennelles et effrayantes.

En arrivant à la porte du cabinet, leurs cœurs battirent vivement : ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

— Entendez-vous? demanda l'intendant. — Parfaitement, dit l'abbé. — Quoi? demanda le moine. — Comment? vous n'entendez pas cette espèce de râle comme en pousserait une personne à l'agonie. — C'est vrai, dirent ensemble les deux compagnons de l'intendant. — Je ne me trompais donc pas? reprit celui-ci. — Donnez-moi la clef, dit le père Delar en faisant le signe de la croix, nous sommes des hommes, d'honnêtes gens, des chrétiens, nous ne devons rien craindre : entrons.

Il ouvrit la porte, et, quelque confiance que l'homme de Dieu eût en Dieu, sa main tremblait en introduisant la clef dans la serrure; la porte ouverte, tous trois s'arrêtèrent sur le seuil.

La chambre était vide.

Ils pénétrèrent à pas lents dans l'immense cabinet entouré de livres et de tableaux; toute chose était à sa place, si ce n'est le portrait du marquis, lequel avait brisé le clou qui le retenait, s'était détaché de la muraille, et gisait à terre, la toile crevée à l'endroit de la tête.

L'abbé montra le portrait à l'intendant et respira.

— Voilà la cause de votre terreur, dit-il. — Oui, voilà pour le bruit, répondit l'intendant ; mais ces plaintes que nous avons entendues, est-ce le portrait qui les poussait ? — Le fait est, dit le moine, que nous avons entendu des gémissements. — Et sur cette table ? s'écria tout-à-coup Bonbonne. — Quoi ? qu'y a-t-il sur cette table ? demanda l'abbé. — Cette bougie à peine éteinte, dit Bonbonne, cette bougie qui fume encore ; et tâtez ce bâton de cire qui n'est pas même refroidi — C'est vrai ! dirent les deux témoins de cet incident presque miraculeux. — Et, continua l'intendant, ce cachet que monsieur le marquis portait à sa montre, et dont se trouve scellée, sous cachet volant, l'enveloppe adressée à son notaire !

L'abbé se laissa tomber plus mort que vif sur son siége : il n'avait pas la force de s'enfuir.

Le moine restait debout : et, sans frayeur visible, comme un homme détaché des choses de ce monde, il essayait de pénétrer ce mystère, dont il ignorait la cause, dont il voyait l'effet, mais dont il ne comprenait pas le but.

Pendant ce temps, l'intendant, à qui son dévouement prêtait du courage, tournait l'une après l'autre les pages du testament qu'il avait examiné la veille avec son maître.

Arrivé à la dernière, une sueur froide inonda son front.

— Le testament est signé ! murmura-t-il.

L'abbé bondit sur sa chaise, le moine s'inclina sur la table, l'intendant les regarda tour à tour.

Il y eut entre ces trois hommes un moment de silence terrible, et le plus brave des trois sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Enfin, tous trois ramenèrent les yeux sur le testament.

Un codicille y avait été ajouté, dont l'encre était fraîche encore.

Il était conçu en ces termes :

« Ma volonté est que mon corps soit inhumé aux Carmes de la place Maubert, près de mes ancêtres.

» Fait au château de Grosbois, le 27 avril 1774, à sept heures du soir. « *Signé* : CHAUVELIN. »

Les deux signatures et le codicille étaient tracés d'une main moins ferme que le corps du testament, mais cependant parfaitement lisibles.

— Un *De Profondis*, messieurs, dit l'intendant, car il est évident que monsieur le marquis est mort.

Les trois hommes s'agenouillèrent pieusement, et récitèrent ensemble la prière funèbre ; puis, après quelques minutes d'un recueillement solennel, ils se relevèrent

— Mon pauvre maître, dit Bonbonne, il m'avait donné sa parole de revenir ici pour signer ce testament, et il l'a tenue. Dieu ait pitié de son âme !

L'intendant enferma le testament dans l'envéloppe, et, reprenant son flambeau, il engagea d'un signe ses compagnons à sortir.

Puis tout haut :

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il ; allons retrouver la veuve et les orphelins. — Vous n'allez pas donner ce paquet à la marquise, dit l'abbé. Oh ! mon Dieu ! ne faites point une pareille chose, au nom du ciel ! — Soyez tranquille, dit l'intendant, ce paquet ne sortira de mes mains que pour passer dans celles du notaire ; mon maître m'a choisi pour exécuteur testamentaire, puisqu'il a permis que je visse ce que j'ai vu et que j'entendisse ce que j'ai entendu. Je ne me reposerai point que ses dernières volontés ne soient exécutées, puis ensuite j'irai le rejoindre. Des yeux qui ont été témoins de semblables choses doivent se fermer promptement.

Et, tout en parlant ainsi, Bonbonne, sorti le dernier du cabinet, en avait fermé la porte ; tous trois avaient descendu l'escalier, avaient jeté un coup-d'œil timide sur la pendule arrêtée à sept heures, et, franchissant le perron, s'acheminaient vers l'orangerie, où attendaient la marquise et ses deux enfants.

Tous trois priaient encore, la mère à genoux, ses deux fils debout près d'elle.

— Eh bien ! s'écria-t-elle en se relevant avec précipitation à la vue des trois hommes ; eh bien ! — Continuez votre prière, madame, dit le père Delar, vous ne vous étiez pas trompée ; par une faveur spéciale accordée sans doute à votre piété, Dieu a permis que l'âme de monsieur de Chauvelin vînt nous dire adieu. — Oh ! mon père, s'écria la marquise en levant les deux mains au ciel, vous voyez bien que je ne me trompais pas ?

Et, retombant sur les deux genoux, elle reprit sa prière interrompue, en faisant signe aux enfants d'imiter son exemple.

Deux heures après, un bruit de grelots retentit dans la cour et fit relever la tête de madame de Chauvelin, assise entre les deux lits de ses deux enfants endormis.

Une voix retentit dans les escaliers, qui cria :

— Courrier du roi !

Au même moment, un valet de pied entra et remit à la marquise une longue lettre cachetée de noir.

C'était la nouvelle officielle que le marquis était mort à sept heures du soir, d'une attaque d'apoplexie, en faisant la partie du roi.

(Extrait du *Testament de M. Chauvelin.*)

VARIÉTÉS

LES FLEURS CÉLESTES

On était au mois d'août, j'errais par la campagne
Avec l'Esprit d'en Haut qui souvent m'accompagne,
Et, rêveur, je foulais d'un pied indifférent
Et la bruyère en fleur et le thym odorant.
La nuit tombait sur moi toute pleine d'étoiles !
Alors, les yeux au ciel, je contemplais ces voiles
Dont les points scintillants sont des mondes vivants.
L'Esprit me dit : — Veux-tu confondre les savants,
Poète, amant du beau, toi qui vis solitaire
Et cherches l'idéal par delà cette terre ?
Laisse dormir ton corps cette nuit sur le thym,
Tu le réveilleras aux lueurs du matin.
— Je le veux. Et l'Esprit lumineux et sanique,
Tout joyeux, m'emporta dans sa course électrique ;
Course vertigineuse, au tourbillon de feu
Qui vivifie, éclaire et rapproche de Dieu !
La terre disparut comme un grain de poussière ;
L'Esprit et moi glissions dans des flots de lumière,
Planètes et soleils volaient autour de nous,
Et je dis à l'Esprit : — Où donc m'emportez-vous ?
Combien avons-nous fait de millions de lieues ?
Car je n'aperçois plus ces vastes plaines bleues
Que nous nommons là-bas : le ciel, l'immensité,
Où Dieu règne invisible en son éternité.

— Ce chemin, parcouru dans l'infini domaine,
Ne peut se calculer dans votre langue humaine.
Nous touchons Altaris, père de ton soleil
De qui le feu naissant n'est encor que vermeil ;
Ce feu morne suffit aux mondes qu'il féconde ;
Avant de transformer cette lumière blonde
En feu de diamant, votre soleil mettra
Cent vingt millions d'ans ; ainsi Dieu le créa.
— Y sommes-nous bientôt ? dis-je alors à mon guide.
— Poète, nous planons dans son foyer splendide.
En effet, nous étions entrés dans Altaris.

Mahomet peut fermer son beau ciel de houris ;
Fermons aussi le ciel où Dieu dort sur un trône
Peuplé de Séraphins dont l'amour l'environne,
Et dont les harpes d'or, et leur sonorité,
Chanteront le même air pendant l'éternité.
Ce que mon âme vit dans la sphère centrale,
D'un univers baigné de la lumière astrale,
Confondrait à jamais tous nos rêves humains
S'il pouvait se décrire, et mes efforts sont vains.
Les traits que j'en ferai ne seront que les ombres
D'un monde qui n'a pas de silhouettes sombres.

La lumière et l'amour, beaux de leur pureté,
Règnent dans ce soleil au feu diamanté.
Rien ne traîne après soi la sombreur de la haine ;
Dieu, qui respire là, répand sa douce haleine ;
Tout ce qu'il vivifie est dépouillé de corps
Tangible, et cependant vibre à de doux accords.
Nos campagnes, nos bois, nos montagnes altières,
Nos ravissants jardins sont de viles matières
Qu'on ne peut comparer à l'Eden radieux
Où les fleurs de lumière ont des sens et des yeux.

Chacune se détache et s'enfuit de sa branche
Pour parler à sa sœur, qui tressaille et se penche
En écoutant les mots au calice embaumé
Qui chuchotte : Je t'aime, et je me sais aimé.
Le parfum de ces fleurs, poussière lumineuse,
Vole, aime, pense et vit. O sphère harmonieuse !
Foyer des fils de Dieu, rendez-vous solennel,
Où dans les doux rayons de ton jour éternel
Viennent les Séraphins baigner leurs ailes blanches !
Chez toi, jamais d'hiver et jamais d'avalanches ;
Pas de cris de hiboux, pas d'ombre et point de nuit ;
Point d'ennui, point de pleurs ; le moindre petit bruit
Qui s'échappe furtif d'une fleur étoilée,
Pour chanter dans les airs, est une note ailée.
La teinte de ces fleurs efface l'arc-en-ciel ;
Leur suc le plus amer est plus doux que le miel.
Les arbres transparents, aux branches translucides,
Ensemencent les airs d'étincelles splendides.
Chaque feuille animée est un vivant miroir
Où l'oiseau de lumière en chantant vient se voir.
Les feuilles et les fleurs et les oiseaux de flammes
D'un concert éternel montent les douces gammes ;
Les gouttes de rosée, en tombant sur le sol,
Ont des accents plus doux que ceux du rossignol,
Là, tout n'est qu'harmonie, et la bonté suprême
A tout fusionné dans ce mot simple : j'aime !...

Mon âme fascinée, éblouie, en voyant
Cet Éden merveilleux et toujours rayonnant,
Se dit, extasiée, en son ardeur fébrile :
La Charité devient, dans ce monde, inutile,
Puisque tout n'est qu'amour, que tendresse et bonheur,
Que Dieu même a donné la parole à la fleur !

Non, tous les Paradis rêvés par les poètes,
Non, toutes les couleurs des plus riches palettes
Ne sont que de la fange auprès du Paradis,
Où, conduit par mon guide, un jour je descendis.
O profondeur des cieux ! ô soleils ! ô mystère !
Que nous sommes petits sur notre obscure terre !
Et lorsque j'y revins, ma pauvre âme boitait.
Quand je me réveillai, l'alouette chantait
Dans une vapeur tiède, à la teinte irisée,
Et mes habits étaient tout perlés de rosée.

BARRILLOT.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 10. **Prix du Numéro : 15 centimes.** Samedi 18 Février.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an	9 fr.
Six mois	5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.
On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, où on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 18 Février 1865.

Il y a, sans contredit, une tendance non-seulement anti-catholique, mais encore anti-chrétienne dans le monde.

Allez selon ce courant, vous qui croyez avoir mieux à faire pour l'humanité que le christianisme n'a fait jusqu'à ce jour, avec les enseignements et les exemples de son Christ-Dieu.

Pour nous, nous ne craindrons point de dire hautement notre foi. Quelques faibles que soient nos accents, le courage de nos principes ne nous a jamais fait défaut.

Les Esprits se communiquent, c'est certain. Nous avons vu et nous avons entendu. Comment pourrions-nous douter ?

Mais il est constant aussi que les mauvais Esprits se communiquent comme les bons. Qu'advient-il de là, sinon que le milieu d'un groupe peut décider parfaitement de la nature des Esprits qui se révèlent et, partant, de la nature des manifestations ? Supposez donc un groupe d'incrédules, un groupe d'hommes ne croyant pas même, peut-être, que le Christ ait existé, quel pourra être le résultat des communications, si ce n'est la négation de tous les principes chrétiens ?

Sans doute, il peut arriver aussi que l'Esprit se conformant aux pensées de foi d'un autre groupe, nous ne soyons pas plus certains de la vérité d'un côté que de l'autre.

Mais alors que penser, sinon que le Spiritisme ne saurait encore conclure, avec son manque de critérium, pour les déductions de son principe, et devrait par conséquent s'en tenir à la haute morale évangélique et à fournir ses preuves invincibles de notre immortalité ?

Tel était du moins notre but unique, en attendant plus de lumière qu'il n'en fait dans les sentiers où nous marchons.

Mais puisque aujourd'hui plusieurs s'en vont trop loin du Spiritisme, c'est-à-dire trop loin du grand apôtre de la morale et de l'immortalité, nous nous rappelons notre étendard, que nous ne croyons pas encore semblable à un arbre rompu, mais que nous considérons comme invincible à jamais, en dépit de toutes les plus formidables tempêtes qui passent et passeront encore, et nous disons : Peuples, marchez... progressez... mais marchez et progressez par lui. Car, lisez sur l'immortel drapeau qui nous ombrage, lisez bien, et vous y trouverez mieux qu'ailleurs, gravés en caractères ineffaçables, vos droits et vos devoirs.

Si vous ne savez pas lire, ouvrez les yeux et vous verrez des œuvres... vous verrez une vie entière qui proclame à jamais les sources du progrès humain, par la foi, par l'espérance et par la charité.

Ne craignez aucune de ces vertus ; elles ne sont pas des hommes, elles sont de Dieu.

F. MAURICE.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

D. Si un champ est couvert de ronces et d'épines, et que ce soit faute de labeurs, maudirez-vous ce champ infécond, disant : Que la rosée du ciel ne tombe plus sur lui ?

R. La vigne du Seigneur était inféconde ; les ouvriers que le père de famille avait envoyés à sa vigne la laissaient en friche, de sorte qu'au lieu de produire des grappes abondantes, elle ne produisait plus que des lambruches.

La maudirez-vous comme si elle était mauvaise de sa nature, comme si elle était impuissante à vous donner des fruits de salut et de vie ?

Non, non, ne jetez pas des malédictions contre elle, car elle abondera demain en grappes les plus géné-

FEUILLETON

LE

SQUELETTE DE DOUBLEMARD

(Suite.)

V.

Le jour même, j'allai chez M. Charançon. Mon entrée produisit chez lui un singulier effet : on eut dit un homme pris en faute et baissant la tête, prêt à subir des reproches mérités et prévus.

— Ah ! c'est vous, Monsieur. Je parie que je connais le but de votre visite ?

— Peut-être.

— Le squelette ne vous convient pas ?

— Erreur, bien que vous m'ayez vendu un mort bien capricieux, et surtout tapageur !

— Comment, dit-il, il a fait aussi du tapage chez vous ?

— Ce mot vous confond et vous trahit. Mais contrairement à votre pensée, je ne viens pas vous le rendre, je viens vous demander seulement de me le compléter.

— Serait-il incomplet, vraiment ?

— Oui. Il lui manque un tibia ou plutôt celui de droite ne lui a jamais appartenu, et je viens vous demander la permission de chercher le sien parmi les ossements qui doivent remplir votre laboratoire.

J'avais primitivement démonté le tibia gauche de Doublemard pour pouvoir reconnaître plus facilement le sien. M. Charançon m'ouvrit gracieusement son laboratoire. J'appelai à mon aide tout ce que j'avais de courage pour entrer dans ce charnier. C'était nauséabond : par-ci, par-là, des animaux, des reptiles en train de sécher, mais dont le parfum aurait fait reculer les plus aguerris.

Je me mis à chercher avec attention et à comparer tous les ossements qui pouvaient appareiller le susdit tibia ; j'en mesurai plus de cent. Bref, j'épuisai le laboratoire.

M. Charançon rentra.

— Eh bien ! me dit-il, réussissez-vous ?

— Pas le moins du monde.

— C'est étonnant, me dit-il, je n'ai pas laissé sortir d'ossements depuis longtemps. A moins que mon épouse en ait vendu quelque lot.

— Faites-moi le plaisir, lui dis-je, de vous en informer, car il me faut ce tibia de toute nécessité.

Il courut chez une voisine chercher sa femme. Moi, je continuai à droite et à gauche, furetant, cherchant, mesurant, comparant avec un courage digne d'un meilleur sort.

M. Charançon arriva tout souriant.

— Je vous demande bien pardon, cher Monsieur, mon épouse vient de me dire qu'elle a vendu un lot d'ossements ce matin à un jeune docteur ; la vente étant insignifiante, elle avait oublié de m'en faire part. Il est probable que le tibia que vous cherchez se trouve dans le lot.

— Mais savez-vous le nom de l'acquéreur, au moins ?

— C'est facile. Et en sifflottant, M. Charançon compulsa son grand-livre.

— Le docteur Druet.

— Tiens ! je le connais.

— Ah ! vous le connaissez ! alors il vous sera facile de vous arranger.

— Espérons-le.

— Son adresse, car je ne me la rappelle plus.

— Rue Blottière, à Plaisance, sans numéro.

— Oh ! je le retrouverai ; merci.

Je laissai le naturaliste et je m'acheminai vers la rue Blottière. Une heure après, je pénétrai dans le cabinet du docteur.

— Enfin, me dit-il, vous vous décidez à venir me voir.

— Ah ! mon ami, lui dis-je, j'avais oublié jusqu'à votre adresse, et c'est un devoir à remplir qui m'a conduit chez vous.

— Un devoir ! Vous m'étonnez.

reuses, à cause que le Seigneur a dit : J'enverrai d'autres ouvriers à ma vigne..... je les remplirai de mon esprit de foi et de charité, et le champ du père de famille sera fertile, plus fertile encore qu'il n'ait jamais été.

Réjouissez-vous donc dans l'espérance des jours nouveaux promis à la terre, vous qui comptez sur le Seigneur et non pas sur les entreprises des hommes confiants dans leurs propres pensées.

Réjouissez-vous et ne craignez rien, car les peuples s'agitent et Dieu les mène.

RÉPONSE

à la Lettre de M. de Crozant-Bridier

Insérée dans l'*Aigle* du 12 février 1865.

MONSIEUR,

Vous avez été Spirite et vous ne l'êtes plus; et parce que vous n'êtes plus ce que vous avez été, vous voulez, par des conseils amis et même quelque peu flatteurs, me porter à faire comme vous, à déserter le drapeau d'Allan Kardec.

Pour quel motif avez-vous renoncé à suivre cette bannière?

Nous ne le saurions point, si vous n'aviez dit bien franchement que vous avez rompu avec les Esprits pour avoir pris une trop forte dose de Spiritisme.

M. Allan Kardec ne vous avait certes pas donné le conseil d'en prendre autant.

Faut-il donc accuser le médecin et le maltraiter surtout, si, par gourmandise, le malade fait un excès qui lui était défendu?

Les Livres-Saints nous disent que la manne tombée du ciel pour être la nourriture des enfants d'Israël dans les solitudes de l'Egypte, était fort bonne, et cependant les enfants d'Israël s'en dégoûtèrent; et pourquoi? parce qu'au lieu de se conformer à la loi qui leur prescrivait de n'en prendre qu'une certaine mesure, ils en prenaient au-delà.

L'excès est nuisible en tout. La sagesse elle-même ne doit pas être excessive, sous peine de n'être plus qu'une stupidité.

Vous n'êtes pas le seul qui ayez été ainsi excessivement épris des manifestations d'outre-tombe, et voilà ce qui fait tort à cet admirable don du ciel.

Mais relisez Allan Kardec; relisez les règles prudentes et sages qu'il a établies pour la pratique de nos relations avec le monde des Esprits, et suivez-les. Je suis certain que, malgré votre imagination ardente et votre âme sensible, vous ne trouverez plus de ces profondeurs qui donnent le vertige et nous entraînent dans leurs gouffres ténébreux, si nous ne sommes assez forts pour nous rejeter en arrière.

Je suis même sûr qu'en relisant, vous regretterez d'avoir dit d'Allan Kardec ce que vous avez écrit de lui.

Non, ce n'est pas l'apôtre des fous, mais l'apôtre d'une doctrine qui compte de bien nombreuses et nobles adhésions.

Et ce n'est pas certainement un homme intéressé, un trafiquant, comme vous dites, mais un homme réputé généreux, et connu pour tel de tous les siens.

Si, à votre point de vue, il implante une doctrine mauvaise, vous avez le droit de la combattre, mais non celui d'argumenter comme vous avez fait, tout le monde sachant d'ailleurs la modération de l'apôtre du Spiritisme, cependant que vous êtes porteur vous-même d'un nom qui oblige.

Quant à ce que vous dites de mes sentiments de foi, je vous en sais gré.

Toutes mes pensées sont, en effet, acquises à la foi, dans un avenir de salut et de vie pour l'humanité. Je suis chrétien.

Agréez mes sentiments fraternels.

F. MAURICE.

NOTA. — Si M. de Crozant-Bridier n'a pas d'autres objections à faire contre le Spiritisme que celles contenues dans sa lettre à notre adresse, il ne nous paraît pas devoir nous amener encore à imiter sa conduite.

Nous recevons d'Albi la communication suivante :

Médium, M. C., avocat.

« La résignation est la vertu chrétienne par excellence. Ceux qui attribuent au démon les manifestations spirites, devraient regarder, avant tout, quels sont les effets qu'elles produisent; et si, comme le dit l'Evangile, *tout bon arbre doit porter de bons fruits*, le Spiritisme, qui donne la résignation, ne peut être une doctrine mauvaise.

» O hypocrites, qui n'avez de l'agneau que la peau, prenez garde à vous, car le moment n'est pas éloigné où tous les masques doivent tomber et où chacun sera reconnu pour ce qu'il est, quelles que soient les manières trompeuses dont il se sert pour en faire accroire à ceux qui sont assez naïfs pour ne pas aller au fond des choses. La résignation et l'humilité viennent de Dieu : l'ostentation et l'orgueil viennent des mauvais Esprits qui prennent à tâche de vous rendre aussi mauvais qu'eux.

» Si le Spiritisme vous rend humbles et généreux, le Spiritisme est bon. Partout où vous verrez l'orgueil et l'avarice, Dieu n'est pas là. On peut faire briller son nom en lettres d'or, mais ces lettres sont menteuses; enlevez-les, et vous ne trouverez que l'abomination de la désolation.

» Réfléchissez, vous qui condamnez le Spiritisme; réfléchissez, la vertu n'a pas besoin de distinction, elle réside dans tous les cœurs purs, quel que soit l'habit qui les recouvre. LACORDAIRE. »

MATHURIN

A MADEMOISELLE CATERINETTE

DE L'*ÉTINCELLE*

Vous m'avez fait infidélité, Mademoiselle; je vous le pardonne.

S'il suffisait d'avoir de l'esprit pour avoir raison, je mettrais immédiatement bas les armes. L'esprit ne gâte rien; mais, en ce moment, je lui préfère dame logique avec ses vieilles allures et sa mine rébarbative. Faites bon accueil à l'insolente; vous pourrez en rire plus tard.

Un curé de campagne écrivait dernièrement au *Médium évangélique* la lettre suivante :

« Montrez-nous l'autorité, c'est-à-dire les bases indiscutables sur lesquelles le Spiritisme repose, et nous croirons en lui. »

Vous vous êtes légèrement encapucinée, mon amie, dans votre lettre à Marguerite P... Il m'est donc permis d'opposer le Père capucin au prêtre et à vous. D'une pierre je ferai deux coups.

Cette Bible du Révérend Père, je l'avais ouverte. Ces passages du Lévitique, du Deutéronome, je les ai longtemps médités.

Je cherche mon Dieu dans les fleurs; je le cherche aussi dans les livres.

Un pétale et un souvenir..... si vous connaissiez ce bonheur!

Il est beau pour moi le souvenir de Moïse. Et sur le fronton de ce temple que l'on nomme le Spiritisme, j'écris en gros caractères pour ceux qui me lisent :

« *Moïse punissait de mort ceux qui interrogeaient les morts pour apprendre d'eux la vérité.* »

Conséquence fatale : on interrogeait les morts du temps de Moïse; on leur demandait la vérité.

Le Spiritisme n'est pas autre chose. La voilà cette loi vieille comme le monde. Suivez-la à travers les âges. A nous, Spirites, de la mettre en lumière et de l'épurer.

On a nié jusqu'à l'existence du Christ; nierez-vous, par hasard, l'existence de Moïse?

Nierez-vous l'authenticité de ses livres? Direz-vous que le Lévitique, le Deutéronome sont des pages produites par la folle du logis, des rêves destinés à un peuple enfant? enfant que vous êtes!

Soutiendrez-vous que Moïse, ce grand missionnaire, ce général inflexible de soldats indisciplinés, ce pontife qui sentait le besoin de l'obéissance passive, ce penseur qui pensait par Dieu, eût puni du dernier supplice un fait imaginaire, un crime impossible?

Que diriez-vous, mon amie, d'un législateur frappant de mort quiconque tenterait de porter la guerre dans les planètes de Mercure ou de Jupiter?

De trois choses l'une : les Juifs interrogeaient les morts, leur demandaient la vérité et en obtenaient des réponses, ou bien l'histoire de Moïse n'était qu'un tissu de mensonges, et dans ce cas il faut la brûler, ou bien encore Moïse n'était qu'un insensé.

On interrogeait les morts du temps de Moïse...

On les interroge aujourd'hui.

Mais le Seigneur a en abomination toutes ces choses. *Omnia enim hæc abominatur Dominus.*

J'ai peu l'habitude des discussions, Mademoiselle. Et cependant, si le ciel m'avait destiné pour la toge de l'avocat, je n'aurais jamais permis à mon adversaire de déplacer la question.

On interrogeait les morts, etc... Tout est là.

Quant à la cause de la défense, à cette abomination du Seigneur, que votre capucin m'interroge... Je lui répondrai.

— Ecoutez, lui dis-je, mais promettez-moi de ne pas rire à mes dépends.

— Je vous le jure.

— Voici ce qui m'amène. Je lui racontai tout de point en point; il ne sourit même pas, il m'écouta avec une attention sérieuse.

— Et vous voulez, me dit-il, le tibia qui manque?

— Oui, je vous le demande comme une grâce.

— Et moi, je vous l'accorde comme un droit. Non, mon ami, me dit-il, je ne me moquerai pas de vous, car en me moquant de vous, ce serait rire de Platon, de Pythagore, de Socrate, de Cardan; ce serait donner raison à l'ignorance et au matérialisme. Non, je vous crois et je vous admire. Moi aussi j'ai connu Doublemard, et je lui parlerai cette nuit.

— Mais.....

— Ah! je vois ce qui vous étonne. J'appartiens, cher, à une Eglise qui commence; peu à peu elle fait son chemin; un jour elle tiendra le monde. Oui, je suis Spirite! Oui, j'évoque les Esprits, et je cause avec eux. Chercheur obstiné, je crois que les mathématiques ne sont pas le dernier mot, et je suis convaincu que la manifestation des Esprits ne peut que pousser l'humanité vers la perfectibilité, qui est le but essentiel de toute création. Non, je n'appartiens pas à cette troupe de moutons de Panurge qui regrette le bon vieux temps, qui crie au feu chaque fois qu'une idée hardie sillonne le monde. Aussi je crois à votre récit, car je ne crois pas à la mort absolue, et je vous félicite de ce zèle pour soulager le squelette de notre vieil ami.

Là-dessus, il choisit avec moi, parmi les ossements, le tibia de notre ami. Je le pliai dans un journal; il se trouva que c'était un vieux journal très avancé.

— Pauvre Doublemard! cela lui fera peut-être plaisir, me dit Druet.

Je pris congé du docteur.

— Eh quoi! vous me quittez déjà? Où allez-vous?

— Droit chez moi, lui dis-je.

— Vous descendez au quartier? Alors j'ai envie de vous accompagner, j'ai besoin de passer à l'Ecole.

Nous descendîmes, tout en causant, par le Luxembourg; le temps était splendide. Mais, tout en écoutant Druet, dont les idées me charmaient et dont la conversation était émaillée de saillies heureuses, il me tardait de rentrer chez moi pour rendre le repos à mon ami.

Mais il était écrit qu'une circonstance inouïe allait encore prolonger jusqu'au soir les souffrances de Doublemard.

FRANCIS DE SAINT-LARY.

(La fin au prochain numéro.)

Ma lettre est courte. J'avais mes raisons pour être court. Je n'ai pas voulu délayer une liqueur précieuse. Quand un bon argument tombe sous ma plume, je le présente *seul*, et j'attends qu'on le réfute.

Je n'ai plus qu'une phrase sous ma plume; je la consacre à l'expression de mes sentiments pour Caterinette.

MATHURIN.

Carcassonne, le 16 février 1865.

Erratum. C'est par erreur qu'on nous a fait dire, dans le dernier numéro, que M. Feyrnet écrivait dans l'*Illustration du Midi*. Nous voulions dire dans l'*Illustration* de Paris.

Toulouse, le 14 février 1865.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Obligez-moi d'insérer, dans votre prochain numéro, la courte réponse que je crois devoir faire à la lettre à mon adresse, signée par un étudiant en médecine, dont je me dispense d'écrire le nom.

En faisant cette réponse, je cède aux sollicitations de mes amis, plutôt qu'à mon inspiration, n'ayant pas l'habitude de répondre à des injures, qui sont le propre de ceux qui n'ont pas ou ne savent pas donner de bonnes raisons.

Mon adversaire sait aujourd'hui qu'il m'était tout à fait inconnu, puisque, lorsque je l'ai rencontré chez vous, il s'est fait passer pour un autre.

Après la lecture de sa lettre, où il se plaint que je l'ai fait chasser d'une maison de la rue de la Pomme, j'ai voulu savoir ce qui en était.

Le patron, à qui je me suis adressé, m'a répondu : Il est venu à moi et à mes élèves, nous lire son élucubration à votre adresse. Nous en avons ri. Le patron lui a dit : M. Thomas ne vous adresse rien de personnel; il vous cite des faits concluants, produits par des personnages connus. Au lieu de les réfuter par des arguments, vous ne parlez que de lui et lui dites des injures. Je ne rappellerai pas d'autres épithètes, n'étant pas habitué à dire rien qui puisse indisposer les personnes.

Un docteur-médecin, de ma connaissance, apprécie la lettre de M. l'étudiant en ces termes. Je répète ses expressions :

« Je doute d'abord que ce soit la production d'un étudiant en médecine. Pour si peu lettré qu'il fût, il devrait savoir que le professeur baron Rostan a écrit en faveur du magnétisme animal; de plus, que le docteur Georget est l'auteur d'un ouvrage physiologique du système nerveux. Il nie même que Georget ait existé; mais pour se convaincre, il n'avait qu'à s'adresser à ses professeurs, ou à consulter un catalogue des ouvrages de médecine. Pour nier aussi carrément, il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi. »

Interrompant alors le docteur, je lui dis : Que répondriez-vous à un interlocuteur qui nierait ainsi l'évidence?

— Je lui tournerais le dos.

Moi, M. le Directeur, je n'irai pas jusques-là. Je me bornerai à lui dire : Cher monsieur, cessons toute polémique; et de plus, j'ajouterai que je lui pardonne sincèrement les choses désobligeantes qu'il m'adresse et dont il se repentira plus tard, lorsque l'âge aura mûri sa raison.

Pour adieu, je lui donne ce conseil d'ami : Au lieu de s'escrimer à écrire des lettres injurieuses, qu'il étudie afin de se relever des échecs qu'il a subis devant les Facultés de médecine et des lettres; et lorsqu'il aura acquis le grade de docteur, il saura que l'un des caractères de la folie, c'est de traiter les sages de fous.

Agréez, etc.

Paul THOMAS.

FAITS DIVERS

Nous avons lu, dans la *Semaine catholique*, l'admirable lettre de Mgr l'Archevêque de Toulouse, adressée à son clergé (afin que les prêtres se pénètrent bien de l'esprit des temps présents et à venir) sans en rien dire aux fidèles. Cette fois-ils garderont la leçon pour eux.

⁂

M. Mathurin, jaloux du présent biblique fait à Caterinette par un capucin, ne se fâche pas, parce qu'il est trop bien élevé, mais nous charge de rappeler poliment à l'imprudente ces paroles de Virgile : *Timeo danaos et dona ferentes*, c'est-à-dire que le capucin pourrait bien être un Grec.

⁂

M. Paul Thomas prouve à M. Saint-Avit que, s'il voulait devenir Spirite et ne pas entrer dans ce long couloir par la porte de l'ignorance, il aurait besoin d'étudier. Il nous paraît que c'est là le sens de la lettre de M. Paul Thomas.

D'où nous pensons que M. Saint-Avit ne fera défaut d'aller demander, à la bibliothèque de la ville, les ouvrages de M. Georget et de M. de Rostan; on se fera un plaisir, sans doute, de les lui laisser lire.

⁂

On lit dans la *Voix d'outre-tombe* :

Un de nos correspondants de Sétif (Algérie), M. Greslez, officier d'administration en retraite, nous a adressé une excellente lettre d'où nous extrayons le passage suivant :

« Nous étions en soirée; on avait prié l'Esprit de Meyerbeer d'improviser et d'exécuter lui-même un morceau de musique sur un petit orgue que nous possédons. Le résultat fut imparfait...

» Depuis ce soir, cet Esprit a fait des progrès sur l'orgue; il nous a donné hier (8 janvier 1865) des harmonies qu'aucune main vivante ne pourrait exécuter sur le même instrument. Les touches restent immobiles; c'est dans l'intérieur de l'orgue que l'Esprit produit sa musique. Quelquefois un vivant chante, et il accompagne avec entente des lois de l'harmonie. On pose de la musique écrite sur le pupitre, et il exécute.

» Nous avons un médium spécial pour ces effets physiques. Ce médium fait aussi de la typtologie. »

VARIÉTÉS

PUISSANCE DE LA VOLONTÉ

Une feuille qui se publie quotidiennement à Paris, *Mon Journal*, publie, en tête de son numéro du jeudi 26 janvier, un article de son principal rédacteur, JOBB, qui tranche fort heureusement avec le scepticisme et le matérialisme modernes. Voici ce qu'il dit d'abord du magnétisme, et on sait que du magnétisme au Spiritisme il n'y a qu'un pas, ou plutôt que toutes les théories magnétiques les plus accréditées se résument dans l'influence de plus en plus incontestable des agents du monde invisible sur le monde visible :

« Prenons, par exemple, la chose la plus discutée, la plus en dehors des données de la science, le magnétisme.

« Qui donc osera le nier complètement?

« Beaucoup d'esprits forts, quand on les consulte, affectent d'en rire et de prononcer le mot charlatanisme.

« C'est qu'en effet le charlatanisme s'en est beaucoup mêlé.

» Mais les faits mystérieux, palpables, indiscutables, abondent tellement qu'il arrive ceci :

» Dix personnes réunies viennent à causer du magnétisme.

» La première opinante évite de se prononcer;

» Une seconde agit de même;

» Une troisième penche contre!

» Vienne une quatrième qui raconte un tout petit fait personnel, voilà que les neuf autres se souviennent successivement d'une foule de faits singuliers dont elles ont été acteurs ou témoins.

» Et après une demi-heure de conversation, il n'y a même plus de discussion.

» Tous croient! »

Ce que dit notre judicieux observateur du magnétisme peut se dire du Spiritisme; entrez dans un salon où il en soit parlé, les gens du monde, *les beaux de nos jours*, ne veulent pas entendre prononcer ce mot sans rire et sans hausser dédaigneusement les épaules; pourtant, en les interrogeant séparément, vous en trouverez peu qui ne fassent des réserves précieuses. Celui-ci a reçu un signe qui lui a annoncé la mort de son père ou de sa mère ou d'un ami cher; celui-là racontera un songe qui s'est ponctuellement réalisé, ou bien une foule d'autres faits qui supposent l'intervention des Esprits. Allez au village, il en est de même : tel paysan qui répudie le Spiritisme, quand il en sait le mot, sur la foi peut-être de son curé ou du maître d'école, a toujours une histoire de famille, soit qu'elle se rapporte à lui, à ses parents, à ses aïeux, à laquelle il croit pieusement et qui ne s'explique absolument que par nos doctrines. Nous avons fait cet essai, et nous n'avons pas encore été déçu; nous n'avons trouvé aucune exception jusqu'à présent. Nous engageons donc ceux qui veulent s'éclairer sur ce point à répéter les mêmes épreuves, et nous leur prédisons le même résultat. Tous les hommes ont en eux *le Spiritisme à l'état latent*. Poursuivons les citations de notre remarquable chroniqueur :

« Un de nos amis, M. R..., qui s'occupe non seulement de magnétisme, mais aussi de massage médical, est lui-même une preuve vivante de la réalité des effets magnétiques.

» A son arrivée à Paris, il y a dix ans, les médecins furent unanimes à le condamner.

» Ils le déclarèrent atteint d'une phthisie pulmonaire inguérissable.

» Abandonné de la Faculté, il se retira dans son pays natal, dans le Midi.

» Là, dépérissant de jour en jour, il sembla pendant trois mois donner raison aux médecins...

» Aucun d'eux cependant ne lui faisait d'ordonnances!

» Il vécut pendant tout ce temps... de bouillons de grenouille, — deux tasses par jour...

» Et il finit par agoniser...

» Tout à coup, une jeune fille entre dans la chambre du moribond.

» Il la connaissait bien, sa vue lui fit plaisir; mais rien ne semblait pouvoir le sauver.

» La jeune fille fondit en larmes...

» Elle s'approcha du lit et sanglotta plus fort...

» Puis, comme poussée par une force irrésistible, elle essuya ses yeux qui brillèrent d'un éclat extraordinaire, et elle sortit en courant.

» Elle courut bien loin dans les champs, — s'arrêta devant une herbe qu'elle ne connaissait pas, la cueillit, et revint, en courant toujours, auprès de l'agonisant.

» Elle jeta cette herbe dans de l'eau bouillante.

» Puis elle mit l'eau dans une tasse et en fit boire à notre ami...

» A l'instant une crise se produisit...

» Le malade transpira, — sa respiration devint plus calme, — il dormit, — il était sauvé!

» Dès le lendemain commença sa convalescence.

» Qu'était-ce donc que cette herbe?

» La jeune fille n'en sait rien encore.

» Mille fois elle est revenue dans cette prairie du salut; — elle a reconnu l'endroit où elle s'y était arrêtée, — mais elle n'a jamais pu dire quelle herbe elle avait cueillie.

» C'était une inspiration subite : — elle n'était que l'instrument passif d'une volonté supérieure.

» Voici ce qui s'est passé :

» Tous les jours, depuis le départ de R..., un de ses amis, que je ne nommerai pas sans son autorisation, magnétisait un sujet et l'interrogeait sur le malade.

» Il était à Paris, — R... était à l'extrémité méridionale de la France.

» Et chaque jour il suivait les phases de la maladie.

» Enfin, le dernier jour, il s'écria :

» Il est trop tard!... je suis trop loin!... si j'étais auprès de lui, je le sauverais!...

» Puis sa pensée se reporta sur sa sœur, qui habitait le même village...

» Et la jeune fille, au même instant poussée par cette volonté lointaine, se rendit auprès du malade...

» Vous avez vu le reste.

» Ce n'est point là un fait isolé.

» On en pourrait citer un grand nombre de plus compliqués, de plus surprenants... »

Tout cela prouve la puissance de la volonté dont le fluide est mu incontestablement par des agents spirituels, et c'est ainsi que ce fait analogue à tant d'autres, comme le dit si bien notre chroniqueur, peut être revendiqué par le Spiritisme.

(Vérité.) X.

LA CHENILLE ET LE PAPILLON

« Condamner résolument une chose pour faulse et impossible, c'est se donner résolument l'advantage d'avoir dans la teste les bornes et les limites de la volonté de Dieu. »
(MONTAIGNE.)

D'un bouquet de jasmin labourant les contours,
Tremblante, une chenille au déclin de ses jours
Se disait : je suis malade,
Je ne digère plus la feuille de salade ;
A peine si le chou tente mon appétit;
Je me meurs petit à petit.
C'est triste de mourir ! mieux valait ne pas naître.
Sans murmurer il faut se soumettre ;
A d'autres, après moi, de tracer leur sillon.
— Mais tu ne mourras pas, lui dit un papillon ;
Si j'ai bon souvenir, sur la même charmille
Avec toi j'ai rampé ; je suis de ta famille.
L'avenir te prépare un destin plus heureux ;
Peut-être un même amour nous unira tous deux.
Espère.... du sommeil le passage est rapide ;
Tout comme je le fus, tu seras chrysalide ;
Comme moi tu pourras, brillante de couleurs,
Respirer le parfum des fleurs.
— La vieille répondit : imposture, imposture !
Rien ne saurait changer les lois de la nature ;
L'aubépine jamais ne deviendra jasmin.
A mes anneaux brisés, à mes ressorts si frêles
Quel habile ouvrier viendra fixer des ailes ?...
Jeune fou, passe ton chemin.
— Chenille ! bien touché ; le possible a ses bornes
Reprit un escargot, triomphant sous ses cornes.
— Un crapaud applaudit — de son dard un frelon
Insulta le beau papillon.
. . . .
. . . .
Non, ce n'est pas toujours la vérité qui brille.
Ici bas que d'aveugles nés !....
Niant l'âme des morts, docteurs, vous raisonnez
A peu près comme la chenille.

Esprit typteur.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

LA LUCE

Giornale dello Spiritismo in Bologna (Italia).

Le Spiritisme compte un nouvel organe en Italie. LA LUMIÈRE, *journal du Spiritisme à Bologne*, paraît par livraisons mensuelles. (10 fr. par an pour l'Italie.) Voici la traduction de son programme :

« L'aurore d'un grand jour a paru, et déjà il resplendit dans les cieux. Le Spiritisme, ce fait surprenant, et pour beaucoup incroyable, a fait son apparition dans toutes les parties du monde, et marche avec une irrésistible puissance. Aujourd'hui, ses adeptes se comptent par millions et sont répandus partout.

» D'importants ouvrages et de nombreux journaux spéciaux, dus à des intelligences d'élite, sont publiés sur cette sublime philosophie, principalement en France, où de nombreuses sociétés s'en occupent. Plusieurs villes d'Italie ont aussi des réunions spirites ; des sociétés de savants existent à Naples et à Turin ; celle de cette dernière ville publie l'excellent journal : *Les Annales du Spiritisme à Turin*.

Ceux qui ignorent les principes de cette nouvelle science s'efforcent en vain de la ridiculiser et de faire passer ses adhérents pour des rêveurs et des hallucinés. Les communications entre le monde invisible et le monde corporel sont dans la nature des choses ; elles ont existé de tout temps ; c'est pourquoi on en trouve les traces chez tous les peuples et à toutes les époques. Ces communications, aujourd'hui plus générales, plus répandues, patentes pour tous, ont un but : Les Esprits viennent annoncer que les temps prédits par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés ; ils ont pour mission d'instruire les hommes, en ouvrant une ère nouvelle pour la régénération de l'humanité.

» C'est en vain que les pharisiens de l'époque s'agitent, que l'incrédulité s'arme d'un superbe sourire ; ils n'arrêteront pas l'étoile du Spiritisme ; plus elle avance, plus sa force s'accroît et vient abattre l'orgueilleux matérialisme qui menace d'envahir toutes les classes de la société.

» Si donc, dans les centres les plus intelligents, dans les plus grandes villes, dans les capitales, on étudie depuis plusieurs années et avec intérêt ces phénomènes qui, en dehors des lois de la science vulgaire, se manifestent de tous côtés, c'est qu'on en a reconnu la réalité, et qu'on y a vu l'action d'une volonté libre et intelligente.

» Le journal *la Lumière* est fondé dans le but de propager cette nouvelle science, en s'appuyant sur les ouvrages spéciaux les plus instructifs, parmi lesquels nous mettons en première ligne ceux d'Allan Kardec, le docte président de la Société spirite de Paris, qui nous fourniront la matière de la partie philosophique, et la théorie de la partie expérimentale. *Etude et bonne volonté* sont les deux conditions nécessaires pour arriver à expérimenter soi-meme. Dans la seconde partie, notre journal contiendra les dictées données par les Esprits, les unes sur la plus consolante philosophie et la morale la plus pure ; les autres, quoique familières, seront choisies parmi les plus propres à inspirer la foi, l'amour et l'espérance. En outre, passant en revue les ouvrages et journaux spirites, nous publierons tous les faits de nature à intéresser nos lecteurs. Aucune discussion ne sera engagée avec les personnes qui ne connaissent pas les principes du Spiritisme.

» La foi et le courage nous rendront moins pénible notre devoir, et plus facile le chemin pour arriver à la vérité. »

LE MONDE MUSICAL

Journal populaire et international des beaux-arts et de la littérature.

Tel est le titre d'un nouveau journal qui se publie à Bruxelles, dans le format des grands journaux, sous la direction de MM. Malibran et Roselli, noms qui sont à la fois un programme et une recommandation pour la spécialité de cette feuille. Ce n'est pas comme organe des arts que nous avons à l'apprécier ; sur ce point, nous nous en référons à de plus compétents que nous et qui le jugent à la hauteur de son titre. En effet, il ne saurait être confondu avec ces feuilles légères qui, sous l'enseigne de la littérature, donnent à leurs lecteurs plus de facéties que de fond, et souvent plus de blancs que de texte. Le *Monde musical* est un journal sérieux, où toutes les questions de son programme sont traitées d'une manière substantielle et par des mains habiles. Cette considération n'est pas sans importance pour nous.

Ce journal est un premier pas de la presse indépendante dans la voie du Spiritisme. Sans se poser en organe et en propagateur de la doctrine, il s'est fait ce raisonnement judicieux :

« Vrai ou faux, le Spiritisme a pris rang parmi les faits d'actualités qui préoccupent l'opinion. Les orages qu'il soulève dans un certain monde prouvent qu'il n'est pas sans importance ; sa propagation, malgré les attaques du clergé, prouve que ce n'est pas un feu de paille ; déjà, par le nombre de ses adhérents, il devient une puissance avec laquelle il faudra tôt ou tard compter. Si c'est une erreur, elle tombera d'elle-même ; si c'est une vérité, c'est inévitablement une révolution dans les idées, et rien ne pourrait s'y opposer. Dans l'une et l'autre de ces deux alternatives, nous devons, à titre de renseignement, tenir nos lecteurs au courant de l'état de la question. Parler de cela ou d'autre chose, mieux vaut, selon nous, traiter ce sujet qu'étaler la chronique scandaleuse des coulisses ou des salons.

» Pour mettre nos lecteurs à même de juger en connaissance de cause, nous emprunterons la plupart de nos citations aux écrits qui font foi parmi les adeptes de cette doctrine ; mais, comme nous ne devons ni ne voulons forcer l'opinion de personne, ni pour ni contre, nous admettrons la controverse lorsqu'elle ne s'écartera pas des bornes d'une discussion convenable et honnête. En nous maintenant sur le terrain de l'impartialité, chacun reste libre de ses convictions. Les opinions favorables ou contraires qui pourraient être formulées dans certains articles doivent être considérées comme des opinions personnelles aux auteurs desdits articles, et qui n'engagent en rien la responsabilité du journal. »

Tel est le résumé du programme qui nous a été présenté, et auquel nous ne pouvons qu'applaudir. Il serait à désirer que cet exemple eût des imitateurs dans la presse ; ce que nous reprochons à celle-ci, ce n'est pas la discussion de nos principes, mais la critique aveugle et systématiquement malveillante qui en parle sans les connaître, et les dénature d'une façon peu loyale. Les journaux qui entreront franchement dans cette voie, loin d'y perdre, ne pourront qu'y gagner matériellement, car les Spirites forment aujourd'hui une masse de lecteurs de plus en plus prépondérante, et dont la sympathie se portera naturellement de leur côté.

Sous ce rapport, le *Monde musical*, mérite leurs encouragements.

NOTA. — Le *Monde musical* paraît tous les dimanches, depuis le 1er octobre 1864. Prix de l'abonnement : 4 fr. par an pour la Belgique ; 10 fr. pour la France. On peut s'abonner à partir du 1er de chaque mois : à Bruxelles, au bureau du journal, rue de l'Ecuyer, nº 18 ; à Paris, à l'agence du journal, rue de Buffaut, nº 9.

Une société est formée pour l'exploitation de ce journal, au capital de 60,000 fr. divisé en 2,400 actions de 25 fr. chacune.

(*Revue spirite* de Paris.)

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — Nº 11. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 25 Février.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.
Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.
Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.
On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, où on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Toulouse, le 25 Février 1865.

Quelle est la destinée de l'être composé d'une essence immortelle passagèrement unie à un corps pesant et grossier qu'on appelle l'homme ?

Nous l'avons dit, c'est de progresser, c'est-à-dire de connaître de plus en plus toutes choses hors de lui et en lui, et de tout perfectionner, ce qui est défectueux, mais susceptible d'être amélioré par le travail de son intelligence et de sa foi.

C'est d'une semblable destinée que découlent tant de phases diverses de ses évolutions sous le soleil, partout, depuis le moment où, animé du souffle divin, il apparaît dans le monde.

L'homme a, sans doute, entendu la voix qui lui crie : Marche !..... S'est-il jamais arrêté, depuis, dans sa course à travers les âges ? Plein d'une ardeur infatigable autant qu'invincible, il a tendu vers un terme inconnu de lui, mais auquel son essence, flamme divine, le force d'aspirer éternellement.

Qu'importent les obstacles et même les erreurs d'un grand nombre ? La race humaine poursuit sa marche, se dégageant chaque jour davantage des liens qui la captivent et des ombres qui l'environnent, accomplissant ainsi ses hautes destinées.

Elle est arrivée si avant dans la pénétration des secrets de la vie, qu'elle semble être parvenue à n'avoir plus rien à connaître et toucher au terme de ses conquêtes sur la nature rebelle, mais soumise à ses lois.

Combien qui ne craignent pas de dire, en effet, que l'homme n'a plus rien à faire en ce monde qu'à se reposer demain à l'ombre de ses lauriers !

En vérité, s'il n'avait plus qu'à se reposer enfin, celui qui, malgré ses efforts incessants pour pénétrer les mystères du monde, n'a pas encore pénétré tous les secrets d'un atome, qu'on nous dise alors si l'homme a assez mis la main à l'œuvre de son perfectionnement moral...

Qu'on nous dise si, ayant assez travaillé intellectuellement, il a assez fait pour l'œuvre de la foi, nous voulons dire l'œuvre de l'homme régénéré par le Christ ?

L'intelligence humaine a cherché à ne plus ignorer, ou à ignorer le moins possible, c'est certain. Honneur à elle !... L'Eternel est content de ses aspirations et de ses efforts pour se dégager des ombres de la matière ténébreuse.

Mais pensez-vous que ce soit là tout l'homme ? Pensez-vous que l'homme n'ait rien à faire pour ce qui est de lui personnellement ?

N'y a-t-il pas, en effet, dans cet être insondable quelque chose d'en haut qui doit monter encore, et quelque chose d'en bas qui ne doit pas descendre ? N'y a-t-il pas quelque chose qui doit s'élever jusqu'aux régions les plus sublimes, malgré l'attraction qui l'appelle aux basses régions, indignes de ses destinées immortelles ?

Et n'est-ce pas à ce sujet qu'une voix l'invite à conquérir le prix, par excellence, de ses sollicitudes et de ses succès, contre une fatale puissance qui l'obsède ?

Disons-le, ce domaine du cœur de l'homme, l'homme n'a pas assez cherché à le connaître et à l'agrandir par la possession de lui-même, selon les exemples qui lui ont été donnés par le grand Maître.

Aussi qu'est-il arrivé, sinon qu'à côté du progrès intellectuel, il y a eu déchéance morale, disons-le, ruine et mort pour la société ?

Dans cet état de choses, où allons-nous, en vérité, si ce n'est à je ne sais quelles destinées manquées et illusoires qui trompent toutes nos espérances, tout notre orgueil, et qui nous feront nous écrier demain : Nous nous sommes trompés ?

Oui, frères, oui, vous vous trompez en consacrant toutes vos journées de vie et tous vos labeurs aux travaux de l'intelligence, et pas une heure, peut-être, aux travaux de la foi, c'est-à-dire de l'homme régénéré.

Revenez à l'homme du Christ, à celui qui, selon les exemples du grand modèle, devient humble, doux, pacifique, charitable et passe en faisant le bien, plus heureux de ses bonnes actions dans la vie que de ses découvertes les plus scientifiques, surtout lorsqu'il s'agira de paraître devant les éternelles justices.

F. MAURICE.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

Voici la parole de l'Esprit : A l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion, un bruit plus puissant que le bruit de la tempête monte, monte encore.

C'est le souffle de Dieu qui passe sur le monde... c'est la voix de l'Eternel qui se fait entendre pour réveiller les mortels endormis.

Il y en a qui disent : Ce n'est pas la voix du Puissant qui s'élève jusqu'au ciel, car le Puissant ne se mêle pas de ce qui se passe au monde, mais c'est la sombre voix des ambitions humaines qui gronde dans les entrailles de la société.

Ceux-là se trompent, car ce ne sont pas les hommes qui soulèvent les flots des mers profondes et qui les apaisent.

Si donc c'est le Seigneur qui donne aux flots leurs puissantes clameurs, pourquoi lui-même n'aurait-il pas une voix ?

Et si c'est lui qui préside aux destinées de la création sortie de ses mains puissantes, si c'est lui qui fait tout marcher selon ses éternelles lois, comment resterait-il étranger ou indifférent à la marche de l'humanité ?

Comme il a posé les bases du monde, n'a-t-il pas établi les bases de la société humaine ?

Ainsi que ses lois président à la marche de l'univers, ainsi elles règlent la marche des hommes.

Mais tandis que la nature obéit docile à la voix du Puissant, quelle est cette voix qui s'élève, murmurant ces paroles insensées : Je n'obéirai pas ?

C'est la voix du méchant. Voilà pourquoi le Seigneur a jeté un murmure solennel dans le monde.

Qui sait maintenant ce que deviendra l'impie ?

Celui qui croit et espère trouvera son salut dans sa foi et dans sa confiance dans le Seigneur. Croyez et espérez.

M. Paul Thomas à M. de Crozant-Bridier

MONSIEUR,

Dans votre lettre du 11, insérée dans l'*Aigle*, vous avez cité mon nom. N'ayant jamais eu, que je sache, de rapports avec vous, je me demande en quoi j'ai pu mériter un tel honneur.

Vous n'êtes, dites-vous, ni Spiritualiste, ni Spirite à la façon de M. Paul Thomas, et vous priez Dieu afin qu'il vous conserve assez de raison pour ne le devenir jamais.

La conséquence logique de votre phrase serait que j'ai perdu la raison, et que vous, M. de Crozant, vous possédez la vôtre pleine et entière.

Autrefois noblesse obligeait ; si aujourd'hui elle n'oblige plus, MM. les porteurs de blasons devraient cependant ne pas se départir de l'urbanité qui, dans tous les temps, a été la vertu des personnes bien élevées. Je pense que vos nobles aïeux n'auraient pas qualifié votre procédé, envers moi, autrement que de félonie, puisqu'il n'est nullement provoqué.

Vous avez été un fervent Spirite, dites-vous, et vous ne l'êtes plus ? A votre aise. Mais ne pouviez-vous, du moins, faire cette déclaration sans faire intervenir le nom de votre serviteur, parfaitement étranger à votre conduite, soit lorsque vous avez perdu la raison en vous

faisant Spirite, soit lorsque vous l'avez recouvrée par votre récente abjuration publique !

Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que si vous aviez été Spirite ou Spiritualiste, à la façon de M. Paul Thomas, vous ne seriez pas revenu en arrière comme vous avez fait.

Au lieu que vous êtes tombé, faute de discernement, dans un excès de Spiritisme; moi, au contraire, je combats les abus de la nouvelle doctrine partout où je les trouve.

Et puis, s'il m'était permis de vous l'avouer, c'est que, pour ne pas être confondu dans la recherche de la vérité, je mets en pratique les conseils et les exemples de celui que vous nommez dans votre lettre le Martyr du Golgotha, et que moi j'appelle mon Dieu.

Je suis humble devant le Seigneur, parce que Dieu, dit l'Evangile, qui se révèle aux humbles, se cache aux superbes et aux savants.

Ne pourrait-il pas se faire que Dieu, en rendant muets pour vous ses oracles que vous ne consultiez peut-être pas en toute humilité, ne vous ait traité comme savant et superbe, et n'ait ainsi dérobé la lumière à vos yeux?

Veuillez retenir ceci : dans l'antiquité, lorsqu'un personnage consultait l'oracle et que l'oracle se taisait pour lui, il ne niait pas la divinité du temple, mais il cherchait à deviner en quoi il l'avait offensée, et pour se la rendre favorable, il lui offrait des sacrifices.

Agréez, etc.

Paul Thomas.

De l'autre monde, le 20 février 1865.

Monsieur le Directeur,

Votre numéro du 18 courant contient une fable ayant pour titre : la *Chenille et le Papillon*.

L'Esprit typteur à qui elle appartient ne vient pas vous la réclamer, mais vous dire que vous l'avez étrangement défigurée.

D'un bouquet de jasmin labourant les contours,
Tremblante, une chenille au déclin de ses jours
Se disait : je suis *bien* malade...

Pourquoi avez-vous retranché le mot *bien*, s'il n'y va pas mal, si au contraire il est là parfaitement à sa place?

Je ne digère plus la feuille de salade;
A peine si le chou tente mon appétit;
Je me meurs petit à petit.
C'est triste de mourir! mieux valait ne pas naître.
Sans *murmurer* il faut se soumettre...

Pourquoi avez-vous mis *sans murmurer*, lorsque j'avais mis *sans murmure?*

Livrez cet *r* de trop à un bon critique, et vous m'en direz des nouvelles.

Cette pièce a été jugée mauvaise; ne la faites pas plus mauvaise, d'autant que nos ennemis épluchent nos discours, comme si nous devions aux hommes des leçons de français, et non pas des leçons bien autres, des leçons de morale, des leçons de salut et de vie.

Voilà pourquoi, sans doute, j'ai été contrarié de votre négligence au sujet de mes vers, je devrais dire de mes enfants que j'aime, si difformes qu'ils soient.

Dans l'espoir d'être mieux traité par vous, j'attends l'insertion de ma lettre autant de mon droit que de votre justice, et vous prie, monsieur le Directeur, de me croire votre très humble.

Un Esprit typteur.

Nous extrayons de la *Vérité*, du 19 février, la chronique suivante :

« Voici ce que nous lisons dans le numéro du 11 février du *Salut Public* de Lyon :

« C'est samedi qu'aura lieu, au Cercle-Musical, la » première représentation de M. de Caston, qui s'est » approprié, en la modifiant il est vrai, la fière devise » des Rohan :

Sorcier ne puis,
Médium ne daigne,
Caston je suis!

» Que vont dire les trente mille Spirites que compte » notre bonne ville de Lyon?

» Du reste, M. de Caston ne cache pas son opinion » sur le Spiritisme : c'est, dit-il, *la honte du dix-neu-* » *vième siècle.*

» Si les Spirites se fâchent, M. de Caston pourra leur » répondre :

» A l'aide des procédés de moi connus, et dont j'ai » seul le secret, j'accomplis ce que vous appelez des » prodiges; je lis dans des livres fermés; je devine la » pensée du spectateur; j'impose ma volonté. Faites-en » autant avec vos médiums et vos Esprits invisibles. »

« Que vont dire, demande le journal, les trente mille Spirites de Lyon?

» Ils diront que la honte du dix-neuvième siècle ne sera jamais dans ceux qui croient en Dieu et en la persistance de l'Esprit après la mort, mais qu'elle réside, cette honte, dans les matérialistes, qui ne regardent et n'apprécient que l'or et les jouissances matérielles, et surtout dans ceux qui ont l'outrecuidance et la fatuité de s'attribuer à eux-mêmes les dons de l'intelligence qu'ils peuvent avoir, mais qui ne s'exercent qu'avec une continue participation avec le monde des Esprits.

» Ainsi, M. de Caston est le plus aveugle des hommes. S'il a toutes les facultés dont il se vante, c'est-à-dire *lecture dans les livres fermés, pénétration des pensées, transmission de volonté supérieure*, il ne peut les avoir que par l'intervention des agents spirituels; il est donc un *Médium inconscient*, ou il n'est qu'un charlatan, un marchand de miracles comme il les nomme : qu'il choisisse, mais pas de milieu; car nul homme ne peut en dehors des Esprits et de Dieu, leur chef suprême, ou en dehors d'un compérage humain, se vanter de posséder seul les secrets de prodiges pareils, qui n'en sont plus dès qu'ils ont lieu par des lois naturelles, et qui sont radicalement impossibles sans elles.

» Mais que M. de Caston y prenne garde, en s'isolant plus longtemps dans sa suffisance, en méconnaissant la source de ses talents qu'il dit prodigieux, il risquerait de n'être plus que *sorcier*, c'est-à-dire inspiré par les Esprits de mensonge et d'orgueil qui foisonnent encore autour de nous sur cette terre. »

⁂

« L'article ci-dessus était composé et imprimé lorsque nous avons lu ce qui suit dans le numéro du 14 février du *Progrès :*

» *Sorcier ne puis*, dit M. de Caston, en la parole de qui nous ne pouvons nous décider à avoir pleine confiance après la séance de samedi. Singulière époque que la nôtre, où les sorciers font métier de modestie et nient par crainte de ridicule cette affinité diabolique grâce à laquelle tout en eux s'explique, tandis que les suppositions les plus ingénieuses empruntées au domaine du possible n'arrivent... *qu'à ne rien expliquer du tout !*

» Ah ! que si nous étions M. de Caston, nous nous » garderions de cette devise ! et comme nous proclame- » rions hautement *l'origine spiritiste*, infernale ou extra » lunaire de notre science ! Vous n'êtes pas sorcier, » dites-vous, — et d'abord, en êtes-vous bien sur? et » en ce cas prouvez votre dire, car si votre art n'a de » racine que dans un effort *d'esprit humain, il y a quel-* » *que chose qui nous inquiète. Nous renonçons à le com-* » *prendre*, nous échafaudons les unes sur les autres les » suppositions les plus absurdes, nous en venons à de » flagrants délits *d'insanité imaginative*, et le tout pour » retomber de toute la hauteur de nos raisonnements » invraisemblables. Que nous aimons bien mieux la sor- » cellerie ! car ce mot, du moins, a réponse à tout. — » Sorcier ! que voulez-vous de plus?

» Donc en dépit de M. de Caston lui-même, nous » maintenons, *au nom du bon sens*, la seule explication » plausible de sa science. Et quand M. de Caston com- » mandera aux cartes que nous croyons tenir dans nos » mains et voir de nos yeux, *quand il substituera sa vo-* » *lonté à la nôtre propre, quand il lira nos autographes* » *à travers un quadruble emmitouflement de flanelles et* » *de serviettes*, nous saurons à quoi nous en tenir, et » nous répondrons par un sourire narquois aux efforts » de M. de Caston pour nous prouver la possibilité de » l'impossible. *A l'impossible nul n'est tenu*, dit la sa- » gesse des nations que nous tenons en haute estime, » malgré les railleries de M. de Caston pour les vieux » proverbes. Or M. de Caston se fait un jeu de rendre » l'impossible tangible et palpable. » X.

FAITS DIVERS

Un abonné du Médium et un abonné de la Semaine catholique.

— C'est samedi que le *Médium évangélique* arrive à son n° 11. Une fois arrivé là, il aura deux jambes et il pourra faire son chemin.

— Oui bien ! pourvu qu'il voie clair dans sa route et qu'il ait d'autres lecteurs que moi.

— Vous ne lisez donc pas le *Médium?*

— Moi, lire les œuvres des ténèbres!...

— Pourquoi jugez-vous de la sorte ce que vous ne connaissez point, puisque vous ne l'avez jamais lu?

— J'ai entendu dire...

— Quoi?

— Que c'étaient des gens voués au diable.

— Qui dit cela?

— Les prêtres, en général.

— Les prêtres feraient mieux d'étudier la grave question du Spiritisme que de le condamner sans le connaître. Savez-vous qu'une condamnation sans connaissance de cause retombe de tout son poids sur les juges qui la prononcent?

Jugez à votre façon; mais souvenez-vous déjà que le Spiritisme répond à votre arrêt : Je suis ici, je suis dans le monde par la volonté de Dieu et par la foi des peuples... Je n'ai pas d'autre origine. Je m'affirme jusque-là, certain que lorsque vous me connaîtrez mieux, vous adhérerez à mon affirmation.

⁂

M. Saint-Avit nous a instamment prié, mais en vain, de faire l'insertion d'une nouvelle lettre à l'adresse de M. P. T.

M. P. T. nous ayant déclaré formellement qu'il ne voulait point continuer sa polémique avec son jeune antagoniste, nous avons cru devoir ne pas nous rendre aux vœux de celui-ci, qui d'ailleurs doit se tenir pour satisfait.

Ce n'est point que M. P. T. craigne de briser une lance; mais nous sommes autorisé à dire que sa raison et sa foi demandent des polémiques sérieuses.

⁂

Nous venons de lire les trois premiers numéros du ravissant journal qui vient de paraître à Auch, sous ce titre gracieux et pimpant : *Le Carillon*.

Nous devons l'avouer, en prenant cette feuille, nous avons cru à une nouvelle élucubration de ces écrivains interlopes qui s'imposent à la foule parce qu'il leur plaît de faire du journalisme.

Mais, dès les premières lignes, nous avons reconnu la manière exercée de bons littérateurs qui prennent leur tâche au sérieux; et en ce moment encore, nous sommes sous le charme de leurs pages exquises.

Voilà certainement une publication excellente, et dont doivent se réjouir tous les amis de la décentralisation littéraire.

Sous le rire et sous la pointe en démence, que de raison et de sagesse! Que de vérités sous la grimace tintamarresque!

Nous sommes heureux de payer, en passant, notre faible tribut d'éloges et d'encouragements à cette publication nouvelle et de la signaler au public, juste appréciateur des œuvres de l'intelligence.

DE LA PERPÉTUITÉ DU SPIRITISME

(Extrait de la *Revue spirite* d'Allan Kardec.)

Dans un précédent article, nous avons parlé des progrès incessants du Spiritisme. Ces progrès seront-ils durables ou éphémères? Est-ce un météore qui brille d'un éclat passager comme tant d'autres choses? C'est ce que nous allons examiner en quelques mots.

Si le Spiritisme était une simple théorie, une école philosophique reposant sur une opinion personnelle, rien n'en garantirait la stabilité, car il pourrait plaire aujourd'hui et ne plus plaire demain; dans un temps donné, il pourrait n'être plus en harmonie avec les mœurs et le développement intellectuel, et alors il tomberait comme toutes les choses surannées qui restent en arrière du mouvement; enfin il pourrait être remplacé par quelque chose de mieux. Ainsi en est-il de toutes les conceptions humaines, de toutes les législations, de toutes les doctrines purement spéculatives.

Le Spiritisme se présente dans de tout autres conditions, ainsi que nous l'avons maintes fois fait observer. Il repose sur un fait, celui de la communication du monde visible et du monde invisible; or, un fait ne peut être annulé par le temps comme une opinion. Sans doute il n'est pas encore admis par tout le monde; mais qu'importent les dénégations de quelques-uns, quand il est chaque jour constaté par des millions d'individus dont le nombre s'accroît sans cesse, et qui ne sont ni plus sots ni plus aveugles que d'autres? Il viendra donc un moment où il ne rencontrera pas plus de négateurs qu'il n'y en a maintenant pour le mouvement de la terre.

Que d'opposition ce dernier fait n'a-t-il pas soulevées! Longtemps les incrédules ne manquèrent pas de bonnes raisons apparentes pour le contester. « Comment croire, disaient-ils, à l'existence d'antipodes marchant la tête en bas? Et si la terre tourne, comme on le prétend, comment croire que nous soyons nous-mêmes, toutes les vingt-quatre heures, dans cette position incommode sans nous en apercevoir? Dans cet état, nous ne pourrions pas plus rester attachés à la terre, que si nous voulions marcher contre un plafond, les pieds en l'air, à la manière des mouches. Et puis, que deviendraient les mers? Est-ce que l'eau ne se déverse pas quand on penche le vase? La chose est tout simplement *impossible*, donc elle est absurde, et Galilée est un fou. »

Cependant cette chose absurde étant un fait, elle a triomphé de toutes les raisons contraires et de tous les anathèmes. Que manquait-il pour en admettre la possibilité? la connaissance de la loi naturelle sur laquelle elle repose. Si Galilée se fût contenté de dire que la terre tourne, on ne le croirait pas encore à l'heure qu'il est; mais les dénégations sont tombées devant la connaissance du principe.

Il en sera de même du Spiritisme; puisqu'il repose sur un fait matériel existant en vertu d'une loi expliquée et démontrée qui lui ôte tout caractère surnaturel et merveilleux, il est impérissable. Ceux qui nient la possibilité des manifestations sont dans le même cas que ceux qui niaient le mouvement de la terre. La plupart nient la cause première, c'est-à-dire l'âme, sa survivance ou son individualité; il n'est donc pas surprenant qu'ils nient l'effet. Ils jugent sur le simple énoncé du fait, et le déclarent absurde, comme jadis on déclarait absurde la croyance aux antipodes. Mais que peut leur opinion contre un phénomène constaté par l'observation et démontré par une loi de nature? Le mouvement de la terre étant un fait purement scientifique, sa constatation n'était pas à la portée du vulgaire; il a fallu l'accepter sur la foi des savants; mais le Spiritisme a de plus, pour lui, de pouvoir être constaté par tout le monde, ce qui explique sa propagation si rapide.

Toute découverte nouvelle de quelque importance a des conséquences plus ou moins graves; celle du mouvement de la terre et de la loi de gravitation qui régit ce mouvement en a en d'incalculables; la science a vu s'ouvrir devant elle un nouveau champ d'exploration, et l'on ne saurait énumérer toutes les découvertes, les inventions et les applications qui en ont été la suite. Le progrès de la science a amené celui de l'industrie, et le progrès de l'industrie a changé la manière de vivre, les habitudes, en un mot toutes les conditions d'être de l'humanité. La connaissance des rapports du monde visible et du monde invisible a des conséquences encore plus directes et plus immédiatement pratiques, parce qu'elle est à la portée de toutes les individualités et les intéresse toutes. Chaque homme devant nécessairement mourir, nul ne peut être indifférent à ce qu'il en adviendra de lui après sa mort. Par la certitude que le Spiritisme donne de l'avenir, il change la manière de voir et influe sur la moralité. Etouffant l'égoïsme, il modifiera profondément les relations sociales d'individu à individu et de peuple à peuple.

Bien des réformateurs, aux pensées généreuses, ont formulé des doctrines plus ou moins séduisantes; mais elles n'ont eu pour la plupart qu'un succès de secte, temporaire et circonscrit. Il en a été et il en sera toujours ainsi des théories purement systématiques, parce qu'il n'est pas donné à l'homme sur la terre de concevoir quelque chose de complet et de parfait. Le Spiritisme, au contraire, s'appuyant non sur une idée préconçue, mais sur des faits patents, est à l'abri de ces fluctuations et ne peut que grandir à mesure que ces faits seront vulgarisés, mieux connus et mieux compris; or, nulle puissance humaine ne saurait empêcher la vulgarisation de faits que chacun peut constater; les faits constatés, nul ne peut empêcher les conséquences qui en découlent. Ces conséquences sont ici une révolution complète dans les idées et dans la manière de voir les choses de ce monde et de l'autre; avant que ce siècle soit écoulé, elle sera accomplie.

Mais, dira-t-on, à côté des faits vous avez une théorie, une doctrine; qui vous dit que cette théorie ne subira pas des variations; que celle d'aujourd'hui sera la même dans quelques années?

Sans doute elle peut subir des modifications dans ses détails par suite de nouvelles observations; mais le principe étant désormais acquis, ne peut varier, et encore moins être annulé; c'est là l'essentiel. Depuis Copernic et Galilée, on a mieux calculé le mouvement de la terre et des astres, mais le fait du mouvement est resté le principe.

Nous avons dit que le Spiritisme est, avant tout, une science d'observation; c'est ce qui fait sa force contre les attaques dont il est l'objet, et donne à ses adeptes une foi inébranlable. Tous les raisonnements qu'on leur oppose tombent devant les faits, et ces raisonnements ont d'autant moins de valeur à leur yeux qu'ils les savent intéressés. En vain on leur dit que cela n'est pas, ou que c'est autre chose, ils répondent : Nous ne pouvons nier l'évidence. Encore s'il n'y en avait qu'un seul, il pourrait se croire le jouet d'une illusion; mais quand des millions d'individus voient la même chose, dans tous les pays, on en conclut logiquement que ce sont les négateurs qui s'abusent.

Si les faits spirites n'avaient pour résultat que de satisfaire la curiosité, ils ne causeraient certainement qu'une préoccupation momentanée, comme tout ce qui est inutile; mais les conséquences qui en découlent touchent le cœur, rendent heureux, satisfont les aspirations, comblent le vide creusé par le doute, jettent la lumière sur la redoutable question de l'avenir; bien plus, on y voit une cause puissante de moralisation pour la société; elles ont donc un grand intérêt; or, on ne renonce pas facilement à ce qui est une source de bonheur. Ce n'est assurément ni avec la perspective du néant, ni avec celle des flammes éternelles, que l'on détachera les Spirites de leur croyance.

Le Spiritisme ne s'écartera pas de la vérité, et n'aura rien à redouter des opinions contradictoires, tant que sa théorie scientifique et sa doctrine morale seront une déduction des faits scrupuleusement et consciencieusement observés, sans préjugés ni systèmes préconçus.

C'est devant une observation plus complète que toutes les théories prématurées et hasardées, écloses à l'origine des phénomènes spirites modernes, sont tombées, et sont venues se fondre dans l'imposante unité qui existe aujourd'hui, et contre laquelle ne se roidissent plus que de rares individualités qui diminuent tous les jours. Les lacunes que la théorie actuelle peut encore renfermer se combleront de la même manière. Le Spiritisme est loin d'avoir dit son dernier mot, quant à ses conséquences, mais il est inébranlable dans sa base, parce que cette base est assise sur des faits.

Que les Spirites soient donc sans crainte : l'avenir est à eux; qu'ils laissent leurs adversaires se débattre sous l'étreinte de la vérité qui les offusque, car toute dénégation est impuissante contre l'évidence qui triomphe inévitablement par la force même des choses. C'est une question de temps, et dans ce siècle-ci le temps marche à pas de géant sous l'impulsion du progrès.

VARIÉTÉS

Histoire de don Bernardo de Zuniga.

En citant certains passages du testament de M. Chauvelin, nous avons déjà donné la réponse à la question que nous avions posée : Alexandre Dumas est-il spirite? Chaque jour des preuves nouvelles nous sont fournies pour appuyer notre affirmation.

En signalant seulement à nos lecteurs qui voudront la connaître une nouvelle du même auteur, ayant pour titre : *les Étudiants de Bologne*, dans laquelle on trouve encore des faits de médianimité voyante, d'apparitions et d'action directe des Esprits de personnes mortes, nous rappellerons cette fois à nos lecteurs une histoire racontée par l'illustre romancier.

Son fils et lui, avec quelques amis, allaient, en traversant l'Espagne, faire une partie de chasse dans la Sierra-Morena, ayant pour guide un personnage qui a pris nom : le Torero, qui les attendait dans la montagne, leur promettant la plus belle chasse possible.

« Le Torero s'était emparé de moi, dit-il; il se chargeait de me placer ainsi que mon fils; c'était nous dire que, dans son opinion du moins, il nous réservait les meilleurs endroits.

Arrivé à celui qu'il me destinait, je m'arrêtai, j'apprêtai ma carabine; c'était une excellente arme à deux coups, ayant un couteau de chasse pour baïonnette et se chargeant avec des balles pointues.

Le Torero me pria de faire l'opération devant lui, pour qu'il en vît le mécanisme; elle se chargeait par la culasse : c'était la première fois qu'une arme semblable éveillait sa curiosité.

Il l'examina avec la plus grande attention, me la rendit; puis, sans regret, sans jalousie, se mit lui-même à charger son fusil à un coup avec des bourres de papier qu'il déchira à même d'une petite brochure manuscrite.

Après quoi, m'ayant recommandé le silence, il emmena mon fils.

Resté seul, j'examinai le paysage. Nous enceignions une haute montagne pareille à une pyramide et toute couverte de lentisques et d'arbousiers de six à huit pieds de hauteur. De place en place, comme d'énormes verrues, apparaissaient, au milieu du vert foncé du taillis, les rochers de grès aux formes arrondies; au-dessous de mes pieds était un petit vallon circulaire qui dessinait la base de la montagne et remontait en s'évasant tout autour d'elle, pareil aux bords d'un chapeau. Toute cette portion, un peu moins fourrée que la pyramide, permettait d'apercevoir entre les buissons les animaux que les chiens, appuyés par les chasseurs, allaient nous rabattre.

Le Torero m'avait prévenu que nous en avions pour une demi-heure avant que la chasse commençât. Je jetai donc les yeux autour de moi, en me demandant ce que j'allais faire de cette demi-heure; dans cette investigation topographique, j'aperçus à terre le cahier à la couverture duquel le Torero avait déjà emprunté deux bourres, que sans doute il avait cru remettre dans sa poche, et qu'il avait mis à côté.

Je le ramassai, je me couchai à l'ombre d'un arbousier, dont les fruits rouges, pareils à de grosses fraises, se balançaient au-dessus de ma tête, et je lus :

Historia maravillosa de don Bernardo de Zuniga.

C'est-à-dire :

Histoire merveilleuse de don Bernardo de Zuniga.

Cette chronique était manuscriite, et par conséquent, selon toute probabilité, inconnue.

Comme elle est courte, et que la chasse, au lieu de commencer au bout d'une demi-heure, n'avait commencé qu'au bout de quarante-cinq minutes, j'avais eu le temps de la lire depuis A jusqu'à Z, lorsque les chiens donnèrent leur premier coup de voix.

La voici. »

La première partie de cette histoire nous apprend qu'en 1492, don Bernardo de Zuniga, troisième fils de Pierre de Zuniga, comte de Bagnares et marquis d'Ayamonte, revenait dans sa patrie, au château de Béjar, après dix ans d'absence, passés au service d'Isabelle la Catholique.

Notre héros, noble chevalier de l'ordre d'Alcantara, était un homme de trente-cinq à trente-six ans, maigri par les fatigues autant que par les blessures dont il n'était pas encore guéri.

Lorsqu'il quitta le toit paternel, il y avait laissé, outre deux frères, une jeune cousine orpheline, nommée Anne de Niébla, destinée au frère aîné de Bernardo, décédé pendant l'absence de ce dernier. Après la mort de celui qui devait être son époux, Anne de Niébla entra au couvent de l'Immaculée-Conception, de l'ordre de Calatrava, et y prononça ses vœux.

Près du couvent se trouvait une fontaine, qui, à raison des guérisons attribuées à la vertu de ses eaux, était appelée la Fontaine-Sainte. Le premier soin de Bernardo fut d'y faire un pieux pèlerinage, pour obtenir la guérison de ses blessures; et, un jour qu'il s'y trouvait, il y fit la rencontre d'Anne de Niébla, accomplissant ellemême un pèlerinage à la suite d'une grave maladie qui l'avait conduite aux portes du tombeau.

Ni l'un ni l'autre ne se nommèrent; mais Bernardo, qui n'avait entrevu le visage de la jeune religieuse que dans le miroir de la fontaine, fut ébloui de sa beauté; il apprit son nom par un homme de sa suite.

A partir de ce moment, le chevalier n'a plus qu'un désir, celui de revoir Anne de Niébla. Il assiste à une messe à la chapelle du couvent, c'est une messe mortuaire; un catafalque est dressé dans le chœur, couvrant les dépouilles mortelles d'une religieuse du couvent; tous les assistants étant sortis, en passant devant un confessionnal, don Bernardo de Zuniga l'ouvrit, y entra et le referma sur lui.

« Personne ne le vit, dit l'historien.

Les portes de l'église crièrent sur leurs gonds. Bernardo entendit grincer les serrures. Les pas du sacristain effleurèrent le confessionnal où il était caché, et s'éloignèrent. Tout rentra dans le silence.

Seulement de temps en temps, dans le chœur toujours fermé, on entendait le froissement d'un pas sur la dalle, puis le murmure d'une prière faite à voix basse.

C'était quelque religieuse qui venait dire les litanies de la Vierge sur le corps de sa compagne morte.

Le soir vint, l'obscurité se répandit dans l'église, le chœur resta éclairé, transformé qu'il était en chapelle ardente.

Puis la lune se leva, un de ses rayons passa à travers une fenêtre et jeta sa lueur blafarde dans l'église.

Tous les bruits de la vie s'éteignaient peu à peu au dehors et au dedans : vers onze heures, les dernières prières cessèrent autour de la morte, et tout fit place à ce silence religieux particulier aux églises, aux cloîtres et aux cimetières.

Le cri monotone et régulier d'une chouette, perchée selon toute probabilité sur un arbre voisin de l'église, continua seul de retentir avec sa triste périodicité.

Don Bernardo pensa que le moment était venu d'accomplir son projet. Il poussa la porte du confessionnal où il était caché, et allongea le pied hors de sa retraite.

Au moment où son pied se posait sur la dalle de l'église, minuit commençait à sonner.

Il attendit, immobile, que les douze coups eussent vibré lentement et se fussent perdus peu à peu en frémissements insensibles, pour sortir tout à fait du confessionnal et s'avancer vers le chœur; il voulait s'assurer que personne ne veillait plus près de la morte, et que nul ne le dérangerait dans l'accomplissement de son dessein.

Mais au premier pas qu'il fit vers le chœur, la grille du chœur s'ouvrit, lentement poussée, et une religieuse parut.

Don Bernardo jeta un cri. Cette religieuse, c'était Anne de Niébla.

Son voile relevé laissait son visage découvert. Une couronne de roses blanches fixait son voile à son front. Elle tenait à la main un chapelet d'ivoire, qui paraissait jaune auprès de la main qui le tenait.

— Anne ! s'écria le jeune homme. — Don Bernardo ! murmura la religieuse.

Don Bernardo s'élança.

— Tu m'as nommé, s'écria don Bernardo, tu m'as donc reconnu ? — Oui, répondit la religieuse. — A la Fontaine-Sainte ? — A la Fontaine-Sainte

Et don Bernardo entoura la religieuse de ses bras. Anne ne fit rien pour se dégager de l'amoureuse étreinte.

— Mais, demanda Bernardo, pardon, car je deviens fou de joie, fou de bonheur, que viens-tu faire ? — Je savais que tu étais là ! — Et tu me cherchais ?... — Oui. — Tu sais donc que je t'aime ?... — Je le sais. — Et toi, toi, m'aimes-tu ?

Les lèvres de la religieuse demeurèrent muettes.

(*Sauveur des peuples.*) (*La suite prochainement.*)

LE NAUFRAGE D'UN ENNEMI

I.

Les premiers feux du jour illuminaient la plage;
J'errais seul et pensif sur les bords de la mer,
Quand soudain, sur les flots de ce fatal rivage,
Vint frapper mes regards, victime du naufrage,
Un corps pâle et sans vie, au sein du gouffre amer.
Et celui qui flottait sur ces ondes funèbres
Par les flots soulevés,
De tous les océans sa nef a fendu l'onde
Et, battu par les vents et la vague qui gronde,
« Il est mort, en laissant au monde
» Ces biens, dis-je en pleurant, qu'il avait tant rêvés! »

II.

C'était mon ennemi : jamais tant de colère,
Tant de haine et de fiel n'entrèrent dans les cœurs.
Mais Celui que les cieux annoncent à la terre
A préservé mes jours, durant sa vie entière,
Contre les noirs projets que tramaient ses fureurs.
Souvent.... Mais il n'est plus! Non loin de ce rivage,
Il est mort sur le flot qui s'enfle et qui mugit;
Ses yeux se sont fermés sous les vents et l'orage,
L'orage l'a plongé dans l'éternelle nuit.
Mes larmes arrosaient la rive solitaire,
Et j'étais, comme lui, sans force et sans couleur;
Puis ma bouche, en ces mots, jeta ma plainte amère :
Mon âme te pardonne, objet de ma douleur!
La mer pour lit de mort et pour champ funéraire...
Pourrais-je, sans pleurer, contempler ton malheur?

III.

Pleine aujourd'hui d'espoir, demain désespérée,
Radieuse au matin, le soir tout éplorée,
Ton épouse en son cœur t'agite nuit et jour!
Tu ne le verras plus, ô veuve infortunée!
Gémis! car son vaisseau l'emporta sans retour.

Tu lui dis cependant : « Reste, ou ta femme expire!
» Encore auprès de moi quand pourrai-je te voir?
» Hélas! dans l'avenir qui jamais a su lire?
» Et qui n'a vu souvent se briser son espoir?

» Mais pourquoi me quitter? pourquoi fuir nos rivages?
» Oserais-tu des mers affronter le courroux?
» Ah! qui sait si tes yeux verront jamais ces plages,
» Ces climats tant vantés, qui sont si loin de nous?
» Reste, reste avec moi! demeure en ta patrie!
» Le vaisseau fugitif promet-il son retour?.....
» Mais à tes yeux, cruel, je vais être ravie!
» Pourquoi tant de tiédeur auprès de tant d'amour? »

Et lui, sourd à ta voix, insensible à tes larmes,
Fit voile vers ces bords, vers ces climats lointains
Dont un hardi Génois nous ouvrit les chemins,
Laissant ton âme en proie aux plus vives alarmes.
Alors, dans ta douleur, tu prias en ces mots,
Qu'interrompaient tes pleurs, tes soupirs, tes sanglots :

IV.

« Quand la félicité de la belle innocence
» Disparut avec l'âge d'or,
» Tu descendis des cieux, tendre et douce espérance,
» Pour consoler la terre, en bannir la souffrance,
» Et dire à l'homme : espère encor!

» C'est toi qui réjouis l'esclave dans ses chaînes :
» Pour lui tu n'as qu'un mot, seul remède à ses peines,
» C'est le mot souverain, c'est le mot liberté!
» Au chevet du malade encor ta bonté veille :
» Dans son âme, à ta voix, soudain l'espoir s'éveille;
» Puis, oubliant ses maux, il rêve la santé!

» Que son esquif n'ait point à craindre la tourmente!
» Que toujours ton regard, déesse bienfaisante,
» Veille au milieu des flots sur cet être adoré!
» Et que sous un ciel pur, tout rayonnant d'étoiles,
» Ce doux zéphyr des nuits qui gémit dans les voiles
» Pousse sa nef légère au pays désiré! »

V.

Et cependant ce fut son voyage suprême!
Il est mort sur les flots, loin de tout ce qui l'aime,
Loin de toi, jeune veuve, et loin de son pays!
Vous ne le verrez plus, ô forêts solitaires!
Il dort, il dort si loin du tombeau de ses pères!
Et sur l'onde avec lui ses projets, ses chimères,
Ses rêves et ses biens se sont évanouis.

VI.

Hélas! petits enfants, il n'est plus votre père!
Comme vous, il rêvait pourtant au lendemain :
Il était jeune encor. Mais en vain, sur la terre,
Le cœur plein d'un espoir si souvent téméraire,
Nous rêvons de longs jours : l'homme n'est que poussière,
Et pour lui l'avenir est toujours incertain!
Mon âme, sur ces bords, souffre de vos alarmes :
Je vois couler vos pleurs, je vous entends gémir!
Pleurez, pleurez celui que vous vîtes partir,
Mais ne l'attendez plus : vos regrets et vos larmes
Ne le feront point revenir!

Oui, vous avez perdu l'appui de votre enfance!
Vous ne chanterez plus, le soir, sur ses genoux;
Il ne vous dira plus : « Bienheureuse innocence!
» Avec vous, mes enfants, que les jours me sont doux!

» Oh! ne désirez pas que votre enfance passe;
» Ils s'enfuiront, ces jours qui font votre âge d'or,
» Comme un éclair qui brille et qui soudain s'efface!
» A votre heureux banquet d'autres ont pris ma place :
» Hélas! ô mes enfants, je la regrette encor!

C'est pour vous qu'il est mort, ce père doux et tendre;
Pour vous, il a vogué sur tous les océans;
Et quand la froide mort, si pressée à le prendre,
Est venue à ces flots soudain mêler sa cendre,
Ses lèvres murmuraient les noms de ses enfants.

Maintenant donc priez, priez pour votre mère!
C'est votre unique espoir, c'est votre seul trésor;
Et dites au Seigneur : « Si nous sommes sans père,
» Que notre mère, ô Dieu, vive longtemps encor!

VII.

Oui, partout ici-bas, mortels, sont les naufrages!
L'un voit dans les combats ses jours s'évanouir;
L'autre, sur une mer où grondent les orages.
La mort à chaque pas, la mort à tous les âges!
Que d'hommes ne sont plus, tant j'en ai vu mourir!
Ah! remplissez vos cœurs de profondes pensées!
Songez, songez qu'un jour vos dépouilles glacées
Seront en proie aux vers, dans la nuit des tombeaux;
Et qu'à des ennemis les pierres sépulcrales
Qui vous recouvriront, pesant sur vos fronts pâles,
Arracheront peut-être un jour de longs sanglots!

Léopold CHABAL.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 12. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 4 Mars.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.
Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.
Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.
On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, où on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



Nous prions nos Abonnés en retard de paiement, ainsi que ceux dont l'abonnement expire le 15 mars, de vouloir bien s'acquitter envers nous, en un mandat sur la poste ou en timbres-poste; s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans la réception du journal.

Définitivement, nous avons un groupe spécial auquel pourront être admis ceux de nos Abonnés qui nous en témoigneront le désir par écrit ou verbalement.
Nous avons un local destiné à cet effet.
Le seul désir d'apprendre pour devenir croyants doit présider à nos démarches, et non pas une vaine curiosité.

Toulouse, le 4 Mars 1865.

Un statuaire dégrossissait un marbre de Paros. A chaque coup de ciseau, le marbre soupirait.

— Qu'as-tu ? lui dit enfin le statuaire étonné.

— Je me plains, lui répondit le bloc, des coups redoublés que tu me portes.

— Insensé ! répliqua le statuaire, ce sont les coups que je te donne qui te dégagent de tes difformités et qui te rendent parfait.

Cette plainte du bloc de marbre sous l'empire de l'art, c'est le cri de la nature qui gémit en nous lorsque nous voulons la dépouiller de ses imperfections.

Voilà pourquoi bien peu travaillent à devenir des hommes nouveaux et parfaits, parce qu'il en coûte à la nature pour le dépouillement de ses aspérités et de ses rudesses.

Ce n'est point que l'homme craigne les fatigues et ne soit actif contre les obstacles dont il est enlacé.

C'est bien lui, en effet, le grand géant, toujours debout dans l'arène, pour dompter tous les éléments contraires à sa marche en avant.

C'est bien lui le vainqueur de toutes les oppositions qui lui sont faites, depuis le commencement jusqu'à la fin, au milieu d'un monde éternellement mystérieux.

Ne craignez point que les voiles sombres de la nuit l'arrêtent au sentier. Partout, partout, il sait se faire jour et poursuivre sa route, au prix de ses efforts les plus généreux, les plus suprêmes.

Il lui en coûte de longues et pénibles veilles; il lui en coûte son repos, ses affections, sa santé, sa vie même. Qu'importe ! s'écrie-t-il enorgueilli de sa victoire.

Il est vrai; mais du moins une chose vous importerait, ô hommes!...

Ce serait d'être moins impuissants pour vous dompter vous-mêmes que pour vaincre les obstacles qui se trouvent hors de vous, mais en face de vous, dans la nature.

Est-il donc de l'homme de n'être pas supérieur à lui-même, tandis qu'il est supérieur à tout le reste des objets créés?

Oui, la plus grande opposition que le roi du monde rencontre sur ses pas dans la vie, c'est celle qu'il trouve au dedans de lui, c'est celle qui lui vient de son fond propre.

Maitre du monde entier demain, il lui restera encore un ennemi à subjuguer, encore un obstacle à vaincre.

Cet ennemi, cet obstacle, ce sera lui-même. Il y aura là, sans doute, de quoi tenter son ambition et son orgueil...

Quoi! une seule barrière est là qui s'oppose à son règne universel... Cette barrière est sous sa main puissante et invincible... et il ne la briserait pas?

Mais non; il restera esclave de lui-même... Comme si Dieu seul devait rester libre et indépendant au sein des éternelles régions, l'homme subira le joug de je ne sais quelle étrange faiblesse qui, assise sur le char du vainqueur, lui rappelle encore au milieu de son triomphe qu'il n'est qu'un homme et non pas un dieu.

Ecoutez cependant, écoutez la vérité : c'est de cette importune et étrange faiblesse que le Christ est venu nous affranchir.

FEUILLETON

LE SQUELETTE DE DOUBLEMARD

(Suite.)

VI.

Il existait alors, au carrefour de l'Odéon, un établissement dont le souvenir est resté dans la mémoire de tous les étudiants; c'était une buvette, ou plutôt un comptoir où trônait une célébrité, Mlle Fifine.

Mlle Fifine, qui n'avait pour achalander son établissement que ses charmes, n'avait pas de reproches à leur faire, car son petit commerce lui rapportait d'honnêtes bénéfices, les étudiants de première ou de deuxième année, voire même les flâneurs, assiégeant à toute heure son comptoir.

Elle avait même associé à son trône deux charmantes enfants, fines comme des démons et jolies comme des anges. Et cette trinité, disaient les mauvaises langues, s'entendait parfaitement.

Somme toute, on y parlait, on y buvait, on trouvait même moyen d'y soupirer pour ces sirènes, bien que ce fût du temps perdu; mais quand on est jeune on a tant d'heures à perdre!

En passant devant cet honnête établissement, le Docteur m'offrit la chope de l'amitié; je me hâtai d'accepter. Nous entrâmes donc dans ce palais Lesbien, et comme les divinités du lieu devaient une certaine dose de reconnaissance à Druet, nous fûmes promptement entourés par ces demoiselles.

Il faisait une chaleur accablante; je posai, sans méfiance, le tibia sur une table, et, ne m'occupant que de ma soif qui avait quelque chose de tantalesque, j'essayai de l'étancher.

La conversation marchait son train pendant ce temps; on parlait du dernier bal de Bullier, de la dernière pièce de l'Odéon, du dernier duel, puis des cancans du jour; la politique elle-même fut mise sur le tapis; je crois, Dieu me pardonne! qu'un poëteriau-étudiant soutint que le dernier duc élu à l'Académie française était (comment dire cela, grand Dieu! sans froisser la coterie des doctrinaires), était... né dans l'Arcadie. (J'ai trouvé le mot : merci, mon Dieu, merci.)

Mon verre vide, ma soif calmée, je me retournai pour reprendre mon fardeau précieux... Horreur! damnation! je ne le trouvai plus.

Je demandai avec colère mon paquet... un silence glacial fut la réponse.

Je me levai furieux... je menaçai... Alors une de ces demoiselles me répondit d'un air mutin :

— Votre paquet, je l'ai jeté!

— Mais où? malheureuse.

— Dans la rue.

Je l'eus étranglée volontiers; je me précipitai dans la rue, le paquet n'y était plus!!!

Une demi-douzaine de jeunes vouyoux jouaient sur la porte; j'en pris un à part.

— Cinquante centimes pour toi, si tu me donnes un renseignement.

— Parlez, bourgeois.

— On a jeté un paquet, tout à l'heure, de cette boutique.

— Je crois bien, je l'ai reçu dans les jambes!

— Qu'est-il devenu?

— J'allais le ramasser, lorsqu'un vieux chiffonnier m'a prévenu; comme il m'avait l'air d'avoir son plumet, je n'ai pas voulu le lui disputer.

— Mais où est-il?

— Dame! il a remonté la rue, voilà tout ce que je puis vous dire.

Je donnai à cet espoir de la France de 89 le salaire promis, et je partis comme un trait en montant la rue Monsieur-le-Prince.

Et maintenant, si nous le voulions bien, il y aurait des nations de héros, c'est-à-dire des hommes maîtres, dominateurs d'eux-mêmes, selon la mesure des justes lois de la vertu.

Ce qui nous manque, c'est le levier qui nous exalte à la hauteur de nos destinées sublimes, en dépit des cris plaintifs d'une nature ennemie, c'est la foi dans la mission du grand régénérateur et sauveur de l'humanité.

Pourquoi doutez-vous du prix réservé à vos efforts?

L'arbre émondé de ses branches parasites ne porte-t-il pas des fruits abondants à la saison nouvelle?

Après avoir jeté sa semence, au prix de ses sueurs et de ses excessives fatigues, le laboureur n'entre-t-il pas dans la joie au temps de la moisson?

Levez les yeux vers les monts éternels et espérez... Cet aspect des cieux et cette espérance des jours meilleurs, voilà votre force et voilà votre victoire.

F. Maurice.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

Ils ont été envoyés pour travailler le champ du père de famille... ils ont été envoyés depuis longtemps.

Il est certain qu'ils ont bien travaillé dans le principe, et que le champ a produit d'abord des fruits, partout, en abondance.

Mais d'où vient que le champ, autrefois si fécond, ne présente plus qu'une surface stérile, comme si la rosée du ciel ne tombait plus sur lui, comme si seulement il était en proie à toutes les ardeurs d'un soleil de feu?

Ils travaillent, toutefois, ces ouvriers mandés par le maître de la vigne; ils travaillent même beaucoup, disent-ils.

Voici la vérité : ils travaillent pour eux, pour se faire en ce monde des demeures permanentes, pour s'y établir en gloire et en honneur, et point du tout dans la pratique des vertus chrétiennes, point du tout dans les intérêts du père de famille.

Ne craignez rien; ils seront rémunérés selon leurs œuvres, lorsque le maître va venir leur demander compte de leur administration.

Voici, en effet, ce que dit le Seigneur, celui qui vient pour récolter du froment et qui ne trouve que de la zizanie :

Qu'avez-vous fait du peuple dont je vous avais confié le salut et la vie?

Ne savez-vous pas que je veille, moi le Seigneur, sur les œuvres de vos mains?

Et alors ce sera l'heure du ciel.

Le Seigneur ruinera leurs édifices bâtis sur le sable; il dissipera, comme le vent dissipe la poussière, toutes leurs vanités.

Mais que les croyants se rassurent. Tout ne sera pas perdu, car le Seigneur garde la vérité éternellement; c'est pourquoi les peuples verront encore à l'horizon, au-dessus des tempêtes, un point de ralliement à jamais.

Ils verront une croix de bois sur la montagne de mémoire... et plus rien de ce qui fut un jour.

Carcassonne, le 26 février 1865.

Monsieur le Directeur,

M. Allan Kardec, dans l'*Imitation de l'Evangile* selon le Spiritisme, page 367 et suivantes, s'exprime ainsi :

« La médiumnité guérissante consiste dans la faculté de guérir, ou de soulager par l'imposition des mains, et quelquefois par l'action seule de la volonté.

» Il faut, pour cela, pénétrer le malade d'un fluide réparateur dont la vertu est en raison de sa pureté.

» Le fluide des incarnés participe toujours des qualités matérielles du corps, en même temps qu'il est altéré par les passions et subit l'influence morale de l'esprit.

» Il est donc impossible que le fluide propre d'un incarné soit d'une pureté absolue; c'est pourquoi son action curative est toujours lente et souvent nulle. Celui des esprits supérieurs seul est dépouillé des impuretés de la matière; il est, en quelque sorte, quintessencié; son action, par conséquent, doit être plus salutaire et plus prompte : c'est le fluide bienfaisant par excellence. C'est à ce fluide que le médium guérisseur sert de *conducteur*. Ce qui distingue le magnétiseur ordinaire du médium guérisseur, c'est que le premier magnétise avec son propre fluide, tandis que le second magnétise avec le fluide épuré des bons Esprits.

» Ce sont ainsi deux genres de magnétisme, distincts par leur origine : le *magnétisme humain* et le *magnétisme spirituel*.

» La médiumnité guérissante requiert donc, comme condition absolue, le concours des bons Esprits. Mais il n'est pas de liqueur, si pure qu'elle soit, qui ne s'altère en passant par un vase impur; ainsi en est-il du fluide des Esprits supérieurs en passant par les incarnés; de là pour les médiums en qui se révèle cette précieuse faculté, et qui veulent la voir grandir et non la perdre, la nécessité de travailler incessamment à leur amélioration morale.

» Puisque ces fluides bienfaisants sont le propre des Esprits supérieurs, c'est donc le concours de ces derniers qu'il faut obtenir; c'est pour cela que la prière et l'invocation sont nécessaires. Mais pour prier, et surtout prier avec ferveur, il faut la foi; pour que la prière soit écoutée, il faut qu'elle soit faite avec *humilité*, et dictée par un sentiment ardent de *bienveillance* et de *charité*; or, il n'y a point de vraie charité sans dévouement, et point de dévouement sans désintéressement matériel et moral. Sans ces conditions, le magnétiseur, privé de l'assistance des bons Esprits, en est réduit à ses propres forces, souvent insuffisantes, tandis qu'avec leur concours, elles peuvent être centuplées en puissance et en efficacité.

» La foi chez le malade n'est pas absolument nécessaire, mais elle seconde puissamment; car s'il prie de son côté, il appelle à lui les bons Esprits qui peuvent vouloir récompenser sa confiance en Dieu, tandis qu'ils peuvent aussi vouloir le punir de son incrédulité. C'est pourquoi Jésus disait souvent à ceux qu'il guérissait : Allez! votre foi vous a sauvés.

» La médiumnité guérissante a différents degrés de puissance; ceux qui la possèdent au plus haut degré obtiennent des guérisons presque instantanées par un simple attouchement, quelquefois par le seul regard; quelques-uns même *agissent efficacement à distance en dirigeant leur pensée sur le malade*.

» La médiumnité guérissante vient ouvrir de nouveaux horizons à la science en lui prouvant qu'il y a quelque chose en dehors de ce qu'elle sait et de ce qu'elle enseigne. C'est en vue de la faire sortir de l'ornière du matérialisme, et de frapper les incrédules par des faits nombreux et authentiques, que les faits de ce genre tendent à se multiplier aujourd'hui, ainsi que cela a été annoncé. »

Les faits, monsieur le Directeur, viennent chaque jour confirmer la théorie du maître. J'en trouve la preuve dans la nouvelle cure de la jeune obsédée de Marmande, Valentine Laurent, âgée de 13 ans. Le médium guérisseur, M. Dombre, est au-dessus de tout soupçon.

J'ai pu constater moi-même, l'an dernier, une guérison de même nature. La malade était frappée d'une démence qui allait jusqu'à la fureur. La médecine était impuissante; le père désolé s'adressa à l'un des nôtres, M. Brunels. Dieu fut invoqué; des prières partant du cœur, humbles et ferventes, montèrent jusqu'à lui, et presque aussitôt la délivrance fut opérée. J'ai pu voir, monsieur, cette famille à genoux; j'en garderai longtemps la mémoire.

Et cependant, plusieurs fois interrogé sur la médiumnité guérissante, je m'expliquais avec une réserve infinie. Je comprends que les rapports du monde visible avec le monde invisible contiennent encore pour tous de grands mystères. Plus que d'autres, nous Spirites, nous avons besoin de prudence. Sachons attendre, me disais-je, et j'attendais.

C'est dans cette disposition d'esprit que j'ai lu l'article suivant, inséré dans le *Journal de Toulouse* d'hier; 25 février 1865.

Je copie :

« Rome, 18 février 1865.

» Il n'est bruit à Rome que du miracle qui vient d'avoir lieu par l'intercession de Pie IX. C'est la guérison instantanée de la princesse Sophie Odescalchi, née Branitzka, sœur du comte Xavier Branitzka, ami du prince Napoléon. La princesse, qui est une des plus pieuses et des plus charitables dames de Rome, souffrait d'une maladie très compliquée, très grave, et allait rendre le dernier soupir. La Faculté de médecine assurait à l'humanité qu'elle ne pouvait vivre que quelques jours au plus; ses nerfs se trouvaient dans un tel état d'irritation, que chaque crise nerveuse menaçait son existence. Ce qui était frappant dans les symptômes de cette maladie, c'était l'aversion que la princesse éprouvait pour les métaux en général, et pour l'or en particulier; elle reconnaissait dans la pièce voisine les personnes portant des chaînes de montre ou de boutons en or; et la sensation qu'elle en éprouvait à la distance de deux vastes chambres, la faisait tomber en convulsions.

» Mme Odescalchi entrait en agonie lorsqu'on envoya demander pour elle au Saint-Père la bénédiction *in articulo mortis*. Pie IX se mit aussitôt en prières. L'effet de ses prières fut prodigieux : la princesse, au milieu de la stupéfaction générale, se leva, s'habilla elle-même et descendit à l'église des Saints-Apôtres, située vis-à-vis de son palais, pour rendre grâces à Dieu; puis, accompagnée de son mari, elle se rendit à l'instant même au Vatican, afin de remercier le Pape de l'éclatant miracle qu'elle lui attribue entièrement. Mme Odescalchi est très aimée de Sa Sainteté pour ses éminentes vertus et pour son dévouement sans bornes à la cause du Saint-Siége, et l'on comprend la joie de Pie IX en la voyant.

» La princesse raconte que, dans son sommeil qui précéda sa miraculeuse guérison, elle avait vu le Pape s'approcher d'elle et la toucher en lui disant : *Lève-toi!* »

Permettez-moi, monsieur le Directeur, d'ajouter un mot à ce récit, que d'autres apprécieront à leur manière :

Je crois en la toute puissance de Dieu;

Je crois à l'efficacité de la prière;

Je crois aux prodiges qui, par elle, peuvent s'accomplir.

Mais si la prière est efficace d'une part, pourquoi ne le serait-elle pas de l'autre, lorsque nous partons du même principe et de la même confiance dans le Tout-Puissant?

Votre dévoué,

Mathurin.

Nous trouvons dans le *Sauveur des Peuples* du 26 février la communication suivante, que nous sommes heureux de reproduire pour l'instruction de ceux qui n'ont pas encore réfléchi sur les conséquences de leur attachement aux choses matérielles. C'est un nouvel exemple d'un Esprit qui se croit encore matériellement attaché à la terre.

Médium, Mme E. B...

Marie B... a été évoquée le matin par sa fille à laquelle elle s'est communiquée par la somnambule qu'elle a voulu étrangler; elle fut évoquée de nouveau le soir par notre groupe :

D. Pourquoi avez-vous voulu étrangler la somnambule?

R. Parce qu'elle m'ennuie; elle se mêle de mes affaires.

D. Mais puisque vous êtes morte, vous n'avez plus d'affaires?

R. Mon Dieu, messieurs, je ne suis pas si loin que je ne m'occupe encore des affaires d'ici-bas.

D. Pourquoi demandez-vous toujours des prières; vous n'êtes pas meilleure, elle ne vous touchent donc pas?

R. Je veux des prières pour me faire avancer; mais mes mauvais penchants font qu'elles ne me profitent pas.

D. Quels sont vos mauvais penchants?

R. Je ne veux pas le dire.

D. C'est donc bien vilain?

R. (Avec impatience.) Ma foi, messieurs, il y a bien des gens comme moi qui, pour une part de paradis, ne donneraient pas une pièce de cinq francs.

D. Mais qu'êtes-vous donc pour parler de la sorte?

R. Je suis... *avare!*

D. Tout cela ne nous dit pas le motif pour lequel vous vouliez étrangler la somnambule?

R. Elle est somnambule, et j'ai de l'argent.

D. Vous avez donc peur qu'elle vous le prenne?

R. Oui.

D. Vous ne voulez donc pas dire où il est?

R. Non.

D. Voyez-vous l'avare que nous avons déjà évoqué?

R. Oui, toujours.

D. Êtes-vous ensemble?

R. Non. Il est occupé de son côté et moi du mien. Nous avons assez à faire sans nous occuper les uns des autres.

D. Comme Esprit vous ne raisonnez donc pas, vous n'aimez pas vos enfants?

R. Oui, je me suis fait de beaux raisonnements, mais c'est une punition; c'est l'argent de mes pauvres enfants, et je ne puis le leur donner; j'y tiens malgré moi, c'est un besoin, c'est une *rage!*

D. Allons, revenez à de meilleurs sentiments, pensez à Dieu, à vos enfants.

R. Je veux le leur donner, puisque je n'en jouis plus (ici le médium hésite, puis avec un mouvement fébrile il écrit vite et en grosses lettres) : *mais si, j'en jouis!*

D. Vous voyez bien que vous ne les aimez pas?

R. Ils valent mieux que moi : ils m'ont fait dire des messes, ont prié de cœur, et pourtant ils savent que je les ai volés; je me suis repentie bien souvent déjà, mais je retombe toujours; peut-être que les bons Esprits peuvent beaucoup pour notre amélioration, mais je suis dans un milieu si mauvais! Je cachais pièce à pièce une petite fortune. L'argent enfoui ne rapporte rien. J'ai fait plus, je l'ai emporté dans ma tombe; il est caché comme mon corps... Il est juste que je le rende! mais, si j'en ai besoin?

D. Pourquoi faire? pour vivre? De quoi vivez-vous?

R. De privations!

D. Cela n'est pas nourrissant?

R. Aussi je ne suis pas grasse, et les gens de mon espèce le sont rarement.

D. Voulez-vous que nous priions Dieu? priez avec nous.

R. Oui, monsieur. (Après une prière faite en commun.) Je m'en vais; merci, messieurs et dames, je reviendrai un peu plus tard.

Marie B...

FAITS DIVERS

Un de nos Esprits bienveillants vient de nous apprendre que le Cercle des Échecs, qui tient ses séances chaque soir au café Européen, place du Capitole, vient d'engager une partie par correspondance avec un Cercle de même nature établi à Nantes.

Il y a déjà trois coups de joués de part et d'autre.

Nous tiendrons nos lecteurs, amateurs ou non de ce noble et paisible jeu, au courant des péripéties intéressantes d'une lutte dont, du reste, nous connaissons le résultat d'avance, mais qu'il nous est formellement recommandé de taire.

Nous voyons avec plaisir la ville de Toulouse n'être pas en arrière sous le rapport de ces luttes intelligentes dans lesquelles ont brillé d'un si noble éclat les Philidor, les Labourdonnais et les Morphy.

Espérons que les amateurs toulousains, marchant sur les traces de ces grands modèles, feront du Cercle de notre ville un digne rival de la Régence, et que Toulouse, qui compte tant d'illustrations en tous genres, sera fière de posséder dans son sein quelque digne émule des grands maîtres.

*
* *

Nous lisons dans l'*Avenir* du 23 février 1865 :

Bilocation.

Une jeune fille de Brandebourg, pendant une fièvre typhoïde, se voit chez son fiancé, assez éloigné d'elle; sa froideur l'inquiétait. Elle parle des différents endroits qui se trouvaient entre leurs résidences respectives, puis elle dit : « M'y voilà, c'est ici qu'il demeure. » Tout à coup ses traits expriment la surprise et une grande douleur, et elle s'écrie plusieurs fois avec désespoir : « Je ne l'aurais jamais pensé. » Elle avait apparu le même jour, 4 novembre 1834, à une tante, dans les environs de Magdebourg, de sorte que celle-ci se mit en route avec son mari, et qu'elle arriva le lendemain à Brandebourg. Dans la nuit du 5 au 6 novembre, la malade fit un nouveau voyage fantastique chez son fiancé; on ne comprit que ces paroles : « Mourir, pardonner, être heureux, se revoir; » elle mourut dans la matinée du 6, à sept heures. Le 8 arriva une lettre du jeune homme, portant la date du 5, et ne devant être lue que par la fiancée. Il avoua qu'une autre jeune fille l'avait attiré vers elle et qu'il existait des rapports entre eux; que dans la nuit du 4 au 5 ils avaient été éveillés tous les deux, vers minuit, par un coup violent frappé contre la porte fermée, que celle-ci s'était ouverte et qu'ils y avaient vu une forme blanche, lumineuse, qui aurait disparu en poussant un grand soupir.

Dans la nuit du 5 au 6, il revit sa fiancée; elle avait un aspect souriant et brillant; elle lui annonça sa mort et lui dit qu'elle pardonnait.

*
* *

L'Esprit frappeur des Grandes-Ventes.

Hier matin, M. Goubert, un des boulangers de notre bourg, son père, qui lui sert d'ouvrier, et un jeune apprenti de seize à dix-sept ans, allaient commencer leur travail ordinaire, quand ils s'aperçurent que plusieurs objets quittaient spontanément la place qui leur est assignée pour s'élancer dans le pétrin. C'est ainsi qu'ils eurent à débarrasser successivement la farine qu'ils travaillaient de plusieurs morceaux de charbon, de deux poids de différentes grosseurs, d'une pipe et d'une chandelle.

Malgré leur extrême surprise, ils continuèrent leur besogne, et ils étaient arrivés à tourner leur pain, quand tout à coup un morceau de pâte de deux kilogrammes, échappant des mains du jeune mitron, s'élança à une distance de plusieurs mètres. Ce fut là le prélude et comme le signal du plus étrange désordre; il était alors neuf heures environ, et jusqu'à midi il fut positivement impossible de rester dans le four et dans la cave attenante.

Tout fut bouleversé, renversé et brisé; le pain lancé au milieu de l'atelier avec les planches qui le soutenaient, parmi des débris de toutes sortes, fut complètement perdu, plus de trente bouteilles pleines de vin se cassèrent successivement, et, pendant que le treuil de la citerne tournait seul avec une extrême vitesse, les brassières, les pelles, les tréteaux et les poids sautaient en l'air et exécutaient des évolutions du plus diabolique effet.

Vers midi, le vacarme cessa peu à peu, et quelques heures après, quand tout fut rentré dans l'ordre et les ustensiles replacés, le chef de la maison put reprendre ses travaux habituels.

VII.

J'arrivai bientôt sur la place Saint-Michel sans avoir trouvé mon chiffonnier ravisseur. Là, il m'était difficile de savoir quelle direction il avait pris. Je questionnai un sergent-de-ville, qui m'indiqua l'Estrapade. Je partis comme un trait. Je ne trouvai rien dans mon trajet. J'arrivai en nage sur la place du Panthéon. La vue de ce gâteau de Savoie, dédié aux grands hommes, ne m'inspira aucune réflexion. (Voyez, cher lecteur, si j'étais préoccupé.) Là, un cocher de fiacre me renseigna sur le chemin qu'avait pris le susdit chiffonnier. Je me remis en marche, ne pouvant m'empêcher de me comparer au Juif-Errant, de pédestre mémoire.

Bref, je suivis la rue Mouffetard dans toute sa longueur. A la barrière, un employé de l'octroi (pourquoi faut-il, ô mon Dieu! que je doive de la reconnaissance à un gabelou) me dit : Vous trouverez votre homme à la villa des chiffonniers.

Je repris ma course insensée et je fis mon entrée dans ce phalanstère. Plusieurs de ces messieurs fumaient tranquillement sur le seuil de leur porte, c'étaient les gros bonnets de l'endroit. En voyant un bourgeois faire irruption dans leur domaine, ils prirent un air sinistre.

— Qu'est-ce que vous venez chercher ici, jeune homme, me dit un vieux borgne aux formes athlétiques.

— Messieurs, leur dis-je...

Un grognement m'interrompit.

— Il nous appelle messieurs, à la porte!

— Appelez-nous chiffonniers, me dit l'un d'eux.

— Chiffonniers, leur dis-je, un des vôtres, un de vos frères, en passant rue Monsieur-le-Prince, a ramassé un paquet qui m'appartient; j'ai toujours cru que la probité, bannie du reste de la terre, se retrouverait chez les chiffonniers, je viens demander la restitution de mon bien.

— Il nous blague, dit un vieil incrédule...

— Paix! dit le Borgne. Monsieur a raison : on porte la hotte, c'est vrai, mais on ne transige pas chez nous avec l'honneur. Suivez-moi, monsieur, je vais vous aider dans vos recherches.

Quelques instants plus tard, nous savions que le tibia de Doublemard était entre les mains du père Lichamort.

— Ça sera difficile, dit le Borgne; car le père Lichamort, c'est la honte de notre métier!

— Mais il me faut mon paquet!

— Je ne puis rien vous promettre. Chez nous, monsieur, chacun se respecte, mais le père Lichamort est un vieux sanglier qu'on n'a jamais pu dompter. Bien que la colonie me reconnaisse pour roi... (pardon, il n'y en a plus depuis 1830), pour chef, le père Lichamort ne me traite même pas en égal. Monsieur a fait ses classes?

— J'étudie en médecine.

Le Borgne sourit.

— Eh bien! monsieur, nous appartenons ici chacun à une école philosophique; le père Lichamort est le Diogène de la bande. Il représente l'école des cyniques... Mais il rendrait dix-neuf points sur vingt au célèbre Athénien.

Francis de Saint-Lary.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS

Histoire de don Bernardo de Zuniga.

(Suite.)

— Oh ! Niébla ! Niébla ! un mot, un seul. Au nom de notre jeunesse, au nom de notre amour, au nom du Christ ! m'aimes-tu ? — J'ai fait des vœux, murmura la religieuse. — Oh ! que m'importent tes vœux, s'écria don Bernardo, n'en ai-je pas fait aussi, moi, et ne les ai-je pas rompus ? — Je suis morte au monde, dit la pâle fiancée. — Fusses-tu morte à la vie, je te ressusciterais. — Tu ne me feras pas revivre, dit Anne en secouant la tête. Et moi, Bernardo, je te ferais mourir... — Mieux vaut dormir dans la même tombe que mourir séparés ! — Alors, que résous-tu, Bernardo ? — De t'enlever, de t'emporter avec moi au bout du monde, s'il est nécessaire, par-delà les océans, s'il le faut. — Quand cela ? — A l'instant même. — Les portes sont fermées. — Tu as raison ; es-tu libre demain ? — Je suis libre toujours. — Demain, attends-moi ici à la même heure, j'aurai une clef de l'église. — Je t'attendrai, mais viendras-tu ?

— Ah ! sur ma vie, je te le jure ! Mais toi quel est ton serment, quel est ton gage ? — Tiens, dit-elle, voici mon chapelet.

Et elle lui noua le chapelet d'ivoire autour du cou.

En même temps don Bernardo embrassa Anne de Niébla, et, de ses deux mains, la serra contre sa poitrine : leurs lèvres se rencontrèrent et échangèrent un baiser.

Mais au lieu d'être brûlant comme un premier baiser d'amour, le contact des lèvres de la religieuse fut glacé ; et le froid qui courut dans les veines de don Bernardo traversa son cœur.

— C'est bien, dit Anne, et maintenant aucune force humaine ne pourra nous séparer. Au revoir, Zuniga. — Au revoir, chère Anne. A demain ! — A demain !

La religieuse se dégagea des bras de son amant, s'éloigna lentement de lui, tout en retournant la tête, et rentra dans le chœur qui se referma derrière elle.

Don Bernardo de Zuniga la laissa rentrer, les bras tendus vers elle, mais immobile à sa place, et quand il l'eut vue disparaître, seulement il songea à se retirer.

Il réunit quatre bancs les uns à côté des autres, plaça quatre autre bancs, superposa une chaise à ces bancs, et sortit, comme d'avance il l'avait arrêté, par la fenêtre. L'herbe était haute et touffue, comme on la trouve d'habitude dans les cimetières ; il put donc sauter de la hauteur de douze pieds sans se faire aucun mal.

Il n'avait pas besoin d'emporter le portrait d'Anne de Niébla, puisque, le lendemain, Anne de Niébla elle-même allait lui appartenir.

LE MORT VIVANT.

Le jour commençait à poindre à l'horizon quand don Bernardo de Zuniga revint prendre son cheval dans l'auberge où il l'avait laissé.

Un malaise inconcevable s'était emparé de lui, et, quoique enveloppé dans son large manteau, il sentait le froid l'envahir graduellement.

Il demanda au garçon d'écurie quel était le serrurier du couvent ; on le lui indiqua.

Il demeurait à l'extrémité du village.

Don Bernardo, pour se réchauffer, mit son cheval au grand trot, et, au bout d'un instant, il entendit les coups de marteau retentir sur l'enclume, et, à travers les fenêtres et la porte ouvertes, il vit jaillir jusqu'au milieu de la rue des parcelles de fer rouges.

Arrivé à la porte du serrurier, il descendit de cheval ; mais, de plus en plus envahi par le froid, il s'étonna de la raideur automatique de ses mouvements.

Le serrurier, de son côté, était resté le marteau levé et regardant ce noble seigneur enveloppé dans son manteau de chevalier de l'ordre d'Alcantara, qui descendait à sa porte et entrait chez lui comme une pratique ordinaire.

En voyant que c'était bien à lui qu'il avait affaire, le serrurier posa son marteau sur l'enclume, leva son bonnet et demanda poliment :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monseigneur ? — C'est toi qui es le serrurier du couvent de l'Immaculée-Conception ? s'informa le chevalier. — C'est moi, oui, monseigneur, répondit le serrurier. — Tu as les clefs du couvent ? — Non, monseigneur, mais seulement les dessins, afin que si l'une de ces clefs se perdait, je pusse la remplacer. — Eh bien ! je veux la clef de l'église. — La clef de l'église ? — Oui. — Excusez-moi, monseigneur, mais il est de mon devoir de vous demander ce que vous comptez en faire. — J'en veux marquer mes chiens pour les préserver de la rage. — C'est un droit de seigneurie. Etes-vous seigneur des terres sur lesquelles l'église est bâtie ? — Je suis don Bernardo de Zuniga, fils de Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis d'Ayamonte ; je commande à cent hommes d'armes, et suis chevalier d'Alcantara, comme tu peux le voir par mon manteau. — Cela ne se peut ! dit le serrurier, avec une expression visible d'effroi. — Et pourquoi cela ne se peut-il pas ? — Parce que vous êtes vivant et bien vivant, quoique vous paraissiez avoir froid, et que don Bernardo de Zuniga est mort cette nuit, vers une heure du matin. — Et qui t'a dit cette belle nouvelle ? demanda le chevalier. — Un écuyer portant un hoqueton aux armes de Béjar, lequel vient de passer il y a une heure pour aller commander un service funèbre au couvent de l'Immaculée-Conception.

Don Bernardo éclata de rire.

— Tiens, dit-il, voici, en attendant, dix pièces d'or pour ta clef. Je viendrai la chercher cet après-midi, et t'en apporterai encore autant.

Le serrurier s'inclina en signe d'assentiment. Vingt pièces d'or, c'était plus qu'il n'en gagnait en une année, et cela valait bien la peine de risquer une réprimande.

D'ailleurs, pourquoi serait-il réprimandé ? C'était l'habitude de marquer les chiens de chasse avec les clefs des églises pour les préserver de la rage. Un seigneur qui le payait si généreusement ne pouvait pas, quel qu'il fût, être un voleur.

Don Bernardo remonta à cheval. Il avait essayé de se réchauffer à la forge ; mais il n'avait pu y réussir. Il espérait mieux du soleil, qui commençait à se montrer brillant comme il l'est déjà en Espagne au mois de mars.

Il gagna les champs et se mit à courir ; mais le froid l'envahissait de plus en plus, et des frissons glacés lui couraient par tout le corps.

Ce n'était pas tout : il semblait comme enchaîné au couvent ; il décrivait un cercle dont le clocher de l'église formait le centre.

En traversant un bois, vers onze heures, il vit un ouvrier qui équarrissait des planches de chêne ; c'était une besogne qu'il avait bien souvent vu faire à des ouvriers, et cependant il se sentit comme entraîné malgré lui à questionner cet homme.

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il. — Vous le voyez bien, très illustre seigneur, répondit celui-ci. — Mais non, puisque je le demande. — Eh bien ! je fais une bière. — En chêne ? c'est donc pour un grand seigneur que tu travailles ? — C'est pour le chevalier don Bernardo de Zuniga, fils de monseigneur Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis d'Ayamonte. — Le chevalier est donc mort ? — Cette nuit, vers une heure du matin, répondit l'ouvrier. — C'est un fou, dit le chevalier en haussant les épaules ; et il poursuivit son chemin.

En se rapprochant du village où il avait commandé la clef, il rencontra, vers une heure, un moine qui voyageait à mule, suivi d'un sacristain qui marchait à pied.

Le sacristain portait un crucifix et un bénitier.

Don Bernardo avait déjà dérangé son cheval pour laisser passer le saint homme, lorsque tout à coup, se ravisant, il lui fit signe de la main qu'il désirait lui parler.

Le moine s'arrêta.

— D'où venez-vous ? mon père, demanda le chevalier. — Du château de Béjar, illustre seigneur. — Du château de Béjar ? demanda don Bernardo étonné. — Oui. — Et qu'avez-vous été faire au château de Béjar ? — J'ai été pour confesser et administrer don Bernardo de Zuniga, qui, vers minuit, s'étant senti mourir, m'avait fait appeler pour recevoir l'absolution de ses péchés : mais quoique je fusse parti en toute hâte, je suis encore arrivé trop tard. — Comment, trop tard ? — Oui, à mon arrivée, don Bernardo de Zuniga était déjà mort. — Déjà mort ! répéta le chevalier. — Oui, et de plus mort sans confession. Que Dieu ait pitié de son âme ! — Vers quelle heure était-il mort ? — Vers une heure de la nuit, répondit le moine. — C'est une gageure, dit le chevalier avec humeur, ces gens ont juré de me rendre fou.

Et il remit son cheval au galop.

Dix minutes après, il était à la porte du forgeron.

— Oh ! oh ! dit le forgeron, qu'a donc Votre Seigneurie, elle est bien pâle ? — J'ai froid, dit don Bernardo. — Voici votre clef. — Voici ton or.

Et il lui jeta douze autres pièces.

— Jésus ! dit le forgeron, où mettez-vous donc votre bourse ? — Pourquoi cela ? — Votre or est froid comme la glace. A propos... — Qu'y a-t-il ? — N'oubliez pas de vous signer trois fois avant de faire usage de la clef. — Pourquoi cela ? — Parce que lorsqu'on forge une clef d'église, le diable ne manque jamais de venir souffler le feu. — C'est bien. Et toi, n'oublie pas de prier pour l'âme de don Bernardo de Zuniga, dit le chevalier en essayant de sourire. — Je ne demande pas mieux, dit le serrurier, mais j'ai peur que mes prières arrivent trop tard, puisqu'il est mort.

Quoique don Bernardo eût accueilli ces différentes rencontres d'un air calme, et eût reçu ces différentes réponses avec un sourire, ce qu'il avait vu et entendu depuis le matin n'avait pas laissé que de faire sur lui, si brave qu'il fût, une vive impression. Ce froid surtout, ce froid mortel qui allait croissant, glaçant jusqu'au battement de son cœur, gelant jusqu'à la moëlle de ses os, le terrassait malgré lui. Il pesait de ses pieds sur ses étriers et ne sentait plus l'appui qui le soutenait. Il serrait une de ses mains avec l'autre, et ne sentait plus la pression de sa main.

L'air du soir arriva, sifflant à ses oreilles comme une bise, et traversant son manteau et ses vêtements comme si les uns et les autres n'avaient pas plus de consistance qu'une toile d'araignée.

La nuit venue, il entra dans le cimetière, et attacha son cheval au pied d'un platane. Il n'avait pas songé à manger de la journée, ni son cheval non plus.

Il se coucha dans les hautes herbes, pour échapper autant que possible au vent glacial qui l'anéantissait. Mais à peine eut-il touché la terre, que ce fut bien pis. Cette herbe, pleine d'atomes de mort, semblait une dalle de marbre.

Peu à peu, quelque effort qu'il fit pour résister au froid, il tomba dans une espèce d'engourdissement dont il fut tiré par le bruit que faisaient deux hommes en creusant une fosse.

Il fit un effort sur lui-même et se leva sur son coude.

Les deux fossoyeurs, qui virent un homme qui semblait sortir d'une fosse, poussèrent un cri.

(Sauveur des peuples.) *(La suite prochainement.)*

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Il sera rendu compte, dans notre prochain numéro, d'un fort remarquable ouvrage de M. Jean-Louis VAÏSSE, intitulé : *Une Voix sortie des Cieux*.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 13. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 11 Mars.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an	9 fr.
Six mois	5 fr.

ÉTRANGER.

Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE

A TOULOUSE

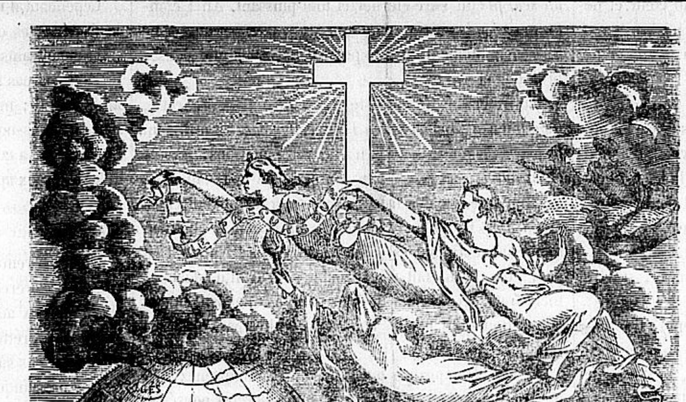
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.

Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.

On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, et on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT

Chez les principaux Libraires de Toulouse.



AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.

Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.

Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



AVIS

Nous prions nos Abonnés en retard de paiement, ainsi que ceux dont l'abonnement expire le 15 mars, de vouloir bien s'acquitter envers nous, en un mandat sur la poste ou en timbres-poste, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans la réception du journal.

Toulouse, le 11 Mars 1865.

Après les temps d'une profonde nuit, un jour de radieuse et vive lumière s'était levé sur le monde, et les mortels avaient tressailli d'allégresse.

Ils s'en allaient heureux maintenant, à la lueur du divin flambeau qui éclairait leurs sentiers, du haut de la montagne auguste et sainte où s'élevait une croix de bois.

Sachant combien ils avaient été aimés, les hommes aimaient, et la génération nouvelle portait, gravées dans son cœur, ces paroles à jamais sacrées : *Multi unum sumus in Christo*, nous ne sommes plus qu'un (quel que soit notre nombre) dans le Christ du Seigneur.

Le Christ avait donc fondé le royaume de l'amour, et le vrai règne de Dieu, le règne de la fraternité.

Adorable règne qui nous offre pendant tant de siècles le spectacle des dévouements les plus sublimes, des sacrifices les plus immortels, partout, qu'êtes-vous devenu ?

Ces temps où, pour être disciple du grand Maitre, il ne fallait qu'un cœur et qu'une âme, devaient eux aussi disparaître au souffle des passions ennemies de tout joug, et jusques de l'obligation d'aimer.

Oui, les hommes se sont faits un autre Christ, à leur image et à leur ressemblance ; ceux-ci le Christ de la raison, ceux-là le Christ de l'intérêt et d'une vaine gloire.

Libres de toute servitude ainsi, mais privés de la lumière et de l'esprit qui les dirigeaient un jour, ils ont repris la voie de leurs errements anciens...

Et désormais, enorgueillis de leur indépendance, et croyant à l'immortalité de leur victoire : C'en est fait, disent les insensés... le Christ de l'Evangile n'est plus de ce monde, il est parti pour ne plus revenir...

Pour nous, sachant que Dieu se rit de telles espérances, et ne doutant pas des desseins miséricordieux du Seigneur sur le monde, hâtons-nous de dire notre foi, hâtons-nous de dire aux uns et autres, fabricants de Christs : Celui que vous croyez parti sans retour, eh bien, c'est celui-là même qui vient déjà pour recouvrer demain, plus radieuses que jamais, les gloires de son règne en proie à l'heure des ténèbres.

Comme au jour de ses défaillances suprêmes, il sut rompre les liens de sa captivité, alors que l'incrédulité de quarante siècles pesait sur son sépulcre avec la haine implacable des Juifs, de même il vient aujourd'hui dissiper les ombres ennemies qui cachent trop longtemps ses célestes et divines clartés...

Oui, l'ère qui s'avance à grands pas, c'est l'ère de ses splendeurs reconquises... ce n'est pas autre chose...

Le Galiléen l'emporte.

Il l'emporte sur l'impiété du siècle ; il l'emporte sur les oppositions fatales de la ville éternelle.

F. MAURICE.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

Il est certain que toutes les aspirations de l'homme, aujourd'hui, sont à l'espérance d'une ère nouvelle, toute de lumière et d'amour et de liberté...

Ces aspirations sont-elles un rêve, et l'humanité, emportée vers un avenir nouveau, comme par des transports inconnus jusqu'à nous, soupire-t-elle après un fantôme qui la fuit d'une fuite éternelle ?

FEUILLETON

LE

SQUELETTE DE DOUBLEMARD

(Suite et fin.)

VIII.

Le clapier qui servait de demeure au père Lichamort ne prévenait que médiocrement en sa faveur.

C'était une espèce de hangar, fermé par de vieux châssis ou par des loques et des lambeaux de vieilles tapisseries. Je remarquai, entr'autres, un morceau de tapis de Beauvais où l'on voyait très distinctement un Narcisse se mirant dans une source ; mais en voyant le père Lichamort, assis sur un escabeau et faisant le triage de ses chiffons, je ne pus m'empêcher de rire de ce bizarre contraste.

Cet homme était d'une hidosité remarquable : sa figure tenait du singe, du loup et du lépreux ; seulement deux petits yeux gris, pleins de feu et qui semblaient percés à la vrille, animaient cette figure sans nom. A peine se fut-il aperçu de notre présence qu'il débuta par une insolence.

— Qué que vous venez faire ici, vous autres ? Est-ce que je vas vous embêter chez vous, moi ? Allons, esbignez-vous !

— Pardon, lui dis-je.

— Pardon ! en voila un mufle. Où donc que t'as été élevé ?

— Voyons, père Lichamort, j'ai à vous parler sérieusement. Il ne s'agit pas de se fâcher et de nous maltraiter ; je viens vous réclamer une chose qui m'appartient.

— Vraiment ! Eh ben, je la trouve bonne. Qu'est-ce qu'on t'a donc pris ?

— Un petit paquet.

— Ousque ?

— Rue Monsieur-le-Prince, il y a une heure.

— Ah ! le paquet ; je sais ce que c'est. Un os de chrétien ?

— Juste.

— Et c'est à toi ?

— Parfaitement.

— Alors, fais valoir tes droits. Il y a des juges ; attaque, mon fiston ; mais ne viens pas me tarabuster chez moi ou je te fiche à la porte.

Après ce bel ultimatum, il alluma une vieille pipe, noire comme sa conscience, et me tourna le dos.

Le Borgne prit alors la parole.

— Mon vieux Lichamort, voyons, faut être raisonnable. Je vais te parler en ami : Monsieur, que voilà, a besoin de cet os ; d'ailleurs c'est son bien, comme ta hotte est à toi.

— Alors, qu'il le prouve.

— Comment veux-tu qu'il fasse tant d'esbrouff pour cela ; sois raisonnable et prouve une fois de plus qu'un chiffonnier vaut plus qu'on ne pense.

— Je m'en bats complètement l'orbite.

— Je le pense. Mais enfin, monsieur, que voilà, fera un sacrifice, s'il faut.

— Oui, lui dis-je, je vous le paierai, pourvu que vous n'exigiez pas un prix trop élevé.

— Ah ! grommela Lichamort ; on y tient donc bien à cet os pouilleux ?

— Sans y tenir, dit le Borgne, on désire rentrer dans son bien.

— Alors, on fera un sacrifice ?

— Sans doute, répondis-je.

— Eh bien ! dit Lichamort, si vous voulez cet os, vous casquerez ; y me faut deux pièces de cent sous.

— Vieux juif ! dit le Borgne.

— Ne blague pas trop, dit Lichamort, car j'allonge ma demande de dix balles de plus.

Je consultai le Borgne ; il semblait me conseiller d'accepter. Je tâtai mon gousset, j'avais juste les dix francs.

— Tenez, père Lichamort, j'y souscris, mais donnez-moi vite mon tibia.

Le vieux coquin se leva en grognant, alla vers un manequin, fouilla, et retira l'os de ce pauvre Doublemard.

— Tenez, me dit-il, le voilà ; et vous pourrez vous vanter de l'avoir pas cher !

Je me saisis avec une joie fébrile dudit tibia. Le fait est

Il n'en pas ainsi. Sans doute, l'idéal du cœur et de l'esprit humain ne saurait se réaliser ici-bas, vos destinées ne pouvant se compléter dans ce bas monde, mais dans un autre monde seulement.

Disons néanmoins qu'étant fait pour le bonheur, ce n'est pas en vain que l'homme poursuit sans cesse l'amélioration de son sort, même dans cet univers; d'autant qu'il la poursuit comme un droit, puisqu'elle lui est proposée comme un devoir dont il ne saurait se défendre, sous peine de manquer aux lois de sa nature.

Et cependant le bonheur ne vient pas...

C'est que l'homme se trompe sur les causes, sur les principes de sa félicité...

A qui demande-t-il du bonheur, en effet? Il le demande à tout ce qui n'est pas la véritable source de ce bonheur même... il le demande à la raison, au lieu de le demander encore à la foi; aux sens, au lieu de le demander à l'esprit... et voilà comment, trompé dans son attente, il n'atteint jamais au terme de ses vœux...

O hommes! égarés dans vos espérances, écoutez donc, écoutez ce que l'Esprit annonce : Rêvez d'un avenir meilleur... mais sachez que cet avenir, qui est entre vos mains, sans doute, n'est que le prix de votre confiance dans le Seigneur tout-puissant, et de la supériorité de l'Esprit sur la matière...

Quand vous soupirez haletants vers un avenir nouveau, soupirez avec ces sentiments et avec ces dispositions, et soyez certains que, fidèle dans ses promesses, le Seigneur prêtera l'oreille à vos aspirations...

N'est-ce pas le Seigneur qui fait lever tous les jours qui composent les siècles témoins des phases de votre histoire?

Comment donc attendriez-vous, d'ailleurs, des jours purs et sereins?

Et si vous les attendiez ainsi, comment ne seriez-vous pas trompé dans votre attente?

Nous trouvons dans le *Sauveur des Peuples* la communication suivante :

Médium, Mme Collignon.

Nous vous entendons souvent parler de fraternité, mes bien-aimés; mais combien peu parmi vous comprennent la valeur de ce mot : *Fraternité !* Fraternité pour tous, c'est-à-dire : un cœur qui aime d'un amour égal tous les hommes, un esprit prêt à se mettre à la portée de tous, quels qu'ils soient; une main toujours tendue vers le faible pour le soutenir; une parole de consolation pour tous les affligés; une part d'intelligence pour tous les dépourvus.

Fraternité ! mot sublime qui fait de tous les hommes *un seul homme* devant Dieu; de tous les fils d'Adam, *un seul fils* du Père éternel et tout-puissant. Ah ! comprenez bien la valeur de ce mot, mes amis, et que ce ne soit pas seulement un mot pour vous, mais une pensée profonde et sainte.

La fraternité ne consiste pas à dire : frère, frère, mais bien *à prouver qu'on l'est réellement*. Et comment le prouvez-vous, si vous n'avez pas pour tous, *les uns et les autres,* ces sentiments d'appui, de bienveillance, de concours que des frères par le sang se doivent entre eux ? Des frères par le sang, disons-nous, combien même ce sentiment est faible parmi vous ! Ne cite-t-on pas, comme un fait remarquable, un trait de dévouement fraternel, et quoi de plus simple cependant? Cette admiration qu'il excite ne prouve-t-elle pas qu'il est rare ?

Ne vous trompez pas avec des mots; comprenez bien que le Seigneur, qui voit vos plus secrètes pensées, veut des *actes sincères provoqués par l'élan du cœur*, et non par l'orgueil humain, par l'amour de l'humanité, et non par l'égoïsme. Car beaucoup, *mes frères* (nous pouvons prononcer ce mot sacré), beaucoup sont fraternels par ostentation, par vanité ou pour en retirer un paiement usuraire de leur Dieu. Beaucoup prêtent un peu d'amour pour récolter beaucoup de joies célestes. Ah ! dites, dites, est-ce là la fraternité selon Dieu !

Vous êtes frères : c'est-à-dire que tous vous êtes sortis de la même source. Tous, fils du puissant éternel, vous n'êtes qu'un devant le père de famille. N'aime-t-il pas tous ses enfants : le mauvais comme le bon, l'ingrat comme le soumis ? Seulement pour ceux qui ont démérité, il les corrige, il les éloigne jusqu'à ce qu'ils aient réformé leurs mauvais penchants; jusqu'à ce que, enfants prodigues, repentants, ils viennent humblement demander leur grâce, et elle leur est généreusement accordée.

Si vous êtes tous sortis de la même souche, vous êtes donc tous les mêmes; vous avez tous les mêmes titres à l'amour du Père, car celui qui aujourd'hui mérite l'indulgence, hier avait provoqué le châtiment; celui qui aujourd'hui s'éloigne, demain viendra humble et confus crier grâce aux pieds de son juge.

Tendez-vous tous une main fraternelle, et que nous ayons la joie de voir ce nom sacré inscrit au fond de vos cœurs et non errant sur vos lèvres. Songez, mes amis, que votre enveloppe est un amas de fange sur lequel le Seigneur ne jette jamais les yeux, mais sa vue perçante sait découvrir au fond la pierre précieuse qui s'y trouve enfouie. Faites que cette pierre précieuse soit pure, que le lapidaire l'ait polie et qu'elle puisse, une fois tirée de ses amas d'impureté, refléter le prisme du ciel !

Oh ! venez, venez, frères en Dieu, venez comme un seul homme, un seul cœur, une seule âme ! Venez, vous tenant tous étroitement embrassés, demander au père de famille la bénédiction qu'il répand sur ses enfants. Venez ainsi, car celui qui a mérité du Père, obtiendra la grâce du coupable; les forts soutiendront les faibles, les bons abriteront les méchants, et le père indulgent et tendre étendra sa main sur tous ses enfants.

Amour, fraternité, charité qui est aussi amour, voilà votre devise, mes bien-aimés. Gravez-la dans vos cœurs afin que nous puissions vous inscrire aux archives célestes.

JOACHIM.

FAITS DIVERS

Les églises de Toulouse sont évangélisées toutes par d'excellents orateurs chrétiens déjà connus.

Nous avons entendu dimanche dernier le R. P. Minjard, dans l'église de la Dalbade. Une foule innombrable recueillait avec admiration l'éloquente parole de l'illustre orateur.

Nous étions bien loin de la chaire, et nous avons regretté plus d'une fois de ne pouvoir bien comprendre les mâles accents du Révérend Père.

Cependant il nous a paru s'étendre sur les craintes et les espérances de la foi chrétienne.

Il a conclu ainsi avec son éloquence accoutumée : « Nous ne sommes pas forts, il est vrai... nous sommes faibles, au contraire; mais ils sont plus faibles que nous. D'ailleurs n'avons-nous pas en main la cause de Dieu? »

L'orateur a couronné son œuvre en faisant un sublime et chaleureux appel à la foi des croyants.

∴

Nous apprenons à l'instant que le R. P. Minjard a prêché, mercredi dernier, contre le Spiritisme, devant un nombreux auditoire purement féminin.

Nous regrettons de ne pouvoir parler de son éloquence. Nous supposons qu'elle n'a pas été en défaut; ce qui ne manquera pas de venir en aide à la propagation des idées nouvelles, selon que tous les vents aujourd'hui soufflent à la tempête, c'est-à-dire à l'heure de Dieu.

∴

Nous lisons dans la *Vérité* :

« Une vieille maison de la rue Calas, faubourg de la Croix-Rousse, Lyon, semble avoir été et être encore le séjour d'hôtes aussi singuliers qu'incommodes. Cette maison serait enfin un lieu hanté : si bien que, grâce aux manifestations dont elle fut de tout temps le théâtre, on la nomme dans le quartier *la maison du diable*. Parmi les phénomènes nombreux et remarquables qu'on y a constatés, nous choisissons les suivants :

» Il y a dix-huit ans, Mme B..., alors locataire dans cette habitation, s'y trouvait en proie à une obsession fort désagréable. Ce furent d'abord des coups réguliers frappés avec violence dans une pièce voisine inhabitée, et puis d'autres plus violents encore sur les portes de son propre appartement. Ces bruits constatés par tous les autres locataires duraient des nuits entières. D'autres fois, un fantôme reproduisant à s'y méprendre les traits de Mme B..., se postait en face de cette dernière et lui répétait sans cesse ces mots : « Il faut mourir ! » Enfin des animaux bizarres, hideux traversaient l'appartement et disparaissaient soudain sans laisser la moindre trace de leur passage. Pour mettre fin à cette obsession, Mme B... se vit contrainte de déserter la maison.

» Mme B... était donc partie, lorsque des coups terribles, mesurés et continus se firent entendre dans le silence de la nuit; on aurait dit le choc d'un lourd bélier attaquant la maison jusque dans ses fondements : à tel point que plusieurs locataires, parmi lesquels nous pourrions citer Mme P... et M. H..., s'empressèrent de suivre l'exemple de Mme B...; ils déménagèrent. Tout ceci ne laissa pas que d'émouvoir le quartier et d'effrayer les bonnes femmes. Mais l'on s'habitue à tout, même au *diable !* Ces coups insolites devinrent si fréquents que les locataires pas plus que les voisins n'y prêtaient bientôt qu'une légère attention.

» Les choses ont à peu près marché ainsi jusque dans ces derniers temps où Mme M..., une des locataires de cette maison, vient d'être le point de mire d'autres molestations.

» Un soir de l'été dernier et rentrant à son logis, Mme M..., après avoir ouvert la porte de son appartement, se sent violemment repoussée; son assaillant était une forme noire, vaporeuse qui, poussant un soupir étouffé et prolongé, lui inonda le visage d'une vapeur chaude et humide. Sur une prière mentale de Mme M..., la vision disparut, mais pour se représenter à deux reprises différentes, quelques jours après : une fois dans l'escalier et l'autre fois dans la cour. Plus tard la position n'était plus tenable : durant toutes les nuits, des coups vibrants se faisaient entendre sur tous les meubles; les objets roulaient, gambadaient mus par une force invisible; on entendait dans la chambre comme cinq ou six personnes qui auraient marché à pas mesurés. La veille de Noël, 1864, Mme M... était seule chez elle, lorsqu'elle entendit à son oreille une détonation violente d'arme à feu : son émotion et son effroi furent si grands qu'elle s'enfuit éperdue; elle attendit pour rentrer que son fils arrivât. Mais l'obsession continua de plus belle, même en présence de M. M...; c'étaient des charbons incandescents qui se déplaçaient sans cesse et disparaissaient sous les pieds de Mme M...; on la tirait par ses vêtements; une main invisible saisissait ses membres; elle était le jouet d'un être caché qui semblait rire de ses frayeurs. — Tout dernièrement Mme M... était à peine couchée dans son lit, qu'elle voyait se dresser devant elle un homme de haute taille, à la figure maigre et aux yeux caves, sinistres; il portait une ceinture rouge et tenait une lance dans sa main droite. Mme M... pria Dieu, et le fantôme s'évanouit au contact d'une étoile lumineuse qui, en se retirant, remplit la chambre d'une influence bienfaisante. — Quelques jours après, à la même heure, trois hommes se dressèrent devant Mme M... et soulevèrent son lit en murmurant des paroles inintelligibles. Mme M... n'a pu distinguer que le costume vert et noir que portait l'un d'eux; la vision s'évanouit immédiatement. A la suite de ces apparitions et fatiguée d'une obsession aussi persistante, cette dame en fit part à une religieuse sa parente. Celle-ci promit de prier. Il y a quelques jours, l'obsession devint plus forte que jamais; puis le bruit cessa.

» Voilà où en sont actuellement les choses; ces phénomènes sont racontés ici rigoureusement tels qu'ils résultent de témoignages qui nous ont paru sincères et qui sont, d'ailleurs, trop nombreux pour qu'on puisse les suspecter. »

---

qu'il m'avait coûté assez de peine. Puis après avoir remercié le borgne, qui me raccompagna jusqu'à la porte sans avoir rien voulu accepter, je partis comme un trait vers ma demeure.

Il s'en allait temps de rentrer en possession de mon os, car le même jour, une voiture de la raffinerie de la Villette devait venir prendre les os chez les chiffonniers. Et quels reproches n'aurais-je pas eu à subir de la part de mon vieil ami, si mon tibia eut servi à la confection du noir animal. J'en frémis encore en écrivant ces lignes! Une fois rentré, je remis le tibia à mon ami dont le squelette battit un entrechat en signe de reconnaissance.

La nuit venue, il m'apparut comme la première fois.

— Merci, Francis, me dit-il, je regrette que ma reconnaissance soit stérile, car je suis sans être, et toute preuve matérielle pour te prouver mon amitié m'est interdite. Mais il est un créateur sublime, c'est de lui que tu recevras ta récompense. Tu seras heureux, ami, de ton vivant, car tu as le culte et le respect des morts.

— Mais, lui dis-je, mon cher Doublemard, tu peux mettre le comble à mon bonheur et à ta reconnaissance.......

— Parle.......

— Dévoile-moi le grand mystère?

Doublemard ne répondit pas, poussa un cri terrible auquel répondit ce mot lugubre et lointain.......

Eternité !!!

FRANCIS DE SAINT-LARY.

BIBLIOGRAPHIE

UNE VOIX SORTIE DES CIEUX

Tel est le titre d'un livre assez volumineux que M. Jean-Louis Vaïsse a fait imprimer en 1852, et dont nous n'avions pas eu la moindre connaissance avant ce jour. Nous venons de parcourir l'exemplaire dont il a bien voulu nous faire hommage, un peu à la hâte, il faut l'avouer, et nous pensons qu'il contient d'excellentes choses et qu'il mérite d'être parcouru par les gens sérieux, les philosophes et ceux qui ont pour mission de moraliser la société. Nous ne pouvons pas cependant nous empêcher de trouver un peu naïve et prétentieuse cette tirade par laquelle l'auteur débute dans sa préface :

« Savants et ignorants, riches et pauvres, philosophes, théologiens, hommes du monde ou de la solitude, artisans, travailleurs, etc., il est indispensable que chacun me lise. »

Hélas ! il y en aura plus d'un qui se dispensera de cette lecture.

Un Esprit céleste, un ange est apparu à l'auteur et lui a révélé les grandes choses que contient ce livre, et dont nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu fort succinct.

Dieu, dans sa volonté, a voulu diviser l'existence de l'humanité en quatre grandes époques, que l'on peut comparer aux quatre âges de la vie ou aux quatre saisons de l'année, en commençant par l'hiver. Chacune de ces époques est distinguée de celle qui la suit par une révélation divine qui se manifeste dans trois hommes, trois Messies, trois Jésus-Christs (ce mot signifiant : Sauveur-oint) qui se succèdent à périodes égales, précédés par trois Prophètes qui les annoncent et préparent les peuples à leur avènement.

Ces trois envoyés de Dieu sont, d'après l'auteur, les trois personnes de la sainte Trinité, mystère qui se trouve ainsi expliqué. Ces trois Christs sont : Moïse, Jésus et le Messie à venir qui portera le nom de Consolateur.

Abraham, Isaac et Jacob sont les trois Prophètes qui ont annoncé la mission du premier Messie; Isaïe, Jérémie et Ezéchiel sont les trois Prophètes qui ont annoncé la mission du second; Lamennais, Châteaubriand et Lamartine sont les Prophètes qui, de nos jours, ont annoncé la mission du troisième.

Le premier a apparu au moment où le peuple d'Israël subissait le double joug de l'ignorance et de la domination égyptienne; le second, au moment où le peuple juif subissait le joug de Rome; le troisième doit apparaître bientôt pour délivrer les peuples courbés sous le despotisme et les erreurs philosophiques.

1758 années se sont écoulées entre la naissance de Moïse et la mort de Jésus-Christ. De la mort de Jésus-Christ à la naissance de M. de Lamartine, il s'est écoulé aussi 1758 années. Donc l'avenue du Consolateur est proche!

Jésus-Christ lui-même a prédit l'arrivée future du Consolateur dans plusieurs circonstances; par exemple, quand il a dit à ses disciples : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur... l'Esprit de vérité. Mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » L'Eglise chrétienne a eu tort d'enseigner jusqu'ici que le Saint-Esprit était venu. L'Esprit saint reçu par les douze Apôtres est le Consolateur promis aux peuples par Jésus-Christ, tandis que le jour de la Pentecôte il n'y a eu qu'une espèce de phénomène spiritualiste, qu'une révélation occulte de Dieu aux Apôtres. Ces trois Messies, qui sont non des dieux mais des images de la divinité, ont reçu la révélation divine; ils ont parlé au nom de Dieu, ils se sont présentés au nom de Dieu et comme envoyés par Dieu; il ne faut donc pas les confondre avec les philosophes ou les fondateurs de religions, tels que Socrate, Platon, Confucius, Mahomet, Descartes, etc. Chacun de ces trois Messies aura eu sa mission particulière : Moïse a fondé, le Christ a perfectionné, le Consolateur récoltera.

L'auteur admet toutefois que le Christ est le plus saint et le plus parfait des trois Messies. Nous ne voyons pas, nous, comment trois hommes inspirés de Dieu peuvent former la Trinité divine, et comment une des trois personnes est plus sainte que les autres, ce qui est contraire non-seulement au dogme chrétien, mais même à l'analogie.

Parlons maintenant du Consolateur. Il ne sortira pas de la race du peuple hébreu, comme en sont sortis Moïse et le Christ, parce que Jésus, en l'annonçant à ses disciples, dit : « Si vous gardez mes commandements, je prierai mon Père et il vous enverra un autre Consolateur. » Ce qui suppose que ce Consolateur naîtra chez une nation chrétienne qui aura gardé les commandements du Sauveur. L'auteur du livre en conclut que la France donnera le jour au Consolateur, comme étant la plus chrétienne des nations (ce qui ne nous parait pas un axiome), et que Paris verra accomplir la destinée du troisième Messie (sans doute comme étant la ville la plus chrétienne de France, ce qui nous parait avoir besoin de démonstration); et selon que la grande ville accueillera le Consolateur ou le repoussera, la puissance et la gloire de la nouvelle cité sainte s'accroitra ou s'effacera.

Quelle sera la mission de ce troisième Messie?

Il sauvera la société moderne. Il ne fera pas de miracles. Ce sera un homme pécheur. Il sera le libérateur tant attendu du peuple juif. Il dissipera toute erreur. Il fera connaitre toute vérité, et il établira à jamais, sur la terre, le règne de Dieu, c'est-à-dire de la justice, de la charité et de la fraternité. Les haines, les jalousies, les luttes, la misère, les souffrances disparaîtront de la surface de la terre!

Ainsi soit-il! dirons-nous à M. J.-L. Vaïsse; pour nous, cela nous paraît impossible et contraire même aux Saintes-Ecritures, sur lesquelles il s'appuie pour démontrer sa thèse, car elles disent quelque part à l'homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, » et ailleurs : « *Et tradidit terram disputationibus eorum.* »

Nous ne pouvons que rendre hommage à M. Vaïsse pour sa connaissance profonde de l'Ecriture, pour le but philanthropique qui a inspiré son travail, pour les grands sentiments qu'il y professe, pour les hautes pensées qui brillent dans ses chapitres. On reconnaît là-dedans l'homme sincèrement religieux et ami de ses semblables, et nous le remercions au nom de la classe pauvre, au nom de ceux qui traînent ici-bas dans les pleurs et dans les souffrances; car c'est leur cause sainte qu'il défend, et c'est réellement un Esprit céleste, un ange venu des cieux qui l'a inspiré et qui lui a révélé ce nouveau système religieux, plein d'analogie ingénieuse!

Nous n'entreprendrons pas de faire la critique de ce livre dans cette feuille, car il faudrait pour cela faire un autre livre presque aussi volumineux que le premier. D'ailleurs, peu importe au public, et à M. Vaïsse lui-même, ce que nous pensons de cette doctrine. Elle pourra faire des adeptes, peut-être; car chacun sent, comme M. Vaïsse, que la société actuelle, atteinte de dissolution, a besoin de s'asseoir sur quelque chose de stable et d'inébranlable, et nous pensons comme lui que ce ne sera ni le goupillon des évêques, ni les disputes des philosophes qui fonderont ce quelque chose. La foi catholique est trop ébranlée aujourd'hui pour que l'on puisse y ramener les peuples, et nous marchons à grands pas vers le positivisme. Il est fort à redouter qu'il n'y ait bientôt plus d'autre religion que celle des intérêts matériels d'ici-bas. Donc les efforts des gouvernants devraient tendre à régler ces intérêts divers d'une manière équitable.

Mais je crains bien que la majorité du public n'accueille pas favorablement le livre de M. Vaïsse, et cela par des raisons diverses et même contraires.

Les catholiques et les protestants de toute secte trouveront que l'ouvrage n'est pas chrétien, puisqu'il nie la divinité de Jésus-Christ, et d'autres dogmes principaux du christianisme.

Les *Evangéliciens* (ou ceux qui veulent les principes de l'Evangile sans la croyance aux dogmes) le trouveront trop conservateur, en ce qu'il maintient certains dogmes du catholicisme; et trop progressiste, en ce qu'il fait entrevoir une rénovation sociale, une espèce de métamorphose dans l'humanité.

Les philosophes déistes et rationalistes riront de bon cœur, eux qui ne croient pas à une seule révélation, de voir M. Vaïsse leur en proposer trois.

Il va sans dire ensuite que les incrédules, les esprits forts, les gens du monde prendront en pitié cette utopie, et que les matérialistes, les gens d'affaires et d'argent, les épicuriens et les faux dévots feront à ce système religieux, comme à tous les autres du reste, une guerre de railleries et de mots piquants.

Il nous semble impossible, en effet, d'établir sur la terre cette charité, cette fraternité, cette égalité tant désirée des rêveurs et sur lesquelles nous avons rêvé nous-même pendant plusieurs années.

Quand même les hommes égaux devant la loi par l'éducation le seraient encore par la fortune, n'y aura-t-il pas toujours des forts et des faibles, des tempéraments paisibles et des tempéraments bouillants, des petits et des grands, des beaux et des laids, des heureux et des malheureux? N'y aura-t-il donc pas toujours aussi des jalousies, des haines, des luttes et des combats?

Puisse cependant M. Vaïsse avoir raison ! Puisse-t-il être lui-même le Précurseur du troisième Messie ! Puisse le règne de Dieu arriver enfin sur notre pauvre planète !

Adveniat regnum tuum (Domine) !

VARIÉTÉS

Histoire de don Bernardo de Zuniga.

(Suite et fin.)

— Oh ! pardieu, dit-il aux fossoyeurs, je vous remercie de m'avoir éveillé. Il était temps. — En effet, dirent ces hommes, remerciez-nous, seigneur, car lorsque l'on s'endort ici on ne se réveille guère. — Et que faites-vous à cette heure dans ce cimetière? — Vous le voyez bien. — Vous creusez une fosse? — Sans doute. —

Et pour qui ? — Pour don Bernardo de Zuniga. — Pour don Bernardo de Zuniga ? — Oui. Il paraît que le digne seigneur, dans le testament qu'il a fait il y a quinze jours ou trois semaines, a demandé à être enterré dans le cimetière du couvent de l'Immaculée-Conception, de sorte qu'on est venu nous dire ce soir seulement de nous mettre à la besogne; maintenant il s'agit de rattraper le temps perdu. — Et à quelle heure est-il mort ? — La nuit passée, à une heure du matin. Là ! maintenant que la fosse est finie, don Bernardo viendra quand il voudra. Adieu, monseigneur. — Attends, dit le chevalier, toute peine mérite salaire ; tiens, voilà pour toi et ton camarade.

Et il jeta à terre sept ou huit pièces d'or que les fossoyeurs s'empressèrent de ramasser.

— Sainte Vierge ! dit un des fossoyeurs, j'espère que le vin que nous allons boire à votre santé ne sera pas aussi froid que votre argent, sinon il y aurait de quoi geler l'âme dans le corps.

Et ils sortirent du cimetière.

Onze heures et demie venaient de sonner ; don Bernardo se promena une demi-heure encore, ayant toutes les peines du monde à se maintenir debout, tant il sentait son sang se figer dans ses veines ; enfin minuit sonna.

Au premier coup qui frappa sur le timbre, don Bernardo introduisit la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

L'étonnement du chevalier fut grand : l'église était éclairée, le chœur était ouvert, les piliers et les voûtes étaient tendus de noir, mille cierges brûlaient en chapelle ardente.

Au milieu de la chapelle, une estrade était dressée, et, sur l'estrade, était couchée une religieuse vêtue de blanc, portant sur la tête un grand voile blanc, fixé à son front par une couronne de roses blanches.

Un singulier pressentiment serra le cœur du chevalier. Il s'approcha de l'estrade, se pencha sur le cadavre, souleva le voile et poussa un cri.

Ce cadavre, c'est celui d'Anne de Niébla.

Il se retourne, regarde autour de lui, cherchant qui il peut interroger, et aperçoit le sacristain.

— Quel est ce cadavre ? demande-t-il. — Celui d'Anne de Niébla, répond le brave homme. — Depuis quand est-elle morte ? — Depuis dimanche matin.

Don Bernardo sentit encore s'augmenter le froid qui glaçait son corps, quoiqu'il eût cru la chose impossible.

Il passa sa main sur son front.

— Hier, à minuit, demanda-t-il, elle était donc morte ? — Sans doute. — Hier, à minuit, où était-elle ? — Où elle est cette nuit, à la même heure ; seulement l'église n'était pas tendue, les cierges du cénotaphe étaient allumés, et la grille du chœur était close. — Quelqu'un, continua le chevalier, qui eût vu venir à lui, à cette heure, Anne de Niébla, eût donc vu venir un fantôme ? quelqu'un qui lui eût parlé eût donc parlé à un spectre ? — Dieu préserve un chrétien d'un pareil malheur ! mais il eût parlé à un spectre, mais il eût vu un fantôme.

Don Bernardo chancela. Il comprenait tout : il s'était fiancé à un fantôme, il avait reçu le baiser d'un spectre. — Voilà pourquoi ce baiser était si froid, voilà pourquoi un fleuve de glace courait par tout son corps.

A ce moment, cette annonce de sa propre mort qui lui avait été donnée par le forgeron, par le menuisier, par le prêtre et par le fossoyeur, lui revint à l'esprit.

C'était à une heure qu'il était mort, lui avait-on dit.

C'était à une heure qu'il avait reçu le baiser d'Anne de Niébla.

Était-il mort ou vivant ?

Y avait-il déjà séparation de l'âme et du corps ?

Était-ce son âme qui errait aux environs du couvent de l'Immaculée-Conception, tandis que son corps expiré gisait au château de Béjar ?

Il rejeta le voile qu'il avait écarté du visage de la morte, et s'élança hors de l'église : le vertige l'avait saisi.

Une heure sonnait.

Tête basse, le cœur oppressé, don Bernardo s'élance dans le cimetière, trébuche à la fosse ouverte, se relève, détache son cheval, saute en selle, et s'élance dans la direction du château de Béjar.

C'est là seulement que se résoudra pour lui cette terrible énigme de savoir s'il est mort ou vivant.

Mais, chose étrange ! ses sensations sont presque éteintes. Le cheval qui l'emporte, il le sent à peine entre ses jambes ; la seule impression à laquelle il soit sensible, c'est celle du froid croissant qui l'envahit comme un souffle de mort.

Il presse son cheval, qui lui-même paraît un cheval spectre. Il lui semble que sa crinière s'allonge, que ses pieds ne touchent plus la terre, que son galop a cessé de retentir sur le sol.

Tout à coup, à sa droite et à sa gauche, deux chiens noirs surgissent sans bruit, sans aboiement ; leurs yeux sont de flamme, leur gueule est couleur de sang.

Ils courent aux flancs du cheval, les yeux flamboyants, la gueule ouverte ; pas plus que le cheval ils ne touchent la terre : cheval et chiens glissent à la surface du sol ; ils ne courent pas, ils volent.

Tous les objets qui cotoient la route disparaissent aux yeux du chevalier, comme emportés par un ouragan ; enfin, dans le lointain, il aperçoit les tourelles, les murs, les portes du château de Béjar.

Là, tous ses doutes doivent être résolus ; aussi il presse son cheval, que les chiens accompagnent, que la cloche poursuit.

De son côté, le château semble venir au-devant de lui. La porte est ouverte, le chevalier s'élance, il franchit le seuil, il est dans la cour.

Personne n'a pris garde à lui, et cependant la cour est remplie de monde.

Il parle, on ne lui répond pas ; il interroge, on ne le voit pas ; il touche, on ne le sent pas.

En ce moment, un héraut paraît sur le perron.

— Oyez, oyez, oyez, dit-il. Le corps de don Bernardo de Zuniga va être transporté, selon les désirs exprimés par son testament, dans le cimetière du couvent de l'Immaculée-Conception ; que ceux qui ont le droit de lui jeter de l'eau bénite me suivent.

Et il entra dans le château.

Le chevalier veut poursuivre le voyage jusqu'au bout ; il se laisse glisser de sa monture, mais il ne sent plus la terre sous ses pieds, il tombe à genoux, essayant de se cramponner de la main aux étriers de son cheval.

En ce moment, les deux chiens noirs lui sautent à la gorge et l'étranglent.

Il voulut pousser un cri, mais il n'en eut pas la force. A peine put-il exhaler un soupir.

Les assistants virent deux chiens qui semblaient se battre entre eux, tandis qu'un cheval s'évanouissait comme une ombre.

Ils voulurent frapper sur les chiens, mais ceux-ci ne se séparèrent que lorsqu'il eurent accompli l'œuvre invisible qu'ils faisaient.

Alors ils s'élancèrent côte à côte hors de la cour, et disparurent.

A la place où ils avaient séjourné dix minutes, on trouva des débris informes ; et, au milieu de ces debris, le chapelet d'Anne de Niébla.

En ce moment, le corps de don Bernardo de Zuniga apparut sur le perron, porté par les pages et les écuyers du château.

Le lendemain, il fut inhumé en grande pompe dans le cimetière de l'Immaculée-Conception, côte à côte avec sa cousine Anne de Niébla. Dieu leur fasse miséricorde !

Dans la légende qui précède, rapportée par Alexandre Dumas, on trouve, ainsi qu'on a pu en juger, des faits nombreux de médianimité voyante et d'apparitions. Celle d'Anne de Niébla à don Bernardo, dans la chapelle du couvent ; celles plus étonnantes encore de ce dernier au serrurier, au bûcheron, au fossoyeur, et aux personnes qui vont assister à son convoi funèbre sont des faits, exagérés peut-être, mais analogues à ceux qui se produisent de nos jours, et que les études spirites rendent incontestables.

N'avons-nous pas souvent à constater des faits de même nature, des apparitions et des manifestations d'Esprits de personnes mortes et qui croient encore être vivantes comme don Bernardo ?

On trouve, dans cette nouvelle, des faits vraisemblables, bien qu'ils paraissent impossibles aux esprits qui, entachés de parti pris sans études préalables sérieusement faites, en nient la réalité. Cette production de l'illustre romancier vient donc confirmer encore l'affirmation que nous avons tirée déjà de ses ouvrages, et appuyer notre conclusion : OUI, ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE.

(*Sauveur des peuples.*)

RATAPON OU LE RAT PRÊCHEUR

FABLE

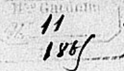
Que se passe-t-il donc dans l'empire des rats ?
De nos souris pourquoi les gracieux murmures ?
Aurait-on imposé des sonnettes aux chats ?
Par décret, de l'office aboli les serrures ?
Oh ! c'est bien autre chose : on dit que Ratapon,
Lui qui brûla son nez dans une lèche-frite,
Touché du Saint-Esprit, vient de se faire ermite,
Et va débiter un sermon.
Le temple est au grenier. Dans un pieux silence,
La gent trotte-menu de tous côtés s'avance.
L'ermite enfin paraît, debout, dans un caisson,
Salue, et, par trois fois, épluche sa moustache.
« Rats et souris, dit-il, j'aimais le saucisson ;
» Je ne détestais pas le sucre, la pistache ;
» Loin du monde, aujourd'hui, dans ce caisson de bois,
» Je ne grignote plus que des coques de noix. »
« — A d'autres ! dit un vieux ; je te connais, compère ;
» Ton caisson m'a bien l'air de cacher un mystère... »
« — Blasphème ! il ne contient qu'un peu de foin gâté ;
» Il sent bon, dites-vous ;... odeur de sainteté !...
» Frères, les temps sont durs ; l'ennemi nous menace ;
» Dans mes rêves, je vois un chat enfariné.
» Je vois son œil qui brille, et son flanc décharné ;
» Il a de Lucifer et la ruse et l'audace.
» Ah ! convertissez-vous ! mangez de la filasse,
» Des sandales, du cuir moisi.
» Croquer les poules d'eau n'est pas faire carême ;
» Aux suceurs de homards, de truffes, anathème !
» Jeûnez, frères, jeûnez ; le ciel le veut ainsi.
» Maintenant laissez-moi tout à mon ermitage ;
» D'abstinence j'ai fait le vœu.
» Ici je veux mourir, je vous bénis ! adieu. »
Et sanglottant, d'un crêpe il voilait son visage.
Pauvre rat ! . . . .
Le gaillard prêchait sur un fromage.

L'Esprit frappeur.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 14. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 18 Mars.



ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.

Un an	9 fr.
Six mois	5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.
On s'abonne aussi, à Paris, à l'*Office de Librairie*, 8, rue Guénégaud, où on peut adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration (*franco*).

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

LE MÉDIUM ÉVANGÉLIQUE

JOURNAL SPIRITE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

AVIS

Nous prions nos Abonnés en retard de paiement, ainsi que ceux dont l'abonnement est expiré depuis le 15 mars, de vouloir bien s'acquitter envers nous, en un mandat sur la poste ou en timbres-poste, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans la réception du journal.

Toulouse, le 18 Mars 1865.

Il y en a qui disent : C'est la raison philosophique (et ce n'est pas le Christ) qui règnera désormais.

Aujourd'hui, comme toujours, il y a des hommes qui ont la prétention, en effet, d'élever la raison humaine au trône de l'univers.

Ces hommes ne veulent point le règne de la paix et de la lumière. Si la raison pouvait s'installer, superbe souveraine, sur le trône de l'avenir, qui règnerait, en vérité, si ce n'est autant de systèmes que de savants et autant d'incertitudes qu'il y aurait au monde de systèmes ?

Il y a longtemps que la raison humaine est jugée par qui de droit et par elle-même surtout.

Quelqu'un qui connaissait bien la philosophie païenne, le grand Apôtre, disait déjà des anciens, avec sa parole de vérité : « Les Grecs ont cherché la sagesse, et ils se sont appelés sages, mais ils n'ont abouti qu'à la folie : *Græci quærunt sapientiam, dicentes se ipsos esse sapientis, et stulti facti sunt.* »

Si vous en appelez de cet arrêt de saint Paul, sous prétexte qu'il était chrétien et non point philosophe, écoutez un philosophe qui n'était pas chrétien parler comme l'Apôtre, écoutez Cicéron disant « qu'il n'y a rien de si absurde, rien de si extravagant qui n'ait été enseigné par un philosophe : *Nihil tam absurdius dici potest quod non dicatur aliquo philosophorum.* »

Ailleurs, l'orateur romain affirme que le principe fondamental de la raison philosophique est l'ignorance ; que l'erreur, l'incertitude et le doute en sont le résultat le plus naturel et le plus nécessaire.

Mais peut-être que la raison humaine a progressé depuis ces temps perdus dans le lointain des âges.

Il est démontré par l'expérience, dit Descartes, que ceux qui professent la philosophie sont, le plus souvent, ceux qui savent le moins, et qu'ils ne font pas un aussi bon usage de la raison que ceux qui ne se sont jamais adonnés à une pareille étude.

Depuis plus de trois mille ans, dit-il encore, que les hommes cherchent, par les seules lumières de la raison, le principe de leurs connaissances, la règle de leurs jugements, le fondement de leurs devoirs, qu'ils cherchent, en un mot, la science et la sagesse, il y a toujours eu sur ces grands objets autant de systèmes que de savants et autant d'incertitudes que de systèmes. La diversité des doctrines n'a fait que s'accroître avec le nombre des maîtres, et l'Europe, qui possède aujourd'hui des bibliothèques entières d'écrits philosophiques, qui compte autant de philosophes que d'écrivains, est pauvre au milieu de tant de richesses et tout incertaine dans sa route, malgré tant de guides qui prétendent la diriger.

Mais qu'importe ? Si de nos jours la raison s'élève enfin jusqu'à la certitude, qui peut lui contester son droit au trône universel qu'elle réclame ?

Oui, donnez le sceptre du monde à cette souveraine qui, ayant ressuscité aujourd'hui tous les vieux systèmes d'athéisme et de fatalisme, conspire contre les plus chères espérances de l'humanité et dirige tous ses coups sur les plus nobles croyances.

Donnez le sceptre de l'univers à cette orgueilleuse reine qui ne sait seulement plus s'il y a un Dieu, et si du moins, en créant un être, ce Dieu a eu quelque but en vue.

Si nous sommes trop heureux, vous n'avez rien de mieux à faire que de nous soumettre à son joug pour amoindrir nos joies avec nos espérances.

F. MAURICE.

FEUILLETON

REVUE ARTISTIQUE

Grand succès au Cirque Romain !... et, pour parler comme les bonnes femmes, succès qu'on n'a pas volé. Depuis que Toulouse est gratifiée de spectacles équestres, nous n'avions jamais vu meilleure troupe ayant plus furieuse envie de plaire et de vaincre. Nous nous perdrions assurément si nous voulions rappeler tous les exercices vertigineux, incroyables qui nous ont tenu haletant de curiosité éprise pendant toute la soirée d'hier. Nous croyons plus à propos de signaler seulement les principaux acteurs gymniques qui sont passés dans cette représentation.

D'abord, mention honorable à Mlles Hélène Weber et Hortense, les charmantes écuyères, suaves comme des compositions de Keepsake. La première, beauté mignarde, fleur exquise, blonde comme une nymphe de Watteau, ne laisse pas compter ses bonds élastiques. Tantôt douce comme les cygnes, tantôt vive comme le vent, elle plie, avec la souplesse des lianes, son petit corps nerveux et semble la fille des sylphides sur la selle de son cheval lancé à toute bride. La deuxième, volcan adouci, est comme une gazelle par la grâce indolente des poses. Ardente comme le simoun, ses pieds charmants pourraient courir sur la cime des blés sans en courber les tiges. Pleine d'attitudes provoquantes, Boucher l'eut peinte en Junon impérieuse.

Nous avons remarqué ensuite M. Wilson, qui mérite amplement l'épithète de célèbre que lui donne l'affiche.

Wilson, hardi, droit et inébranlable sur son cheval nu, fait involontairement songer à ces Indiens farouches qui bondissent comme en délire sur la croupe libre du mustang sauvage au galop. Il a des hardiesses qui enthousiasment la foule et la font frémir d'inquiétude fiévreuse. Il faut le voir, dans son ardeur frénétique, poussant ses hourrah, franchissant d'un seul élan formidable les larges toiles tendues devant lui, s'agitant comme un démon sur le dos fumant du coursier sans cesse cravaché. C'est quelque chose de sublime, d'entraînant, et si, quand l'écuyer s'arrête, les applaudissements se déchaînent comme le mugissement du tonnerre, croyez que ce n'est que justice.

Dubouchet, lui, s'élance sur la corde funambulesque avec des tourbillonnements de feu follet. Ses pieds vibrants semblent avoir des ailes. Il bondit sur le cable frémissant comme piqué par une tarentule invisible. Par moments, dans sa voltige insensée, on le voit comme ces figures qui se brouillent dans le tumulte irisé du kaléidoscope.

Bravo, M. Dubouchet !

Et les clowns Casuani et Weber ! Oh ! ceux-là réalisent l'impossible. Leurs tours abracadabrants, leurs folles pirouettes, leurs pyramides périlleuses, vous font courir des frissons d'épouvante dans la moëlle des os. Forts comme des titans, agiles comme des Beni-zoug-zoug, souples comme des serpents, ces trois hommes accomplissent réellement des prodiges. La plume est impuissante à décrire leurs exercices pharamineux. Nous nous contentons de citer la cocasserie musicale des violons diaboliques, un chef-d'œuvre d'exentricité exhilarante. Ces scènes-là sont inénarrables.

Et Brénier, et Hermann, et Balduin, et Carl, et Victor, etc. Et les chevaux dressés en liberté, et les trois nègres concertistes, et les pantomimes drôlatiques ! Nous n'en finirions pas si nous voulions passer en revue toutes ces merveilles. Le mieux est pour nous de tirer l'échelle.

⁂

Puisque nous parlons de spectacles attrayants et affriolants, si le lecteur veut bien nous suivre dans notre transition, ce sera au théâtre Montcavrel que nous le mènerons.

Le directeur de ce petit *Palais-Royal* a une réputation trop bien établie à Toulouse, et l'on connait assez ses talents multiples pour que nous essayions un éloge.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

O mon Dieu! ô mon Dieu! ayez pitié de l'aveuglement des hommes...

Ils ont mis leur confiance dans ce qu'ils appellent le positivisme de la vie... disons-le, dans la matière... et ils ont détourné leurs regards des horizons de l'immortalité.

Voilà pourquoi, Seigneur, vous avez envoyé vos Esprits au milieu du siècle, afin d'ouvrir les yeux aux aveugles.

Et cependant ils ne veulent point voir encore.

Semblables au cheval et au mulet, qui n'ont point d'entendement, ils ne comprennent point les choses d'en haut, afin que s'accomplissent ces paroles de l'Apôtre: *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei*

Que ferez-vous, Seigneur, si les hommes perdent ainsi de vue leurs destinées immortelles, et s'ils ne veulent pas ouïr la voix de votre Esprit?

Enverrez-vous des fléaux à la terre, comme autrefois vous en envoyâtes à l'Egypte, qui ne voulait pas entendre la voix de votre envoyé pour le salut de votre peuple?

Je ne sais, je ne sais, Seigneur, quelle sera votre conduite à l'égard de l'humanité devenue sourde à la voix de vos délégués célestes; mais que vos démarches soient pleines de miséricorde, et considérez que vous avez pétri l'homme d'une faiblesse profonde, et qu'ainsi ses abaissements sont plutôt dignes de votre pitié que de votre colère!

Cependant, Seigneur, qui pourrait se défendre d'une crainte extrême, en sachant votre justice et en considérant, non plus les défaillances naturelles de l'homme, mais surtout ses malices et, partant, ses mauvais desseins?

N'allez-vous pas couvrir de confusion, bientôt, tant d'ennemis de tout bien et de toute immortelle espérance?

Justes de la terre et vous tous, Esprits d'en haut, prions... prions...

Toulouse, le 12 mars 1865.

A MONSIEUR MATHURIN

MONSIEUR,

J'ai lu avec intérêt votre dernière lettre adressée à M[lle] Caterinette, de l'*Etincelle*, lettre insérée dans le dixième numéro du *Médium évangélique*.

Cette lettre m'a paru grave en ce sens qu'elle attaque mes croyances de catholique et mes habitudes de logicien.

Votre argumentation se réduit au syllogisme suivant:

« On interrogeait les morts du temps de Moïse.

» Or, on les interroge aujourd'hui.

» Donc le Spiritisme est vrai puisqu'il n'est pas autre chose que la communication des vivants avec les morts. »

Je pourrais, à la rigueur, vous concéder que la majeure est exacte et admettre avec vous le fait indiqué; mais la mineure est boiteuse. De ce que l'on interrogeait les morts du temps de Moïse, il ne s'ensuit nullement qu'on les interroge aujourd'hui. Moïse vivait il y a plus de trois mille ans. Il vivait à une époque toute particulière, époque remarquable par ses prodiges; et vous raisonnez du particulier au général. C'est absolument comme si vous me disiez: La manne tombait au désert du temps de Moïse, donc la manne tombe aujourd'hui. C'est à vous à fournir les preuves de ce qui n'est pour moi qu'une hypothèse, et vous conviendrez vous-même, monsieur Mathurin, que votre affirmation ne paraîtra pas suffisante à ceux qui pratiquent l'art de raisonner.

Dans la question qui s'agite aujourd'hui, tout sophisme est dangereux.

Et, sans vouloir vous blesser, j'ai cru qu'il était bon d'arrêter le vôtre au passage.

Croyez-moi, monsieur, votre dévoué serviteur.

Un Catholique.

CONFÉRENCES DU CAPITOLE

Nous avons assisté, samedi dernier, à la conférence du Capitole. M. Rozy est venu, sans même avoir l'air d'en prendre la peine, faire litière de ces railleries déplacées et malveillantes d'un journal de la localité qui ne se distingue pas précisément par l'impartialité de ses jugements, la profondeur de ses appréciations et la gravité de ses allures et de son style. Les gens sérieux savent à quoi s'en tenir sur le rôle que cette feuille remplit dans la presse toulousaine.

N'est-il pas naturel que l'homme qui pense cherche à transmettre sa pensée à ses semblables? La vérité, les sciences, le progrès, le perfectionnement de l'humanité n'ont-ils point à gagner dans ces joûtes littéraires et scientifiques? Quel passe-temps plus noble peut-on trouver pendant la saison d'hiver? Une heure par semaine consacrée aux choses de l'esprit, est-ce trop? Si ces messieurs de l'*Etincelle* et leurs amis n'ont aucun attrait pour ces conférences, qui est-ce qui les empêche de rester au café Américain, occupés à faire la partie sur leur tapis vert, à avaler force chopes de bière et à fumer beaucoup de cigares?

Nous, nous aimons la science, nous aimons les hommes qui cherchent à propager parmi leurs semblables les idées de charité, de fraternité et de vertu. Ce n'est point, en définitive, les railleurs sceptiques et matérialistes qui font progresser les arts, les lettres et les sciences, qui inventent les belles choses dont ils savent si bien profiter, eux qui ne produisent rien! Ce n'est point eux qui défendront l'existence de la société dans sa décadence, qui ramèneront l'homme égaré et pervers dans les droits sentiers de la sagesse, qui consoleront l'infortuné qui souffre, qui arrêteront l'égoïste qui veut tout rapporter à sa personne, qui verseront un baume consolateur dans l'âme de l'homme désespéré, qui maintiendront, enfin, une juste balance entre les intérêts divers qui divisent notre pauvre humanité. Honneur soit à jamais! honneur soit, quand même, aux hommes qui travaillent à ramener l'humanité à des idées spiritualistes et à mettre un frein à ce laisser-aller immoral qui, chez nos neveux, fera comparer notre époque à celle de Rome sous les derniers Césars.

Quelques hommes de Toulouse, amoureux de sciences ou de littérature, ont essayé, par des conférences hebdomadaires, de remplir la noble mission dont nous venons de parler. Ils ont été éloquents, ou ils ne l'ont pas été; ils ont réussi, ou ils n'ont pas réussi, qu'importe? Leur but était respectable, leur courage à affronter un auditoire, un public hétérogène, exigeant et presque malveillant, est digne de considération. Qu'il plaise à ces jeunes messieurs de l'*Etincelle* de supposer que la vanité, l'amour de la gloire, des vues personnelles ont amené les six orateurs de nos conférences sur la chaire du Capitole, ce ne sont là que des suppositions gratuites et méchantes. Toutes les bonnes intentions peuvent être ainsi travesties. Mais quel que soit l'esprit avec lequel on les attaque, ces soirées paisibles, où l'on se fait part en famille du résultat de ses travaux, de ses études ou de ses méditations, valent plus que les orgies gastronomiques des disciples d'Epicure et que les railleries hyperboliques de gens sceptiques! En avant donc! messieurs du Capitole, du courage, vengez-vous!

M. Rozy l'a fait avec un plein succès. Sa parole est gracieuse, son geste charmant, sa pose et son accent pleins d'attraits. Il sera libre aux jaloux de qualifier tout cela de momeries galantes; nous, nous n'y avons vu qu'un talent naturel qui s'épanche, tel qu'il est, avec la grâce éloquente qui est l'apanage de ce jeune avocat.

La cause que M. Rozy avait à défendre, samedi dernier, à la barre du public toulousain, n'était point une cause lucrative, une cause comme celle que chaque

---

Notre faible tribut de félicitations ne serait jamais, sans contredit, à la hauteur de l'opinion qu'on a eu le loisir de se former sur son compte.

En effet, peu ou pas de personnes n'ont pu déjà apprécier combien il joint aux tracas inséparables d'une direction bien entendue les qualités émérites d'un excellent comédien.

Au milieu d'un répertoire exhilarant que feuillette, tous les soirs, la verve moqueuse de notre comique, nous ne saurions mieux choisir en citant et le *Voyage de M. Perrichon*, et les *Deux Merles blancs*, et *Paris voleur*, etc., etc., tous vaudevilles déjà vieux, mais dont les succès éclatants font de tous temps des chefs-d'œuvre d'à-propos. Parmi les péripéties bouffonnes, les situations impossibles de ces productions désopilantes, l'humeur la plus noire, le caractère le plus grinchu, trouve certainement les élans les plus exubérants de la gaîté la plus franche.

C'est vous dire que sous la joie continue des spectateurs, la salle trop exiguë, hélas! tremble sous les frénétiques convulsions de ces rires olympiens, aux gammes spasmodiques!

Qu'on ne nous parle point de ces drames noirs pour lesquels le rideau se lève sur la misère froide, nue, famélique, et se baisse sur les meurtres, incestes et crimes, *ejusdem farinæ*. Le cœur serré de tant d'affreuses choses, vous rentrez chez vous avec la certitude des plus affreux cauchemars, ou bien vous ne manquez pas d'éprouver les titillements et les tressaillements nerveux d'une violente migraine, si, auditeurs consciencieux, vous avez essayé de suivre dans son dénoûment probable une création élucubrée par un cerveau fêlé.

N'est-il pas, vous me l'avouerez, préférable d'aller s'égayer à la vue de ce brave Bruno, dont les efforts secondent admirablement les espérances que semble avoir reposé sur lui un public impartial? Ses poses inimitables, ses airs naïvement étonnés, cette façon inconcevable de se grimer, tout dénote les germes incontestables d'une célébrité future.

Et puis, M[me] Josse..... Certes, si jamais gracieuse déjazet a brûlé d'une plus délicieuse façon les planches d'une scène de province, n'est-ce pas elle qui, d'un génie prime-sautier, se joue des difficultés et rend d'une manière suave les situations les plus opposées? Et M[lle] Rivenez, dont la voix pénétrante et sympathique module les fioritures fraîches et légères des partitions savantes de nos maëstro inspirés.

Enfin, que vous dirais-je? les pièces que vous verrez représenter dans cet asile coquet de la gaîté française, mise en relief par le brio effarant des artistes, Branciard, Max, Tairraz et bien d'autres, ne sont que des éclairs qui ne consentent à s'éteindre que pour faire place à un tonnerre... mais à un tonnerre d'applaudissements enfiévrés.

⁂

Qu'on nous passe cette Revue, un peu en dehors, peut-être, des habitudes du journal et de la tâche que s'est imposée son directeur.

Si nous nous sommes ingérés de sortir du cadre dans lequel se restreint notre feuille, c'est qu'il ne nous a pas été donné de reconnaître, dans ces dioramiques et réjouissantes distractions offertes à la curiosité toulousaine, rien qui puisse blesser la rigidité d'une morale sévère et *consciencieuse*. Les vaudevilles et les comédies sont pour nous, comme pour tous, nous l'espérons, de profonds et doctes enseignements chez lesquels le rire cache l'ironie sanglante, frappe, fouette et stygmatise les vices quelquefois, les ridicules toujours, de notre débile humanité.

X...

avocat est appelé journellement à défendre devant les tribunaux, c'était une cause personnelle.

Une cause qui intéresse l'ordre des avocats, la magistrature tout entière, les philosophes et le public, en général. Lui, avocat, avait choisi, pour sujet de sa lecture, le panégyrique de l'avocat. J'ai entendu un plaisant s'écrier: « On a bien raison de dire que chacun prêche pour sa paroisse! »

Après un exorde insinuant qui lui a valu la bienveillante attention de la majeure partie de l'auditoire et les premiers applaudissements, le jeune orateur a commencé par définir le mot AVOCAT (*advocatus.*) De ce droit sacré que chaque citoyen possède de défendre sa cause, de faire valoir ses droits attaqués, il en a tiré comme conséquence naturelle le droit de chacun d'appeler un ami, plus éloquent, plus savant, plus versé que lui-même dans la connaissance des lois, pour défendre ses intérêts devant les magistrats.

L'orateur a commencé ensuite l'historique du barreau en remontant aux temps les plus reculés. En parlant de Démosthènes, il a émis l'opinion que cet orateur ancien n'était pas, comme on le pense généralement, un orateur à effet théâtral, un énergumène, mais un jurisconsulte fort paisible et fort habile dans les détails. Cicéron, au contraire, lui a paru être plus comédien et viser davantage à l'effet des périodes et des mots sonores.

En France, il y a eu toujours des avocats; mais l'institution du barreau est postérieure au règne de Charlemagne, prince qui aimait les avocats, mais qui ne voulait pas qu'ils fissent de leurs plaidoiries leur seule profession.

M. Rozy a dit ensuite quelques mots de l'institution du barreau et payé un juste tribut de reconnaissance filiale aux illustrations sorties de son sein, sans oublier celles que Toulouse a produites dans cette carrière.

M. Rozy a noblement vengé l'illustre corps des sarcasmes dont la foule l'abreuve dans sa franchise impitoyable. Certes, elle est injuste, cette foule, injuste pour l'avocat consciencieux dont elle ne connaît pas les travaux pénibles, les sollicitudes incessantes, les difficultés sans nombre contre lesquelles il a à lutter dans sa laborieuse profession.

Le professeur et le prédicateur, a dit M. Rozy, parlent à heure fixe; ils peuvent préparer leur discours à l'avance et ils n'ont point à lutter contre des contradicteurs et des interrupteurs. L'orateur parlementaire plane sur de grandes questions qui laissent toujours un champ libre aux diverses opinions; l'avocat, au contraire, parle sur des faits, sur des questions de droits qui l'enchaînent. L'orateur du barreau fait de l'analyse, l'orateur de la tribune fait de la synthèse.

L'avocat est courageux: car il y a à parler souvent contre les intérêts des puissants de la terre. C'est un chevalier de dame justice, aussi bien que le magistrat; avec cette distinction que le magistrat est un chevalier assis, tandis que l'avocat est un chevalier, non pas errant... (Rires de l'auditoire), mais un chevalier debout.

L'avocat est indépendant: car il a à defendre des gens de toute opinion.

L'avocat est tolérant: oui, tolérant pour son adversaire qu'il doit croire de bonne foi, afin que celui-ci ait sur son compte une opinion semblable.

Sans doute, dirons-nous en critique impartial, le barreau est une noble profession, l'avocat, l'avocat consciencieux, est digne de la considération publique, et M. Rozy a raison dans le brillant éloge qu'il en a fait. Mais c'est un portrait tout à fait idéal, que très peu d'avocats réalisent complètement. Aussi, l'opinion publique qui est la voix de Dieu (*vox populi, vox Dei*) a raison de flétrir de ses propos mordants le mauvais avocat qui forfait aux devoirs de sa noble profession.

FLORENTIN.

FAITS DIVERS

Le Progrès selon la Semaine catholique.

Après avoir défini le progrès des chrétiens et des honnêtes gens « un bien excellent et béni », la *Semaine catholique* prétend que le progrès révolutionnaire c'est l'humanité détournant ses regards du ciel, c'est-à-dire l'humanité voulant être éclairée au gaz, aller en chemin de fer, envoyer des dépêches télégraphiques, avoir des robes de soie, des cages, etc..... ce qui lui paraît bien ridicule.....

Et ce qui permet de croire que le progrès béni de la sainte *Semaine* consisterait à briser les rails, les télégraphes, les réverbères, et à jeter au feu les robes de soie et les crinolines.

⁂

Le fait suivant est rapporté par le *Monde Musical*, de Bruxelles:

« Un de ces derniers soirs, plusieurs personnes se trouvaient réunies chez un homme des plus notables du pays. Quelques-unes d'entre elles, assises autour d'un guéridon, attendaient gravement et avec confiance qu'un habitant de l'autre monde daignât venir se communiquer. C'est ce qu'on appelle, en termes techniques, faire de la *typtologie*. Tout à coup, la table s'agite; il y a là un Esprit. « Mes amis, dit le visiteur invisible au groupe attentif, je viens vous offrir les moyens de faire une bonne action et de soulager une infortune. Il existe rue de la Cuiller, une petite ruelle qui aboutit à une impasse. Dans celle-ci, au premier étage d'une maison portant le numéro *six-deux*, vous trouverez la famille de Charles Sarels. Quatre enfants, dont l'aîné n'a que treize ans, à peine vêtus de quelques misérables haillons, couchés dans un coin et grelotant de froid sur la paille, un cinquième enfant, presque nu, qu'une pauvre mère presse contre son sein tari par la souffrance et le besoin; tel est le spectacle qui vient de se présenter à moi! Allez, secourez, vous n'avez pas une minute à perdre! Voilà pourquoi je suis accouru. »

» Chacun restait comme pétrifié de ce qu'il venait d'entendre et n'osait pas y croire. Cependant, l'intérêt, la commisération, la curiosité même étaient excités au plus haut point. Bref, quelques-uns des assistants se mirent en campagne sur l'heure, pour courir aux renseignements. Ils trouvèrent, en effet, une ruelle infecte dont ils n'avaient jamais soupçonné l'existence, puis une impasse plus sordide encore. Une fois arrivés là, le premier passant auquel ils demandèrent Charles Sarels leur indiqua sa demeure, où ils trouvèrent exactement la malheureuse famille dans l'état de misère qu'on leur avait dépeint. Est-il nécessaire, maintenant, de vous raconter le reste? En pareil cas, on n'a pas besoin d'être Spirite pour s'attendrir à l'aspect d'une aussi cruelle infortune et tendre la main à son semblable. Toutefois, il faut bien avouer que, ce jour-là, le Spiritisme a été bon à quelque chose. Et la famille de Charles Sarels l'a béni de toute son âme; car, au moment où j'écris ces lignes, elle est à l'abri du besoin et raconte sa providentielle rédemption à qui veut l'entendre. »

⁂

La *Voix d'outre-tombe* nous donne de nouveaux détails sur l'Esprit organiste dont nous avons déjà parlé. Nous nous faisons un devoir de porter à la connaissance de nos lecteurs ce qu'il nous écrit à ce sujet:

« Nos Esprits musiciens ont excité la curiosité des incrédules de Sétif. Plusieurs des notabilités de l'endroit ont voulu entendre l'orgue merveilleux. C'est un petit harmonium Alexandre à quatre octaves. Nous avons fait constater qu'il est impossible de produire aucun son avec cet instrument, à moins d'abaisser une ou plusieurs touches. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'orgue joue sans que les touches remuent le moins du monde. Il n'y a que deux médiums à Sétif qui aient le don de produire ces effets, sous la direction d'un Esprit qui nous a dit être sainte Cécile, et qui semble remplir les fonctions de professeur de musique ou de chef d'orchestre.

» Les médiums, ce sont des dames, ne peuvent réussir qu'à la condition d'être deux. Ces dames posent les mains sur l'orgue ouvert, les paumes sur le rebord, au-dessous des touches; les doigts sur la traverse, au-dessus de celles-ci, en prenant bien garde de ne pas les toucher. Les incrédules, du reste, circulent librement et peuvent s'assurer que la fraude est impossible.

» Au bout de quelque temps d'imposition de mains, les Esprits, comme au théâtre avant le lever du rideau, frappent les trois coups d'avertissement en soulevant l'orgue et en le laissant retomber, puis on entend un léger bruissement qui se prolonge dans l'intérieur de l'orgue: c'est le diminutif du bruit que fait une machine à vapeur lorsqu'on lâche cette dernière. Il faut dire qu'un des médiums opère avec le soufflet, mais c'est un bruit tout différent de celui que font les Esprits en travaillant cet air que le soufflet a introduit. Il est à remarquer aussi que les sons qu'ils produisent avec les anches ne sont pas les mêmes que ceux produits par l'apposition d'une main sur les touches. Leurs notes sont un peu plus sourdes, et aussi plus moëlleuses; ils exécutent des trilles, des tremoli, des cadences, des smorzando, des notes coulées, des sons aigus; ce qu'aucun musicien vivant ne pourrait faire avec le même instrument. Quelquefois ils font vibrer à la fois toutes les notes du clavier.

» Sainte Cécile nous a promis que si l'on pratiquait avec persévérance, on ferait de progrès rapides... »

VARIÉTÉS

L'ABBÉ FOURNIÉ

Voici un homme qui a été à la fois médium voyant et médium écrivain au commencement du XVIII[e] siècle. L'histoire de ses visions que nous extrairons des écrits qu'il a publiés, nous servira de transition entre ceux dont nous venons de parler et les étranges figures de saint Martin et de Swedenborg, nous disons à dessein étranges si on ne les jugeait pas à la lumière du Spiritisme.

Nous voyons dans l'abbé Fournié un matérialiste et un athée d'abord, qui n'a été converti à la vérité divine que par ses visions. Nous tirons nos citations de la 1[re] partie de son traité sur *Dieu et les anges*, seule publiée aujourd'hui, la 2[e] qu'il déclare lui-même ne pas pouvoir publier, à cause de son contenu merveilleux, étant restée inédite et probablement dans les manuscrits laissés à sa mort. Voici comment il s'exprime:

« Quant à moi, chétif instrument de Dieu, en écrivant ce traité dont je publie aujourd'hui la première partie, j'annonce sans déguisement, pour sa plus grande gloire et pour le salut de nous tous, hommes passés, présents et à venir, que par la grâce de Dieu je n'ai aucune connaissance des sciences humaines, sans pour cela être contre leur culture; que je n'ai jamais fait d'études, et que je n'ai pas lu d'autres livres que les Saintes Ecritures, l'Imitation de notre divin Maître Jésus-Christ et le petit livre de prières en usage parmi les catholique ssous le titre de *Petit Paroissien*. A quoi je dois ajouter que j'ai lu depuis environ un an deux ou trois volumes des œuvres de l'humble servante de Dieu, madame Guyon.

» Après avoir passé ma jeunesse d'une manière tranquille et obscure selon le monde, il plut à Dieu de m'inspirer un désir ardent que la vie future fût une réalité, et que tout ce que j'entendais dire concernant Dieu, Jésus-Christ et ses apôtres, fût aussi des réalités. Environ dix-huit mois s'écoulèrent dans toute l'agitation que

causaient ces désirs, et alors Dieu m'accorda la grâce de rencontrer un homme qui me dit familièrement : « Vous devriez venir nous voir, nous sommes de braves » gens. Vous ouvrirez un livre, vous regarderez au pre- » mier feuillet, au centre et à la fin, lisant seulement » quelques mots, et vous saurez tout ce qu'il contient. » Vous voyez marcher toutes sortes de gens dans la » rue ; eh bien ! ces gens-là ne savent pas pourquoi ils » marchent, mais vous, vous le saurez... »

» Cet homme, dont le début avec moi peut sembler extraordinaire, se nommait don Martinez de Pasqualis.

» D'abord je fus frappé de l'idée que l'homme qui m'avait parlé était un sorcier, ou même le diable en personne. A cette première idée en succéda bien vite une autre à laquelle je m'arrêtai : « Si cet homme est le » diable, me disais-je intérieurement, donc il y a un » Dieu réel, je ne désire qu'aller à Dieu, je ferai autant » de chemin vers Dieu que le diable croira m'en faire » faire vers lui-même. » De sorte que j'allai chez M. de Pasqualis, et il m'admit au nombre de ceux qui le suivaient.

» Ses instructions journalières étaient de nous porter sans cesse vers Dieu, de croître de vertus en vertus, et de travailler pour le bien général. Elles ressemblaient exactement à celles qu'il paraît, dans l'Evangile, que Jésus-Christ donnait à ceux qui marchaient à sa suite, sans jamais forcer personne à les croire sous peine de damnation, sans imposer d'autres commandements que ceux de Dieu, sans imputer d'autres péchés que ceux qui sont expressément contraires à la loi de Dieu, et nous laissant bien souvent en suspens, s'il était vrai ou faux, bon ou mauvais, ange de lumière ou démon. Cette incertitude me brûlait si fort en dedans que, nuit et jour, je criais vers Dieu, pour que, s'il existait réellement, il vînt me secourir. Mais plus je me réclamais à Dieu, plus je me trouvais enfermé dans l'abîme, et je n'entendais pour toute réponse intérieure que ces idées désolantes : il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'autre vie, il n'y a que mort et néant. Ne me trouvant entouré que de ces idées, qui me brûlaient de plus en plus fort, je criais encore plus ardemment vers Dieu et sans discontinuer, ne dormant presque plus, et lisant les Ecritures avec une grande attention, sans jamais chercher à les entendre par moi-même. De temps en temps il arrivait que je recevais d'en haut quelques lumières et des rayons d'intelligence ; mais tout cela disparaissait avec la vitesse d'un éclair. D'autrefois, mais rarement, j'avais des visions, et je croyais que M. de Pasqualis avait quelque secret pour faire passer ses visions devant moi, quoique néanmoins elles se réalisassent, peu de jours après, telles que je les avais vues.

» Je vécus ainsi plus de cinq ans dans de fatiguantes incertitudes mêlées de grandes agitations, toujours désirant que Dieu fût, et d'échapper moi-même au néant, mais toujours enfoncé dans un abîme ténébreux, et ne me voyant entouré que de l'opposé de réalité de l'existence de Dieu et conséquemment de l'autre vie ; de sorte que j'étais tourmenté à l'extrême et comme brûlé par mon désir de Dieu et par la contradiction de ce désir.

» Enfin, un jour que j'étais prosterné dans ma chambre, criant à Dieu de me secourir, vers les dix heures du soir, j'entendis tout à coup la voix de M. de Pasqualis, mon directeur, qui était corporellement mort, depuis plus de deux ans, et qui parlait distinctement en dehors de ma chambre dont la porte était fermée, ainsi que les fenêtres et les volets. Je regarde du côté d'où venait la voix, c'est-à-dire du côté d'un grand jardin attenant à la maison, et aussitôt je vois de mes yeux M. de Pasqualis qui se met à me parler, et avec lui, mon père et ma mère, qui étaient aussi tous les deux corporellement morts. Dieu sait quelle terrible nuit je passai ! Je fus, entre autre choses, légèrement frappé sur mon âme par une main qui la frappa au travers de mon corps, me laissant une impression de douleur que le langage humain ne peut exprimer, et qui me parut moins tenir au temps qu'à l'éternité. O mon Dieu ! si c'est votre volonté, faites que je ne sois plus frappé de la sorte ! Car ce coup a été si terrible que, quoique vingt-cinq ans se soient écoulés depuis, je donnerais de mon cœur tout l'univers, tous ses plaisirs et toute sa gloire, avec l'assurance d'en jouir pendant mille milliards d'années, pour éviter d'être ainsi frappé de nouveau seulement une seule fois.

» Je vis donc dans ma chambre M. de Pasqualis, mon directeur, avec mon père et ma mère, me parlant et moi parlant à eux, comme les hommes se parlent entre eux à l'ordinaire. Il y avait, de plus, une de mes sœurs, qui était aussi corporellement morte depuis vingt ans, et enfin un autre être qui n'est pas du genre des hommes.

» Peu de jours après, je vis passer distinctement devant moi et près de moi notre divin Maître Jésus-Christ, crucifié sur l'arbre de la croix. Puis, au bout de quelques jours, ce divin Maître m'apparut de nouveau et vint à moi dans l'état où il était lorsqu'il sortit tout vivant du tombeau où l'on avait enseveli son corps mort.

» Enfin, après un autre intervalle de peu de jours, notre divin Maître Jésus-Christ m'apparut pour la troisième fois, tout glorieux et triomphant du monde, de Satan et de ses pompes, marchant devant moi avec la bienreureuse vierge Marie, sa mère, et suivi de différentes personnes.

» Voilà ce que j'ai vu de mes yeux corporels, il y a plus de vingt-cinq ans, et voilà ce que je publie maintenant comme étant véritable et certain. Ce fut immédiatement après que j'eus été favorisé de ses visions ou apparitions de notre divin Maître Jésus-Christ dans ces trois différents états, que Dieu m'accorda la grâce d'écrire, avec une vitesse extraordinaire, le traité dont on vient de lire la première partie. Conséquemment, je l'écrivis plusieurs années avant que l'on sût en France qu'il y avait un Swedenborg dans le monde et avant que l'on y connût l'existence du magnétisme. »

Voilà déjà l'abbé Fournié, qui, d'après son propre aveu, sans que nous décidions la question de savoir s'il a toujours été visité par de bons Esprits, se trouve médium voyant, comme on dirait de nos jours ; nous allons le considérer sous les rapports de sa médiumnité d'écrivain pour revenir avec ses déclarations sur ce que sa médiumnité voyante a présenté de constant et de permanent durant des années entières. Nous continuons à citer.

Le degré sur lequel il donne le plus de détails après celui des apparitions, c'est celui de l'inspiration. « Il écrivit alors, par la grâce que Dieu lui accorda, la première partie de son traité avec une vivacité extrême. » Cette rapidité est l'effet d'un pouvoir supérieur qui, toutefois, ne dicte pas, mais suggère ce qu'il faut écrire, et avec une vivacité telle qu'il fait négliger la forme.

« D'après ce que j'ai annoncé de ma complète ignorance des sciences humaines, nous dit l'auteur, on jugera bien que le traité tout imparfait qu'il est encore par rapport à la tournure des phrases, était, lorsque je l'écrivis, bien différent, mais quand au style seulement, de ce qu'il est aujourd'hui. Pour le rendre intelligible, il m'a fallu trouver et j'ai trouvé, moyennant la grâce de Dieu, un homme qui s'est assujéti à rendre exactement le sens de mes paroles et les idées telles qu'elles sont énoncées dans mon premier écrit, ne changeant que certaines expressions absolument vicieuses et les tours de phrases qui choquaient trop ouvertement les règles du langage les plus usitées parmi les hommes.

» J'ajoute ce que j'ai déjà dit concernant la premèire vision que j'eus de M. de Pasqualis, mon directeur, de mon père et de ma mère, que je ne les ai pas seulement vus une fois de la manière que j'ai rapportée, ou seulement une semaine, ou un mois, ou un an ; mais que depuis ce premier moment je les ai vus pendant des années entières, et constamment, allant et venant ensemble avec eux, dans la maison, dehors, la nuit, le jour, seul et en compagnie, ainsi qu'avec un autre être qui n'est pas du genre des hommes, nous parlant tous mutuellement et comme les hommes se parlent entre eux.

» Je ne puis ni ne dois rien rapporter ici de ce qui s'est fait, dit et passé dans mes visions quelconques, depuis le premier moment jusqu'à aujourd'hui. Malheureusement on se moque dans le monde de toutes ces choses ; on en nie la réalité et on plaisante ou on veut bien avoir pitié de ceux qui les attestent, comme si c'étaient des fous absolument incurables. Il semblerait donc que d'après la manière dont les hommes ont reçu jadis et reçoivent encore ceux qui ont des visions, à commencer par les patriarches et les prophètes, j'aurai dû ne pas parler des miennes, mais la volonté et la vérité de Dieu doivent toujours l'emporter sur tout ce que les hommes pourront dire. » (*Vérité.*)

L'AME ET LA GOUTTE D'EAU

POÉSIE.

Petite goutte d'eau qu'emporte le nuage,
Sais-tu quel sera ton destin ?
Sur la couche de quel feuillage
Viendront te déposer les larmes du matin ?
Quel sillon brûlant dans la plaine,
Quel torrent écumeux sur le flanc du coteau,
Quel océan, quelle fontaine
Attendent ton baiser, petite goutte d'eau ?
Formeras-tu d'Iris la robe diaprée ?
Iras-tu dans la fange expier ta candeur,
Ou dormir, amante adorée,
Dans le calice de la fleur ?

. . . .

Que t'importe la fleur fraîche encore ou jaunie,
De la foudre, des mers, que te font les clameurs,
Petite goutte d'eau ?... Dans la grande harmonie
Née esclave, esclave tu meurs.

. . . .

Mais l'âme, de ce globe ardente passagère,
Rayon tombé du sein de la divinité,
L'âme toujours, toujours, monte de sphère en sphère,
Et proclame sa liberté !

L'Esprit frappeur.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 1. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 25 Mars.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.
Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50

DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.
Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.

ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.

Vous vaincrez par ce signe. ✝ Votre victoire, c'est votre foi.

LE MÉDIUM

JOURNAL SPIRITE

SCIENTIFIQUE - LITTÉRAIRE - ARTISTIQUE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

Toulouse, le 25 Mars 1865.

En changeant le titre de notre journal, nous n'avons nullement changé de foi.

Nous avons considéré que nous serions ainsi plus en rapport avec les questions que nous nous proposons de traiter, et c'est là tout le motif de notre conduite.

Nos lecteurs voudront bien croire que nous sommes plus éloignés que jamais de renoncer à la grande question du jour.

Non-seulement M. Mathurin poursuivra sa tâche et nous continuera ses enseignements, si remplis d'intérêt, mais encore, nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs la coopération d'autres écrivains philosophes et littérateurs, en même temps que fervents Spirites.

Oui, nous avons foi... mais en admettant le phénomène, nous nous rendrons raison, le plus possible, de sa nature et de ses fins.

Il importe, au plus haut degré, en effet, que ce phénomène soit bien connu, et c'est pour cela que nous lui demanderons compte de son apparition dans le monde.

La raison a non-seulement le droit d'interroger le mystère, mais c'est, de plus, son devoir, selon ces paroles du grand Apôtre lui-même : *Rationabile sit obsequium vestrum :* Ne soumettez point votre foi en aveugles.

Ce principe est éternellement vrai, d'ailleurs.

Si donc nous ne sommes pas faits pour les ténèbres, *fiat lux,* eh bien, que la lumière se fasse.

Pour nous, nous sommes invinciblement pénétrés de la nécessité d'un examen sérieux touchant des pratiques accusées de mensonge et d'erreur, accusées même de vertige, lorsqu'elles s'affirment, au contraire, comme une source de lumière et de bonheur pour tous.

Voilà pourquoi nous avons fait un sérieux appel aux hommes de bonne volonté... Plusieurs nous étant déjà acquis, nous avons foi de mieux faire à l'avenir pour les intérêts d'une cause devenue solennelle.

Nous verrions aussi avec plaisir qu'il nous fût fait des objections de nature à nous faire rendre compte de notre foi au public, ce à quoi nous sommes parfaitement disposés.

Eclairons-nous, mais de la véritable lumière, car que sommes-nous ici-bas, et dans l'ensemble de nos destinées, sinon des voyageurs cherchant notre route vers la patrie et vers celui qui est le principe et la fin de toutes choses ?

F. MAURICE.

SÉANCE SPIRITE

Président du groupe, M. C. S., médecin.
Médium, M. Noël.

S'il vous était donné de voir au delà de l'horizon, vous resteriez éblouis des merveilles que le Seigneur a faites, et qu'il réserve à ceux qui lui sont fidèles.

Dites aux Spirites, de la part de votre Esprit protecteur, qu'il ne suffit pas de croire à un avenir nouveau, mais qu'il faut encore s'en rendre dignes ; sans quoi ils n'échapperont point au jugement : car tout homme, croyant ou non aux Esprits, sera jugé selon ses œuvres...

Croyez, mais pratiquez. Ne soyez pas semblables à ceux qui disent : Seigneur, Seigneur..... et qui ne font rien pour se rendre agréables au Seigneur.

Dieu se rit des vaines paroles des hommes... Emportez-les, dit-il, aux vents du ciel, ses ministres...

En même temps, il met nos œuvres dans la balance des éternelles justices.

Et de là, l'épreuve qui sera toujours un mystère ; car personne ne saura jamais combien de temps il sera digne de haine, et ni à quelle heure il sera digne d'amour.

Veillez et priez, c'est la parole du Christ.

Sachant que la prière et la vigilance sont le principe des vertus, il les recommandait à ses frères, afin de les conduire aux fins pour lesquelles nous avons été faits, c'est-à-dire au bien et à la récompense promise à ceux qui ne se contentent pas de croire, mais s'efforcent d'accomplir la loi d'aimer Dieu et leurs semblables.

Carcassonne, le 14 mars 1865.

MONSIEUR,

Vous ne voulez pas me blesser, c'est bien. Vous êtes catholique, c'est mieux. Vous ne croyez pas à la communication des vivants avec les morts, c'est mal.

Et voilà pourquoi, si pauvre logicien que je sois, je vais essayer de vous convaincre.

Vous réduisez ma dernière lettre à Caterinette au syllogisme suivant :

FEUILLETON

CÉSAR

Rome engloutissait la vie du monde entier, et cette vie accumulée en elle débordait à son tour dans l'espace.

Par moment le peuple romain jetait, du haut du Capitole, un regard de complaisance sur ces routes consulaires pavées de victoires. Aussi loin que pouvait aller sa pensée, il comptait les peuples rangés sous sa discipline, et il sentait monter en lui je ne sais quel orgueil olympien, en voyant planer sur tous la majesté de la paix romaine.

Dans un élan d'amour-propre, il s'adora lui-même, ou plutôt il adora Rome, comme la figure céleste de l'humanité. Il inventa une déesse de plus, la déesse Roma, et une femme grecque, une muse vaincue, appelée Érinne, entonna un chant de gloire à l'honneur de la nouvelle divinité.

Mais en ce temps-là il était venu un petit homme chauve, maigre de corps, pâle de figure, qui avait vengé l'univers en livrant Rome à la vermine du césarisme.

Qu'on admire César ! il mérite l'admiration, car il sait bien verser le sang, il sait bien donner le coup de mort à un peuple, il sait bien mentir, ruser, tromper, effrayer. N'est-ce pas lui qui fait couper le poing de ses prisonniers, pour qu'ils aillent promener la terreur ?

Qu'on l'admire ! J'ai cédé, moi aussi, à la corruption de la gloire sur l'esprit humain, et j'ai trempé dans cette partie de débauche de l'histoire ; mais j'ai menti au Dieu du juste, je retire ma parole ; je méprise César, je le hais pour avoir fait du génie le pardon du crime, et pour avoir enseigné au monde le secret de mettre le pied sur la loi et de monter au pouvoir sur le cadavre de la liberté !

Toute nation périt par la force même qui l'a fondée ; ce qui avait fait la grandeur de Rome, c'était la guerre, et par conséquent, son armée. Aussi longtemps que le pouvoir civil domina le pouvoir militaire, Rome posséda tout ce que donne la liberté, l'énergie, la vertu, la vertu du moins du civisme ; le caractère y eut droit de cité, que dis-je ? il y eut droit de commandement ; c'était l'âge héroïque du peuple romain.

Mais le jour où un petit-maître, le génie de la guerre et du vice, eut l'impiété de dire : Le gouvernement c'est moi, c'est l'armée, c'est la victoire, Rome, la déesse Rome, tomba audessous de la dernière vivandière fouettée et passée de main en main par une soldatesque en gaieté.

La nation souveraine gouvernée par sa propre armée, la conrante du monde conquise par elle-même, ne fut plus que la guenille du passé mise chaque jour à l'encan par la garde prétorienne ; si bien que chaque soir, en se couchant, elle n'eut plus qu'à dire : Sous quel gouvernement me réveillerai-je demain ?

Rome dormait : un corps de garde n'avait plus de vin ; il voulait boire encore, et dans son désœuvrement il disait : Faisons un autre empereur ! Il partait, il réveillait le camp en passant, et on allait, en corps, tirer l'empereur régnant de son lit, et on le traînait par les pieds à l'égout ; puis on mettait la couronne impériale sur la tête d'un camarade.

On dit que César aimait l'humanité et qu'il voulut faire un seul peuple du genre humain. Sans doute, à force de vivre hors de Rome, il avait dépouillé le vieil homme romain, et ce mari de toutes les femmes, et cette femme de tous les maris avait un cœur universel, il aimait le monde entier ; il avait appris sur la lèvre de Cléopâtre qu'un baiser africain pouvait avoir autant de douceur qu'un baiser romain.

On ajoute même qu'une nuit qu'il traversait la Méditerranée, et qu'il dormait dans son manteau sur le pont de son navire, il entrevit deux spectres éplorés qui lui tendaient les bras ; il réfléchit un instant à son réveil, et quelque temps après il donna l'ordre de rebâtir Carthage et Corinthe. Et non-seulement il relevait les villes tombées, mais encore il admettait toutes les villes au droit de cité.

Voilà ce qu'on dit. C'est bien ; il les admit au droit de cité. J'admire cet acte de munificence ; mais où était donc la cité ? Oui, quand il n'y eut plus ni droit ni liberté à Rome, c'est-à-dire quand il n'y eut plus de cité, César ouvrit la porte à toutes les nations, il leur dit : Entrez ! vous aurez l'insigne honneur de faire nombre dans un troupeau.

Le peuple romain, décapité désormais et nourri à l'écuelle, sans pensée, sans vie propre, n'eut plus qu'à plonger dans la débauche. Mange, bête brute, et après cela vautre-toi ! César le permet, que dis-je ? il l'encourage. Il prendra tes plaisirs à ferme ; que veux-tu ? Les Vénus de tous les continents ? On te les apportera et on les déchargera pour ta consommation dans le quartier Suburra ; des spectacles ? On t'en donnera de plus délicieux que ton imagination dépravée n'en pourra rêver.

Le cirque est là, tout près du forum maintenant muet ; c'est une salle de spectacle à la taille d'un peuple : deux mille hommes peuvent y mourir commodément dans une journée. Les bêtes sont enfermées dans leur cage derrière une herse, les

« On interrogeait les morts du temps de Moïse.

» Or, on les interroge aujourd'hui.

» Donc le Spiritisme est vrai, puisqu'il n'est pas autre chose que la communication des vivants avec les morts. »

J'accepte le syllogisme, et j'arrive à la brèche que vous prétendez y faire.

Vous pourriez, dites-vous, me concéder, à la rigueur, que la majeure est exacte, c'est-à-dire admettre qu'on interrogeait les morts du temps de Moïse.

Les concessions, monsieur, ne m'ont jamais séduit; elles cachent trop souvent de petites perfidies contre lesquelles je me tiens en garde.

On interrogeait les morts du temps de Moïse.

Ce n'est pas une simple opinion que j'énonce, mais un fait que j'établis. Il faut l'admettre ou le nier carrément. Ce fait a trop d'importance dans l'histoire du Spiritisme, pour que je le laisse à l'état d'hypothèse ou de concession; et vous, catholique, vous en conviendrez, l'autorité sur laquelle je me fonde mérite qu'on la prenne en quelque considération.

Sentiriez-vous le besoin de rabaisser Moïse pour nous rabaisser? Je ne le souffrirai pas. Plaçons, une fois pour toutes, le législateur des Hébreux sur cette colqnne gigantesque que les siècles devraient respecter.

Sauvé par Dieu, Moïse sera bientôt la gloire de la cour de Pharaon. Jeune encore, il imposera aux Ethiopiens la terreur de sa bravoure et de son génie.

« Touché de l'affliction de ses frères d'Israël, il aimera mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que d'être heureux avec ceux qui s'en déclaraient les ennemis. » (Saint Paul.)

Seul, sans force matérielle, il doit faire la conquête de son peuple avant de marcher à la conquête de la liberté; et ce peuple, dont il a triomphé pour le sauver, il le dirige, pendant plus d'un demi-siècle, à travers tous les périls de la guerre, de l'idolâtrie et de l'inconstance.

S'il était permis de ne considérer Moïse que sous le rapport humain, il nous paraîtrait encore entouré de la quadruple auréole du guerrier, du législateur, de l'historien et du poète.

C'est de lui que Jean-Jacques disait: « La loi judaïque, toujours subsistante, annonce aujourd'hui le grand homme qui l'a dictée; et tandis que l'orgueilleuse philosophie et l'aveugle esprit de parti ne voient en lui qu'un heureux imposteur, le vrai politique admire, dans ses institutions, ce grand et puissant génie qui préside aux établissements durables. »

« Pour s'égayer avec Voltaire, aux dépens d'Ezéchiel ou de la Génèse, il faut réunir deux choses qui rendent cette gaieté assez triste: la plus profonde ignorance, et la frivolité la plus déplorable. »

Ces paroles, monsieur, sont de Benjamin Constant.

Pour Tacite, Moïse est un homme de science profonde, qui tira les Juifs de l'abaissement, et leur enseigna un Dieu unique.

Pline le naturaliste et Apulée font de Moïse un grand magicien.

Pour moi, monsieur, le buisson ardent, les foudres du Sinaï, les Tables de la loi, sont autre chose qu'une allégorie. Je vois dans Moïse l'esprit supérieur descendant des plus hautes sphères pour commander à la terre, l'inspiré, le mandataire de Dieu.

Voilà l'homme, voilà Moïse.

Et quand Moïse vient nous apprendre qu'on interrogeait les morts de son temps, je m'incline devant l'histoire et devant celui qui l'a faite.

Courons au sophisme, à la mineure de mon syllogisme.

« Or, on interroge les morts aujourd'hui. »

J'ai marché rapidement dans ma lettre à Caterinette. Je serai moins impatient avec vous, et je vous dirai : Un fait qui s'est produit dans l'humanité peut se reproduire.

Vous ne contesterez pas l'exactitude de cette proposition; et le syllogisme que vous critiquez deviendra parfait, si je l'énonce de la manière suivante:

On interrogeait les morts du temps de Moïse.

Or, il est *possible* qu'on les interroge aujourd'hui.

Donc le Spiritisme *peut* être vrai.

Quel pas immense, monsieur, nous venons de faire! et combien cette *possibilité* aurait dû nous protéger contre ceux qui, depuis si longtemps, nous jettent la pierre.

Mais le possible n'est pas le réel, le certain; et vous demandez, pour notre époque, des réalités, des certitudes.

Que les disciples de Spinosa, d'Egel, de Richter, de Strauss, que des hommes qui prétendent « faire Dieu par la science, » que les matérialistes, que les rationalistes, ainsi nommés, parce qu'ils ont, à les en croire, le monopole de la raison, exigent des miracles à volonté, ne voient dans le Christ qu'un sublime halluciné, se drappent enfin dans leur négation orgueilleuse..... J'en gémis en le comprenant.

Mais vous, monsieur, vous, un catholique.

Vous voulez donc que je traduise à votre barre des hommes que je combats sans cesser de les aimer, car ils sont mes frères.

Comme vous le dites, la question est assez grave pour qu'on y insiste.

Plus de trois mille ans se sont écoulés depuis Moïse... Eh bien! soit, franchissons les siècles.

« La science catholique admet, *sans aucun doute*, la possibilité d'un commerce des vivants avec les âmes des défunts. » (L'abbé de Preignan, docteur en théologie, 1864.)

Voilà pour la possibilité.

« Au point de vue de la conscience, l'évocation des *Esprits des morts* est un péché très grave et dont les suites peuvent être très pernicieuses, comme il arrive dans une infinité de cas. *Dieu, dans la loi donnée par Moïse en son nom, punissait de mort tous ceux qui évoquaient les morts pour les interroger, et apprendre d'eux des secrets ou des choses futures.* L'Eglise à sévi, pendant des siècles, avec la plus extrême rigueur, contre tous ceux qui s'abandonnaient à cette espèce de magie et à ces coupables pratiques. Son esprit n'a pas changé; elle pense encore ce qu'elle a enseigné par tous ses docteurs, pendant des siècles. » (Article, sans signature, inséré dans le journal catholique le *Rosier de Marie*, nº du 2 mai 1857.)

Voilà pour la certitude doctrinale.

« A ces causes, et l'Esprit saint invoqué, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

» Article 1er. La pratique du Spiritisme ou de l'*évocation des morts* est interdite à tous et à chacun, dans le diocèse d'Alger.

» Art. 2. Les confesseurs refuseront l'absolution à quiconque ne renoncerait pas à toute participation, soit comme médium, soit comme adepte, soit comme *simple témoin*, à des séances privées ou publiques, ou enfin à une opération quelconque de Spiritisme.

» Art. 3. Dans toutes les villes de l'Algérie, et dans toutes les paroisses rurales où le Spiritisme s'est introduit avec quelque éclat, MM. les curés liront publiquement cette lettre en chaire, le premier dimanche après sa réception. Partout ailleurs, on la communiquera en particulier, suivant les besoins.

» Donné à Alger, le 18 août 1863.

» Louis-Antoine-Augustin, évêque d'Alger.

» Par Mandement de Monseigneur : A. Ancelin, chanoine, secrétaire général. »

La pratique du Spiritisme ou *de l'évocation des morts*, etc.

Voilà pour la certitude épiscopale.

Ne l'oubliez pas, monsieur le catholique, je n'établis, en ce moment, que l'existence du fait; la question d'opportunité viendra plus tard. Mais le fait existe. Le théologien de Preignan, le docteur inconnu du *Rosier de Marie*, l'évêque d'Alger, tels sont mes soutiens, tels sont mes témoins.

Ces témoins, je dois les peser; voici ma balance :

L'écrivain anonyme du *Rosier de Marie* rappelle, dans un langage voilé mais transparent, les horreurs du moyen-âge, les fagots de la très sainte Inquisition, les Dominique, les Ximénès, les Torquemada, et, notez-le bien (c'est à peine si j'ai le courage de reproduire cette phrase) : *l'esprit de l'Eglise n'a pas changé*.

L'évêque d'Alger va plus loin : « Les confesseurs refuseront l'absolution à quiconque, etc. »

---

bêtes humaines d'un côté, les panthères de l'autre; dans un moment le belluaire va donner le signal.

Un voile de pourpre couvre l'arène pour écarter le soleil de la tête de ce peuple délicat, qui aime à jouir au frais; les chastes vestales ont pris place au premier rang; le spectacle commence; les gladiateurs entrent les premiers dans l'arène; ils défilent en silence devant la loge du maître en baissant la tête : Porte-toi bien, César, nous allons mourir! Portez-vous bien vous-mêmes! répond l'empereur imbécile, qui va peut-être aussi mourir demain, entre deux portes, de la main d'un de ces gladiateurs.

Ils combattent vaillamment sous les yeux du maître qui rit ou qui bâille; les vaincus tombent avec grâce, et les vainqueurs vont laver leurs mains à la *meta sudans*. Pendant les entr'actes, les malades entrent dans l'arène pour tremper leurs plaies aux plaies chaudes des mourants; après le départ des infirmes, les garçons de spectacle achèvent les blessés à coup de marteau.

On lâche ensuite les lions, puis les hommes, la herse disparaît dans sa rainure; une plaque rougie au feu roule du fond de la loge sur les esclaves et les chasse en bloc dans l'arène.

Là, comme au fond d'une cuve, toutes les races, toutes les curiosités de races : l'Éthiopie, l'Arabie, la Scythie, la peau noire, la peau cuivrée, la peau blanche, pêle-mêle avec toutes les bêtes fauves, toutes les bêtes monstrueuses de la création : l'ours, l'éléphant, le rhinocéros, les crocodiles, luttaient, hurlaient, criaient et mouraient. Toutes les veines ouvertes coulaient à la fois, comme des fontaines, sous des pluies de bouquets, au milieu des applaudissements de la foule et des jeux d'éventail de l'impératrice.

Une odeur de sang flottait dans l'air, et le peuple respirait cette vapeur avec une sorte de piété, ainsi que le prêtre savoure le parfum du sacrifice; on eût dit que Rome broyait et pétrissait ensemble toute chair vivante, comme la grappe, pour chercher tragiquement, dans cette chimie palpitante, l'unité de substance de l'univers.

C'est une loi du monde que l'homme reproduise son genre de vie dans l'acte du sacrifice. Lorsqu'il vivait à l'état pasteur, il immolait une tête de troupeau, lorsqu'il entra dans l'état agricole, il posa sur l'autel le pain sans levain; lorsque Rome eut fondu par le fer et par le sang toutes les races entre elles, elle éprouva le besoin de célébrer, par une commémoration perpétuelle, cette vendange sanglante de l'humanité. Le cirque, voilà le temple de Rome; le meurtre, voilà son culte sous le règne de César; il n'y avait plus qu'à faire César dieu : on le fit dieu.

Et cependant, malgré la vertu mystérieuse du sacrifice, malgré la fumée de la graisse qui montait du cirque vers la déesse Roma, le peuple-roi portait au fond du cœur je ne sais quelle funèbre angoisse. Il avait beau écrire son ubiquité, son universalité, gagner quelque nouvelle victoire sur une peuplade et faire patrouille sur toute la terre, il entendait retentir çà et là les sourdes explosions d'un prochain cataclysme, il sentait continuellement le monde échapper à son étreinte; il roula mélancoliquement dans son esprit ce paradoxe d'histoire qui préparait la dissolution par l'unité; il entrevit pour la première fois la faiblesse de la victoire.

Il n'avait pu encore entrer assez avant, par l'étude du passé, dans la loi de l'homme, pour savoir que toute civilisation n'est que la prophétie d'une autre civilisation, toute période la préparation d'une autre, et que, cette période une fois épuisée, la civilisation doit mourir, à Rome comme à Babylone, sur une litière de débauche.

Aussi, de temps à autre, Rome soulevait au milieu de ses ivresses et de ses luxures de sang sa tête chargée de la couronne à moitié effeuillée du festin, pour jeter un regard de tristesse à l'horizon. La tristesse est la sibyle des nations; lorsque l'humanité porte la main à son flanc avec un cri de douleur, le nouveau-né d'un monde va paraître.

Un instinct précurseur d'un renouvellement courut sur tous les vents. L'air était plein de prophéties. Athènes éleva un temple aux dieux inconnus. Les peuples, dans l'attente, retournèrent la tête vers l'Orient, comme si quelque chose devait venir de ce côté. Un jour, une voix sortit de la mer, qui criait : Le dieu Pan est mort! Le paganisme entendit cette voix et frémit d'un vague pressentiment.

Le monde romain n'avait connu que l'unité purement extérieure, mécanique, géographique, de langue, d'administration, de territoire, de voirie; il n'avait pu atteindre à la véritable unité, à l'unité d'esprit; il avait battu l'aire de l'idée, mais l'aire attendait la gerbe.

La force enrégimente, l'idée seule associe; le monde romain, désormais frappé d'impuissance, sentait en lui un vide morne qu'une croyance seule pouvait remplir; les flots le disaient, les oracles le disaient, David avait parlé aussi bien que la Sibylle. Le dieu Pan est mort! Qui va le remplacer? l'humanité va-t-elle mourir, la coupe à la main, pendant que Tibère, flétri par le despotisme autant que par l'âge, cherche je ne sais quoi d'horrible au fond d'une caverne de Capri?

(*Revue nouvelle.*) EUJÈNE PELLETAN.

On tuait les corps autrefois, il tue l'âme!

Son Mandement, que j'ai sous les yeux, est émaillé de réflexions qui ne manquent pas de saveur.

« Nous hésitions, dit-il, à révéler cette *honte nouvelle* ajoutée à tant de misères exploitées avec une amère ironie par les ennemis de notre chère et noble Algérie. »

» Les pratiques spirites sont des scandales d'imagination qui meurent presque toujours de leur propre honte.

» Il ne sera pas inutile d'ajouter, monsieur le curé, que la paix des familles est gravement troublée par la pratique du Spiritisme; qu'un grand nombre de têtes y ont déjà perdu le sens, et que les maisons d'aliénés d'Amérique, d'Angleterre et de France, regorgent, dès à présent, de ses trop nombreuses victimes; de telle sorte que si le Spiritisme propageait ses conquêtes, il faudrait changer le nom de petites-maisons en celui de de grandes-maisons. Magnifique et suprême résultat le plus certain et le plus net de cette incroyable superstition. »

Le Mandement récent du nouvel évêque de Barcelone réclame sa part de soleil : « Le Spiritisme, l'évocation des Esprits invisibles qui reposent dans le lieu de leur destinée *placée au delà de la tombe*, est un *cadavre infect*.

» C'est une religion qui, renouvelant les égarements et les aberrations du paganisme, menace de conduire la société, avide de merveilleux, à la folie, à l'extravagance *et au cynisme le plus immonde.* »

C'est assez, monsieur, c'en est trop. Je ne relève pas ces énormités pour user de représailles; la morale évangélique me le défend.

Mais j'ai dû établir que la vérité, que l'aveu forcé de mon affirmation sortait de la bouche ne nos ennemis les plus intrépides.

« Ce que l'Encyclique condamne surtout, c'est la négation de l'ordre surnaturel, » disait au Sénat Son Eminence le cardinal Donnet, le vendredi 10 mars 1865.

Spirite, le cardinal Donnet aurait dit : « Ce que l'Encyclique condamne surtout, c'est la négation d'une loi naturelle dont le Spiritisme donne la clef. »

Cette clef ne sera plus le privilége d'une caste, nous la livrons à tous les hommes de bonne volonté; et c'est là notre plus grand crime.

Oui : les morts sont en commerce avec les vivants.

Sans forfanterie, mais sans crainte, l'histoire en main, je défends à un théologien, — quel qu'il soit, — d'oser affirmer le contraire.

Des témoignages... Pourquoi donc mépriser les nôtres?

Nous ne sommes pas des superbes; humbles travailleurs, nous demandons à Dieu moins l'éclat de l'intelligence que le droit de semer des idées utiles. Et quand notre ambition se borne à certifier des faits *actuels*, des faits *personnels*, des faits mille et mille fois constatés, Messeigneurs! ne l'oubliez pas, notre probité vaut la vôtre.

Des témoignages! voyez notre drapeau. Ses couleurs sont immaculées; il a pour devise : *Immortalité de l'âme, charité, amour, fraternité universelle, sollicitude pour le pauvre, progrès, liberté.*

D'un bond, il s'élance d'un monde à l'autre. Il parcourt, rapide comme la foudre, l'ancien continent, les palais comme les chaumières. Il est porté par des millions de soldats. Paris, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Marseille, Anvers, Londres, Turin, Bologne, Sétif, Constantinople l'ont confié à des généraux habiles et dévoués.

Devant ce drapeau, les minarets comme les basiliques s'inclinent.

Qu'on l'outrage, qu'on le déchire... sous la protection du Seigneur, il imposera la victoire à chacune de ses blessures.

MATHURIN.

FAITS DIVERS

Quelqu'un ayant appris notre projet de modifier le titre du *Médium*, n'a pas craint d'avancer que nous allions, sans aucun doute, substituer la croix d'or à la croix de bois...

Erreur!

Nous restons fidèles à la croix de bois et à notre foi dans sa victoire.

∴

— Je veux bien revenir avec mon mari, disait une jeune femme repentante à M. le procureur impérial de notre ville, mais nous n'avons pas de lit.

— Adressez vous au Père Antoine, répondit l'honorable magistrat, vous aurez bientôt une couche...

Le Père Antoine, qui n'a pas de couche pour lui, sait, en effet, en procurer à ceux qui n'en ont pas.

On raconte de ce saint personnage des choses d'une charité inouïe. C'est qu'il a le grain de foi qui transporte les montagnes.

∴

Les vrais croyants.

Les vrais croyants sont des hommes qui veulent ressusciter les origines du christianisme; c'est du moins ce qu'ils prétendent faire.

Plusieurs de ces croyants ont dû comparaître devant un tribunal correctionnel de la Seine, pour avoir fait des réunions et des exercices contraires à la loi.

A cette question qui est adressée à l'un d'eux par le président : Que faut-il faire pour être initié à vos pratiques...

— Il faut être sans péché, répond l'accusé avec une dignité pleine de noblesse...

Ceci nous porte à dire que la société des vrais croyants doit compter fort peu d'initiés... en même temps qu'elle n'a guère compris sa mission chrétienne...

Hé quoi! lorsque le Christ est venu pour les pécheurs, afin de nous rallier tous à ses principes divins, eux, au contraire, ne viennent que pour les justes, et ils auraient la prétention de rétablir dans toute sa vertu primitive le règne du Christ?

Absolvez, absolvez, ce n'est qu'à ce prix que vous serez dans l'esprit du Maître et de sa doctrine.

VARIÉTÉS

L'ABBÉ FOURNIÉ

(Suite et fin.)

Toutes les citations précédentes, nous les avons extraites de la première partie de son traité; mais il n'a pas fait paraître la seconde, et nous le regrettons avec M. Matter. (*Les Mystiques*, p. 47 et 48.)

Voici maintenant un extrait de ses correspondances intimes sur les missionnaires de Dieu et sur les bons effets qui résultaient, au XVIIIe siècle, de leurs enseignements oraux et écrits. On appelait alors des *mystiques*, ceux qui étaient les précurseurs de notre école, c'est-à-dire ceux qui croyaient à la possibilité comme à la réalité des communications du monde terrestre avec le monde spirituel.

On verra que la qualification de notre auteur est vraie, lorsqu'il dit que Swedenborg a eu affaire à de bons et à de mauvais Esprits; elle est, en tout cas, bien supérieure à celle des Mirville, Desmousseaux, Pailloux et autres adversaires cléricaux qui soutiennent la nature exclusivement démoniaque des manifestations : l'abbé Fournié, par sa prudence et sa modération, a entièrement anticipé sur ce qu'ont dit de nos jours les chefs de notre école; son bon sens doit encore nous servir de guide. Nous citons :

« Dieu a bien voulu, dit-il, envoyer de temps à autre et jusqu'à ce jour des hommes extraordinaires et que nous dénommons les mystiques, du nombre desquels sont ceux dont j'ai déjà parlé, savoir : Jacob Boëhm, madame Guyon et Swedenborg, qui ont aussi fait des conversions innombrables parmi les perdus d'entre nous. Je puis dire avec vérité que dans mon émigration et sans remonter plus haut, j'ai vu, en Suisse et ici à Londres, quantité de personnes converties par les écrits de ces mystiques, qui ne sont tant décriés qu'à cause qu'on ne les lit pas attentivement et chrétiennement, mais seulement par un esprit de curiosité, et dans la vue de les tourner en ridicule. Et parmi ces personnes, il y en a qu'on a toujours reconnues pour être versées dans les sciences humaines, qui m'ont dit que jusque-là, elles n'avaient jamais pensé qu'il y eût un Dieu, conséquemment d'autre vie que la vie actuelle.

» J'ajoute, avec la même vérité, qu'ayant entendu lire de temps à autre quelques petites parties des écrits de Jacob Boëhm, tout ce qui en est ainsi venu à ma connaissance, m'a paru extraordinairement profond dans les voies de Dieu, bon en soi, mais abstrait pour des commençants. Et malheureusement il arrive qu'on se croit souvent avancé dans la carrière quand on commence à peine. Les extraits raisonnés de William Law sont un peu plus clairs, à ce que m'ont dit des personnes déjà converties dans l'âme, lesquelles m'ont de plus assuré qu'elles avaient retiré un grand profit spirituel des ouvrages de M. Law. Le peu que j'ai lu de ceux de madame Guyon, à la sollicitation d'un de ses enfants spirituels, m'a semblé écrit par l'esprit de Jésus-Christ et très bon pour toutes les personnes de tous les rangs et de tous les états.

» Enfin, d'après ce qu'on m'a lu et rapporté des ouvrages de Swedenborg, je pense, et ma propre expérience me persuade, qu'il a réellement vu et qu'on lui a réellement dit, dans le monde des Esprits, tout ce qu'il assure y avoir vu et entendu. Mais il parait avoir reçu des hommes corporellement morts, soit mauvais, soit bons, ainsi que des bons et mauvais anges, tout ce qu'il rapporte d'après eux, et sans en avoir assez fait le discernement. On peut donc croire que Swedenborg a été parmi ces Esprits, qu'il les a vus et qu'il a conversé familièrement avec eux : Dieu le permettant ainsi pour qu'il fût à même de nous instruire en écrivant leur histoire physique et morale, pour nous détacher, par ce moyen, des pensées matérielles et terrestres, où nous avons indignement ravalé nos esprits et nos affections, et pour nous rappeler ainsi peu à peu aux idées spirituelles seules dignes d'occuper notre être spirituel de vie éternelle.

» Or, nous devons avoir d'autant moins de peine à concevoir que Swedenborg a été réellement parmi les Esprits bons et mauvais, et qu'il a rapporté ce qu'il a entendu en conversant avec eux, que c'est exactement de la même manière que nous serions entre nous, si tout d'un coup *Dieu venait à nous décorporiser entièrement.* C'est-à-dire qu'étant ainsi décorporisés, nous concevons qu'étant des êtres de vie éternelle, nous pourrions continuer à nous voir les uns les autres, et à parler des vérités éternelles et divines comme chacun de nous les regarde, les croit, les voit et en parle actuellement. »

(*Vérité.*)

UN INCRÉDULE

M. R... est ouvrier charpentier, spirite sincère et dévoué, et de plus médium écrivain et dessinateur; il ne perd aucune occasion de faire pénétrer dans le cœur de ses camarades la foi en l'immortalité de l'âme que lui a donné le Spiritisme.

Il y a quelques jours, il dessinait en présence d'un de ses amis. Celui-ci, étonné de le voir dessiner à rebours, lui dit : Mais que fais-tu donc là? Ne pourrais-tu t'y prendre autrement?

Mon ami, lui répondit-il, je dessine comme il plaît aux Esprits de me faire dessiner.

Ah! par exemple, répartit l'ami incrédule, tu me fais rire! Un Esprit, dis-tu, te faire dessiner? Tu fais donc partie, toi aussi, de ces fous, de ces charlatans qui prétendent communiquer avec les morts?

Libre à toi, mon ami, répondit l'ouvrier médium, de nous traiter de fous et de charlatans, quant à moi, je suis convaincu de la réalité des phénomènes, et je trouve dans cette conviction une consolation bien douce, en ce qu'elle me prouve que ceux qui nous ont quittés ne sont point des absents, comme l'a dit Victor Hugo, mais bien des invisibles ne nous quittant point et veillant constamment sur les êtres chéris qu'ils ont laissés sur la terre.

Bah! bah! ricana l'incrédule, tout cela n'est qu'un rêve de votre imagination malade. Tiens! si l'Esprit de ma grand'mère vient te faire écrire le jour de sa mort, je vous traiterai *peut-être* avec moins de rigueur, *peut-être* même croirai-je qu'il y a quelque chose dans votre Spiritisme.

L'ouvrier, après s'être recueilli un instant et avoir adressé une fervente prière à Dieu pour lui demander de permettre à l'Esprit en question de se communiquer, afin de convaincre l'incrédule, prit un crayon et écrivit médianimiquement :

« Je suis morte *le* 25 *mai* 1855. »

A cette réponse, l'anti-spirite jette sur le médium un regard scrutateur et lui dit : — Tu le savais!...

Et après un moment de réflexion : — Demande-lui dans quelles circonstances elle est morte.

L'Esprit répond :

« En allant de ma chambre dans celle de ma fille, j'ai été frappée d'apoplexie et l'on m'a trouvée étendue sur le plancher à côté d'une chaise que j'avais renversée en tombant, et à laquelle j'avais essayé de me retenir. »

Et, après cette réponse, le médium dessina une chambre qui représentait exactement celle où est morte la personne qu'on venait d'évoquer.

Et l'incrédule de s'écrier : « — Tu es allé à M***, on t'a dit le jour de la mort de ma grand'mère et l'on t'a montré la chambre où elle est morte; cela ne peut pas être autrement. »

Mêlez-vous donc ensuite de convaincre ceux qui ne veulent pas être convaincus! (*Revue spirite.*)

LE CIRON

FABLE

Par M. DOMBRE, de Marmande.

Un Ciron buttinait sur un pied de bruyère,
Dont une brise printannière
Faisait, sous ses baisers, épanouir les fleurs,
Quand une goutte de rosée,
Devant lui suspendue, arrondie, irisée,
Perle se diaprant des plus vives couleurs,
Charme ses yeux, l'arrête en sa marche, et l'étonne:
Qu'est ceci? Regardons de près.....
Et le voilà qui cherche à connaître et raisonne:
C'est transparent.., c'est pur.., c'est mobile.., c'est frais!
L'utilité, je crois, en est bien évidente:
Réjouir le Ciron et raviver la plante.
Quant à l'essence, il faut, pour la déterminer
Un examen sérieux de la chose;
L'analyse conduit de l'effet à la cause:
Hâtons-nous donc d'examiner.
Et le Ciron va, vient, monte, descend, tournoie,
Sans trop oser toucher au globule mouvant;
Il s'y pose enfin..... et se noie.....
Heureusement pour lui qu'un petit coup de vent,
En détachant la gouttelette,
L'emporte au loin sans effort, et le jette
Sur l'aride bord de la mer.
Là que voit-il? une surface immense,
Pleine de mouvement, d'azur, de transparence,
De feux, dont le soleil, qui dans le ciel s'élance,
Illumine le flot amer.
Demeure-t-il frappé du tableau grandiose?
Du tout : rien plus ne le surprend;
Ce qu'il a vu petit, il le conçoit plus grand;
Pour lui c'est une goutte immense! Il se propose
D'en mesurer la profondeur,
L'étendue, et peut-être avec plus de bonheur,
Va-t-il s'en expliquer et le but et la cause.
. . . .
Gouttelette des cieux, la science, en vos mains,
Confond tous vos calculs. Cirons, savants humains,
Vous y noyez votre pensée;
Et votre orgueil, à l'immpuissance uni,
Oserait prononcer, en sa fougue insensée,
Sur l'océan de l'infini?

REVUE ARTISTIQUE

Cette semaine a été fertile, pour les habitués du théâtre de la rue Lapeyrouse, en charmantes et agréables soirées.

Et d'abord nos sincères compliments à Mme Josse, qui a voulu nous prouver, d'éclatante façon, que si elle savait dérider la figure sérieusement rembrunie, elle pouvait à son gré aller remuer la sensibilité, cette corde qui vibre dans le cœur de chacun sous des replis plus ou moins cachés.

Les *Princesses de la Rampe*, en effet, lui ont fourni le rôle de Suzanne, qu'elle joue avec une adorable vérité. Cette position bizarrement interlope, où le rire amer se mêle aux sanglots déchirants du désespoir, insurmontable d'ailleurs pour la médiocrité, a été rendue magistralement. Elle a trouvé ces élans d'un pathétique poignant qui vous font frissonner sous les chaudes et magnétiques effluves d'une douleur navrante.

Tout semble avoir été réuni, du reste, par les auteurs de ce modèle du genre, pour mettre au creuset d'une terrible épreuve les exquises interprétations dont se compose le bagage obligé d'une comédienne émérite.

∴

Nous avons suivi aussi avec intérêt les premiers pas encore chancelants d'un jeune élève de notre Conservatoire.

Nous étions vraiment bien loin de nous attendre de trouver dans un début les perfections d'une expérience habilement employée. Nous ne vous dirons point que la désinvolture, que la diction de l'artiste ne se soient pas imprégnées de l'émotion, compagne inséparable de tout commencement, mais il y avait avec cela une telle finesse d'expression dans sa physionomie, une telle grâce, une telle richesse de gestes simples et accorts que nous regarderions comme d'un incontestable mauvais goût de ne pas signaler un succès plein et entier.

Sans crainte donc d'être accusé de partialité, nous prenons sur nous de dire à M. Mercié : Courage! et qui sait.... peut-être dans peu de temps nous aurons la joie de relater les périodes ascendantes d'un beau talent.

∴

Le *Gendre de M. Poirier* a été, comme l'on dit généralement, enlevé; Mlle Labaume a su y garder, sans exagération, les bornes d'une délicate noblesse et les sentiments d'une âme sublime.

∴

M. Montcavrel s'est maintenu à sa hauteur ordinaire et nous a laissé sous l'impression d'une admiration profonde dans le *Pont cassé*, gracieux vaudeville, pétillant de l'esprit le plus joyeux, des réparties les mieux trouvées, écrin de pierres précieuses que font incessamment reluire et miroiter les personnages qui sont en scène.

∴

Nous avons eu à applaudir, cette semaine, chez MM. Casuani, plusieurs nouveaux exercices que nous sommes bien embarrassés de décrire. On ne dépeint pas, on ne tente pas de dépeindre ces excès inouïs d'audace, ces effroyables tours de force et d'équilibre qui sont le comble des violences de l'art gymnastique. Nous ne pouvons pas, avec des mots, donner au lecteur une idée quelconque des miracles acrobatiques qui s'accomplissent tous les soirs au Cirque Romain; c'est comme si nous voulions analyser un tourbillon éperdu lancé dans la nuit.

Néanmoins, il incombe à notre tâche de chroniqueur de mentionner le travail hardi de la jeune Clotilde, si superbement brave, si impassible sur ses deux ardents poneys. Oh! c'est une chose émouvante de voir cette délicate enfant, jolie comme ces figures de rêve que Michel Ange arrachait du marbre, résister avec un calme robuste à tous les bondissements irréguliers de ses deux petits coursiers parallèles.

Le début de don Carlos, le célèbre tambour basque, a également produit une impression vive sur les spectateurs : cet homme est comme l'éclair enflammé, comme du vif argent.

L'intrépide Wilson a toujours le privilége, par ses manœuvres étourdissantes, de glacer le sang dans les veines. Il exécute maintenant sa voltigé échevelée avec des paniers aux pieds : c'est délirant de bravoure.

Nos félicitations sincères à M. Clown, l'amusant directeur des exercices savants de Néro et Bijou, les chiens dressés.

Bien d'autres nouveautés sont passées sous nos yeux : Sataniella, le Saut de la barrique, la Colonne humaine, le Tremplin vivant, etc., etc.

Nous chercherions en vain au fond de notre encrier des couleurs assez chaudes pour les peindre sans empâtement, dans leur grandeur épique. Nous nous bornons donc à en constater l'éclatant succès. X.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT
(en feuilleton)
LES VISIONS DU SIRE DE CROVEN
Par M. de X...

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.

Année 1865. — N° 2. 1er Année. Prix du Numéro : 15 centimes. Samedi 1er Avril.

ABONNEMENTS

TOULOUSE ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.
Un an . . . . 8 fr.
Six mois . . . . 4 fr. 50
DÉPARTEMENTS NON LIMITROPHES.
Un an . . . . 9 fr.
Six mois . . . . 5 fr.
ÉTRANGER.
Selon les droits de poste.

ON S'ABONNE
A TOULOUSE
Au Bureau de l'Imprimerie, rue de la Pomme, 34 et au Bureau de la Rédaction, rue Rivals, 8.
Bureau à Paris, boulevard Saint-Germain, 68.

DÉPOT
Chez les principaux Libraires de Toulouse.

Vous vaincrez par ce signe. ✝ Votre victoire, c'est votre foi.

LE MÉDIUM

JOURNAL SPIRITE

SCIENTIFIQUE - LITTÉRAIRE - ARTISTIQUE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront rigoureusement refusés.

Rédacteur en chef : F. MAURICE.
Rédacteur-Gérant : F. SABLIER.
Président du groupe spirite : C. S., médecin.

Toulouse, le 1er Avril 1865.

Quiconque croit avoir en soi autre chose que la matière est considéré comme Spiritualiste.

Quiconque croit à la communication des Esprits avec le monde visible est appelé Spirite.

D'où l'on comprendra sans peine que le Spiritisme a pour base les relations du monde matériel avec les Esprits ou êtres du monde invisible.

Le Spiritisme ainsi n'est pas plus nouveau que le Spiritualisme, parce que s'il y a eu toujours des croyants à l'immatérialité de l'âme, il y a eu toujours des croyants à la manifestation réelle ou possible des Esprits.

L'histoire est là présentant les affirmations de cette foi à travers tous les âges.

Quel est la raison de cet état de choses, si ce n'est Dieu, dont les éternelles lois touchent à tout par leurs conséquences mystérieuses, proposées sans retour à la pénétration de l'intelligence humaine, qu'elles investissent de toutes parts dans ses voies?

L'homme ayant été fait pour Dieu, il était nécessaire qu'il fût invinciblement placé, de près ou de loin, sous l'empire de ses destinées; il était nécessaire qu'il entendit une voix lui dire sans cesse : Marche, jusqu'à ce que la lumière luise pour toi dans les ténèbres.

Que conclure cependant des faits patents et lumineux qui se produisent aujourd'hui, partout, dans le monde, en dehors du cercle habituel de nos observations?

Il y en a qui disent : C'est un pas en avant dans le domaine de l'inconnu, en faveur de la science.

Il y en a qui disent : C'est l'aurore d'une nouvelle ère pour la liberté et la religion des peuples.

Et il y en a qui disent : C'est l'antéchrist venant régner au sein de l'univers.

Qui sait? Pour nous, nous croyons, dans toute la simplicité de notre cœur, que Dieu a des desseins sur le monde. Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir déjà dire, et nous croyons pouvoir répéter encore que la question des Esprits est une question sérieuse, à cause des proportions qu'elle prend partout de nos jours, et à cause des incertitudes de l'avenir.

F. MAURICE.

Toulouse, le 29 mars 1865.

A MONSIEUR MATHURIN

MONSIEUR,

Les morts reviennent, les morts parlent aux vivants; cela prouve, sans doute, que nous vivons encore au delà du tombeau. Si ceux qui ne sont plus de ce monde avaient cessé d'exister, en effet, ils ne se communiqueraient pas à nous.

Voilà, monsieur, ce que vous prétendez; c'est bien. Mais vous n'avez point prouvé que ce qui était défendu du temps de Moïse, c'est-à-dire l'évocation des morts, né le serait pas aujourd'hui; c'est mal.

Il est vrai que Caterinette étant en deuil depuis la mort de l'*Etincelle*, vous avez peut-être cru devoir garder vos arguments, comme si Caterinette était tout pour vous, et qu'il n'y eût pas un public à édifier.

A votre aise.

Evoquez donc, évoquez encore. Mais en supposant déjà que vos pratiques ne seraient pas un mal aujourd'hui, comme du temps du législateur d'Israël, que pouvez-vous conclure de la réalité des manifestations, en dehors de l'existence de nos âmes après le trépas?

Il y a des Esprits bons et des Esprits mauvais, disent les maîtres en Spiritisme. Ces Esprits, les uns et les autres se communiquent également, et dans des conditions telles, que les Esprits des ténèbres ressemblent si bien aux Esprits de lumière, qu'il est, en quelque sorte, impossible de les reconnaître, à moins que l'évocateur n'ait des yeux de marchand de diamants, pour distinguer la vraie pierre de la fausse. (Allan Kardec.)

Vous conviendrez, monsieur, que tout le monde ne peut pas être lapidaire.

Il est vrai que si vous ne voyez pas clair, le maître vous apprend qu'il est là pour faire luire le jour dans la nuit.

C'est beaucoup, monsieur, d'avoir le maître. Mais qui a dit que ce maître ne se tromperait pas lui-même, en pareille matière, et jouirait de l'infaillibilité à laquelle il prétend?

Je comprends que lorsqu'il s'agit d'une pierre plus ou moins précieuse, on puisse s'en référer à un tiers, muni d'un critérium, d'ailleurs, pour en connaître le prix.

Mais, dans ce domaine de l'inconnu, et d'où néanmoins toutes nos destinées dépendent, comprenez-vous qu'il soit prudent et sage de s'en rapporter à un maître dépourvu de toute autorité, si ce n'est de celle qu'il s'arroge, à je ne sais quel titre?

FEUILLETON

LES VISIONS DU SIRE DE CROVEN

C'était le soir. Un soleil du mois de juillet rougissait de ses dernières ardeurs les plaines de V... et mis en fuite par la nuit, se cachait éclatant dans son disque derrière une colline qui accidente un des côtés de cette gracieuse petite ville. Le sommet de cette hauteur, où l'on parvenait par une assez rude montée, était dominée par un fier château massif et imposant dont les magnifiques ruines attestent encore de nos jours de sa splendeur passée. C'était, à cette époque, l'habitation du puissant seigneur de Pons, représentant d'une des grandes maisons de France. A cet instant précis de lutte qui a lieu entre la nuit et le jour, un cavalier monté sur un magnifique palefroi gravissait la route sinueuse qui devait l'amener en face du pont-levis de la demeure féodale. Absorbé par ses pensées, il laissait indifféremment les rênes exécuter sur le col de sa monture ce mouvement incessant de va et vient imprimé par le balancement de tête de tout cheval allant au pas.

Si le lecteur veut bien le permettre, nous profiterons des réflexions de notre homme pour l'examiner à notre aise.

C'était une mâle figure encadrée par la mentonnière d'un casque resplendissant; une épaisse moustache noire et lisse se dessinait fièrement sur ses lèvres, ses cheveux épars sur les tempes et collés par la sueur, semblaient rudes et chenus, le teint cuivré et hâlé de son visage, les méplats vigoureusement accentués de son nez en griffe, ses yeux ronds et perçants, ses sourcils rapprochés, donnaient à l'ensemble de sa physionomie quelque chose de dur et de repoussant. Une armure gigantesque, qui emprisonnait son corps, décèlait une constitution athlétique. Tout justifiait chez lui les regards craintifs et les saluts respectueux des rares paysans qui, au retour des champs, regagnaient leur chaumière.

Le chemin que parcourait ce fier gentilhomme était d'abord encaissé et sombre, mais à mi-côte se trouvait un entablement qui permettait d'étendre la vue sur le riche et dioramique paysage qui se déroulait au loin. Si peu accessible que parut être le voyageur au beau spectacle de la nature, il ne put néanmoins s'empêcher, par un mouvement machinal, de peser sur le mors de sa monture qui, se conformant passivement à la volonté muette de son maître, resta immobile et se mit en devoir de ronger les pousses vivaces d'un arbre voisin. Le cavalier passa ainsi quelques instants en contemplation muette puis, tout à coup, ses talons armés d'énormes éperons effleurèrent les flancs de la bête qui fit un bond prodigieux.

En ce moment une voix vibrante partant derrière lui s'exclama:

— Pardieu, messire, le diable lui-même aurait peine à vous joindre. Et une ombre parut soudain, comme surgie de terre, et s'approcha du cavalier.

Le nouveau venu était un homme grêle, pauvrement accoutré. Sa figure de fouine, d'une glabréité complète, inspirait un insurmontable dégoût et son œil profond avait des reflets métalliques qui donnaient froid jusques dans la moëlle des os; ses traits tirés et avachis portaient le stigmate du vice invétéré et de la dégradation honteuse. Ses moindres mouvements avaient quelque chose de félin qui causait l'impression glaciale de l'enlacement du reptile et les coins de sa bouche dévastée par les labourés de deux longues plissures qui semblaient comme un excès, étaient rictus farouche. On sentait que la haine de cet homme devait se conserver terrible, implacable, et que sa vengeance s'assouvissait avec tous les effroyables raffinements cruauté monstrueuse.

— Il paraîtrait continua-t-il, en posant sa main gantée sur la cuisse du gentilhomme, il paraîtrait que nous nous dirigeons vers le château, — et n'obtenant pas de réponse, — est-ce que je me trompe, sire de Croven, ajouta-t-il en haussant la voix?

Après avoir abaissé vers son interlocuteur un long regard d'interrogation, celui que nous avons entendu nommer le sire de Croven, et que nous appellerons ainsi désormais, répondit sur un ton d'une modulation gutturale et étrange :

— J'y vais effectivement, mon brave Fresnes, mais pourquoi cette question?

— Oh pour rien, messire, j'ai vu la tête de votre monture

C'est curieux, monsieur, c'est très curieux, qu'après avoir contrôlé sans titre, sans mission, les communications qui viennent des Esprits dont on ingore la nature et les fins, un homme vienne dire au monde : Voici votre affaire... plus de dogmes, plus rien que la réincarnation.

Heureusement que beaucoup d'Esprits évoqués ne creusent pas ce puits de l'abîme à l'intelligence humaine, et que bien des Spirites, dit-on, s'en tiennent à ces derniers. Qui a raison des uns ou des autres?

Dites-le-moi, monsieur Mathurin, dites-le-moi, je vous en prie, car dès le moment que je vous trouve sans critérium et sans autorité indiscutable, je ne puis croire que les morts soient les maîtres de la vie, autrement que pour nous exhorter à bien faire dans l'espérance de l'immortalité, ce qui est déjà beaucoup.

Je me résume en deux mots : Si vous avez l'autorité du fait, vous n'avez ni celle du dogme (car vous faites du dogme, tout en disant : plus de dogme), et ni l'autorité de la doctrine.

Je vous accorde cependant celle qui dit : *Sic volo, sic jubeo, sic pro ratione voluntas...*

Mais, de celle-là, je ne puis m'en contenter. C'est pourquoi je viens vous prier de m'en fournir une autre, si vous voulez faire de moi un prosélyte...

Dans cet espoir, recevez, monsieur, etc.

Un Catholique.

CONFÉRENCE

SUR LA TRANSMIGRATION DES CORPS

Par M. FÉLIX HÉMENT

Directeur des Cours du quai Malaquais, Paris.

Une foule compacte et empressée assistait, dimanche dernier, à cette causerie philosophique et scientifique, dont le sujet mystérieux excitait une vive curiosité.

A quel point de vue l'éminent professeur allait-il traiter de la transmigration des corps ? Qu'entendait-il par ce mot ? Peut-être renfermait-il des aperçus nouveaux sur la transformation des espèces, sur l'échelle ascendante et progressive des êtres dans les trois règnes ; des données savantes sur la fusion et la complication successive des formes, s'élevant par degrés et par transitions habiles, jusqu'à leur synthèse sublime qui est l'homme.

Voilà du moins ce que personnellement j'espérais.

A une heure précise, dans la grande salle de l'ancienne Bourse, au Palais des Arts, et au milieu d'un sympathique silence, a paru M. Hément. Son attitude modeste, sa diction heureuse, abondante, claire et facile, lui ont immédiatement gagné les suffrages.

Il a débuté par une ingénieuse comparaison entre le diamant brut, auquel la taille donne sa valeur, et qui ne peut être poli que par sa propre poussière, et l'intelligence humaine qui, inculte, n'est rien : c'est l'éducation qui lui donne ses mille facettes, et qui la polit au frottement des autres intelligences. M. Hément est un des lapidaires. Il est un des pionniers qui viennent saper la citadelle de l'ignorance, non moins déplacée de nos jours que cette citadelle de pierre que la confiance de l'Empereur en l'amour des Lyonnais vient renverser aussi. L'orateur se félicite de l'heureuse circonstance qui lui permet de faire ce rapprochement. Ces paroles chaleureuses lui ont valu de légitimes applaudissements. « Jetez les fusils, s'écrie-t-il : c'est l'arme du moyen-âge et des temps de barbarie. Prenez les livres et du même coup vous vous assurerez la santé morale et la santé physique. »

Après ce préambule, l'orateur, avant d'expliquer les transmigrations des corps, croit devoir dire quelques mots sur la transmigration des âmes dont on a tant parlé dans ces derniers temps. M. Hément entrait donc ici en plein Spiritisme, et l'attente du public semblait vivement intéressée. Il a rendu justice, en termes magnifiques, à ce principe fécond du progrès, allant de proche en proche vers le développement absolu, sans pouvoir néanmoins l'atteindre jamais, principe qui renferme implicitement toute la doctrine spirite. M. Hément allait-il franchement en arborer le drapeau ? Nous l'avons cru un instant, tellement il serrait de près les conséquences du principe. Mais ensuite, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit, et comme s'il eût voulu détourner de sa tête un soupçon ridicule, il s'est exclamé : « On ne veut plus croire aux anciens miracles, et l'on en accueille d'autres! à quoi bon rejeter les anciennes superstitions pour en adopter de nouvelles ? »

Ah ! M. Hément ! le Spiritisme, en acclamant de nouveaux miracles, ne rejette point les anciens, puisqu'il les explique ; et quant aux anciennes superstitions, si elles ont fait leur temps, pourquoi nous accuser d'en pratiquer de nouvelles ? Préféreriez-vous les anciennes ? Avez-vous quelque chose de mieux à nous donner avec vos transmigrations des corps que ce que nous vous offrons avec la transmigration des âmes ? C'est au moins ce que nous allons voir.

Malheureusement un troisième préambule vient indéfiniment ajourner la solution attendue avec tant d'impatience. Il est vrai que ce préambule sera le dernier, parce qu'il tiendra à peu près toute la séance. On l'écoute cependant avec un puissant intérêt, car il développe une thèse de la plus haute portée : celle de la vie. La force domine la matière qui, par elle-même, n'est et ne peut rien. L'immatériel règne partout : c'est l'énergie dont l'expression suprême devient volonté. Il fallait voir cet athlète sur le terrain de la vérité ; il fallait entendre sa voix pénétrante et convaincue ; il fallait le suivre dans les diverses manifestations des lois de la vie, depuis la cristallisation de la neige, jusqu'à l'âme qui siége dans le cerveau de l'homme !

Oui, il y a autre chose que la matière dans les molécules minérales se désagrégeant ou se groupant ; le végétal, en grandissant, manifeste un principe de vie dont un échantillon de bûche raconte la curieuse histoire. Et tout se tient dans les progrès de cette force vitale : la circulation du sang correspond, dans l'animal, à l'ascension et à la descente de la sève dans les plantes. Chaque organe s'approprie, par une sorte d'élection, justement les substances qui lui conviennent et rejette celles qui ne lui conviennent point ; l'identité de la forme se conserve à travers la déperdition incessante et le renouvellement des éléments constitutifs. Ah! c'est qu'outre la charpente matérielle, il existe un principe supérieur qui est la force régénatrice et permanente!

De là l'orateur s'élève à de hautes considérations sur la *force intelligente*. « Puisque, dit-il, on ne peut plus dire l'âme, je la désigne sous une autre étiquette. » Il explique comment l'âme, qui habite au centre du cerveau, communique, par le moyen du système nerveux, avec tous nos organes, ses serviteurs ; en reçoit des nouvelles et leur envoie ses ordres, pourvu que l'appareil télégraphique fonctionne bien ; et comment tout rapport est rompu, quand le fil qui correspond se trouve paralysé ou brisé.

Tout cela est physiologiquement très vrai, très beau, très bien dit : mais encore une fois, l'heure se passe, et la transmigration aussi. Nous étions cependant venus pour cela.

A la fin, pourtant, le grand mot est prononcé : Nous allons connaître le mystère. Le voici : je vous ai bien fait attendre pour vous le révéler, mais je ne pouvais le dire avant de le savoir moi-même. « Les mêmes substances passent dans les organisations différentes, à travers des laboratoires successifs. » On prend pour exemple le charbon : il existait primitivement en abondance dans l'atmosphère, à l'état d'acide carbonique ; il a été absorbé par les organes respiratoires des végétaux, ce qui, en épurant l'air, a permis aux animaux de paraître et de respirer. Mais les animaux se nourrissent en partie de végétaux et en partie se mangent entre eux ; donc le carbone du végétal passe successivement dans tous les estomacs de tous les animaux, s'infiltre dans leurs veines et retourne à l'atmosphère par le phénomène de la respiration.

« Belle conclusion, *peu* digne de l'exorde, » qui nous apprend tout juste ce que nous savions déjà. Mon estomac renferme un instant tous les éléments des mets que j'ai mangés ; et si un anthropophage me dévorait sur l'heure, son estomac les contiendrait aussi.

Pour dissimuler, autant que possible, la faiblesse de sa déduction, M. Hément, revenant à l'âme, a conclu par une magnifique pensée de Pascal sur la sublimité du néant de l'homme. Nous félicitons M. Hément du courage avec lequel il élève contre le matérialisme sa voix autorisée. Les semences qu'il a jetées au milieu de ses nombreux auditeurs ne resteront pas stériles.

(Vérité.)

---

pointer de ce côté, et j'ai pensé comme ça que le sire de Croven avait voulu honorer de sa personne les noces du haut et puissant seigneur baron de Bourguef avec la demoiselle Blanche de Pons, dont le mariage se célèbre, je crois, dans trois jours. Il s'arrêta une seconde et reprit d'une voix incisive : Or, comme tout invité apporte dans de telles circonstances son contingent de bonheur, j'ai osé espérer que vous feriez quelque gracieuse aumône à votre indigne serviteur.

A ces paroles, un nuage de sang vint empourprer la figure du sire de Croven et ce fut presque en menaçant qu'il répliqua :

— Holà! maître Fresnes, ne comptez pas sur ma patience; les secrets que le hasard vous a livrés sont de nature à éclater dans la boîte de votre crâne à la première tentative que vous essaierez pour les divulguer ; et veuillez ne pas oublier ensuite que j'ai droit de haute et basse justice dans mes domaines, et qu'il y a encore de belles potences aux tours de ma forteresse de Croven.

Fresnes eut un frémissement qui fit onduler son corps comme un bouleau heurté par l'orage.

— C'est bien, c'est bien, grommela-t-il ; puis, redressant sa taille, il darda sur le sire de Croven son regard de vipère, et s'écria d'une voix dure et brève : Jusqu'à samedi je me tiendrai tous les soirs au bord de la forêt des joncs.

Cela dit, il se laissa couler dans l'herbe sur l'un des côtés de la route et disparut.

X.

(A continuer.)

AVIS

Au moment de mettre sous presse, on nous communique la note suivante, avec prière de l'insérer. Nous n'hésitons pas un instant à remplir ce devoir de bonne confraternité :

« Les déclarations nécessaires pour la fondation d'un journal littéraire, ayant pour titre : LE CAPITOLE, ont été faites au bureau de la presse (préfecture de Toulouse) par nous seul Antonin-Noël-Célestin Contrasty. Nous ne reconnaissons donc à personne le droit d'usurper ce titre qui est bien notre propriété.

» Au moment où tous les journaux littéraires de Toulouse viennent de disparaître ou disparaîtront bientôt, nous croyons devoir créer un nouvel organe de publicité, destiné à défendre les saintes doctrines du progrès, en littérature, comme en religion ; dans les arts, comme dans les sciences. Oui, nous voulons le progrès en tout et pour tout ; mais nous le voulons par des moyens honnêtes et courtois, c'est-à-dire que nous ne serons ni les continuateurs de l'*Etincelle*, ni ceux surtout de la *Voix de Toulouse*.

» Dès que l'Exposition aura ouvert ses portes, nous publierons régulièrement les dessins de tous les objets primés et médaillés ; l'exécution de ces dessins sera confiée à un habile dessinateur de notre ville, qui depuis longtemps déjà a fait ses preuves. Dès ce jour encore, notre journal sera revêtu d'un timbre qui nous permettra de recevoir des annonces.

» A l'exemple de la *Jeune France*, ce journal est fondé par actions, qui peuvent se subiviser de manière à permettre à la jeunesse de notre ville de souscrire facilement et devenir ainsi fondateurs-propriétaires.

» La demi-action est le montant de l'abonnement d'une année, qui est fixé à 10 fr. pour Toulouse. Tout fondateur aura le droit de faire insérer ses articles à tour de rôle, à condition qu'ils soient admis par un comité de rédaction et de direction, composé de tout porteur de cinq actions au moins.

» 120 actions sont déjà souscrites au moment où cette note paraîtra. Ceux des jeunes gens du Midi qui voudraient prendre les 80 qui restent encore pourront, pour tous renseignements, s'adresser au bureau provisoire du journal, rue Rivals, 8, ou à l'imprimerie Caillol et Bourbon, rue de la Pomme, 34, à Toulouse.

Un prospectus explicatif sera prochainement distribué et envoyé aux personnes qui en feront la demande.

FAITS DIVERS

Eh quoi ! parler de César et du Cirque romain, etc., à propos de Spiritisme, disait quelqu'un, naguère!

Mais ce *Médium* c'est l'arche de Noé...

Tout beau ! répond le *Médium*, si j'étais l'arche de Noé, bien m'en vaudrait, sans doute, s'il advenait surtout un petit déluge, et que je pusse donner asile au prix d'un schelling seulement.

∴

C'est la croix de bois qui a sauvé le monde, disait un autre; qui sait si elle sauvera le *Médium?*

Le *Médium* peut tomber, comme tout le reste, mais il ne tombera jamais qu'avec la foi qui sauve...

∴

Le 23 janvier 1853, un berger de Brion-sur-Ource (Côte-d'Or), nommé Pastolet, a été plongé dans un état complet de somnambulisme pendant toute la journée et celle du lendemain dimanche. Il agissait comme de coutume ; mais il fit des révélations si singulières, si extraordinaires, qu'il appela sur lui l'attention de toute la commune et même des étrangers qui la traversaient.

Pressé de questions de toute nature, auxquelles il répondait avec un grand sang-froid et un aplomb imperturbable, Pastolet vient de s'acquérir la réputation d'un somnambule extra-lucide.

Nous ne rapporterons pas toutes les choses extraordinaires qu'il a dites; nous nous en tenons aux premières qui se présentent à notre esprit.

Ainsi, Pastolet a dit à plusieurs personnes leur âge, le jour qu'elles sont nées, l'argent qu'elles ont en bourse ou chez elles. On lui présente des objets, il en dit le prix, la date de leur achat et le nom des vendeurs.

Un charpentier de Lerionne le questionne sur la disparition de plusieurs de ses outils. Il lui répond « C'est X... qui vous les a volés; il les a vendus à M. R..., charpentier à Belan, pour tel prix. » (Le fait vérifié est reconnu exact, et les articles sont retrouvés.)

Le *Moniteur universel*, placardé à Brion, est couvert de boue dans la nuit. Pastolet, consulté, répond : « C'est un tel qui l'a barbouillé avec de la boue qu'il a délayée dans un sabot : allez dans un tel jardin, vous trouverez le sabot et le morceau de bois qui a servi à cela. » (Exact).

Un individu lui dit : « J'ai perdu une serpe ; pourrais-tu me dire depuis quand, et où elle est? » — Réponse : « Votre serpe a été perdue, il y a un an, tel jour : elle est encore dans un tas de terre, en tel endroit. Il faut s'empresser d'aller la chercher, car demain la personne à qui appartient cette terre va l'enlever. C'est X..., qui vous a fait cette serpe, et elle vous a coûté tant. » (On pioche le tas de terre et on trouve la serpe.)

Un autre lui demande ce qu'est devenue une chaîne qu'il avait. — Réponse : « C'est un tel qui vous l'a prise; alla la lui demander, et il vous la rendra. » (La chaîne a été rendue le jour même.)

Une personne de Brion lui dit qu'elle a été volée et lui demande s'il connaît le voleur. — « Sans doute, répond-il, vous avez été volé il y a dix-huit ans, le 13 août. On vous a dérobé 12 francs. Celui qui a commis ce vol existe encore, mais il n'a plus besoin de peigne (il est chauve), et si vous voulez, je vais vous conduire chez lui, quoique en ce moment il ne puisse vous restituer ce qu'il vous a pris, car il ne possède que cinq francs. »

M. H... lui demande s'il sait combien il a de chevaux, ce qu'ils font et où ils sont. — Il répond : « Oui, trois. Deux sont dans votre écurie, et l'autre en route. Vous l'avez prêté à M. V... et à M. M... Tenez, les voilà qui le fouettent... Ils entrent dans votre cour... Et si vous voulez vous assurer qu'ils l'ont battu, regardez-lui les fesses, vous y compterez les coups de fouet qui y sont bien marqués. »

Deux individus s'arrêtent en passant devant le somnambule, et le questionnent. L'un d'eux lui demande s'il les connaît, et s'il pourrait leur dire où ils vont, et ce qu'ils ont à faire. — Certainement, leur dit-il aussitôt, je sais qui vous êtes ; vous vous nommez X..., vous êtes de..., vous allez à Châtillon, pour toucher une somme de 400 fr. chez M. L..., et vous arrivez de C..... Le questionneur fut stupéfait.

Un autre étranger arrive à Brion et questionne Pastolet. Il lui demande s'il le connaît, son nom et prénons, d'où il vient, où il va, combien il doit rester de temps sorti de chez lui, etc., etc. — Réponse : « Vous vous nommez P. R..., vous venez de..., vous allez à Châtillon, chez M. X..., vous resterez un jour absent, etc., etc. »

Un propriétaire lui demande ce qui se passe chez lui. — Réponse : « Votre berger entre en ce moment dans l'écurie de vos moutons pour les emmener aux champs. » — Combien ai-je de moutons? — Réponse : Oh ! c'est facile à savoir; tenez, je vais les compter pendant qu'ils sortiront. » Et Pastolet compte comme si les moutons étaient présents : deux, quatre, six, huit, etc., jusqu'au nombre juste.

Tous ces détails, qui pouvaient se vérifier sur le champ, étaient de la plus rigoureuse exactitude. Mais voici un fait qui n'a pu l'être, et dont on n'a pu que plus tard affirmer la véracité. Pastolet paraissait absorbé par un rêve, quand tout-à-coup il se lève, et dit : M. de C... est bien malade, voici qu'on va l'administrer. » — Ce M. de C... est sorti de Brion depuis fort longtemps ; on n'en a pas entendu parler depuis, et Pastolet n'a pu le connaître. Il entre dans de longs détails sur sa vie passée, puis il ajoute : « Le curé dit qu'il n'aura peut-être pas le temps de l'administrer. » Puis, un quart d'heure après : « Ah! M. de C... est mort. »

Pastolet est tous les jours dans cet état, et tous les jours on peut obtenir de lui des réponses aussi extraordinaires (1). *(Vérité.)*

(1) F. Lebeuf. (*Le Châtillon et l'Auxonne.*)

VARIÉTÉS

On connaît le trait de Chapelle et de Molière, qui, à la suite d'un souper à Auteuil, où les vins les plus généreux n'avaient pas été épargnés, et où les deux convives avaient longtemps discouru sur cette grande déception qu'on nomme la vie et sur le peu de prix qu'on doit y attacher, avaient fini par prendre la résolution d'aller se noyer de compagnie; ils eussent, sans doute, exécuté ce joli projet, avec la ténacité des ivrognes, si Boileau ne s'était rencontré là tout à point pour les ramener par le raisonnement aux charmes de l'existence.

Pareille chose arriva à deux braves compagnons du quartier Montmartre. Greslin, qui est à la tête d'un petit commerce dont les bénéfices sont fort raisonnables, se trouva pris, un jour après boire, d'un profond et subit dégoût de la vie.

— La vie, vois-tu, dit-il à son ami Franger, qui buvait avec lui, la vie, c'est pas ça! la vie, c'est des bêtises; on n'a pas plustôt bu quatre ou cinq bouteilles de vin, qu'on n'a plus soif, et qu'il faut aller se coucher ; c'est embêtant. Si tu veux, nous nous jetterons à l'eau...

— Ça va, répond Granger ; mais auparavant, il faut mettre ordre à nos affaires.

— Moi, j'ai pas d'affaires; seulement, comme je suis sans parents, et que je n'ai pas envie que le gouvernement hérite de ce que je possède, je vas vendre mes meubles; nous ferons une noce soignée, une atroce ripaille pour la dernière fois, et puis, bonsoir la compagnie, plus de Greslin!

— Plus de Granger! s'écrie l'autre.

Et nos deux ivrognes sortent en trébuchant, pour se rendre au domicile de Greslin.

Ainsi qu'il l'avait dit, Greslin fait venir un marchand de meubles, et lui cède tout ce qui garnit sa chambre, pour le prix que celui-ci veut en donner ; puis nos deux amis se jettent tête baissée dans l'orgie, tant et si bien, qu'au bout de trois jours, le prix des meubles était complètement absorbé.

Alors, ils remirent sur le tapis la grande question de la noyade.

— Es-tu prêt? demanda Greslin.

— Tout prêt, répondit Granger ; seulement j'y mets une condition...

— Est-ce qu'il y a besoin de faire des conditions quand on va mourir?

— Je veux en mettre une, moi ; c'est que nous allons nous attacher.

Nous attacher! jamais! J'ai jamais voulu d'attache, à preuve que j'ai toujours refusé de me marier à cause de ça.

— Tantpis, je ne veux pas sans ça.

— Et à cause?...

— Ecoute donc, tu sais nager, toi, et quand t'auras tâté de l'eau, avec ça que tu ne l'aimes guère, tu n'as qu'à avoir des remords d'estomac et à me planter là, moi, qui nage comme l'oiseau de saint Luc, je serais obligé de me noyer tout seul. Merci! pas de ça; attachons-nous.

— Je ne veux pas!

— T'es un poltron!

— Et toi un mulet.

Et d'injures en injures, nos deux ivrognes finissent par se distinguer des coups de poing ; puis ils se quittent, laissant là leur projet de suicide.

Il paraît que Greslin ne voulait se noyer qu'en compagnie, car on l'arrêta la nuit du lendemain, tout en vie et très bien portant, sur la voie publique, appuyé et dormant contre une borne.

LE PRÉSIDENT. — Greslin, il paraît que vous n'avez ni domicile ni moyen d'existence?

LE PRÉVENU. — Des moyens d'existence, j'en ai en travaillant.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne travaillez pas, puisqu'on vous arrêté couché dans la rue.

LE PRÉVENU. — Je ne travaillais pas parce que je voulais ne plus exister; c'est pour ça que j'avais vendu mes meubles et que je les avais bus avec Franger, un soi-disant ami, qui m'a planté là, et que je n'ai plus revu, après avoir mangé mes meubles avec lui.

UNE VOIX DANS L'AUDITOIRE. — Me v'là, Greslin, les amis sont toujours là, comme dit la chanson.

LE PRÉSIDENT. — Réclamez-vous le prévenu?

FRANGER. — Un peu, que je le réclame; il a mangé ses meubles avec moi, et je mangerai pas les miens avec lui, mais je lui offrirai la moitié jusqu'à ce qu'il soit remis dans ses affaires.

GRESLIN. — C'est beau, Franger, ce que tu fais là; je ne t'en veux plus.

FRANGER. — Sans toi, cependant, je ne vivrais plus aujourd'hui.

GRESLIN. — Ni moi non plus. Etions-nous bêtes!...

On le met en liberté.

JEANNOT ET LE VOISIN

OU LE MICROSCOPE

FABLE

« Voisin, vous maigrissez! Pour un tube à lunette,
» Dès l'aube, vous faut-il quitter le traversin?
» Vous avez donc martel en tête :
» D'honneur! vous maigrissez, voisin.
» En décembre, de ma fenêtre,
» Dès que j'ai chassé le rideau,
» Encor vous que je vois paraître
» Absorbé dans un verre d'eau!
» Signalez-vous quelque navire
» Nous venant du rivage anglais?
» C'en est trop! vous prêtez à rire :
» Laissez là votre outil; dormez et buvez frais. »
« — Jeannot, dit le voisin, ma lunette chérie
» Vient en aide à mes faibles yeux.
» Dans une goutte d'eau Dieu renferma la vie :
» Là roule des petits le monde spacieux,
» J'y vois leurs bataillons s'agiter, se poursuivre,
» Le faible du plus fort évitant la fureur,
» Le plus fort dévorant le plus faible pour vivre;
» Et dans ma goutte d'eau, je sens le créateur.
» Tu doutes, je le vois; douter convient au sage.
» Mais veux-tu regarder? ma lunette est à toi.
» Accepte et fais-en bon usage,
» Tu verras bientôt comme moi. »
« — Un monde, dans votre eau! Vous me la donnez belle,
» Dit Jeannot; cher voisin, adieu;
» Souffrez qu'à la raison je ne sois pas rebelle;
» On parlera de vous au médecin du lieu. »
Et Jeannot caressant ses superbes oreilles,
Redressé sur ses gros sabots,
Du bon sens, en lui seul, admirait les merveilles.

. . . .

Sur la terre, que de Jeannots!

L'Esprit frappeur.

REVUE ARTISTIQUE

Les *Vieux Glaçons*, tel est le titre d'une revue plutôt que d'une parodie qu'on donnait cette semaine au théâtre Monteavrel.

Il est bien certain que pour inventer une pareille satyre, il fallait l'esprit mordant de nos meilleurs critiques.

Sous le ruissellement torrentueux de calembourgs impossibles, les acteurs semblent très empêchés de garder un sérieux nécessaire.

La charge des principales scènes des *Vieux Garçons* a été on ne peut mieux réussie. Il est surtout plaisant de voir avec quelle perfection Branciard, Bruneau, Durrieu imitent les poses, gestes et intonnations favorites de MM. Simon, Hamilton et Maxime, des *Variétés*.

Citons à part M. Branciard, qui a eu un succès en stéréotipant très fidèlement M. Simon; et M. Max, qui s'est attiré les applaudissements d'une louangeuse approbation en calquant en tous points les exagérations de M. Dessart.

M. Monteavrel s'est rendu le sujet d'une ovation méritée, par l'exentricité qui préside dans le choix de ses costumes : son gilet et son pantalon sont de l'effet le plus renversant.

Nous avions l'intention de donner à nos lecteurs une succincte analyse de la pièce nouvelle; mais, sur notre foi, c'est une tâche que nous n'avons pas osé assumer, tant nous ont semblé multiples les déductions que nous serions obligés de tirer de notre abrégé.

Il serait vraiment difficile de chercher à retenir les électriques et phosphorescentes allures des imaginations vagabondes qui ont doté la scène de cette caustique *typhomanie*.

∴

Terminons en proclamant les remarquables débuts, au *Cirque Romain*, de Mmes Ida Casuani et Letchine, les habiles écuyères, et des intrépides Brénier, Carl et Emile.

Tout semble avoir été réuni dans ce superbe manége pour enthousiasmer, passionner, émouvoir les spectateurs. C'est une exhibition générale de toutes les ressources de l'art gymnastique, acrobatique, funambulesque et hippique, depuis le double bond périlleux, jusqu'aux suspensions vertigineuses; depuis les courses ardentes sur les chevaux nus, jusqu'aux jeux des lutteurs antiques : c'est une revue de merveilles, un entassement d'impossibilités, une inondation de prodiges.

Les artistes de MM. Casuani multiplient, dans leurs nouveaux exercices, la *Batoude américaine*, les *Chaises miraculeuses*, les *Tournoiements diaboliques*, les preuves de force, leur adresse et agilité.

Nous ne saurions trop vous pousser à aller voir tous ces raffinements de la gymnique violente. Ils vous feront, qui que vous soyez, passer une soirée heureuse.

X.

Pour tous les articles non signés, F. SABLIER.

JOURNAUX SPIRITES

Toulouse, imprim. CAILLOL et BOURBON, rue de la Pomme, 34.